This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

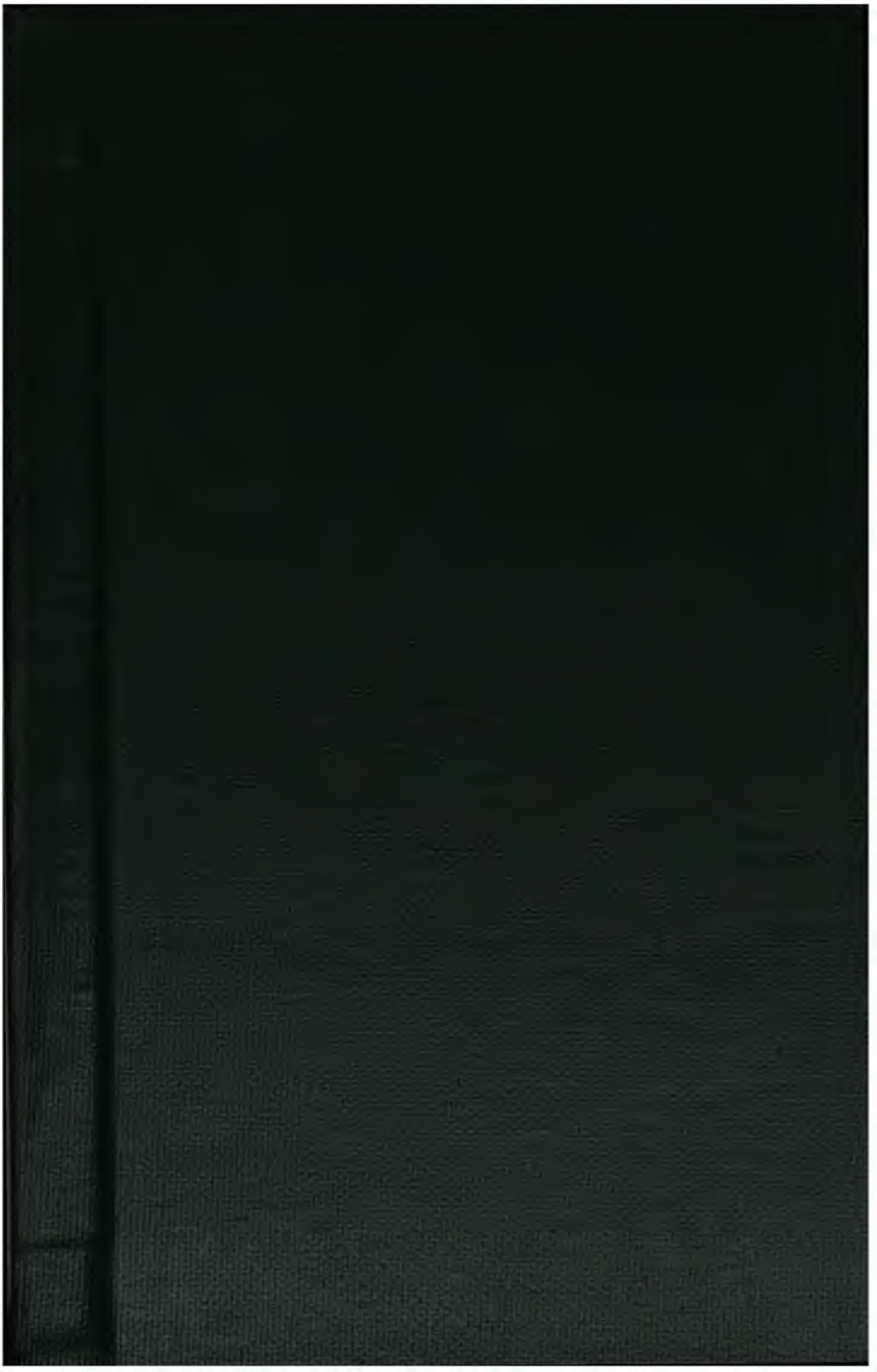
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



# MONSIEUR DUPONT
# CHAUFFEUR

# DU MÊME AUTEUR

## ROMAN

**L'Évolution sentimentale** . . . . . 3 vol.
**Contes et nouvelles** . . . . . 2 —
**Lit de Cabot**. . . . . 1 —
**La Confession d'un autre Enfant du siècle**. . . . . 1 —
**L'Illégitime** . . . . . 1 —
**Confidences de Femmes**. . . . . 1 —
**Lueurs d'Orient** . . . . . 1 —
**Les Heures suprêmes**. . . . . 1 —
**La Femme inconnue** . . . . . 1 —
**Le Frisson du Passé** . . . . . 1 —
**La Dame et le Demi-Monsieur**. . . . . 1 —
**L'Apprentissage de Lord Will**. . . . . 1 —
**Le Marchand de Bonheur** . . . . . 1 —
**Le Relais galant** . . . . . 1 —
**Will, Trimm & C°**. . . . . 1 —
**Les Mystérieuses** . . . . . 1 —

## THÉATRE

**Théâtre de Rire et de Larmes** (1) . . . . . 1 vol.
**Dent pour dent***, pièce en 1 acte. . . . . 1 —
**Pierrot amoureux**, pièce en 1 acte . . . . . 1 —
**Œdipe... voit!*** pièce en 1 acte. . . . . 1 —
**Morale du Siècle**, pièce en 1 acte. . . . . 1 —
**Idylle nocturne**, pièce en 1 acte. . . . . 1 —
**Le premier Client***, pièce en 1 acte . . . . . 1 —
**Le ménage Quinquet**, pièce en 2 actes. . . . . 1 —
**L'Amour en jaune**, pièce en 3 actes . . . . . 1 —
**Marthe**, pièce en 4 actes . . . . . 1 —
**La Blessure***, pièce en 4 actes . . . . . 1 —
**L'Instinct***, pièce en 3 actes. . . . . 1 —
**La Rivale** (avec E. DELARD), pièce en 4 actes. . . . . 1 —

(1) Le *Théâtre de Rire et de Larmes* réunit en un recueil les pièces dont les titres, dans la nomenclature qui précède, sont suivis d'un astérisque.

HENRY KISTEMAECKERS

# MONSIEUR DUPONT CHAUFFEUR

— NOUVEAU ROMAN COMIQUE DE L'AUTOMOBILISME —

SIXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

Tous droits réservés.

PQ2621
I7M6
1908

---

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.*

---

# MONSIEUR DUPONT

# CHAUFFEUR

# I

**Tartarin et Tartarin. — Description de M. Dupont Joseph. — Brève évocation du temps jadis. — Un « commis d'ordre ». — Pourquoi les singes ne parlent pas. — Le piètre devin que je suis. — Singulier produit de l'homme des cavernes et du scaphandrier. — Affirmation extraordinaire.**

Encore qu'il fut surnommé Tartarin, cet homme n'avait rien du héros immortalisé par Alphonse Daudet.

Rien.

Ni l'aspect terrible et bénévole, ni l'âme de conquistador, ni la candeur, ni l'accent, ni le baobab.

Ni ce cœur sensible embusqué sous le poil flamboyant et dru. Rien.

Puisqu'il faut tout dire, il constituait même l'opposition la plus flagrante, la plus symétrique, la plus parachevée, que l'on pût découvrir pour faire pendant à l'illustre chasseur de casquettes sur les stèles de l'immortalité.

Il venait, je crois bien, d'Arras, ou peut-être de Douai, — de là-bas où le ciel est gris, l'atmosphère

maussade, les horizons plats et toujours confondus dans l'ouate sale de la brume. Il avait, du reste, du brouillard dans le sang.

Ses membres étaient secs, sa peau terne, ses yeux petits et pâles, son ventre un peu trop bas, comme celui des enfants mal nourris. Et il avait l'esprit de son corps. Un esprit étroit, immobilisé entre deux coins aux arêtes vives. Aucune ambition. Des désirs étriqués. Quelques tendances au jardinage et le dégoût de la nature. Pas de rêves. A peine deux ou trois sentiments moyens, serrés dans un cache-nez. Enfin, il s'appelait Dupont, comme tout le monde s'appelait jadis; comme tout le monde, demain, s'appellera Weill ou Bloch. Il s'appelait, légitimement, Joseph Dupont.

En somme, je l'avais surnommé « Tartarin » par antiphrase. L'antiphrase est une figure de rhétorique dont l'emploi ne présente aucun danger pour les méninges. Rien de plus commode, pour un historien facétieux, que d'appeler Grévy : « l'Enfant prodigue »; ou M. Baudry d'Asson : « l'Esprit des lois ». Il y a, paraît-il, des gens que cela fait rire. Témoignage rassurant en faveur de la vieille gaieté française.

Il me semblait qu'en appliquant à M. Joseph Dupont le sobriquet de « Tartarin », je recourais tout simplement au comble de la dérision.

Au fond, je n'étais qu'un pauvre homme aussi peu renseigné sur l'avenir que la plus clairvoyante des pythonisses actuelles.

Je m'étais enorgueilli de ce trait à une époque toute différente de la nôtre. C'était il y a bien douze ans, — douze siècles dans les conjonctures modernes. Le temps, depuis l'origine des mondes, s'écoulait sans fièvre et sans hâte. Les jours n'avaient réellement, et régulièrement, que vingt-quatre heures. Quand on était pressé, on prenait l'omnibus. Vingt mille fiacres maraudaient bien dans Paris, mais à l'usage des paresseux. Et si le téléphone existait, comme des mémoires authentiques nous le prouvent d'une façon incontestable, du moins, il ne *fonctionnait* pas : les demoiselles préposées au réseau ne venaient à Guttenberg, ou ailleurs, que pour y sommeiller loin du bruit après des nuits folles. En cette ère ordonnée et paisible, nul n'eût pu prévoir une France frénétique où, de l'humble journaliste à la royale épouse d'un souverain ami, chacun « boufferait » la route, l'espace et les heures, avec un appétit furieux et dévorant

C'est à cette époque, que de regrettables vieillards estimeraient « bénie », et qui nous apparaît tout simplement étonnante, que je connus M. Joseph Dupont et que je le surnommai sottement « Tartarin ».

M. Joseph Dupont était alors commis au Ministère de la Justice, dans les bureaux du sceau. Il était même commis « d'ordre ». Cet Ordre, hiérarchiquement confirmé par un titre officiel, se manifestait surtout par une façon méticuleuse de dé-

poser la plume à trois centimètres et demi du buvard, pour la retrouver le lendemain exactement à la même place. Par ailleurs, les dossiers enfouis dans la poussière des cartons ne s'y trouvaient pas plus en ordre que dans tout autre ministère. Pour les dénicher, en cas d'urgence, M. Joseph Dupont avait besoin d'un nombre de semaines ou de mois aussi considérable que celui gaspillé, dans les mêmes desseins, par tout autre commis non qualifié « d'ordre ».

Terreux et verdâtre, ainsi que j'eus l'honneur de le décrire plus haut, Dupont Joseph desserrait rarement les lèvres. Non qu'il n'eût eu, comme vous et moi, nombre de choses inutiles à dire, mais parce qu'il craignait qu'une chose dite n'entraînât, d'aventure, une chose à faire. Les nègres, pour qui le travail est une invention infernale, s'imaginent que les singes sont doués de la faculté de la parole, mais qu'ils se gardent bien d'en user, dans la crainte de se voir réduits par l'homme à la nécessité de cultiver la canne à sucre. M. Joseph Dupont faisait comme les singes de cette conception très africaine. « Si je parle », pensait-il avec suffisance, « j'aurai l'air intelligent, mes chefs sont capables de me donner de la besogne. » Et il ajoutait, avec un indéniable instinct d'observation : « Sans compter que je n'aurai pas d'avancement. »

Car il ne manquait pas de philosophie. Mais sa philosophie était désenchantée, sceptique et maussade comme celle de tous les êtres que n'a pas mûris le soleil. Une philosophie sans mirages et

conséquemment sans joie. La philosophie au fond de la mine.

Bref, M. Joseph Dupont était une chose si grisâtre, si discrète, si muette et si indifférente, que, le jour où je l'illustrai de l'épithète de « Tartarin », ses camarades de manille aux enchères furent pris d'un formidable accès d'hilarité. Ils riaient de Joseph Dupont. C'est de moi qu'ils eussent dû rire.

Ce que, mauvais observateur, je croyais être un quolibet, n'était qu'une prophétie. J'oubliais une allégation célèbre et définitive : « Tous les Français sont un peu de Tarascon », et je ne devinais pas qu'un monde allait naître, de gens qui tous seraient un peu Français... de gens qui emprunteraient à l'homme des cavernes et au scaphandrier leurs attributs physiques les plus apparents, et qui, pour s'être assis derrière un « volant », pour avoir taquiné des « manettes », pour avoir foulé des « pédales » et maltraité des « leviers », regarderaient soudain l'univers comme Tartarin lui-même, plus modeste, regardait la cime du Mont Blanc!...

Et, eussé-je aperçu en songe l'aurore de cette humanité nouvelle, jamais, non, jamais, je n'aurais pu croire que M. Joseph Dupont, commis d'ordre, serait tôt ou tard chauffeur mémorable et digne de la publicité. Le contact de Dupont Joseph et de l'automobile m'eût semblé le plus prodigieux des non-sens, le plus affolant des paradoxes.

Eh bien! ce contact devait avoir lieu, avec toutes ses conséquences!

## II

**Courte exploration dans une âme. — Un héritage scandaleux. — Belzébuth sort de la trappe. — Aperçu du bruit que faisait une automobile en 1895. — Tartarin se sent ému devant un ventre mécanique... — La première aménité de sa vie, et la façon dont cette aménité fut accueillie par autrui.**

Quoique surnommé « Tartarin », M. Joseph Dupont, ai-je dit, possédait l'esprit de son corps. L' « âme » de son corps eût été plus juste. Car, en vérité, M. Joseph Dupont n'avait pas d'esprit du tout. Mais il avait une âme, comme les anthropopithèques eurent des âmes, comme le crocodile a une âme.

Il avait une âme de commis d'ordre.

C'était une âme assez vulgaire, sans lyrisme, nourrie de fromages variés, de vin bleu, de faits-divers, et de vagues idées sociales échangées, chez le concierge, contre des prédictions sur le temps qu'il fera demain. C'était une âme qui n'avait pas même trouvé l'occasion d'être résignée, puisqu'elle

n'avait jamais aspiré à rien. C'était une âme poussiéreuse, éclairée comme une fenêtre sur cour.

Elle pouvait se résumer en ce trait : que M. Joseph Dupont, sans croire en un être suprême, craignait Dieu. On aperçoit par là que Tartarin II n'éprouvait pas le besoin de l'espérance et que sa seule poésie était celle de la peur. C'est pourquoi il s'était marié.

Et bien marié! Je dirai, en temps voulu, ce qu'était sa femme. Nous n'avons, pour l'instant, qu'à nous occuper de son âme. Encore, le lecteur perspicace a-t-il bien pressenti qu'aucune manie psychologique ne m'inciterait à buriner l'âme funèbrement banale de M. Joseph Dupont, si je n'y avais un intérêt particulier.

Le lecteur perspicace ne s'est pas trompé. Mon dessein, en m'attardant à l'âme de M. Joseph Dupont, est de mettre vigoureusement en valeur la monstrueuse injustice qui, soudain, avait paré la vie de mon héros d'un éclat absurde et révoltant.

Il tombe en effet sous le sens que, muni de l'âme prédécrite, M. Dupont eût dû suivre le destin très nivelé d'une vie médiocre, et relativement brève, d'une vie sentant le moisi toujours, et parfois le cataplasme, d'une vie plane ainsi qu'un paysage beauceron, où quelques maigres souvenirs se fussent piqués comme des illustrations du *Petit Journal* sur le mur nu d'une mansarde : une fièvre typhoïde en 1889, les palmes académiques en 1895,

une soirée à la Gaîté Rochechouart en 1903, la mise à la retraite deux décades plus tard, les obsèques de Mme Dupont... (car Joseph espérait bien « passer le dernier »). De tels incidents eussent largement suffi à meubler sa mémoire.

Mais nos heures sont incohérentes. Nous ne retrouvons plus, dans la destinée des humains, ni même dans celle des continents, cette logique qui fit affirmer, par nombre de prophètes, du reste violemment opposés les uns aux autres, l'existence d'une volonté supérieure dont nous serions l'œuvre harmonieuse. C'est inouï : des villes du Nouveau-Monde s'écroulent dans des manifestations volcaniques, alors qu'un tel usage n'appartenait qu'à d'antiques cités; des curés de campagne confessent leurs amours dans des feuilles politiques; des apôtres orthodoxes vitupèrent le repos dominical; des femmes de ménage se font hommes de lettres; des parlementaires se découvrent sincèrement des convictions; il y a de bons juges; le Français devient sportif en même temps qu'il devient pacifique; et j'ai vu, de mes yeux vu, M. Joseph Dupont hériter, sans procédures hostiles, d'une somme équivalente à trois beaux millions de francs en espèces ayant cours.

Oui! tandis que de pâles aèdes vont haillonneux, qui souhaiteraient des divans de soie, des orgies chez Maxim's, et des mariages éphémères avec d'opulentes courtisanes, — M. Joseph Dupont, par

la stupide négligence d'un parent mort intestat dans je ne sais quelles contrées lointaines, devenait trois fois millionnaire. Cet homme, né pour être pauvre, sale, et obscur, se trouvait brusquement à la tête d'une fortune susceptible d'assouvir les instincts les plus raffinés!

D'autres en eussent été éblouis, et se fussent ruinés après maintes jouissances. Notre Tartarin, lui, fut hébété d'abord, puis ennuyé. L'injustice du sort qui venait de l'enrichir comme un simple personnage de vaudeville, pesa lourdement sur ses timides épaules. Il redouta les maléfices de Satan, l'envie de son chef de bureau, la rapacité des fournisseurs, l'œil même de la police. Pour se soustraire à tant d'adversaires terrifiants, comme il venait du Nord, il s'enfuit vers le Midi, où, pendant des années, la clarté brutale du soleil lui parut le désigner trop crûment à l'attention de ses contemporains. A la longue, cependant, il s'y fit : la monotonie bleue et dorée des jours éternellement semblables parvint à le rassurer. Il connut qu'on peut être riche et dégoûtant, et qu'aux avarices bien constituées la fortune n'impose aucune des obligations que les malheureux imaginent et souhaitent. Dès lors, ses titres de rente ne le firent plus trembler et il se sentit l'esprit en repos.

Muni d'une pipe, d'un pantalon de treillis, et de Mme Joseph Dupont, il habitait Sanary, un gros bourg du littoral méditerranéen, où pêcheurs et maîtres de marine retraités voisinent aux mêmes

heures, dans les mêmes cafés du port, devant les mêmes absinthes gommées ou les mêmes limonades à la bière. Il possédait une maison confortable, un jardin planté de vignes, d'oliviers, d'immortelles, et de quelques autres végétaux pas trop friands de fumure. Un vieux cheval, un bourriquot pansu et une chèvre, acceptaient mélancoliquement la mission d'égayer ce domaine. Et, plus que jamais fidèle à la manille aux enchères, si loin d'Arras, et même de Paris, Dupont Joseph se flattait de vieillir inaperçu.

Or, un matin, Belzébuth surgit tout de même...

Je n'apprendrai rien à personne en rappelant que Belzébuth a coutume de recourir à des travestissements compliqués et baroques. Parmi ceux-ci, le plus agréable, — et le plus connu, — est la forme d'une jolie pécheresse aux yeux ensorcelants. Mais le Malin savait, à n'en pas douter, combien les viscères sentimentaux de M. Joseph Dupont étaient rebelles à tout frisson. Et, dans son insondable perfidie, il avait jugé bon d'apparaître sous les espèces d'une machine infernale :

L'automobile!

Parfaitement. Sur le quai, deux roues accolées au trottoir, bien en face du Café du Phare, une automobile trépidait comme si elle eût été secouée par des sursauts d'agonie.

Elle faisait, en hoquetant, un épouvantable bruit

de ferrailles agitées par des fous furieux. De ferrailles, et de mille autres objets éclatants. Un gong cadençait dans ses flancs la sonnerie de clochettes en délire. Une oreille attentive eût pu distinguer aussi des cliquetis d'épées alternant des coups de cymbales. Il devait se passer, là-dedans, des choses ahurissantes. Un enfant, c'est certain, y gonflait de son souffle des sacs de papier pour les faire crever ensuite, d'un claquement sec, entre ses paumes. Un chien y éternuait, au petit bonheur, sans aucun souci du rythme, parmi les détonations d'un fusil de chasse. Des chaînes y étaient jetées sur le sommier d'un lit disloqué, qui gémissait lamentablement. Et cependant, lorsque, plus tard, on ouvrit une porte qui permettait de visiter le ventre de cette voiture assourdissante, on n'aperçut ni enfant, ni cymbales, ni chien, ni épées, ni fusil de chasse, ni sommier. Rien de tout cela : simplement des tringles, des couronnes d'engrenages aux dents grimaçantes, des tuyaux et des blocs de fer peint devant lesquels deux doigts métalliques rougissaient à la flamme de chalumeaux ardents.

Tartarin contemplait ces entrailles diaboliques d'un œil fasciné.

Il n'était pas seul dans cette soudaine extase... Trente bouches béaient autour de la machine. D'un seul coup, le Café du Phare s'était vidé sur le quai. Bientôt, les cafés voisins en firent autant.

Puis, à l'autre bout du port, des gens hâtèrent le pas, — ce qui ne s'était jamais vu à Sanary... Bref, en un peu moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, comme disait je ne sais plus quel auteur célèbre, tous les naturels valides du bourg se trouvèrent assemblés autour de la machine épileptique.

Et, brusquement, il arriva une chose effrayante!

Après un dernier haut-le-cœur et deux ou trois détonations plus sourdes que les autres, tout se tut. Plus de cymbales, plus d'épées, plus même de sommier! Le silence infini des nécropoles...

Cela paraissait tellement invraisemblable, après le tapage exaspéré de naguère, qu'une véritable consternation figea la foule.

On se regardait, comme dans l'attente d'un événement fatal. Il parut à tout le monde qu'un voile noir passait sous le soleil et que la mer, là-bas, se retirait.

Sur le siège de la voiture morte, à l'instant des explosions suprêmes, un monsieur s'était raidi, livide, les sourcils contractés, la bouche amère. Dans l'espace immobile et muet, il murmura :

— Nom de Zeus!

Puis il descendit, marcha sur les pieds les plus proches, donna quelques coups de coude dans les pectoraux les plus voisins, bondit derrière la voiture, et ausculta le fameux ventre dans lequel tous les regards plongeaient avec une curiosité maladive. Il fut un instant pensif. Ensuite, ses prunelles furent attirées par une roue qui semblait plus plate

que les trois autres. Une seconde fois il murmura, mais sur un ton plus morne :

— Nom de Zeus!

Et il se baissa, comme pour chercher sur le sol un objet perdu.

M. Joseph Dupont était là, singulièrement ému, pris d'un léger vertige; il se sentit tout à coup envahi d'une hardiesse exceptionnelle, en même temps que, pour la première fois de sa vie, il éprouvait le besoin d'être aimable. Ce fut violent, mystérieux, irrésistible! Tandis que tout le monde restait sidéré, il osa dire :

— Peut-on faire quelque chose, monsieur, pour vous être utile?

L'inconnu se redressa, toisa Tartarin, et, d'un air féroce :

— Oui, fit-il d'une voix blanche.

— Quoi donc?

— Me donner la paix!

Il employa même un verbe plus significatif.

## III

Les deux écoles, et la troisième. — Un malotru de droit divin. — Qu'est-ce qu'une musulmane, et qu'est-ce qu'une automobile? — Le martyr à la manivelle. — Tartarin prend la queue de l'hydre, et Dupont Joseph n'en est pas plus fier pour cela. — Un « retour ». — Appelez un médecin, tas de gourdes! — Au château! — Joseph Dupont dépouille sa chrysalide, et Tartarin naît à la vie.

Quelle attitude observer devant un quidam qui vous prie, en termes énergiques, de lui donner la paix?

Il y a là, comme en tout, deux écoles. Chercher noise au croquant, hausser le ton jusqu'à la paire de gifles. Ou reconnaître que chacun a droit à la paix, qu'il la lui faut concéder sur simple sommation, — et s'en aller tranquillement.

A l'ordinaire, la première école est celle des individus conscients de leur supériorité musculaire. La seconde appartient aux gens mal bâtis et imbus de sagesse.

M. Joseph Dupont en élut une troisième. Il murmura : « Oh! pardon... » — et il resta.

Non qu'il fût, de son naturel, plat comme une excuse, ni magnifiquement indifférent aux blessures d'amour-propre. Mais, en vérité, il ne se sentait pas atteint dans sa dignité. L'outrage est chose essentiellement relative. Il ne porte pas en soi son intensité, il l'emprunte à sa source. Les philosophes ont nettement observé ces variations aux époques hiérarchiques. Tel commis d'ordre se jugeait offensé par le garçon de bureau qui oubliait de l'appeler « monseigneur », et ne frémissait pas le moins du monde quand son chef de bureau le traitait de « brute épaisse ».

Or, aux yeux de M. Joseph Dupont, le propriétaire de l'automobile apparaissait beaucoup plus considérable encore qu'un chef de bureau.

Et tel était bien le sentiment général des Sanaryens assemblés. Rien ne les choquait dans l'évidente discourtoisie de l'inconnu. Il était le malotru de droit divin, comme on est l'Infant. Et personne ne supposait que, dix ans plus tard, on l'eût écharpé pour avoir osé demander son chemin, le chef découvert et le ton humble.

Pour l'instant, il était le chevalier venu d'on ne sait où, sur une machine tintamarresque et incompréhensible. Il avait eu des précurseurs, comme les messies. En douze mois, à trois reprises, on avait signalé le passage, dans Sanary, d'une machine semblable, détonnante, étonnante, tintinnabulante et puante, et meuglante, et fumante, —

lancée sur la route à la poursuite de ses chevaux invisibles. Et le docteur Guiol avait dit : « C'est une automobile ». Une automobile! Vocable mystérieux et lourd de révélations contenues. Qu'était-ce qu'une automobile? Une chose qui passe, qu'on aperçoit, mais qu'on ne voit pas. Qu'en pouvait-on dire? Que c'était une voiture portant un bipède et faisant du chemin sans être traînée par des quadrupèdes. Définition qui ne satisfait pas la curiosité humaine, si avide d'avenir. On dit aussi, par tous les saints! que cette musulmane entrevue derrière la Moucharabieh est une femme, et qu'elle se perfectionne aux plaisirs d'un croyant. Oui. Mais, sous son voile, qu'y a-t-il? De jeunes yeux ou des paupières ourlées de pleurs? Des dents chevalines ébréchées, et jaunes, — ou des colliers de nacre? Et comment s'y prend-elle pour utiliser ses charmes au profit tout à la fois de son Maître et du Coran? Et qu'est-ce, au fond, qu'est-ce qu'une automobile?

Eh bien, c'était cela! C'était cela qui venait de révolutionner la ville au son de tous les bruits terrestres, pour affecter ensuite un silence plein de menaces. On la pouvait enfin contempler de près, et interroger, de grands regards ronds et fixes. Il était permis de scruter son ventre impudique et compliqué, aux entrailles brûlantes. Mais on ne comprenait pas davantage! Le nez dessus, et même dedans, on ne comprenait toujours rien. Force

était d'en rester à la voiture portant un bipède sans être traînée par des quadrupèdes. De quel prestige, dans ces conditions, le bipède élu ne se parait-il pas? Qui donc eût osé lui faire un grief d'être, comme les Dieux, d'une humeur massacrante?

Pas Tartarin, en tout cas!

Pas Tartarin! Une émotion quasi-religieuse l'avait envahi, ce bon M. Joseph. Quand le bipède l'avait impérieusement engagé à lui donner la paix, il avait courbé le front comme sous une imprécation céleste. Ce conducteur d'automobile lui était sympathique comme un conducteur d'âmes. Frappé sur la joue droite, il était prêt à tendre la gauche, ineffablement.

Au surplus, le noble inconnu ne s'occupait déjà plus de lui, ni de personne. Les mains plongées dans le ventre de la bête, après s'être livré à une mystérieuse chirurgie, il venait de refermer la porte d'un coup sec, et maintenant, agrippé à une manivelle, il semblait s'acharner à vouloir tirer des sons d'un orgue ambulant irrémédiablement muet. Suant, congestionné, les cheveux collés aux tempes, il tournait, il tournait, les dents serrées, dans un effort immense et vain. Il avait l'air d'un martyr. Et cependant, que n'eût pas donné Tartarin pour tourner la manivelle à sa place!

Pourquoi? Ah! pourquoi! Sait-on jamais? Peut-être parce que nous avons soif de sacrifice. Peut-

être aussi parce que nous éprouvons le besoin maladif de tout ce que la nature ou les lois nous refusent, depuis la pierre philosophale jusqu'à la femme du voisin. De ce qu'il eût touché la manivelle tortionnaire, M. Dupont Joseph se fût senti plus grand. Son bout cuivré, allumé de soleil, l'attirait comme l'œil du Mal ouvert au fond d'un gouffre.

Si bien que ce fut plus fort que lui. A tous risques, devant la foule émerveillée, il osa revenir à la charge :

— Si vous voulez... si, pour vous reposer... si vous voulez que je tourne...

Le martyr le regarda comme s'il allait l'étrangler. Puis, tout à coup, dans quelque cynique dessein :

— Allez-y donc!

Sous les pieds de M. Joseph Dupont le sol sembla se dérober. Ce fut, à n'en pas douter, le plus beau moment de sa vie, y compris sa première communion. Un peu pâle, un peu solennel aussi, comme s'il eût été brusquement appelé aux plus hautes destinées, il s'approcha résolument de l'hydre et lui prit la queue.

Tartarin banda tous ses muscles, et Tartarin tourna la manivelle. Celle-ci fit un demi-tour, et Tartarin frémissant crut entendre un borborygme parcourir le ventre du fabuleux animal.

— Eh bien! tournez!... tournez!... vous vouliez tourner, tournez donc!

M. Dupont Joseph, ainsi stimulé par la voix suave du maître, rassembla ses énergies et la manivelle fit mollement quelques demi-tours encore. A chaque révolution, il semblait que la résistance s'accrût de toutes ces masses terribles qu'il fallait mettre en branle. Et, tout à coup, les bras de Tartarin se refusèrent, exténués, finis, crispés par la crampe et la courbature. La manivelle ne bougea plus.

L'étranger ricanait :

— Vous voyez bien, conclut-il, que vous n'êtes qu'un...

Si invraisemblable que fût l'image, Tartarin la reçut en plein visage, avec soumission.

— C'est vrai, reconnut-il.

Et il céda la place en soupirant, les yeux vagues et noyés, le souffle rauque.

Rageusement, cette fois, son interlocuteur s'était rejeté sur la manivelle et reprenait l'effroyable exercice avec une vigueur désespérée. Un coup de grosse caisse retentit soudain. Il fut accompagné d'un cri sourd.

— Quoi!... vous vous êtes fait mal?...

L'inconnu se tenait, de la main gauche, le poignet droit. Et il serrait les mâchoires en sacrant et gémissant.

— Un retour!... J'ai les os cassés!... Appelez donc un médecin, tas de gourdes!

Déjà le docteur Guiol se précipitait.

— Ne me touchez pas, surtout, ne me touchez pas!

— Une fracture, sûrement, une fracture..., murmura le praticien, sans avoir seulement pu tâter le bras du patient.

M. Dupont Joseph sentit tout aussitôt les aiguillons de la jalousie lui pénétrer le cœur. Il lui parut monstrueux que le docteur prît à l'improviste, aux yeux de l'étranger, une importance capitale. Un grand tumulte se fit en lui. Ah! être héroïque! être héroïque et nécessaire!

— Il faudrait, dit le docteur Guiol, le transporter...

— Au château! clama Joseph dans un élan de tout son être.

Et la foule comprit, sans autre commentaire, que le château qui venait de s'élever, en même temps que Tartarin venait de naître à la vie, c'était tout simplement la maison de M. Joseph Dupont.

# IV

**Débuts de Tartarin dans l'héroïsme. — Croquis de Mme Dupont, née Philomène Bouchut. — Féminisme et jiu-jitsu. — L'épouvante crée le génie. — « Oh ! le salaud, il est saoul ! ». — Notre exquise châtelaine... — Le trésor caché d'Éléonore. — On ne salira rien ! — Joseph se prépose d'office à la garde du tacot. — Son enthousiasme meurtrit les cors de Me Zigalous, huissier. — Si la pression remontait ! — Dans l'ivresse d'être assis sur le « tacot », M. Dupont se persuade qu'il est né mécanicien.**

Être héroïque !

Ce vœu venait de se réaliser dans des proportions que je ne saurais dire, et que personne, à Sanary, ne soupçonnait. En criant : « Au château ! » M. Joseph Dupont avait atteint, d'un élan, les limites extrêmes de l'héroïsme. Et lui seul le savait.

Lui seul le savait. Cette circonstance éclaire magnifiquement la beauté de son geste. Car être héroïque, c'est peu de chose. A bien observer la vie, on constate même que tout le monde a son heure d'héroïsme. Un instinct profond, une sorte de pudeur congénitale, pousse les âmes les plus précaires à donner au prochain l'illusion d'une

noblesse qu'elles se supposent parfois pour se consoler elles-mêmes d'être si laides. Être héroïque n'est rien, à condition que des témoins valables en puissent attester. Mais être héroïque dans l'ombre et le silence, pour soi tout seul, et sans l'admiration des foules, cela est immense.

Or, M. Joseph Dupont, pour ses débuts, s'était luxueusement offert cet héroïsme-là!

En effet, le « château » où il enjoignait si délibérément de transporter un blessé, le « château » n'était pas son domaine exclusif, à lui, Dupont Joseph. Un maître impérieux y sévissait avec rigueur. J'ai nommé Mme Joseph Dupont, née Philomène-Fauste-Éléonore Bouchut.

Cette personne, d'un caractère insupportable, était mamelue, avare, envieuse, gourmande, autoritaire, et grêlée à la jonction des narines et des joues; mais cet ensemble de particularités contribuait à lui donner une certaine saveur. Alors qu'elle remplissait les fonctions délicates de jupière chez une marchande à la toilette de la rue de Provence, Joseph Dupont l'avait connue, appréciée, aimée, par les beaux dimanches, dans des Meudon, des Saint-Cloud et des Enghien, puis épousée à la mairie renfrognée du neuvième arrondissement. Dès la première semaine de leur union légitimée, comme elle s'avérait acariâtre, il avait, pour assurer l'avenir, essayé de la calotter d'une main juste et mâle. Malheureusement, il n'avait pas songé, avant cette expérience décisive, à con-

trôler au dynamomètre les ressources musculaires de son associée. Bâtie comme un portefaix, Philomène lui avait tout aussitôt porté un *armlock* rudimentaire mais efficace, et piétiné le visage d'un talon Louis XV suffisamment usé pour que les clous y fissent saillie. Multicolore et bouffi, Dupont n'avait pu se rendre au ministère pendant huit jours, et ce léger incident avait, une fois pour toutes, décidé de sa vie conjugale. Pendant seize ans, celle-ci ne s'était point départie des ragoûts, de l'amour hebdomadaire et d'une terreur irrévocable.

Et, tremblant, l'estomac tordu, les racines de ses rares cheveux toutes perlées de sueur froide, Tartarin se demandait maintenant ce que hurlerait son implacable moitié lorsqu'on lui apporterait — à l'heure même du déjeuner! — un inconnu grimaçant de douleur, flanqué du docteur Guiol et de nombreux Sanaryens désœuvrés. Effaré, les jambes fauchées, les lèvres grelottantes, il appréhendait le scandale le plus affreux qui révélerait à ses concitoyens amusés l'étrange et terrible chose que constituait son ménage.

L'épouvante crée parfois la résolution.

Cette fois, elle engendra même le génie. Joseph, tout à coup, se passa la main sur la nudité moite de son front, consulta le ciel d'un œil oblique et égaré, et dit :

— Rejoignez-moi, je passe devant!...

Ses petites jambes tannées se mirent à tricoter, en une étonnante allure, sur le terre-plein du quai. Il ne courait pas, il volait! En quelques instants il fut chez lui, passa la grille comme une trombe, bouscula d'un coup d'épaule la porte entrebâillée et s'abattit, rouge, désorbité, devant Philomène-Fauste-Éléonore, laquelle supputait, de son regard soupçonneux, un carré de gruyère et le fond d'un pot de confitures.

Il haleta :

— Vite!... vite!... de l'eau!... Des linges!... Montre-toi... à la hauteur!...

Philomène le fixait, ahurie et déjà terrible :

— A quelle hauteur?...

— A la hauteur *de ce qu'on pense de toi!*... Le maire!... Le garde!... Le docteur!... toute la ville!... On t'a... unanimement... j'étouffe!... j'ai couru pour t'apporter la bonne nouvelle!... unanimement élue... désignée... Attends! je ne peux plus parler!...

L'éclair de stupeur qui flambait aux yeux de Mme Dupont s'était brusquement transformé en une lueur de féroce indignation. Elle rugit :

— Oh! le salaud!... il est saoul!

Mais il se sentait dans une heure de sublimité. La voix forte, quoique entrecoupée :

— Philomène, écoute!... Je n'ai bu, comme à l'ordinaire, qu'un vermouth eau-de-seltz... Et je ne l'ai même pas fini... Il était encore à moitié plein quand l'accident est arrivé... Là, sous nos yeux!... L'automobile... une magnifique automo-

bile lancée à une allure vertigineuse... Oui!... Tout à coup, elle s'arrête!... Le beau jeune homme qui la conduisait pousse un cri épouvantable... Nous nous précipitons à son secours... En un instant la ville est assemblée... Le docteur Guiol déclare qu'il faut des soins immédiats... M. Boudenfle, le maire, n'hésite pas : « Transportons-le, dit-il, *au château Dupont!* »... Alors, tout autour de nous, cent voix crient : « Oui!... oui! au château Dupont! » — « C'est en effet le seul endroit, constate le docteur Guiol, où je pourrai me faire assister *par une main féminine et délicate, la main de notre exquise châlelaine!...* » Moi, dans toute cette affaire-là, je n'avais pas l'air d'exister beaucoup... La châtelaine!... la châtelaine! il n'était question que de la châtelaine!... Quant au châtelain, on s'asseyait dessus... Enfin, toi, c'est moi... L'estime, la considération, le respect dont on te donne ainsi publiquement le témoignage, c'est toujours un peu d'honneur pour Dupont... Mais l'essentiel, à présent, c'est que tu aïes vraiment la main « féminine et délicate » et que tout justifie l'expression d' « exquise châtelaine ».

Il importe ici d'ouvrir une parenthèse pour rendre à Dupont Joseph cette justice : que, pendant seize ans, il s'était incliné, humilié sur les galères, mais qu'il n'avait jamais flagorné la chiourme. Son récit extraordinaire ne pouvait donc être suspect à Mme Philomène; aussi Fauste

en devait-elle être bizarrement émue. Joseph put apercevoir, en effet, que, s'il s'en était donné la peine, il aurait connu, depuis trois lustres, un bonheur approximatif. Il lui eût suffi pour cela d'exploiter les tréfonds vaniteux d'Éléonore. La vanité, une vanité boursouflée à la fois et celée comme un trésor, dans les caveaux d'une sordide avarice, tel était bien l'endroit vulnérable de la dame au nez grêlé. Et Dupont avait mis seize ans pour découvrir cette faiblesse de son pire ennemi!

Une émolliente expression de béatitude venait d'adoucir les traits courroucés de Mme Dupont.

— Vraiment?... M. Boudenfle?... Le docteur?.. Ah?... Eh bien, mais...

Toutefois une inquiétude l'assombrit à nouveau :

— Alors, comme ça, ils apportent leur macchabée ici?...

— Oh! protesta Dupont, dont le génie se développait vertigineusement, — il n'y a pas de sang... Contusion... *On ne salira rien !*... Chut!... Attends!... Les voilà!... Tâchons d'avoir du chic!...

— Toi!... fit Mme Dupont rassérénée, et sur un ton de souverain mépris, — du chic, toi!...

Elle haussa les épaules :

— Rond-de-cuir, va!

Tandis qu'au fond de lui-même, Joseph se gonflait, au contraire, du formidable orgueil d'avoir vaincu le Dragon, si peu de temps après avoir pris la queue de l'Hydre...

Un tohu-bohu. Vingt indigènes exubérants venaient de franchir la grille, escortant le blessé que, malgré ses protestations, le docteur Guiol s'obstinait à soutenir sous l'aisselle. On racontait l' « assidint », et, quoique tout le monde y eût assisté, on en donnait les versions les plus contradictoires. Car il faut des éléments de discussion pour pouvoir faire du bruit...

Mme Dupont se précipita :

— Monsieur, dit-elle à l'étranger en exagérant sa révérence, la châtelaine est heureuse de vous offrir son hospitalité et ses soins!...

Le visage crispé du patient se détendit pour observer « la châtelaine » avec un certain étonnement.

— Je vous remercie, Madame... répondit-il d'une voix hésitante.

Et il ajouta aussitôt :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'envoyer garder mon tacot, pendant que le médecin m'arrangera ça?...

— Votre tacot?...

— Oui, la voiture...

Une voix ardente retentit :

— Je m'en charge!... je m'en charge!... Ne vous inquiétez de rien!... Donnez-moi carte blanche, et ne vous inquiétez de rien!

C'était Tartarin. Il n'attendit pas qu'il lui fût répondu, se faufila dans le groupe, gagna la grille

et se retrouva sur la route étourdi d'allégresse. Ses jambes se remirent à tricoter. Jamais il n'avait été aussi vite qu'aujourd'hui, même aux soirs mémorables où la manille aux enchères ayant légèrement traîné en longueur, le dîner conjugal menaçait d'être tumultueux.

Bientôt le quai se découvrit et l'automobile, que masquait un rassemblement nombreux, fut devinée par les regards fiévreux du coureur.

— Pourvu, bon sens! qu'ils n'y aient pas touché, ces animaux-là!...

Pour se justifier un peu de cette inexplicable sollicitude, il pensa :

— Maintenant, n'est-ce pas? que j'en suis rendu responsable...

Il arrivait. De ses bras tendus, il fendit la masse des curieux. Quelqu'un protesta :

— Hé!... hé! *Doucemint*, Monsieur Dupont, *doucemint!... vous m'esquichez les agasseignes!*

Ce qui signifie, je crois, en dialecte sanaryen : « Doucement, vous m'écrasez les cors! »

Joseph reconnut Maître Zigalous, l'huissier. Il s'excusa :

— Pardonnez-moi... Le blessé m'a donné la mission de m'occuper de sa voiture...

Quelques coups de coude encore, et il fut devant la grosse chose inerte, qui semblait mélancoliquement attendre son maître, insensible et résignée au milieu des badauds.

— Est-ce grave? demanda Me Zigalous, qui s'était engouffré dans le sillage de Tartarin.

— Très grave! affirma ce dernier, d'un air sombre et convaincu.

— Enfin, l'homme n'est pas mourant?

— Non, pas encore... Mais avec ces fractures... — c'est une fracture! — ...avec ces fractures, sait-on jamais!... Enfin, soyez sûr que nous ferons l'impossible. Mme Dupont, qui a suivi les cours de la Croix-Rouge, se multiplie... Et le docteur Guiol fait preuve d'un admirable dévouement... Bon espoir, nous l'en tirerons!

Les curieux se pressaient pour écouter.

— Voyons, mes amis, fit Joseph avec une importante bravhomie, ne vous approchez pas trop de l'engin!... *Si la pression remontait*, vous pourriez être victimes de quelque accident. Vous voilà prévenus!... Je ne réponds de rien!

Le cercle s'élargit. Dupont Joseph, ostensiblement, se plaça tout contre la voiture. Même, il mit fièrement un talon sur le marchepied, et s'accouda sur sa jambe ainsi posée dans une attitude de conquête.

— Mais vous, monsieur Dupont!... observa Me Zigalous d'un air inquiet, — vous ne craignez rien?

— Oh! moi! répondit Tartarin en articulant avec netteté, — d'abord, c'est mon devoir... Et puis, s'il faut tout dire, je n'ai pas grand mérite à le remplir, car je m'y connais un peu!

— Vous connaissez l'automobile?... admira Zigalous.

— Mon Dieu, oui... Certes, pas assez pour en construire une... Mais j'ai beaucoup étudié la question...

Il n'y tint plus. L'envie, l'envie folle qui le tenaillait depuis quelques secondes, était vraiment trop forte pour qu'il y pût résister davantage.

— Vous permettez... j'ai couru, je suis un peu fatigué...

Il monta sur le siège, s'assit à la place du conducteur, et, négligemment, mit la main sur le guidon. Puis, feignant l'indifférence, il promena son regard sur la foule. Elle lui parut très bas, très bas, à mille pieds sous lui... Et son cœur se mit à battre à grands coups sourds. Jamais, au grand jamais, la vie ne lui avait paru si belle!

Penché vers Me Zigalous :

— Oui, reprit-il, j'ai beaucoup étudié la question... Les livres, les brochures que j'ai dévorés sont innombrables... D'ailleurs, dès ma plus tendre enfance, j'ai toujours montré des goûts très accentués pour la mécanique. Je me souviens, par exemple, que, vers l'âge de dix ans...

# V

**Où le lecteur est informé des titres et qualités de quelques notables Sanaryens. — « Ah ! la jambe ! » — Une fracture aisément guérissable. — Le Docteur et la Tentation. — Philomène s'ennoblit et s'émeut. — Les sympathies du vicomte Tesson de la Boutinerie, courtier en automobiles et Parisien de marque.**

...Là-haut, cependant, Fauste-Éléonore s'accordait une importance exceptionnelle. Aussitôt après le départ de son époux, elle s'était précipitée dans sa chambre pour y mutiler, sur le désir exprimé par le docteur Guiol, un vieux carton à chapeaux, y lacérer en bandelettes un drap brûlé par l'eau de javelle, et y découvrir quelque harde avec quoi l'on pût improviser une écharpe pour soutenir le bras du malade.

Ce dernier resta face à face avec le médecin et quelques notables : M. Boudenfle, maire de Sanary; Couadou, quartier-maître en retraite de la marine et conseiller municipal; Solomas, chef de la police, *vulgo* garde-champêtre; Majalon, pharmacien de 1re classe, arrivé néanmoins après coup et sans pansement, « *faute qu'on lui avait pas dit ce qu'il s'agissait* »; Grisolle, cafetier radical-socia-

liste; Nègre, rentier, délégué du Touring-Club, commandeur du Mérite Agricole et de divers ordres étrangers; Beylon, distillateur et première clarinette de la Fanfare d'Ollioules; Fisquet, poète, consul de la République Sud-Américaine du Petou-Méala, inspecteur de la Compagnie mutuelle d'assurances « les Vignerons réunis et les Amis des Arts », correspondant de *La Croix*, de l'Académie du Var, et de la Ligue contre la licence des Rues, officier d'académie; Ladougne, cultivateur, spécialité d'immortelles, de mimosas, de greffes « panses muscades », et, selon ses cartes de visite, ancien combattant de la mobile; Testanière, engins de pêche, voiles et cordages, couleurs et vernis; Reboul, président du Conseil fabricien; Escartepoire, menuisier-ébéniste, cercueils en tous genres, trésorier des « Pique-reste de Port-Issol » ou « Club (prononcez *Clûbe*) des Boulomanes Sanaryens »; d'autres encore, non moins considérables.

Le garde Solomas prit à part M. Boudenfle et lui glissa discrètement dans l'oreille des choses que le premier magistrat de Sanary parut approuver. Ce que voyant, Solomas tira de sa poche un carnet crasseux, et, s'approchant du blessé :

— Je vous demanderai, monsieur, de bien vouloir me décliner vos nom, prénoms, date de naissance et profession, vu que je dois procéder à l'établissement de mon rapport.

L'homme leva les sourcils et dit :

— Louis-Pierre-Marie Tesson, vicomte de la Boutinerie, automobiles, trente ans, Parisien.

Ces détails parurent émouvoir sympathiquement l'assemblée. Solomas interrogea les visages d'un regard glissant, écrivit, et, très respectueux, mais très important :

— M. le vicomte voudrait-il bien me dire son domicile?

— Actuellement chez M. Entrevan, automobiles, cours Lieutaud, Marseille, Bouches-du-Rhône.

— M. le vicomte voudrait-il bien me dire à quelle heure que l'accident de cette automobile il est arrivé?

— Ah! la jambe! fit le blessé avec humeur.

Il se tourna vers le médecin :

— Dites donc, docteur, voyons!...

Le docteur Guiol comprit, et approuva :

— Messieurs... je vous en prie, ne nous pressons pas autour du blessé!... Monsieur Fisquet, si c'était un effet de votre bonté, je vous demanderais d'ouvrir la fenêtre... Monsieur le maire, nous établirons plus tard, si vous le voulez bien, les circonstances de l'accident... Messieurs, au nom de l'humanité...

Et la voix du docteur se fit plus grave :

— Au nom de l'humanité, retirez-vous... Que je puisse procéder à l'aise... Il nous faut du calme!...

Tous passèrent à regret dans les pièces voisines, tandis que le garde bougonnait près du maître :

— A la jambe!... A la jambe!... Pas moins qu'il veut dire au bras!... Mais il faudrait l'heure exacte, qué!... Sinon, de quoi que mon rapport il aurait l'air!

Quand M. Tesson se vit enfin seul avec le docteur, il eut un soupir satisfait, et, à la stupeur du praticien, il étira ses bras dans un large geste de délivrance.

— Mais... mais... mais!... cette fracture!... balbutia Guiol. Monsieur le vicomte, cette fracture?...

— Ça va mieux, répondit l'automobiliste. Ça va décidément beaucoup mieux. Voyez plutôt...

Posément, il fit quelques flexions du bras droit, remua le poignet dans tous les sens, et crispa ses doigts à cinq ou six reprises. En même temps, il interrogea :

— A propos, docteur?... Les gens d'ici... la... hum!... la châtelaine?... et son vieux petit Monsieur? calés?

— Calés? répéta Guiol, la bouche amère.

— Oui, enfin, sont-ils riches?

— Très riches! répondit sèchement le praticien suffoqué. Mais... il me semble que je n'ai plus grand'chose à faire ici... Et...

— Attendez donc, voyons! rien ne nous presse!... Que diriez-vous, docteur, si je vous offrais jamais, en récompense de vos soins excellents, une belle petite voiture automobile... Hein?

— Une... M'offrir une...

— Oui, pour aller voir vos malades. Hein?... Pas d'avoine, pas de foin, et vous savez... pffuitt!... du chemin...

— Mais, vicomte...

— Eh bien, je penserai à ça, docteur. Comptez

sur moi. L'un de ces jours, nous causerons, quand il y aura moins de raseurs autour de nous. Non, mais vrai, ce qu'ils sont barbants, les citoyens de Sanary!... Ainsi, vous disiez?

— Moi?

— Oui. Que les châtelains de cette masure sont très dorés? Bon, bon, compris. La grosse galette, pas?... Et pourriez-vous me donner quelques renseignements aussi sur un nommé Dupont... Joseph Dupont. Trois beaux millions en rente française, paraît-il? Où niche-t-il, cet oiseau-là?

— Vous êtes chez lui, Monsieur!

— Bah! Ah! bah!... Comment, il y a trois millions ici, et on ne les voit pas davantage?... Ah! mon cher docteur, que voilà bien notre cher bas de laine français!... Trois millions!... Et pas encore d'automobile!... Et vous, docteur? Visiter une clientèle comme la vôtre en se faisant remorquer par un bourriquot! Est-ce admissible, cela?

— Un bourriquot!... Sachez, Monsieur, que Phryné est une excellente jument sarde de huit ans...

— C'est un sale canasson, docteur, n'insistez pas. Je vous offrirai, vous dis-je, une délicieuse voiture qui marchera toute seule. Car vous avez été exquis... Sans vous j'étais manchot. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas.

— Oh! vicomte!...

— Si, si! nous en causerons lors de mon prochain passage à Sanary... Ne croyez-vous pas que j'ai la fièvre?

Il tendait le pouls. Guiol compta les pulsations tout en pensant au formidable effet qu'une automobile ferait sur la clientèle...

— N'est-ce pas que j'ai la fièvre?... Ce bras va plus mal... Aïe! mon poignet!... Il n'y a pas de fracture, mais il doit y avoir...

— Une foulure... Ne vous émotionnez pas, vicomte, une simple foulure. Nous allons la réduire par quelques massages, bander ce bras, le suspendre... Et avec un peu de repos...

Philomène, à cet instant, fit irruption dans la pièce avec une cuvette, son carton, et le rouleau de toile. M. Tesson, d'un seul coup d'œil, observa que, d'un savant coup de peigne, elle avait fait bouffer ses cheveux à la naissance du front et par-dessus les oreilles.

— Ah! mon Dieu, que je souffre!... murmura-t-il d'une voix douce, comme épuisée. Comment m'excuser, Madame, de l'ennui que je vous cause!... Docteur, je souffre trop pour rentrer à Marseille! Je vous demanderai de me diriger sur l'hôpital le plus prochain.

— Oh! vicomte! protesta Guiol, ma maison...

Vicomte! Philomène tressaillit de tout l'être, regarda M. Tesson de la Boutinerie, puis le docteur, puis le fond même de sa propre âme. Un étrange et sourd combat se livra, dans l'espace d'un éclair, entre son avarice originelle et sa vanité trop longtemps comprimée. Et, brusquement :

— J'espère bien, dit-elle avec fermeté, que notre

hôte ne nous fera pas l'offense de quitter le château!...

— Oh! Madame!... en vérité, je ne puis!... Un pareil abus... Et d'ailleurs, mon automobile... Je n'y pensais plus!

La noblesse de Mme Dupont ne connut plus de bornes :

— Votre automobile, Monsieur, aura sa remise comme vous aurez votre chambre. Vous êtes ici tous deux chez vous!

Il parut bien au docteur Guiol qu'un sourire indéfinissable errait sur les lèvres de l'homme qui souffrait tant; mais, préoccupé de son massage, et de l'idée aussi qu'il pourrait, un jour, posséder légitimement une automobile qui ne lui aurait rien coûté, il n'essaya pas de tirer une conséquence de sa remarque.

Philomène prit un parti décisif, chercha des mots élégants et déclara :

— Je vais faire prévenir Dupont, dit-elle, qu'il « mobilise » des chevaux et fasse amener votre voiture ici. Voilà!

Le vicomte de la Boutinerie lui adressa un regard douloureux et chargé de tendre gratitude, qu'elle dégusta furtivement entre la porte et le chambranle. Peut-être même les petites ailes grêlées de son nez frémirent-elles d'une façon imperceptible et, du reste, inconsciente.

Quand elle fut sortie :

— Ces gens-là, voyez-vous, — constata M. Tes-

son d'une voix faible, mais convaincue, — ces gens-là sont charmants... Ce qu'il leur faudrait, ce serait une bonne voiture dans le genre de la mienne... Ils la méritent... Ne frottez pas si fort, docteur, je me sens presque déjà guéri... Oui, ils la méritent!... J'éprouve pour eux la plus vive sympathie...

# VI

**Un rêve splendide. — Gamin et Kiff-Kiff. — Le demi-sang, les deux pédales et le levier. — Joseph n'est plus un enfant ! — « Regardez, Zigalous, je débraye et je freine » ! — Comment Tartarin freina sur le postérieur de Gamin, et comment il débraya sur celui de Philomène.**

Toute sa vie, toute sa vie, M. Dupont se souviendrait de cela !

Ce fut son premier instant de gloire, son premier éclair de domination. Ce fut une véritable ivresse, durant laquelle il eut l'impression de s'allonger à l'infini, et simultanément de s'enfler d'une façon démesurée. Ses veines devinrent des torrents, son cœur un abîme tumultueux. Seul, son cerveau resta tout petit, mais encore fut-il parcouru d'étranges et lyriques frissons. Enfin, ce fut indicible. Le jour même où il avait appris qu'il héritait de trois millions Joseph n'avait rien éprouvé de comparable.

En récapitulant ces sensations violentes, il croyait rêver...

Il ne rêvait pas. Tout était vrai. Tout s'était bien passé ainsi.

Tandis qu'il était assis sur l'automobile, devisant avec Me Zigalous, son jardinier s'était brusquement trouvé devant lui — son jardinier qui prononçait d'ineffables paroles :

— Madame elle fait dire comme ça que Monsieur vienne tout de suite lui parler... Je garderai la tomobile pendant que Monsieur ira parler à Madame... Hé! Zou, les enfants, que vous me feriez prendre la colère!... Allez jouer sur le port, vé!... Attends un peu, Baptistin, là-bas, que je t'estripe pour t'apprendre à vivre!... Oui, Monsieur, Madame, elle veut parler à Monsiéur pour qu'on vienne avec Gamin et Kiff-Kiff...

— Le cheval et l'âne? Vous êtes sûr, Marius? Pour quoi faire?

— Pour atteler la tomobile et la rentrer chez nous à la remise.

Ému, n'osant croire à tant de bonheur, M. Dupont s'était précipité chez lui. Il y avait trouvé sa femme devisant sur un mode empressé tout à la fois et mélancolique avec le pâle et doux blessé.

— Figurez-vous, Joseph, que M. le vicomte accepte notre modeste hospitalité...

Ce que Joseph n'avait pu se figurer, par exemple, c'étaient les raisons qui poussaient Philomène à lui dire « vous ». Il lui avait fallu quelques minutes pour deviner que, dans l'esprit de son épouse,

l'usage n'était pas de se tutoyer de châtelaine à châtelain.

— M. le vicomte veut bien se remettre tranquillement ici de l'affreuse émotion que son accident lui a causée. Alors, il vous charge d'amener son automobile à la remise...

— Oh! Monsieur le vicomte! n'avait pu que balbutier Dupont.

— Vous prendrez le demi-sang, Joseph... Inutile de prendre Kiff-Kiff... Le demi-sang suffira, paraît-il...

Le demi-sang était un demi-percheron, ou plutôt un demi n'importe quoi, bâtard, lourdaud, vieux, indifférent, vaguement ironique et, quoique taciturne, appelé Gamin.

— ...et vous l'attellerez selon les indications que va vous donner notre hôte. Vous avez compris, Joseph!

— Mais oui, ma chérie! Je crois bien!

— Voici, mon cher Monsieur Dupont... Je suis confus d'abuser ainsi de vous...

— Non! non! Monsieur le vicomte! Abusez!... je vous en prie, abusez!

— La chose est assez simple. Vous emporterez avec vous un bon câble d'environ trois mètres de longueur, que vous nouerez solidement à la traverse des traits, d'une part, d'autre part à la pointe d'un des ressorts avant de la voiture.

— ... D'autre part à la pointe d'un des ressorts avant de la voiture... Bien.

— Votre jardinier conduira le demi-sang en le tenant par le mors.

— Bien... Par le mors, bien!

— Vous prendrez place sur le siège du conducteur...

— Oui! oui! bien entendu!

— Et il ne s'agira plus que de piloter la voiture dans la direction que lui imprimera le cheval...

— Dans la... Oui... C'est-à-dire?... Comment pilote-t-on?...

— Oh! c'est une manœuvre enfantine... En appuyant le guidon à droite, la voiture se dirige à droite, en appuyant à gauche...

— Elle se dirige à gauche... Bien.

— Comme une bicyclette, en somme, mon cher Monsieur Dupont.

— Comme une... Bien!

Jamais, depuis qu'il était au monde, Joseph n'avait fait un tel effort pour comprendre. Et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il avait compris.

Les yeux fixes, les veines du front tendues, il avait répété :

— Comme une bicyclette... C'est parfait, c'est parfait!

— Maintenant, écoutez bien ceci... Sous vos pieds se présenteront deux pédales...

— Deux?...

— Pédales... comme des pédales de piano...

— Ah bien! je vois ça!

— Celle de gauche débraye... Vous n'avez pas à vous en occuper, puisque les vitesses sont au point mort... Mais si vous appuyez dessus, cela n'a aucune importance, cela ne fera ni chaud ni froid.

L'autre, celle de droite, débraye et freine simultanément. C'est de celle-ci qu'il faudra vous servir quand la voiture gagnera le cheval... quand la route descendra un peu, par exemple... De plus, vous trouverez à votre droite un levier. Ce levier commande un autre frein. En le poussant en avant, vous arrêtez la voiture...

— Oui... Ah! je?... Pardon, si vous vouliez bien répéter?... Car, n'est-ce pas, il faut se mettre à ma place... C'est la première fois que...

— Évidemment. Je répète donc et je résume : en poussant du pied sur la pédale droite, et en poussant avec la main sur le levier, vous arrêtez la voiture. Il n'y a pas autre chose à retenir.

— Bon! Oh! mais, c'est très simple, très simple!... En poussant du pied sur la pédale...

— Droite!

— Droite, j'arrête. En poussant sur le levier...

— Le levier à main.

— ...sur le levier à main, j'arrête aussi. Et en ne poussant sur rien du tout?

— En ne poussant sur rien du tout, la voiture se laisse entraîner par le cheval qui la tire.

— Monsieur le vicomte, vous pouvez compter sur moi!

Mais Philomène étant intervenue :

— Ce n'est pas possible! C'est impossible!... Jamais, Dupont, vous ne retiendrez tout ça!

Tartarin, dignement, avait répliqué :

— Voyons, Philomène, si je le dis! Je ne suis plus un enfant!

Et, sur cette affirmation péremptoire, qu'avec la plus mauvaise foi du monde nul n'eût pu contester, il était sorti, ardent et léger.

En route, il s'était répété à force :

— La gauche débraye... la droite débraye et freine... En poussant sur la droite, j'arrête. Le levier!... le levier arrête aussi. Rien n'empêche cependant d'appuyer sur la gauche, ça ne fait ni chaud ni froid. Ça débraye, voilà tout. Qu'est-ce que ça veut dire, débrayer?... Enfin, puisque ça ne fait pas de mal, je débrayerai pour voir. Mais, attention!... En poussant sur la droite, j'arrête.

Tandis que Marius était allé chercher Gamin, Joseph avait dit à Me Zigalous, toujours présent :

— Si vous voulez faire un petit tour en automobile, je vous mène chez moi!

Et Me Zigalous, admiratif, avait accepté.

Marius avait attelé Gamin en lui disant des mots inutiles et vagues : « Allons, Gamin... Hô!... hue!... Ne bouge pas... Du calme, hé! » Superfétations inouïes, car la bête placide, méprisante et résignée, ne manifestait aucune intention de bouger ou de n'être pas calme. Elle se bornait à tourner la tête vers la foule et vers l'engin auquel on l'attachait, en les fixant d'un regard à peine étonné, plutôt dédaigneux de toutes les contingences.

— Regardez bien, Zigalous... je vais débrayer... Regardez, je débraye... Il faut vous dire

que les vitesses sont au point... au point... agonisant... oui.

A ce moment, encouragé par un discours du jardinier, Gamin s'était mis en marche et la voiture s'était décidée enfin à quitter son trottoir. Il y avait eu quelques zigzags bizarres derrière le câble tendu, le cheval allant à gauche quand sa charge allait à droite. Mais, inondé de sang-froid, remarquablement lucide, Tartarin s'était dit : — Comme une bicyclette!... A gauche, le guidon... à gauche pour aller à gauche!...

Son âme s'était vaporisée en poussière de joie à la constatation de ce fait admirable : la voiture lui obéissait! Elle allait bien à gauche selon ses vœux, puis à droite, où il voulait!... Il en était le maître!

— Maintenant regardez, Zigalous... je débraye, et je freine!

On avait monté un petit raidillon, puis on s'était engagé sur la descente. Et ici, sous l'œil des Sanaryens qui escortaient l'étrange équipage, un incident des plus émouvants s'était produit. Tartarin freinant toujours à faux, ou trop brusquement, ou trop tard, une série de collisions s'étaient produites entre la voiture et la croupe de Gamin. Quelle que fût, de ce dernier, la patiente indulgence, il avait fini par décocher quelques ruades, heureusement sans grave effet.

Ah! que Tartarin s'était révélé, dans ces circons-

tances, merveilleux d'énergie, de courage, et de présence d'esprit!

— Ne sautez pas, Zigalous!... je réponds de tout!... Ayez confiance, et tenez-vous bien!...

Enfin, on était arrivé à la remise où l'on avait pu constater pour tout dommage le bris d'une lanterne.

Et ç'avait été une soirée ineffable, durant laquelle, gonflé du légitime orgueil d'avoir dominé la matière et victorieusement lutté contre le sort, Tartarin avait vingt fois redit à son hôte les circonstances du fabuleux trajet.

— A cet instant, j'ai crié à Zigalous :

« Ne sautez pas, malheureux!... » Évidemment, s'il avait sauté, vicomte, il roulait sous la voiture. Mais mon ton était si énergique qu'il n'a pas bougé!... N'est-ce pas, Zigalous?

. . . . . .

Au milieu de la nuit, Philomène-Fauste-Éléonore fut brusquement réveillée par une formidable succession de coups de pied dans le derrière.

C'était Joseph Dupont, son époux, qui, convulsivement, débrayait en songe.

# VII

**Tragiques hypothèses ! — Une nouvelle à sensation ! — En deux jours, Tartarin a grandi. — Sa première maîtresse. — Comment, de commis d'ordre qu'on était, on devient soudain demi-dieu. — Perplexités devant un carburateur qui est une âme, et devant un moteur qui comprime quand il doit aspirer. — Nom d'un chien, c'est à n'y rien comprendre !**

Pendant deux jours, M. Joseph Dupont fut invisible. Les vieux pêcheurs qui, sur le quai du Port, séchaient leurs filets, ou qui, sur la grève voisine, calfataient leurs « pointus » au grand soleil, n'aperçurent pas la silhouette humble et sèche, hâtive et effacée, de l'ancien commis d'ordre. Et, au Café du Phare, la manille la plus célèbre de Sanary fut obligée de requérir Grisolle, le patron lui-même, pour faire un quatrième.

On commençait à s'inquiéter. Le blessé, recueilli au « château », était, disaient les uns, à toute extrémité, comme en témoignait l'air grave et méditatif du docteur Guiol, lequel passait son temps là-haut et ne faisait que traverser les rues, d'un pas préci-

pité, la tête enfouie dans les épaules comme un homme succombant sous le poids de responsabilités terribles. D'autres soutenaient que Tartarin en personne avait été victime d'un accident en touchant à l'automobile meurtrière qui gîtait dans sa remise. Quoi qu'il en fût, on s'accordait à émettre de tragiques hypothèses quand, tout à coup, un bruit stupéfiant courut, prit corps, retentit à la mairie, pour se répercuter en échos imposants dans les plus humbles demeures.

Dupont Joseph avait acheté l'automobile de l'étranger! La mystérieuse machine lui appartenait légitimement depuis une heure.

Cette nouvelle à sensation avait été portée tout d'abord au Café du Phare par le docteur, immédiatement répandue aux quatre coins de Sanary par MM. Nègre, Ladougne et Escartepoire, et mise en vers par le poète Fisquet.

Néanmoins, il y avait, comme toujours, des incrédules. Et la conviction de tous ne fut solidement assise que lorsque Tartarin lui-même vint confirmer le mirobolant événement à ses partenaires de manille.

Mais quel Tartarin nouveau apparut à ces derniers!

Le chapeau à larges bords crânement rabattu sur l'oreille, les épaules ouvertes, les jambes raidies et l'échine tendue, Joseph semblait plus grand que

naguère, et ses yeux se chargeaient à la fois d'importance et de défi.

Lui qui, d'ordinaire, avait la main molle et fondante, distribua de loyales et presque rudes étreintes, de haut en bas. Puis, il s'assit à sa place coutumière, sur la banquette, au milieu de la glace, empoigna rondement les deux coins de la table de marbre, promena sur tout le monde un regard qui en disait long, et jeta simplement :

— Eh bien? Vous savez la nouvelle?...

Et, comme dix voix le congratulaient en chœur :

— Mon Dieu, oui!... Oui, mes amis, je me suis brusquement décidé. Vous n'êtes pas sans savoir que Mme Dupont et moi nous avons toujours eu le goût des voyages, de la vie au grand air.

De ceci, nul ne s'était jamais douté, surtout Joseph lui-même. Mais il l'avançait avec une telle assurance, une conviction si déterminée, qu'on ne songea pas à manifester le moindre étonnement.

— Avec ça, du plus loin que je considère ma vie, je me retrouve à tout âge le goût du sport et de la mécanique...

Au vrai, le goût le plus vif et le plus durable qu'il eût jamais avoué s'était vulgairement traduit dans un penchant immodéré pour le fromage de gruyère, et ses aptitudes mécaniques ne s'étaient imposées que dans la réparation patiente du balancier d'une horloge qui, depuis de longues années, s'obstinait à retarder lorsqu'elle n'avançait pas. Et cependant, Dupont était sincère. Au premier contact avec l'au-

tomobile, le miracle de sa tartarinisation s'achevait.

— Alors, vous comprenez, l'occasion... l'herbe tendre!...

Il sourit et conclut avec une orgueilleuse modestie :

— Enfin, je l'ai achetée!... Elle est à moi!

Il parlait d'*elle* comme de sa première maîtresse, dans un religieux débordement de tout son être. Et c'était bien sa première maîtresse, en effet, cette chose bruyante et sournoise, qui masquait sa traîtrise sous une affectation de *dzim!* et de *boum!* cordiaux, — cette chose brusquement convoitée avec une volonté délirante, possédée à l'improviste, dans une sorte de rêve, par l'acquiescement inespéré de Philomène, et dont il attendait, maintenant, de folles joies mêlées, comme il sied aux amours romantiques, de délicieuses souffrances.

Pour la première fois, Tartarin se sentait quelqu'un, devinait la nécessité de sa vie. Il était au monde pour cela, pour conduire sur les chemins bordant Sanary, et sous le regard extasié des habitants de cette ville, une voiture affranchie de ses chevaux, animée de mystères interdits aux profanes. Lui seul saurait comment on la fait obéir à certains gestes cabalistiques, virer sur elle-même, se précipiter impétueusement vers l'obstacle et le tourner à l'improviste : lui seul saurait comment on apprivoise, anime et jugule la matière. Trois millions de francs l'avaient laissé commis d'ordre en retraite,

quatre roues encombrées de ferrailles le créaient demi-dieu!

Et comme M. Boudenfle, le maire, battait machinalement les cartes, il parut à Joseph Dupont que ce geste était incongru. Il plissa le front, regarda l'heure, et, se levant :

— Là-dessus, il faut que je vous quitte. J'ai quelque chose à voir à mon carburateur.

Le mot fit un effet considérable. Il coupa net la stupeur qu'eût provoquée, en tout autre temps, le renoncement de M. Dupont à sa chère manille. Il avait quelque chose à voir à son carburateur. Cela excusait et expliquait tout, encore que personne ne soupçonnât ce qu'un carburateur pouvait être.

Et Tartarin, pour tout dire, n'en était pas extraordinairement informé lui-même. Certes, le vicomte Tesson de la Boutinerie — ayant empoché d'un mouvement bref et souple les dix mille sept cents francs de la vente — lui avait bien dit : « Allons voir, maintenant, votre enfant! » puis, ayant éventré celui-ci, avait prononcé tout d'abord : « Voilà, mon cher Monsieur Dupont, voilà le carburateur. Retenez que c'est l'âme de la machine! » Mais Tartarin restait perplexe devant cette âme, laquelle avait assez l'aspect d'un pot de confitures agrémenté de tuyaux.

Il avait passé devant elle de longues heures, silencieux et réfléchi, sous le regard narquois de

Gamin et de Kiff-Kiff, ses compagnons d'étude, attendant la révélation. Mais rien n'était venu. Alors, il était allé retrouver le vicomte, qui vantait inlassablement à Philomène la poésie des grandes routes, et il lui avait dit, non sans quelque timidité :

— Je... je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans le... dans le... dans l'âme de la machine.

— Dans le carburateur?... Mais, cher Monsieur, de l'essence!... de l'essence qui, mélangée d'air, devient le gaz explosif auquel le moteur emprunte son énergie. Comme vous voyez, c'est très simple! L'automobile, comme toute chose géniale, est extrêmement simple!

— Oh! oui! avait répondu Tartarin avec feu, mais sans conviction.

Au fond de soi, cette chose simple lui paraissait des plus compliquées. Pour se rassurer, il se payait de mots et s'encombrait de livres. Demandés par télégramme à un libraire toulonnais, ces derniers obsédaient le « château ». On en trouvait dans la table de nuit, dans les poches de Joseph, et jusque dans le râtelier de Gamin.

— Carburateur... niveau constant... ajutage... léchage... barbotage... dosage!... pulvérisation... admission... dépression!... murmurait le néophyte planté devant la machine impassible.

Puis, tout à coup, les yeux convergeant vers un point fixe de la toiture, et les doigts s'isolant un à un du poing fermé :

— Voyons... Premier temps : aspiration...;

deuxième temps : compression...; troisième temps : travail...; quatrième temps : échappement!

Kiff-Kiff et Gamin l'observaient.

— Il est ivre-mort, disaient les oreilles de l'âne.

— Il est pris d'une douce folie, affirmait le regard du cheval.

— C'est un simple idiot, pensait l'automobile.

Cependant, Joseph empoignait la manivelle, et la manœuvrait en monologuant :

— Procédons par ordre : le vicomte m'a dit de tirer sur l'anneau pour embrayer la mise en marche du moteur!... Embrayer la mise en marche du moteur!... Mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?... Enfin, tirons sur l'anneau... Maintenant, tournons... Hum! Il me semble que ça comprime... Han... Mais oui, pas de doute, ça comprime!... Alors?... Ça comprime donc au premier temps?... Pourtant, j'ai bien lu : premier temps... aspiration! Nom d'un chien de nom d'un chien! c'est à n'y rien comprendre!

Et, affolé, il se rejetait sur ses livres, tandis que Gamin, las d'écouter les divagations de cet aliéné, taquinait son foin d'une longue lèvre désenchantée, et que Kiff-Kiff, pour tuer le temps, qui lui semblait monotone, se mettait à uriner interminablement.

# VIII

**Influence d'un regard de vicomte sur les yeux puces d'une bourgeoise, et sur bien d'autres choses encore appartenant en propre à dame Philomène. — Application sentimentale du cycle à quatre temps des moteurs à explosion. — Les courtiers d'automobiles sont gens bizarres, en vérité ! — Une suprême leçon de mise en marche. — Le blasphème s'ajoute au carburant pour aider au départ des moteurs rétifs. — Gamin valse de joie tandis que Philomène a les deux oreillettes et les deux ventricules déchirés. — La moindre chose et le petit télégramme...**

Nul n'a jamais connu si, du temps où elle essayait des jupes rue de Provence, Philomène Bouchut avait été un modèle de modestie ou un monstre de dissipation morale.

Il est un peu tard aujourd'hui pour essayer de pénétrer ce problème, et personne, au surplus, n'y prendrait intérêt. Pour animer à cet égard la curiosité publique, il faudrait l'appât d'un de ces concours illustrés, dotés de prix en espèces, sur lesquels pâlissent les jeunes filles de ce temps. Et l'objet d'une telle émulation ne serait-il pas bien épineux pour des jeunes filles, même pour des jeunes filles de ce temps ?

Toujours est-il — cela seul nous importe — que Philomène, depuis son mariage avec Joseph Dupont, n'avait plus eu le loisir de penser aux besoins de l'âme, ni davantage à ces tentations de la chair que Satan — d'après les théologiens occidentaux — ou que le ciel — s'il en faut croire les marabouts d'Orient — multiplient sous nos pas incertains et fugitifs.

Philomène avait été trop absorbée par le souci de faire des économies et par le désir perpétuel, jamais pleinement assouvi selon son gré, d'enfieller son époux.

Or, un regard, le premier regard de M. Tesson de la Boutinerie, vicomte, ancien sous-officier des chasseurs d'Afrique, et automobiliste, — un seul regard avait suffi pour dérégler des instincts si sagement ordonnés. Philomène, soudain, était devenue tendre.

Oui.

Tendre pour la cuisinière, pour le jardinier, pour les fournisseurs, pour Gamin, pour Kiff-Kiff, et même pour Joseph Dupont.

Mais prodigieusement tendre pour le vicomte Tesson de la Boutinerie.

Si tendre, que, le sixième jour de sa présence au château, l'automobiliste distingué s'était dit :

— Ho! ho!... Cette jeune personne, en vérité, ne me paraît pas uniquement sentimentale. Il me semble bien voir frémir d'une façon assez immo-

dérée ses quarante ans mamelus et robustes. Et ce frémissement n'est pas sans m'inspirer quelque terreur. Où me mènerait-il, ce frémissement? A des attitudes indignes d'un chauffeur jeune encore. Attention aux quatre temps, comme dirait l'hôte de ces lieux!.... Pour vendre mon tacot, c'est entendu, j'ai marché du premier temps : aspiration... Parfaitement, j'ai flatté les aspirations de Mme Philomène... J'ai écouté ses soupirs, et vanté avec elle la poésie du clair de lune. Total : dix mille sept cents francs. Ne regrettons rien. A la rigueur, s'il le faut, pour écouler huit pneus de rechange, autant de chambres à air, des phares, et quelques autres accessoires d'une utilité discutable sur une voiture qui ne marchera jamais, — s'il le faut, j'irai jusqu'au deuxième temps : compression... Une poignée de main émue, une vague étreinte du bras offert pour se mettre à table ou pour goûter, sur la terrasse, la fraîcheur des soirs... Va pour la compression!... Mais je préférerais me casser réellement l'humérus que de passer au troisième temps : travail! Ça, non! vraiment non! Je connais trop mon cœur. Il me déplairait souverainement de jouer le rôle de Joseph... Et je n'aurais pas le choix, Joseph l'Ancien, celui de Putiphar, ou Joseph Dupont, celui de Philomène, il me faudrait emprunter le cuir de celui-ci ou de celui-là, — et ce serait toujours Joseph! La cause étant donc entendue, je décide de sauter tout net sur le quatrième temps : échappement!... Oui, mon petit! demain, je m'échappe, je m'esbigne, je me trotte, je prends le grand frère, et

en route pour Marseille, ville de Phocée! Repos! Où est l'indicateur?

Raisonnement d'une galanterie modérée, et peut-être, d'une équité très contestable. Car ce qu'il y avait de plus vilain en Philomène, c'était son caractère. Et celui-ci, nous l'avons vu, venait de subir une douce métamorphose. Par ailleurs, Mme Dupont possédait un petit chiffon de nez parisien, une nuque plaisante et des yeux puces d'une chaleur assez communicative. L'âge de Balzac et la gorge de Mme Angot ne déparaient point trop ces gentils avantages dont un explorateur perdu dans le désert eût fait son profit avec enthousiasme, et dont, après tout, M. Tesson lui-même n'aurait pas tant médit s'il était resté seulement huit jours de plus au château.

Mais les courtiers d'automobiles sont gens bizarres, souvent farcis de préjugés, quoi qu'en pense le commun. Et aux préjugés du courtier, le vicomte ajoutait ceux de l'ancien soldat d'Afrique, ayant conquis ses galons de « marchef » dans un pays où les femmes se marient à onze ans et sont grand'mères à vingt-trois ans et demi. De ces pays-là, l'homme le plus raisonnable revient forcément avec des idées tout à fait fausses et des principes à vous faire hausser les épaules.

Tartarin était devant son moteur, immuablement perplexe, quand le vicomte vint lui annoncer sa décision de prendre le train de 3 heures 45.

— Comment!... comment!... balbutia Joseph éperdu, — vous nous quittez!... Ce n'est pas possible!... Nous étions tellement habitués... Et puis... et puis, j'aurais tant voulu sortir une fois sur l'automobile avec vous, avant de... de me risquer tout seul...

M. de la Boutinerie protesta. Il avait assez abusé d'une hospitalité dont il garderait le plus reconnaissant souvenir. Pour ce qui était d'une sortie avec l'automobile, le nouveau propriétaire d'icelle n'avait certes besoin de personne! Un homme qui, sur de simples indications verbales, avait pu conduire la voiture remorquée; un homme remarquablement doué pour la mécanique; un homme très familiarisé déjà avec les moteurs à explosion et les changements de vitesse par la fréquentation assidue et profonde des manuels et des traités spéciaux; cet homme-là pouvait hardiment, et sans le secours de quiconque, prendre la route dont il vaincrait sans peine les pires difficultés. Du reste, on allait engager sur-le-champ la dernière leçon, mi-théorique, mi-pratique, et faire tourner le moteur sur place.

— Suivez bien, mon cher Monsieur Dupont... D'abord, la pression pour envoyer l'essence aux brûleurs. Une dizaine de petits coups de pompe. Bien... Maintenant, la bouteille d'alcool. Là... dans les godets. Allez-y carrément, que ça déborde!... Bien. Une allumette?... Voilà, ça flambe. Laissez flamber, il faut que ça chauffe dur!... Fumons une

cigarette, en attendant... Attention!... hé! hé!... Voilà la paille qui flambe aussi!....

En effet, l'alcool s'étant répandu sur le sol, un commencement d'incendie se déclarait, sous les pieds de Tartarin. Gamin tira sur sa longe, et Kiff-Kiff se mit à ruer. Mais on put, avec des couvertures, conjurer la menace. Et cette petite aventure permit aux brûleurs de se chauffer tout à leur aise.

— Ouvrez les pointeaux... Un peu plus... C'est ça. Nos platines sont bien rouges. Vous voyez? Il faut attendre un joli rouge cerise. Il n'y a plus qu'à mettre le moteur en marche. Embrayez la manivelle... Tournez!... Non! la poignée un peu plus haut... Franchement, à cause des rètours!...

Il y eut un long silence, à peine meublé par les déclanchements successifs de la manivelle, le souffle creux des brûleurs, les ahan de Joseph et quelques vagues borborygmes errant dans les cylindres du moteur. Mais celui-ci ne « partait » toujours pas. Le vicomte avait beau soumettre le carburateur à des manipulations invraisemblables, le noyer d'essence, le couvrir d'un mouchoir, d'une carte de visite, et même de son chapeau, Tartarin s'épuisait en vains efforts, comme le jour où, pour la première fois, devant le Café du Phare, il s'était acharné sur la maudite manivelle.

Ce jour-là, le vicomte avait dit, face aux Sanaryens :

— Nom de Zeus!

A bout de forces, Tartarin, lui aussi, éclata brusquement :

— Nom de Zeus!

Et ce fut magique. A cette imprécation, si souvent employée en automobile, et qui semble avoir sauvé tant de chauffeurs de la panne, une explosion retentit. Le moteur tournait!

Tartarin se redressa, triomphant, illuminé. Le noble bruit de tessons de bouteilles qui emplissait la remise le fit sauter de joie, tandis que le vicomte simplement, concluait :

— Vous voyez, *ce n'est pas plus difficile que ça!*

— Sur la route!... hurla Joseph. Prenons la route!...

Mais M. de la Boutinerie le calma :

— Non... non, pas tout à la fois!... Je vais à présent vous expliquer le maniement du levier des vitesses. Mais ne mangeons pas de l'essence inutilement!... Éteignez vos brûleurs, mon cher Monsieur Dupont. Par les pointeaux, oui... A droite, je vous prie... En France, le pas de vis est toujours à droite, mon cher Monsieur Dupont!

Dix minutes plus tard, Tartarin ayant péremptoirement prouvé qu'il connaissait les crans du secteur, qu'il distinguait le « point mort » de « la troisième »; ayant aussi rappelé sur un ton dogmatique qu'on ne change jamais de vitesse sans débrayer au préalable, — le vicomte de la Boutinerie allait prendre congé de Mme Philomène.

Ce fut un instant de profonde émotion. Les yeux puce de Fauste-Éléonore furent voilés de prière et de mélancolie.. Et d'anciennes larmes même les humectèrent, tandis que Gamin, enchanté de prendre l'air, charriait tout le monde vers la gare dans un petit galop si souple qu'il empruntait le rythme d'une « valse lente ». Tout cela était poignant.

Sur le marchepied du wagon, M. Tesson répéta pour la vingtième fois :

— Et puis, s'il y a la moindre chose, un petit télégramme, et j'accours!

Le train partit. On agita des mouchoirs.

— Quel garçon délicieux!... murmura Philomène, la voix chavirée.

— Quel moteur épatant!... affirma Tartarin, qui suivait une idée fixe.

Et Philomène pensa : « Tant pis, car je voudrais bien qu'il y eût la moindre chose, pour envoyer le petit télégramme... »

# IX

**Les conséquences du petit télégramme. — Présentation en liberté d'un mécanicien moderne. — « Dupont, vous êtes un misérable ! » — Une charmante journée. — Poulot aime ses aises. — Recette pratique pour improviser un plumeau.**

On conçoit sans peine que le petit télégramme ne se fit pas trop attendre.

M. Tesson de la Boutinerie le reçut quarante-huit heures après son retour à Marseille. Il était ainsi libellé :

« Après avoir vainement tourné manivelle pendant journée entière arrivé enfin à mettre moteur marche ce matin. Mais à peine franchi borne 6 route Toulon panne irrémédiable. Dû me faire remorquer par diligence. Effet désastreux Sanary. Vous supplie accourir. Profondes amitiés. — DUPONT. »

Le vicomte sourit avec une infinie douceur, se dirigea vers la forge du garage Entrevan et appela :

— Poulot !

Une voix maussade répondit :

— Voilà !

Dans le chambranle de la grande porte vitrée qui communiquait avec l'atelier, une silhouette assez tourmentée s'encadra. Poulot était petit, cagneux et rougeaud ; il avait l'épaule gauche trop haute et le bras droit trop long. Ses pieds étaient énormes. Et il portait la casquette d'une façon peut-être fantaisiste mais dénuée de toute logique : la calotte sur l'occiput et la visière sur l'oreille.

— Poulot, qu'est-ce que vous faites ?

— On chauffe l'essieu-tube du commandant pour le mettre à la presse.

— Bon. Passez l'essieu du commandant à Gustave et au Grêlé et habillez-vous. Vous allez prendre le train...

— Ça va bien !

Poulot dit : « Ça va bien ! » le plus sombrement du monde et sur le ton qu'il eût employé pour affirmer : « Ça va aussi mal que possible. » Il accentua le pli dégoûté de sa lèvre et attendit dans un silence protestataire la suite de ses instructions. M. Tesson consultait son indicateur.

— Vous prendrez le train de... de... 10 h. 22... pour Sanary. Il s'agit de dépanner la Mougeot, que j'ai vendue là-bas. Je vais télégraphier. On vous attendra à la gare. Emportez tout ce qu'il faut...

Tout ce qu'il fallait, c'était : des joints de culasse, des segments de piston, une pompe neuve de circu-

lation d'eau, des tubes de platine, un carburateur complet, un jeu de soupapes, une chaîne, des brûleurs, — et la facture.

Ainsi lesté, Poulot mit pied sur le débarcadère de Sanary, aux environs de midi. Son humeur était farouche, car il avait coutume de déjeuner à onze heures précises.

Un employé de la gare lui désigna M. et Mme Dupont qui couraient, consternés, de wagon en wagon, ouvraient les portières, oubliaient de les refermer et se faisaient agonir par les voyageurs. L'œil torve et la moustache amère, Poulot attendit qu'ils fussent à sa hauteur pour les interpeller :

— Eha! la grosse dame, là!... C'est moi que vous cherchez?... Voyez icigo!... Maison Entrevan.

Mme Dupont continuait sa course tout au long de l'interminable convoi, mais Joseph s'était arrêté net à ce cri de ralliement.

— Maison Entrevan... Oui, oui!... Monsieur le vicomte est là, n'est-ce pas?

— Quel vicomte?

— Bédame! le vicomte de la Boutinerie!

— M'sieu Tesson?

— Si vous voulez, monsieur Tesson... vicomte de la Boutinerie...

— C'est après lui qu'vous vous essoufflez ainsi?... Oh! arrêtez donc la p'tite mère, elle va fondre!... Vous pourriez vous trotter des semaines que ça n'empêcherait pas M'sieu Tesson d'être à Marseille. Et on pourrait peut-être bien des fois aller bouffer : j'ai les estomacs dans les godillots!

Sur quoi, il jugea bon de se présenter :

— Poulot, forgeron-ajusteur-metteur au point du garage Entrevan. C'est M'sieu Tesson qui m'envoie pour arranger votre clou. Mais vous savez, c'est par des hasards que j'suis à Marseille! Moi, j'suis Parigot, et puis ça s'voit un peu. Vous êtes allé à Paris?

Tartarin, qui se trouvait dans un léger état d'ahurissement, murmura :

— J'y suis presque né !

— Non!! exclama Poulot en honorant d'une claque amicale l'épaule de son interlocuteur. Vous êtes de Pantruche, vous! Mais alors, on est des pays! Ça, c'est rigolo! J'vas vous dire une bonne chose : j'suis l'frère à Julot..

Joseph eut un geste vague.

— Julot!... Vous savez bien, Julot! le contremaître de Poudre, Descampette et Cie. Eh bien, on est frangins, vu qu'on avait la même mère. Mais on ne porte pas le même nom, rapport aux pères qu'étaient différents. J'vas vous dire une bonne chose : Julot est plus calé qu'moi. Y a pas! Moi, j'suis franc. N'empêche que ça m'étonnerait bien si votre tacot n'allait pas quand j'y aurai passé la tisane. Attendez voir, v'là la patronne!... Mâme Dupont, c'est pour avoir celui de vous présenter mes amitiés. J'vas vous dire une bonne chose : vous ne devriez pas rester là, Mâme Dupont, vu que vous suez comme un bock bien tiré, et que vous êtes en plein courant d'air. C'est comme ça qu'j'ai attrapé ma congession pulmonaire qui m'a cloué deux

mois à l'hôpital, et que j'en ai gardé mon catarrhe par lequel je crache encore comme un chiqueur.

Philomène, cependant, ne cessait de fixer son mari d'un regard courroucé, tandis que Tartarin, éperdu, agitait machinalement les breloques de sa montre. Leur silence incita Poulot à conclure :

— Vous êtes comme moi! L'idée du boulot vous tourmente!... Allons, allons, ne vous frappez pas. J'vas sortir mon fourbi aux bagages, et en route!

Tandis qu'il claudiquait vers la consigne de la gare, Mme Dupont articula enfin d'une voix rauque :

— Qu'est-ce que c'est que ça?... Qu'est-ce que c'est que ça?...

Tout blême, Joseph répondit :

— Ça... c'est un mécanicien... Un mécanicien envoyé par le vicomte, lequel était empêché...

Philomène voulut jeter une phrase qui inclût à la fois le cri douloureux de ses déceptions et le rugissement terrible de sa colère. Mais les mots qui, sur ses lèvres, se pressaient en tumulte, parurent l'étouffer. Et c'est à peine si elle put éructer cette imprécation synthétique :

— Dupont, vous êtes un misérable!

Ce fut une journée dont ils se souviendraient longtemps.

En quelques heures toutes les idées furent bouleversées de fond en comble, qu'ils avaient acquises sur les distances hiérarchiques et sur l'impossibilité de la fusion des classes. Poulot mit, sans coup

férir, ces antiques préjugés au point. Et il n'y employa pas de formes vaines.

Dès le moment du déjeuner, il commença par affirmer son amour des aises, son goût pour une cuisine bien française et bien comprise et son penchant avéré pour les liqueurs. Il modifia le menu et fit remoudre le café qu'il désirait très fort. Ensuite il lutina la cuisinière et n'interrompit ses propos légers que pour faire une longue sieste balancée par le meilleur rocking-chair de la terrasse. Enfin, vers quatre heures, réveillé par le sentiment — qu'il possédait très vif — du devoir professionnel, il pénétra dans la remise, endossa son « bleu », aligna ses outils dans la mangeoire de Kiff-Kiff et regarda l'automobile d'un œil aussi sévère que convaincu.

Ayant émis sur elle un jugement déjà vingt fois motivé au garage Entrevan, il desserrait le premier écrou quand Mme Dupont apparut. Poulot arrêta son mouvement, fixa l'intruse par-dessus son épaule trop haute, et, après un silence significatif :

— De quoi? laconisa-t-il.

Philomène, dont tous les nerfs étaient à vif, faillit se laisser aller à son tempérament plutôt nourri en violence. Pourtant, elle se contint, impressionnée par le regard autoritaire et plein de défi que lui adressait le mécanicien :

— Je viens vous demander, fit-elle sèchement, pour combien de temps vous en aurez à effectuer cette réparation?

Poulot déposa sa clef. Puis il déclara :

— Mâme Dupont, j'vas vous dire une bonne

chose : les personnes du sesque ne doivent pas se mêler de la mécanique. Tout le monde pourra vous dire que je ne suis pas contraire au sesque, mais, en mécanique, c'est la barbe. Alors, j'aime mieux vous dire tout de suite qu'il me faut le temps qu'il faut, pas une plombe de plus, et que si vous ne comprenez pas le français, j'aurai celui de retourner à Marseille par le premier de marchandises. Chacun, est-ce pas, a ses habitudes? Moi, j'aime être seul quand je travaille.

— Oh! c'est trop fort! rugit intérieurement Philomène.

Elle courut à Joseph, les seins houleux, lui prit les poignets :

— Tu vas me flanquer tout de suite cet homme à la porte!

— Bien! fit Tartarin.

Il gagna la remise, et, cordial :

— Alors? mon brave, ça ira-t-il?

— Mon vieux, répondit Poulot, je viens de dire à Mâme Dupont que c'est pas la peine de me barber. Sinon, il faut sonner ailleurs!

— Parfait! Parfait! Compris! affirma Joseph. Je vous laisse, vous êtes ici chez vous!

Et, se retrouvant face à face avec Philomène :

— Il ne veut pas s'en aller, parce qu'il a des ordres formels du vicomte. Mais je lui ai rudement dit son fait!... Calme-toi, maintenant, tout ira bien!

A la nuit tombante, il eut néanmoins l'audace de se hasarder à nouveau vers les remises. Arrivé à la

porte, il hésita. Mais une bonne idée vint lui rendre tout son courage :

— Ne prenez pas garde à moi, cria-t-il à la cantonade. Je viens pour le cheval!

Afin de donner plus de vraisemblance à cette déclaration, il se coula en effet vers Gamin, et feignit de flatter la bête. Celle-ci se mit à hennir.

— Qu'est-ce qu'il y a, Gamin, qu'est-ce qu'il y a?

Poulot, qui dévêtait son bourgeron, intervint :

— Il a qu'il se sent tout ganache depuis que j'y ai pratiqué l'opération.

— Quelle opération? questionna Joseph.

— Ben vrai, vous n'avez pas l'œil!

Le regard inquiet de Tartarin venait cependant de s'arrêter avec effarement sur la croupe du cheval, parée d'un moignon ridicule à la place même où, tout à l'heure encore, un panache abondant et long s'agitait noblement, au grand dam des taons et des guêpes.

Magnifique de sérénité, Poulot expliquait :

— J'avais rien pour enlever la poussière des roues. Alors moi, vous savez, je m'épate jamais. On peut dire que j'suis truqueur! J'y ai tout simplement coupé la queue pour m'en faire un plumeau. Mais ça n'y chante pas, au canard. Il est tout chose. Les bêtes, c'est comme les gens. Une supposition que j'vous enlève la moustache? Vous auriez l'air idiot. Comme de juste.

Il ajouta :

— Et maintenant, allons prendre un Pernod-sucre.

# X

**C'était rien ! — Victoire ! le moteur tourne ! — Premières impressions de Tartarin sur la vitesse en descente. — Il faut bien exagérer un peu... — Le soleil, le seau de toile et les soixante kilomètres. — Le poète doit être content, mais l'automobiliste est fourbu.**

— C'était rien. La pompe avait grippé. Alors, les joints de culasse, comme de juste, avaient grillé. Naturellement, dans ces conditions, les soupapes s'étaient mises au rouge, et n'y en a une qu'avait perdu son champignon dans le cylindre gauche. Bien entendu, comme le champignon s'était coincé, ça avait fait une vilaine salade avec les segments du piston. J'vas vous dire aussi une bonne chose, c'est que les brûleurs ne valaient plus rien; que les engrenages de première vitesse étaient tellement usés qu'il n'en restait pas plus que sur une scie à métaux; que le silencieux était bouché; qu'il n'y avait plus de cuir sur le cône d'embrayage; et que vot'carburateur était une dégoutation de la lamentation. Gn'y avait pas autre chose que c'que j'vous dis. J'ai tout arrangé. C'était rien.

Ainsi s'exprimait Poulot, un matin, après quinze jours de travail entrecoupé de siestes et de Pernod-sucre. Pendant ce laps, de nombreux colis étaient arrivés de Marseille, que Tartarin avait eu la joie de déballer. Désormais, la voiture était prête, tant et si bien qu'on remplissait le réservoir d'essence pour gagner Marseille par la route, — Philomène ayant manifesté le désir formel de payer les réparations au vicomte de la Boutinerie lui-même, « afin d'obtenir une réduction le cas échéant, et d'être, en tout cas, traités en amis ». Prétexte fort plausible, en somme, à une entrevue si longuement espérée.

L'automobile ne comportait que deux places. Poulot détermina la façon dont on la chargerait néanmoins de trois personnes :

— Comme de juste, moi j'me mettrai au volant. Mâme Dupont sera près de moi, et vous vous y asseoirez sur les cors, en mécano. Faut pas qu'ça vous fasse rougir, c'est reconnu la meilleure place. On est bien calé, on n'a pas le vent, et en cas qu'la voiture se cavale dans un ravin, on est plus vite sur le plancher des vaches.

Pendant que Philomène accorderait les derniers soins à sa coquetterie soudain réveillée, ajusterait son turban de mousselines et se gainerait dans son beau cache-poussière de tussor, — il fut convenu qu'on irait faire un essai préalable, au cœur de Sanary. Joseph devint très pâle, quand, le moment décisif étant arrivé, Poulot empoigna la fameuse

manivelle. Mais il faillit crier d'enthousiasme en entendant le moteur partir au premier tour. Les coups de cymbales retentissants, bien scandés sous l'action du régulateur, le firent sauter comme un enfant, à la profonde stupeur de Gamin et de Kiff-Kiff. Toutefois, il recouvrit sa dignité en s'asseyant sur le siège qui dominait la route, et qui lui paraissait emprunter la hauteur solennelle d'un trône. — Et on démarra.

La sortie de la remise s'accomplit sans incident, et on se trouva aussitôt sur le chemin qui s'inclinait. Seconde... troisième vitesse! Poulot, profitant du terrain en pente, laissa le véhicule dévaler à toute allure vers les premières maisons de Sanary, entrevues là-bas...

— Ça marche! ça marche!

Ça marchait même si vite que la stabilité ne semblait pas extraordinairement assurée de ce véhicule perché sur ses hautes roues comme un ibis mécanique. Tartarin, les entrailles angoissées, se raidissait, appréhendant l'obstacle. Celui-ci se présenta du reste à l'entrée du bourg, dans le virage, sous la forme d'une charrette maraîchère attelée d'un gros imbécile de cheval qui se mit à reculer en entendant derrière lui éclater à l'improviste tous ces bruits d'enfer. D'un brutal coup de guidon, Poulot évita la rencontre, mais, en rétablissant la direction, il excita l'automobile à se dandiner de telle sorte qu'elle parut, à deux ou

trois reprises successives, devoir se coucher sur le flanc. Et Joseph sentit la petite mort lui parcourir l'échine.

Heureusement, on se trouva devant le Café du Phare, et la voiture s'arrêta sur le seuil de cet établissement comme si elle eût acquis la longue habitude de cette étape. Dupont sauta sur le trottoir et n'essaya pas de maîtriser un gros soupir de soulagement.

Comme il était livide, Grisolle, le patron, lui demanda :

— Hé! qu'avez-vous, Monsieur Dupont?

— J'ai, répondit Tartarin, j'ai que nous venons de faire du soixante-quinze à l'heure au moins! Alors, je voudrais vous y voir!

— Pas moinsse! il y a de quoi se tuer!

— Et ce serait une belle mort! On ne retrouverait pas grand'chose de votre cadavre. Vous ne pouvez pas vous figurer, Grisolle, vous ne pouvez pas vous figurer ce que c'est que du soixante-quinze à l'heure! Il faut y passer. Donnez-moi un bon madère!

•

Tandis que Grisolle se précipitait au comptoir, Joseph se pencha en confidence vers l'oreille de Poulot, qui entrait à son tour en réclamant son apéritif d'une voix de tonnerre :

— Dites-moi, Poulot? qu'est-ce que nous avons bien pu faire là, comme vitesse?

— Sur la descente?

— Oui, sur la descente.

— Du bon trente-cinq, oui, mon vieux!

— Ah?... C'est que... j'ai dit du soixante-quinze...

— Bon, bon, conclut Poulot complaisant, tant qu'on y est, à deux kilomètres près... Moi, est-ce pas, j'ai pas chronométré.

— Croyez-moi, Poulot, ça allait dans les soixante-quinze...

— C'est entendu. Bouchez. V'là l'indiscret.

Grisolle apportait les consommations. Tartarin l'interpella :

— Le mécanicien me dit que je me trompe. Nous avons, Grisolle, dépassé le quatre-vingts!

Et comme Grisolle s éloignait en levant les bras pour signifier son émotion :

— Il faut bien exagérer un peu, n'est-ce pas, Poulot? D'ailleurs, qui sait?... Nous avons vraiment marché à une allure monstrueuse. Je voudrais même vous dire, à ce propos, ma façon d'envisager le noble sport de l'automobilisme... Tout à l'heure, quand nous partirons pour Marseille, je ne détesterais pas une vitesse plus modérée. C'est que je suis amoureux de la nature, moi! Je... je...

Il cherchait ses mots. L'instinct de la conservation lui en souffla de sublimes :

— Je suis ému, tout à fait ému, devant un beau paysage... Une colline, un pré, une petite source... la mer là-bas... ici une belle pinède... des ruines sur un rocher... tout ça me remplit... me remplit d'extase! Oui... Il faut vous dire que j'ai écrit des

poésies, quand j'étais dans l'administration... Alors, je comprends l'automobile d'une autre façon que vous. Aller doucement, respirer l'air pur, s'arrêter par-ci, par-là, pour regarder un peu l'horizon. J'aimerais... j'aimerais...

— Ne vous foulez pas, interrompit Poulot qui noyait son absinthe avec componction. J'ai très bien compris : vous aimeriez ne pas vous casser la gueule!

Tartarin opina par le silence. Poulot ajouta :

— Vous avez tort. Ça vaut ça! La vitesse, voyez-vous, c'est bon comme une bonne cuite. On sait bien qu'à tous les tournants on risque d'y finir sa pipe, mais ça vaut ça!

— Pour ma part, je ne suis pas du tout de cet avis, insista désespérément Joseph. Ainsi, pour aller à Marseille, je voudrais carrément ne pas dépasser du vingt à l'heure... mettre trois heures pour franchir les soixante kilomètres.

— Mais soyez tranquille, nous les mettrons, et même quelques minutes avec! affirma Poulot sur un ton énigmatique.

Hélas! le pauvre Dupont devait bientôt comprendre toute la portée de ce ton-là!

A peine avait-on quitté définitivement Sanary pour gagner, par Ollioules, la route nationale de Marseille, qu'il fallut en effet s'arrêter et renouveler complètement l'eau. Celle-ci bouillait de telle sorte qu'un long jet de vapeur accompagnait

la voiture. Le moteur peinait et calait. Sur l'ordre de Poulot, Tartarin descendit dans un bas-fond où ruisselait une source anémique, et y remplit à plusieurs reprises le seau de toile qui devait jouer un rôle si important dans l'histoire de cette journée. Philomène, cependant, protestait contre les ardeurs du soleil, et estimait qu'on aurait pu au moins s'arrêter sous la protection d'un arbre. A quoi Poulot ripostait :

— D'abord, Mâme Dupont, pour ça, y faudrait des arbres. Et des arbres, c'est du côté de Paris qu'y faut aller en chercher... Ici, dans ces sacrés patelins rôtis comme l'Afrique, n'y a que des allumettes pour faire de l'ombre. Ensuite, est-ce que vous vous imaginez qu'avec une auto on s'arrête où on veut? Non, mais des fois, vous voulez rire!... Une auto, Mâme Dupont, ça a sa volonté, et personne ne peut y faire, pas même le meg des megs, sauf votre respect.

Rafraîchi, le moteur consentit à repartir. Mais, à la sortie des gorges d'Ollioules, une côte se présenta. Poulot, tout à coup, se mit à crier :

— Mais sautez donc, bon sang!... Vous voyez pas qu'on cale?

Tartarin, sous le soleil brûlant, dut courir à côté du véhicule, ainsi allégé. Plus loin, il fallut faire davantage, pousser un peu à la roue... Puis, on s'arrêta de nouveau, et Poulot remit entre les mains du malheureux Joseph le terrible, l'odieux seau de toile...

Il en fut ainsi jusqu'à Aubagne, où l'on entra à la nuit tombée, après sept heures d'efforts surhumains alternés de brefs repos, et où Tartarin, rendu, déclara ne pas pouvoir aller plus loin. On fit définitivement halte à l'auberge.

— Vous voyez, précisa Poulot, que j'ai été gentil... On a mis plus de trois heures!... Et on n'est même pas arrivés! Vous qui aimez la nature, vous devez être content. Hein? poète!

Philomène ne desserrait pas les dents, et ne cessait de fixer son mari d'un regard atroce. Épuisé, lamentable, Joseph renonça au dîner pour se retirer sans délai dans sa chambre.

— Monsieur a l'air bien fatigué! constata sympathiquement le garçon qui apportait l'eau chaude.

Et Tartarin retrouva des forces pour balbutier :

— Ma foi, oui... mon ami... Pensez donc! Tout le temps du soixante-quinze à l'heure!... Au bout de la journée, on en a assez!

# XI

**Huit ans après!... — L'A.C.S. — Bizarre tapisserie et panoplie étrange. — Un Tartarin métamorphosé. — Guiol est une sale bête. — Où l'historiographe de Tartarin aperçoit qu'il est inutile de faire comprendre à ce dernier la vanité de la vitesse appliquée à l'inaction sociale. — Curieuses révélations sur les habitudes contractées par Philomène.**

...A cet endroit de l'odyssée de Joseph Dupont, considérée au seul point de vue automobile, une sombre nuit se fait pendant quelques années, huit ans exactement. L'historiographe de Tartarin, retenu par d'autres sujets d'un intérêt plus immédiat, a abandonné notre héros à son joyeux sort, à Poulot, au vicomte Tesson de la Boutinerie, à sa quatre-chevaux Mougeot, à sa valeureuse moitié et à son cruel apprentissage de la route. Ce qui advint à M. Dupont Joseph, dans son colloque émouvant avec les segments, les soupapes, les gicleurs, les volets d'air additionnels, les bobines d'induction et les simples pneumatiques, tout cela, du reste, est fort connu : consultons, vous et moi qui sommes des vétérans, consultons nos souvenirs et nos factures, et nous

saurons, à peu de chose près, ce que Tartarin put endurer stoïquement, sans en mourir, jusqu'en l'an de grâce mil neuf cent et des...

C'est à ce solennel tournant de l'ère chrétienne qu'une fantaisie ailée, mue par seize chevaux essence qui en faisaient bien vingt-huit, me fit remettre les pieds, mieux, les roues, à Sanary-sur-Mer. Mon premier soin fut de demander, au garde-champêtre, des nouvelles de mon illustre ami. Il me fut répondu que je le trouverais en personne, à l'A.C.S., entre deux et trois heures de l'après-midi.

Ce renseignement bref m'en apprenait déjà long : Tartarin n'avait pas succombé dans sa lutte épique avec les embrayages et les carburateurs ; l'inévitable Automobile-Club Sanaryen avait bien été fondé, comme on était en droit de le prévoir, et l'ex-commis d'ordre présidait évidemment à ses destinées. Une amicale interview allait certainement me faire connaître des détails rétrospectifs qui ne manqueraient pas de saveur.

Deux heures sonnant, je pénétrai donc au premier étage du Café du Phare, dans la Salle des fêtes, où l'A.C.S., depuis des mois qui ne se comptaient plus, avait élu domicile. Dès mon entrée, je fus frappé par la façon originale dont les murs avaient été tapissés : du plafond à la cimaise, ce n'étaient qu'épures de carrosseries et bleus de châssis qui semblaient étendre, sur les murailles,

d'immenses toiles d'araignées du plus étonnant effet. A gauche, en bas-relief multicolore, l'insigne de l'A.C.S. : une automobile rouge-sang, dressée, comme pour bondir, sur ses deux roues arrière, et braquant son radiateur vers la devise : *Quo non ascendam* enroulée sur un cartouche d'or. — A droite, une panoplie d'essieux chantournés, de directions brisées, de radiateurs crevés, d'engrenages édentés, d'ailes éclatées. En face, et au-dessus du « bureau de la Commission Sportive », la photographie en pied de Tartarin, debout sur le siège d'une voiture au capot interminable, et déployant une banderole sur laquelle on pouvait lire : « Premier Prix », avec une comète de points d'exclamation.

Le président était seul. J'eus bien peur de ne pas le reconnaître ! Ma stupeur fut infinie de le retrouver gras, oui, indiscutablement gras, et avec cela truculent, martial, portant haut la tête, le pas déterminé, le geste sec et rude comme s'il changeait de vitesse en course... Comment ? Comment ? était-ce donc cela l'humble Dupont Joseph que j'avais connu jadis étriqué, effacé, glissant le long des murs dans l'attitude de quelqu'un que poursuit la menace d'un coup de pied au derrière, et qui a horreur de ce genre de sport ? Ça, mon Dupont ? Allons donc !

Mais déjà il me serrait la main avec une cordiale indifférence. Il m'indiquait un siège en forme de « baquet ». Et, comme si nous nous étions vus hier encore :

— Alors, ça va ?

— Ma foi, oui, fis-je un peu interloqué, — pas mal et vous?

Il alluma une cigarette avant de me répondre, puis, très posément :

— Ça va! ça va!... La Rousse est d'aplomb. Elle abat son kilomètre en quarante secondes, quand je veux. Un petit ennui seulement : j'ai embouti, avant-hier, le fourgon de Toulon-Marseille, en faisant un essai sur la côte d'Ollioules. Je m'en suis tiré à bon compte, avec une pointe de longeron faussée. Mais le cocher du fourgon a pris la pelle. Il s'est fracturé le poignet gauche et les deux jambes. De sorte que ça va encore faire des histoires dans les journaux du pays. Et puis, Guiol s'amuse, pendant ce temps-là...

— Guiol?

— Oui, le docteur Guiol, une sale bête. Il n'est pas de l'A.C.S. parce qu'on n'a pas voulu le nommer président. Comme si on pouvait nommer président un homme qui n'a qu'une deux-cylindres!... Non, mais, pensez-vous? Alors, chaque fois que j'ai une sale histoire, il rigole, tourne tout au tragique, court la campagne en disant que je suis un « fléau » et envoie des articles à toutes les feuilles de chou de l'arrondissement. Ah! celui-là, si je pouvais jamais le prendre en écharpe quand il ne tiendra pas sa droite!

Je ne pus, en vérité, je ne pus contenir davantage l'étonnement qui me frappait :

— Savez-vous bien, mon cher Dupont, que vous

êtes singulièrement métamorphosé depuis notre dernière rencontre?

— Bah! Croyez-vous?

— Je fais mieux que de le croire, j'en reste stupide!... Je vous ai quitté timide, et je vous retrouve presque sanguinaire!

— Oh! oh! sanguinaire!... En voilà des grands mots! Quoi? parce que j'estime que la route n'est pas faite pour les gens qui se traînent?... Enfin, voyons, où trouverait-on le temps de vivre, s'il fallait passer toutes ses secondes à freiner!... Songez un peu, mon cher, que nous venons d'entrer à cent à l'heure dans le nouveau siècle, le vingtième, s'il vous plaît!

— Mais seriez-vous, ô Joseph Dupont, à la tête d'entreprises si considérables que les journées et leurs secondes même eussent pour vous un tel prix?

— Certainement, je suis à la tête... à la tête... de ma quarante-chevaux. Cela suffit bien, il me semble!

— Cela suffit, à la condition que cette quarante-chevaux vous conduise vers des spéculations formidables...

— Vers des quoi?... Ah çà! est-ce une quarante-chevaux, ou est-ce un traîneau de cul-de-jatte?

— Vous me dites que c'est une quarante-chevaux...

— Je le dis, et rien n'est plus facile que de vous en assurer. C'est bien simple, 130 d'alésage et 140 de course, c'est-à-dire un des modèles les plus puissants que l'on ait vus au Salon de cette année!

— Soit, mais encore...

— Mais encore! Mais encore!... Il n'y a pas de « mais encore! » Si elle fait quarante chevaux, j'imagine, avec ses constructeurs et avec tous les individus de bon sens, que c'est pour aller vite, et non pas pour que je fasse du douze de moyenne?

— Nous ne nous entendons pas. Je ne songe nullement à contester l'alésage de votre auto, ni ses destinées de vitesse. Je vous demande simplement pourquoi vous vous faites tirer par un nombre aussi considérable de purs-sang?

— Pourquoi?... Vous plaisantez? Parce que je suis président de l'A.C.S. Il faut bien que je donne l'exemple!

— Vous estimez donc que le cent à l'heure est une vertu?

Il me fixa d'un air de méfiance et de pitié.

— Dites donc, vous m'avez l'air d'un drôle de lascar, vous!... Vous êtes venu à Sanary en auto, je parie!

— Oui.

— Sur une quoi?... Une douze HP, au moins?

— Une seize.

— Parbleu! Je comprends tout. C'est embêtant, hein? de se faire gratter sur les côtés par une bonne quarante qui vous fiche sa poussière au nez?

— Oh! je vous assure...

— Oui, oui, je connais ça! J'y ai passé! Ce qu'on rogne!... Et les beaux discours qu'on fait contre les gens qui ont de gros cylindres. Allons, allons, ça vous passera, mon vieux! Vous aussi, vous aurez une quarante! Seulement, j'aime mieux vous pré-

venir tout de suite ; à ce moment-là, moi, j'aurai une soixante-dix. Je suis un homme de progrès, moi !

J'aperçus qu'il était inutile d'essayer de faire comprendre à Tartarin la vanité de la vitesse appliquée à l'inaction sociale. Il s'avérait que c'eût été jeter ma logique aux moineaux... Et, pour orienter diversement le tour de notre conversation, je m'empressai de réclamer d'excellentes nouvelles de Mme Dupont.

— Ma femme?... Ma femme?... fit mollement Joseph en allant décrocher sa casquette dans une armoire. Elle se porte comme un charme. Seulement, elle s'est très mal conduite à mon égard. Figurez-vous, mon cher ami, qu'elle a pris l'habitude, aujourd'hui invétérée, de me faire cocu. Heureusement que je suis très occupé par l'A.C.S., sans quoi, ça finirait par être exaspérant... Est-ce que votre voiture est en bas? Oui?... Allons donc un peu voir ce qu'il y a sous son capot!... Passez devant... Non... non! après vous. Je suis ici chez moi.

# XII

**Suite des curieuses révélations sur les habitudes contractées par Philomène. — Une relation de cause à effet. — L'amoureuse et l'homme à pétrole. — Du tempérament des automobilistes considéré au point de vue du romanesque et de la repopulation. — L'abandonnée et l'embrayage. — Hélas ! il n'y a plus de poètes.**

On conçoit que la désinvolture magnifique avec quoi Tartarin m'avait fait allusion à ses misères conjugales me pénétrait d'un certain étonnement. Je me sentis assez intrigué pour avoir le désir très vif d'explorer les couches profondes de cette âme d'automobiliste, et, dans ce dessein, j'acceptai avec enthousiasme l'invitation à déjeuner que me décocha mon vieil ami après avoir jugé, d'une moue dédaigneuse, ma chétive seize-chevaux. J'avais compris que j'avais été bien inspiré en gagnant Sanary par les moyens d'une voiture modeste. Mon arrivée sensationnelle sur de gros cylindres m'eût instantanément aliéné les bonnes grâces du président de l'A.C.S., et j'aurais dû abandonner tout espoir de visiter le cœur de Philomène.

Celle-ci me parut plus jeune, si son époux m'avait paru plus gras. Après huit ans, je la retrouvais — elle qui fut brune — toute auréolée d'or pâle, grâce aux subtiles interventions de l'eau oxygénée. De précieux mastics nivelaient ses narines jadis grêlées. Un charmant incarnat, fourni par un parfumeur parisien, colorait ses joues, et ses cils se fortifiaient d'un trait noir en même temps que ses prunelles brûlaient d'un feu sombre et doux dans l'alanguissement des paupières meurtries. Philomène avait dû beaucoup pleurer et beaucoup rêver, et elle s'en trouvait vraiment transfigurée.

Il s'agissait, pour moi, d'établir la mystérieuse relation de cette métamorphose à l'automobile. Je n'eus aucune peine à réaliser mon projet. Dès que nous fûmes en tête à tête, Philomène, sans autres ambages, m'envoya à brûle-pourpoint cette interrogation liminaire :

— Joseph vous a-t-il fait part de nos dissentiments?

— Mon Dieu... oui et non... répondis-je avec prudence.

— Oui, fit-elle avec mélancolie; oui, je vois qu'il vous en a parlé. Du reste, il en parle à tout le monde. C'est sa manie. Il n'éprouve aucun scrupule à me compromettre... On dirait même qu'il y trouve je ne sais quel mauvais plaisir...

Elle prit un temps, le combla d'un gros soupir, et, voyant que je ne provoquais la suite

de ses confidences par aucune phrase d'appel :

— Enfin, reprit-elle, nous avons traversé des heures très pénibles. Ou plutôt, j'ai traversé, seule, des moments atroces. Car Joseph, lui, ne sait pas ce que c'est que la souffrance. Il n'a pas un cœur comme vous et moi; c'est un vulgaire carburateur qu'il a dans la poitrine, et j'en suis arrivée à le considérer comme un pantin mécanique, un homme à pétrole... Je vous demande pardon de vous parler avec cette franchise de choses qui devraient rester dans le secret de mon être, mais vous avez été le témoin de notre mariage, cela vous fait un peu de la famille, j'éprouve le besoin de m'épancher, et je ne veux pas non plus que Joseph vous raconte les faits à sa façon!... Car il est partial et de mauvaise foi.

Autre temps, autre soupir.

— Sachez donc que, le jour où une automobile est entrée ici, Dupont n'a plus été le même homme. Une passion effrénée a rempli sa vie. Il n'a plus vu sur la terre que des pistons et des engrenages. Tout lui a paru avoir été créé au seul point de vue de l'automobile. Celle-ci a pris, d'un seul coup, victorieusement, la place de son apéritif, de sa manille, de sa maison, de sa fortune, de sa femme. Et moi, qui avait eu sur lui tant d'empire, j'ai bien senti, du jour au lendemain, que je n'existais plus. Il m'a suffi, pour m'en convaincre, de constater qu'il n'avait plus peur de moi. Lui, que j'avais su rendre si souple, si soumis à la moindre de mes volontés, figurez-vous qu'il s'est émancipé d'un seul coup, lorsqu'il a tenu entre ses mains un volant de direc-

tion. Il s'est vu le maître du monde, il a cru que toute l'énergie de ses moteurs était en lui, et que c'était lui, Joseph Dupont, qui faisait vingt, ou trente, ou quarante chevaux! Tartarin, va!

Au lieu d'un soupir, Philomène eut cette fois un petit geste de révolte vite réprimé. Elle continua :

— Quand je vis que je n'avais plus sur lui aucune action, qu'il ne m'écoutait plus, et qu'il osait même m'ordonner de me faire maigrir pour... je cite ses propres paroles... pour « diminuer d'autant le poids mort de sa voiture »..., ma tristesse se transforma en indignation. Je me mis à haïr l'automobile, ma rivale insolente; mais, pour me venger d'elle, il me fallait ruser et lui faire bon visage... Car c'était d'elle que ma vengeance dépendait directement. C'était elle qui me sortait de Sanary, qui me mettait en contact avec la vie extérieure, et qui ouvrait un champ d'action à mes représailles. Si elle était mon ennemie, elle était aussi ma complice!

Philomène me fixa de son regard chaud et voilé :

— Que vous dire pour me justifier à vos yeux de ce qui m'arriva?... J'étais une délaissée, une abandonnée, et j'avais besoin d'affection, j'avais besoin de ne pas être seule ici-bas. Le hasard de nos voyages multipliait les tentations... Je finis par y succomber. Je ne suis, en somme, comme nous toutes, qu'une faible créature. Mais je suis aussi, et je m'en flatte, un être droit et franc. Et Joseph m'ayant un

jour surprise en flagrant délit de défaillance, je lui avouai tout. Je voulais son pardon ou la mort. Il ne m'accorda ni l'un ni l'autre. Il ne songea qu'à m'outrager, surtout parce que, disait-il, « je profitais, pour lui faire de la peine, du moment précis où il avait des ennuis avec sa bobine d'allumage!... » Oui, voilà tout ce qu'il trouva! Tels furent ses seuls accents de douleur ou de malédiction! Mettez-vous à ma place! Qu'eussiez-vous ressenti? Je fus, quant à moi, cruellement humiliée, et, dans mon trouble, dans mon désarroi, je m'abandonnai à de nouvelles aventures. J'étais prête à tous les éclats. Je voulais divorcer, refaire ma vie. Malheureusement, et nous en arrivons ici à mon expiation... malheureusement, nous n'avions de relations, amicales ou passagères, qu'avec des automobilistes encore, avec des automobilistes qui, à l'égal de mon triste époux, avaient des moteurs et des changements de vitesse à la place des entrailles. Ah! l'abominable engeance, qui considère l'amour comme un plaisir furtif de gens pressés, qui vous prend un baiser comme on prend un cachet d'antipyrine, qui dit : « Je vous aime! » en pensant : « Il faudra que je nettoie le distributeur de ma magnéto »; et qui mène une idylle comme on mène une course de vitesse, sans même ralentir aux virages... J'ai bien souffert, allez!... J'ai eu d'affreuses déceptions!... J'ai été abandonnée comme une auberge de campagne, lâchée en plein bonheur comme un pneu éclaté, jetée aux larmes comme une bougie cassée est jetée au ruisseau...

Philomène interrompit le cours de ses étonnantes métaphores pour esuyer ses yeux humides et pour tamponner avec délicatesse ses narines mastiquées. Il y eut, entre nous, la trêve d'un silence mystérieux et lourd. Puis, mon interlocutrice me fixa d'un air bienveillant et anxieux.

— Vous faites de l'automobile aussi? me demanda-t-elle.

Je fis « oui », non sans quelque honte.

— Parbleu! conclut-elle, amère. Qui ne fait pas de l'automobile?... Allez, les cœurs sensibles, les cœurs aimants n'ont plus que faire sur cette vieille terre maculée d'huile et parfumée d'essence!... Où se réfugier?... A défaut de mari, on ne trouve même pas un ami, qui puisse vous écouter ou vous plaindre. Je me souviens d'un soir de rupture... je parle (car il faut préciser, avec vous autres chauffeurs) d'une rupture sentimentale, et non d'une rupture électrique... je me souviens, dis-je, d'un soir où j'étais atrocement malheureuse, si malheureuse que je pensais : « Dupont n'est pas méchant, au fond. Pris tout entier par sa passion mécanique, il ne me considère plus comme sa femme, mais je puis au moins le considérer, moi, comme un confident. J'étouffe, j'ai besoin de crier ma souffrance, il me comprendra. » A mots couverts, je l'entretins de mes affres intolérables. Il m'écoutait, en marchant de long en large, l'air préoccupé. Tout à coup, il se planta devant moi et, d'une voix sourde : « Crois-tu donc, fit-il, que tu sois seule à porter le

poids de tes peines. Crois-tu que je n'ai pas les miennes? » — « Ah! », répondis-je dans un grand élan de tout l'être, « parle, mon pauvre Joseph, parle, je te soutiendrai, nous mêlerons nos pleurs, et ce sera peut-être pour nous le recommencement de tout un avenir attendri et régénéré par notre douleur partagée. Dis-moi ton secret! » Il parut hésiter, puis, soudain : « Eh bien! mon embrayage me fait des mistoufles. Il patine à fond, et il n'y a personne ici qui soit fichu de me remplacer convenablement un cuir! »... Ce fut ma dernière désillusion, mon ami. Depuis lors, je me demande ce que je fais dans ce monde où il n'y a plus de poètes!

# XIII

**Où j'essaie d'opérer un rapprochement entre Joseph et Philomène. — Ajutage et plaidoyer. — « Tout ça, c'est des chichis ». — Qu'est-ce que le mouvement scientifique? — Surprenantes images groupées par Tartarin pour mettre en lumière les propriétés essentielles de sa femme. — Un type dans le genre de Curie. — La mission de l'homme libre. — Centrage impossible et carburation dénuée de toute vraisemblance. — Simple définition de l'électricité, à l'usage des polytechniciens de l'avenir.**

Instruit des cruelles épreuves traversées par la pauvre Mme Joseph Dupont, je rejoignis Tartarin dans sa remise, afin de le sermonner délicatement et de lui démontrer combien il serait facile, en s'aidant d'un peu de psychologie et de bon vouloir, de reconstituer son bonheur conjugal.

Les épaules secouées de petits hochements, dès mes premiers mots, il m'objecta sur un ton de pitié décisive :

— Faut-il que vous ayiez du temps à perdre pour vous mêler ainsi de ce qui ne vous regarde pas! C'est absolument comme si je m'introduisais chez le voisin pour réparer ses chambres à air. Vous

vous imaginez donc que la vie est longue? Allez, allez, quand vous aurez une cylindrée sérieuse, vous deviendrez plus personnel! Vous ne savez pas encore la valeur d'un cinquième de seconde. Patience, ça viendra!

Il était occupé à changer l'ajutage de son carburateur, ce qui l'entraînait à démonter des pièces assez menues, mal assujetties dans ses doigts boudinés. De temps en temps, une petite vis lui échappait et roulait sur le sol ou dans la tôle de protection étendue sous son moteur. Il restait alors un instant figé comme s'il eût été le témoin d'un spectacle d'horreur, et il prononçait avec gravité ce seul mot : «M....!». Puis il se mettait à la recherche de la petite vis, la découvrait dans quelque endroit inaccessible, l'attirait à lui au moyen d'un fil de fer savamment tordu, et l'essuyait avec la tendresse que l'on met à sécher les yeux d'un enfant en pleurs. Cependant, je continuais à plaider pour Philomène.

Quand je fus à bout d'arguments, je me tus, assez satisfait de mes démonstrations et de mes accents persuasifs. Joseph venait de bloquer son nouvel ajutage, dont il faisait jaillir l'essence en traitant comme un bouton de sonnerie électrique le poussoir du flotteur. Le liquide combustible giclant bien selon ses souhaits, il consentit à se tourner vers moi et à trancher :

— Tout ça, c'est des chichis.

Et, apercevant que mon regard réclamait une conclusion un peu plus développée :

— Oui, des chichis, et pas autre chose. La vérité, on n'en sortira pas. C'est que ma femme est une créature dégoûtante, qui mourra beaucoup trop tard, dans une époque à laquelle elle ne sera plus adaptée. Un abîme nous sépare, l'abîme creusé par le mouvement scientifique!

Tartarin ponctua son affirmation en jetant avec énergie, dans un caisson à outils, la clé-tube qu'il venait de manœuvrer. J'en profitai pour le prier de préciser :

— Qu'est-ce, fis-je, que le mouvement scientifique?

Il eut un geste de tribun vers sa quarante-chevaux :

— C'est ça!

Je ne jugeai pas urgent de contredire sa néo-prud'homie, et il me sembla, tout au contraire, plus agréable de la laisser librement s'épanouir en splendeur :

— Philomène est une femme dans le genre de Marguerite de Bourgogne, ou de George Sand. Elle pense avec sa peau ou avec son cœur. Elle est du temps où on écrivait des machins... des bouquins... Quand elle voit une forêt, elle croit que les allées en ont été tracées pour s'y promener sous le clair de lune en se tenant par la taille... Une maison, c'est un endroit qui a été entouré de murs pour y faire l'amour... Une voiture, c'est quelque chose qui vous conduit à un rendez-vous galant... Un oiseau,

c'est toujours une tourterelle... Une plume, c'est inventé pour écrire : « Je t'aime... » Un revolver c'est pour mourir ensemble... L'argent, c'est pour acheter des pommades, des crèmes, du rouge, du bleu, du parfum, des faux cheveux, ou pour donner des bagues à secret à un gigolo... Et les nuits!... Les nuits, pour vous, pour moi, c'est les moments où on allume ses phares... Pour elle, c'est des poésies pleurnicheuses et pornographiques du nommé Alfred de Musset... Elle a son journal; elle y lit quoi? Les drames de l'amour, la gazette des tribunaux, le théâtre et le feuilleton... Elle achète des romans avec des couvertures jaunes, Marcel Prévost, Jean Rameau, Paul et Virginie... Enfin, cette femme-là, c'est le tourbillon du vide dans le gouffre du néant, le bonbon fondant, la femelle du lapin, le monument de la poésie, le zéro social, la valve de l'ignorance, la chambre de compression du sixième sens, la mare aux larmes, l'haleine fétide du passé!

Il ouvrit une parenthèse :

— J'ai noté toutes ces images dans la marge de mon carnet de comptes d'essence, au fur et à mesure qu'elles me venaient. N'est-ce pas qu'elles sont solides?... N'est-ce pas qu'on la voit bien, ma Philomène-Fauste-Eléonore?

Et, s'appuyant d'une main négligente sur sa tige de direction :

— Tandis que moi, qu'est-ce que je suis?... L'homme moderne. Le fruit nouveau!... Un type dans le genre de Curie, ou d'Edison, ou de Louis Renault. J'ai un cerveau solide et positif, un cer-

veau nourri dans les journaux de sport. Je regarde l'avenir en face, et je fonce dessus en quatrième accélérée, le tachymètre d'une main *et le sourire de l'autre*, pour faire rager le père Temps. Quand je suis au volant, je me sens formidable. La route est bouffée, il n'y a plus de côtes, plus de départements, plus de frontières! Je gobe tout ça par l'admission, d'un seul coup de manette! Il n'y a pas à dire, avec mon moteur au ventre, mon changement de vitesse aux pieds, et mon différentiel au derrière, je symbolise la force, toutes les forces, toute la Force!... Comme je ne sais plus qui l'a si bien dit, ma vie est harmonieuse et rude: toute consacrée à la science!... En fait de lectures, rien que des publications scientifiques: *La Vie Automobile*, *La France Automobile*, *La Locomotion Automobile*, *Omnia*, *La Revue du Touring Club!* Pour me distraire, me reposer, des catalogues de pièces détachées... Tout ça, c'est le point de vue purement intellectuel. Reste ma mission active, ma mission d'homme libre, dans ses rapports utiles avec la société. Un trait la résume: j'ai dépassé le cent à l'heure, sur la route de Salon, avec 130 d'alésage seulement, carrosserie légère il est vrai, mais deux personnes à bord, l'outillage, les phares et les lanternes et un bandage de rechange, en somme, gréé en tourisme! C'est vous dire si ma voiture est au point!

Tartarin enveloppa son automobile d'un regard à la fois caressant et dominateur. Puis, comme cet

esprit scientifique possédait la Méthode, il poursuivit sa démonstration avec une clarté remarquable :

— Eh bien, accouplez cet homme-là... moi!... accouplez-le avec la femme que je vous ai décrite... elle! Croyez-vous que vous pourrez obtenir un centrage convenable?... Ah! mon ami! Vous pourrez bien multiplier les articulations à Cardan et les joints de Oldham, les douilles et les rotules, et toutes les liaisons élastiques imaginables, ça ne collera jamais, vous n'aurez que des coincements et des grippages. Ambitionner pour nous une union parfaite dans un mariage idéal, c'est vouloir obtenir le bon rendement thermique en carburant un marron glacé dans une cornemuse. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, on ne changera jamais rien à cela. Elle est l'Ève d'hier et je suis l'Adam de demain. Résultat : Philomène a des battements de cœur et Joseph est cocu. Voilà où l'on en arrive en faisant de la construction de bric et de broc!

Je vis enfin Dupont pensif. Et j'en fus presque ému :

— Mais, sapristoche! hasardai-je, vous n'avez pas toujours dit ça. Je vous ai connus très heureux, au moins en apparence. Votre ménage était normal et nul dissentiment ne semblait devoir le troubler.

— Oui, répondit Tartarin, à l'époque où elle n'avait pas connu l'amour et où je n'avais pas connu l'automobile. Nous nous ignorions, nous

étions dans l'œuf. Elle n'était préoccupée que de la cherté des choux-fleurs, et je ne pensais qu'à couper aux heures de bureau. Madame Économie et Monsieur Tire-au-flanc. Chrysalides!... Lorsque la vie s'est décidée à nous révéler à nous-mêmes, quand elle a découvert que coulait dans ses veines le sang de la courtisane antique et quand j'ai reconnu que sous mes tempes battait le cerveau du conquistador moderne, l'abîme s'est brusquement ouvert!... Ah! que les temps embryonnaires me paraissent loin!... Vous rappelez-vous, mon vieux, quand elle me tapait dessus à tour de bras, et que je tremblais sous son regard?... Est-ce croyable?... J'ignorais, alors, les puissances qui dormaient en moi!... J'ignorais du reste toutes les puissances réelles!... Quand je songe, quand je songe que je ne savais même pas ce que c'est que l'électricité!

Tartarin se tut, branlant le chef à ce souvenir inouï.

— Au fait, lui demandai-je, qu'est-ce que c'est exactement, l'électricité?

Il me fixa avec stupeur :

— Est-ce que vous vous moquez de moi?... répliqua-t-il. Je suppose tout de même que vous n'êtes pas idiot au point d'ignorer que l'électricité, c'est ce qui sort des accus et des magnétos!

## XIV

**Apparition d'un gnome paré des insignes de l'A.C.S. — « Ça, c'est mon fils ! » — Annibal Dupont, futur champion. — Le moyen scientifique d'apprendre la géographie. — Où le rationalisme de Tartarin déconcertera peut-être le lecteur vieux-jeu. — Conséquence des vingt-quatre heures de Marseille. — « Quant aux contingences, je m'en bâille les soupapes ! » — Voilà le grand siècle.**

...Et comme nous devisions ainsi, je vis soudain entrer dans la remise un marmot joufflu, rougeaud; aux yeux vifs et aux mains sales; il avait le crâne enfoui dans une énorme casquette de chauffeur épinglée des insignes de l'A.C.S., et portait, en guise de manteau, un bourgeron bleu de mécanicien. D'un mouvement sec, il porta militairement la main à la visière de son couvre-chef, s'approcha de nous en chaloupant, et fit avec crânerie :

— Salut !

— Qu'est cela? fis-je avec stupeur.

— Ça, répondit fièrement Tartarin, c'est mon fils !

— Comment, vous avez?...

— Un fils, oui ! Et soigné !

— Mais vous ne m'aviez pas dit..

— Je voulais vous réserver la surprise. Et puis, on n'a pas le temps, ici, de prononcer des paroles inutiles. Un... deux... trois!... Nous avons l'habitude d'être tout de suite sur la prise directe, sans traîner en route!... Je savais bien que vous verriez le gosse. C'eût été perdre ma salive d'y mettre une préface. Amène-toi, Coco!

Coco, toujours chaloupant, vint se planter devant moi et se mit à me fixer avec impertinence, tandis que Tartarin, gonflé d'orgueil, présentait :

— Annibal Dupont, huit ans moins trois mois. Futur champion. Avant dix ans d'ici, sera le premier coureur de France...

— D'Europe! rectifia l'affreux gamin.

Tartarin ponctua cette interruption d'un rire heureux :

— Il ne sait même pas ce que c'est que l'Europe! souligna-t-il avec une visible satisfaction. Il croit que c'est le monde entier. Je le laisse dans cette illusion. Quand il aura son dirigeable, il verra bien qu'après le continent, il y a la mer, et qu'après la mer, on atterrit sur un autre continent. Il demandera, en débrayant : « Où sommes-nous ici? » Un Arbi lui répondra : « En Afrique ». Il saura ainsi ce qu'il est toujours temps de savoir : que l'Afrique existe. C'est ainsi, pour ma part, que j'ai connu un tas de localités. J'y passais. Ça vous forme beau-

coup mieux que les leçons de géographie! Et allez donc! toujours en prise directe, je vous dis!

Cependant, je méditais :

— Huit ans moins trois mois... huit ans moins trois mois, murmurai-je.

Dupont Joseph répondit spontanément à la mystérieuse question que je me posais :

— Il faut que je vous dise quelque chose qui va vous amuser... Coco, démarre et va voir un instant dans le jardin si je n'y tombe pas le record du kilomètre...

Le gnome fit demi-tour et s'éloigna en emportant une chambre à air qui se trouvait à sa portée.

— C'est celle qu'on a piquée hier. J'vas y mettre une comète.

Quand il fut loin :

— Savez-vous le bruit qui a couru dans le pays? me confia Tartarin épanoui.

Je secouai la tête en signe d'ignorance.

— On a prétendu que je n'étais pas le vrai père du galopin!

— Oh! protestai-je, sans conviction, il faut le dire.

— Hé! hé! ça n'est pas si godiche!... Il y a des coïncidences qu'on aurait tort de négliger!... Moi, mon vieux, j'ai l'esprit scientifique!

— Alors?

— Alors, je ne travaille pas, je vous l'ai dit, avec le sentiment!... La raison, rien que la raison. Or, qu'établit ma raison?... Elle établit que, voici de

cela huit ans et demi très exactement, Philomène prit son premier virage et buta dans sa première borne... Exaspérée, le système nerveux complètement troublé par une abominable randonnée Sanary-Marseille sur mon tacot d'apprentissage, elle eut un coup de tête, une crise de neurasthénie, et disparut pendant vingt-quatre heures en compagnie du vicomte Tesson de la Boutinerie, lequel m'avait vendu ma Mougeot. Ces vingt-quatre heures, je les passai à l'atelier, courbé sur ma machine... Dieu seul, et vraisemblablement aussi le vicomte, savent où elle les passa, elle!... Toujours est-il que Coco naquit à terme, et que j'eus tout lieu de croire, de calculer... enfin, je m'entends... Songez, ceci est hors de doute, que, pendant plusieurs semaines, j'avais été uniquement absorbé, uniquement, vous m'entendez bien, par la réparation de mon coursier, réparation qui fut du reste extraordinairement vaine, et qui n'eut d'autre résultat que de surcharger ma facture dans des proportions invraisemblables sans que je pusse pour cela monter les côtes les plus suaves. Eh bien! je vous affirme que si vous aviez l'esprit scientifique, ces circonstances vous ôteraient l'air ahuri que je vous vois en ce moment! Vous auriez au contraire le visage éclairé de celui qui possède brusquement la vérité!

Je concédai, non sans une vague irritation :

— Mon Dieu, mon cher Dupont, si vous tenez absolument à la posséder, la divine vérité, j'aurais mauvaise grâce, avouons-le, à vouloir vous contre-

dire. Du moment que la vérité ne vous émeut pas autrement...

— Moi? Mais je dirais presque qu'elle m'enchante, mon ami, si je n'étais pas encore un peu la victime des vieux préjugés qui nous oppressent!... Coco, quoi qu'il puisse en être, est bien mon fils, légitimement, officiellement, et sans contestation possible, puisqu'il s'appelle Annibal Dupont! C'est bien à moi, à moi seul que la loi confère les titres de paternité qui m'emplissent d'orgueil. Le reste, je m'en f... Les faits seuls m'intéressent, les faits nets éclatants, scientifiquement reconnus. Quant aux contingences, je m'en bâille les soupapes!

Il se mit à rire largement :

— Tartempion se balade en grognant : « Ce n'est pas son fils! » L'état-civil me dit : « Dupont, c'est ton héritier! » Moi je ne connais que l'état-civil! Et quand mon héritier gagnera la Coupe de France, il n'y a pas à dire, c'est bien Annibal Dupont qui la détiendra! C'est le fait, le fait scientifique. Et vous aurez beau mettre du sentiment tout autour, vous n'y changerez absolument rien. Ah!

Il me frappa joyeusement sur l'épaule :

— Je vais plus loin! Tenons pour acquis que le vicomte de la Boutinerie est intervenu dans cette petite affaire... A l'époque dont il s'agit, veuillez considérer, mon bon, que le vicomte de la Boutinerie me dépassait de cent coudées. Il avait l'automobile dans le sang et dans le cerveau. Il était à maturité, tandis que je n'étais, moi, qu'un misérable embryon, ignorant même comment deux en-

grenages viennent en prise pour faire une combinaison de vitesse, ou comment un moteur boit de l'essence pour la restituer en énergie à la jante!... Tesson avait déjà le génie de l'avenir quand je n'en possédais pas l'A B C. Entre sa postérité et la mienne, qui donc aurait pu hésiter? Mon œuvre devait être incomplète, misérable, quand la sienne serait harmonieusement développée! Dites-moi donc si je ne dois pas souhaiter que la médisance publique ait raison?... Hein?

J'avais un peu de vertige. Je fis :

— Dupont, vous m'ahurissez. Comment voulez-vous que je vous réponde?

Tartarin haussa les épaules avec un suprême dédain :

— C'est vrai, confirma-t-il, j'oublie toujours que vous n'avez pas l'esprit scientifique!

Il eut un geste qui signifiait : « Tant pis pour vous, mon pauvre homme! »

— Allons, assez jasé, fit-il, pensons à l'action!

Il héla :

— Hé! Coco!... Coco!...

Coco reparut, la casquette en bataille.

— Coco, qu'est-ce que tu penses du latin?

— Zut! fit Coco.

— Coco, quel est le régime de notre moteur?

— Onze cents tours, dit Coco.

— Voilà le grand siècle! conclut Tartarin, en caressant la joue du nain.

# XV

**Petit fait-divers. — Sensation d'emboutissage. — L'arroseur municipal, l'employé de l'enregistrement et les agents cyclistes. — Sympathique apparition de Tartarin. — « Soixante-chevaux ! » — Comment dialoguent, dans la douceur des matins, les vagues et conciliantes foules parisiennes. — « Ah ! vous pouvez vous vanter d'être un ami ! » — Le brigadier a raison, et Dupont se fait ovationner. — Pourquoi les blessés bien portants claudiquent et gémissent quand même. — Beau démarrage final.**

Amplement informé de l'état d'âme du ménage Dupont, je passai à Sanary une nuit assez agitée, puis je m'en fus vers d'autres rives. Des mois encore s'écoulèrent. J'étais heureux et paisible, quand, un matin de janvier, comme je traversais la place de la Concorde, je fus brusquement « embouti » par un bolide.

C'est là une fort désagréable sensation pour quiconque a encore le goût des prochains printemps et ne se désintéresse pas tout à fait du parfum idyllique des lilas. Dans l'espace d'un éclair, comme on dit, il se passe en vous des choses

inouïes. On va jusqu'à penser à la mort. On n'a pas le regret de ses crimes passés, mais celui, très intense, des méfaits sentimentaux que l'on n'a pas eu le temps de commettre dans un trop court passage sur cette terre exquise. On a aussi la vision funeste des amphithéâtres de chirurgie. Au même instant, on se rappelle qu'on a oublié son mouchoir et ses clefs sur le guéridon de l'antichambre. Tout cela est contradictoire, puéril, et violent. Enfin, c'est extrêmement curieux.

Après avoir, que j'imagine, tracé dans l'air une trajectoire sur laquelle un polytechnicien trouverait bien des choses à dire, je me vis allongé sur le refuge, devant une de ces fontaines étonnantes où, quelles que soient les rigueurs de la température, des sirènes de bronze se font arroser la poitrine nue par d'irrévencieux dauphins. Je n'étais point privé de connaissance, mais comme il me semblait que, régulièrement, je devais me trouver évanoui, je demeurai sur l'asphalte, étendu sans un geste. Et j'attendis qu'on vînt me relever avec les précautions d'usage, puisque j'avais un droit acquis à la sollicitude publique.

Ainsi fut fait par un arroseur municipal et par un monsieur fort aimable en qui je voulus voir une lumière de la Faculté, mais que je sus, plus tard, être un employé de l'enregistrement. L'un me prit la tête, l'autre les pieds, et ils se mirent à tirer en

sens contraire; opération d'une sombre vanité, mais qui me convainquit que je ne souffrais pas. Alors parut un agent cycliste, lequel tenait d'une main un petit carnet, et de l'autre un petit crayon :

— Laissez-le, dit-il impérieusement à mes sauveteurs; on attendra l'ambulance. Et surtout ne lui coupez pas les bottes, car ça fait gonfler les pieds...

L'arroseur et l'employé obéirent avec d'autant moins de difficulté que ni l'un ni l'autre n'avait songé le moins du monde à me couper quoi que ce fût. Cependant, le gardien de l'autorité se penchait vers mes lèvres avec son carnet et son crayon :

— Vous pouvez parler?

— Je crois bien que oui, répondis-je, docile.

— Qu'est-ce que vous avez de cassé?

— Vous seriez bien gentil de me le dire. Au moins, je serais fixé.

— Vous avez des papiers sur vous?

— Oui. Mais j'ai oublié mes clés et mon mouchoir...

— Ça ne fait rien. Donnez-moi vos nom et qualités.

J'eus conscience de la stupidité exceptionnelle de ce dialogue, et je résolus machinalement de le poursuivre en regardant la place de la Concorde, que je n'avais jamais vue dans cette perspective. A quelques mètres, j'aperçus ainsi la voiture qui m'avait tamponné. Deux autres agents cyclistes verbalisaient autour d'elle. Tandis qu'ils relevaient

des signes mystérieux sur les chapeaux de moyeux, le conducteur de l'automobile vint à moi, gesticulant et congestionné.

— Comment! fit-il avec une stupeur mêlée d'indignation. Comment! c'est vous!

Et je reconnus Tartarin.

— Ce n'est que moi, avouai-je, un peu honteux.

— Ça, c'est un comble!... Eh bien, mon vieux, pour un Parisien!... Je vous fais mon compliment!

Il battit son genou de sa casquette, pour disperser d'hypothétiques poussières, et aussi pour manifester sa fureur.

— Quoi? Voulez-vous qu'on ajoute la place de l'Étoile à celle de la Concorde pour que vous trouviez le moyen de vous fourrer ailleurs que sous les autos?

Y avait-il quelque chose de fondé dans ce reproche, ou était-ce le seul ton de Tartarin qui m'en imposait? Toujours est-il que je me sentis affreusement mélancolique et que, sans répondre, je continuai de fixer d'un œil vague l'instrument du délit près duquel les agents poursuivaient leurs investigations.

Dupont crut, selon toutes vraisemblances, que je m'intéressais à son coursier, car son regard suivit le mien et embrassa fort amoureusement le monstre mécanique. Il y eut un court silence. Après quoi, Joseph éprouva le besoin de répondre à la

question qu'il me supposait prêt à formuler. D'une voix radoucie :

— Soixante chevaux! me confia-t-il.

Je le remerciai de ce renseignement spontané. Sensible à ma politesse, il voulut bien continuer.

— Et très douce à conduire. Annibal pourrait se mettre au volant. Ce ne serait dangereux que pour les imbéciles de piétons. Car Annibal fait vite... Et il n'a que dix ans! Ah! ah!... la race!... Bonne race et bonne marque, voilà le secret de la vie!...

Il roula des yeux ennuyés, apercevant que l'arroseur et l'employé de l'enregistrement s'étaient multipliés; des badauds nombreux nous entouraient désormais en se posant mutuellement des questions qui témoignaient en ma faveur d'une sympathie extrême. On eût dit que tous étaient de ma famille, tant ils souhaitaient d'être renseignés d'une façon circonstanciée :

— Comment est-ce arrivé?

— J'ai pas vu, mais c'est l'auto qu'a crevé le type...

— Elle était sur sa droite?

— C'est de savoir. Monsieur, là-bas, est témoin.

— Moi aussi j'vas donner ma carte à l'agent. On en a assez des assassins! Faut en finir!

— Il respire encore?

— Vous parlez. Il a causé.

— Sans doute, il n'a que ses bras et jambes de fracturés.

— Ça serait la veine!

— Quand on est témoin, c'est vrai que le tribunal vous y paie votre journée à vingt francs?

— Des fois à vingt francs, des fois à quarante-cinq sous...

— A quarante-cinq sous!... On paie pourtant assez d'impôts! Moi, si fallait que je soye témoin, je le serais pour simplement la dignité du service à rendre, mais je crois que j'ai rien vu...

— Alors, bien sûr!...

— C'est-à-dire que j'ai vu sans voir... On n'a pas le temps, n'est-ce pas?

— Il allait à plus de 100 à l'heure. Il faudrait avoir des yeux et des yeux pour pouvoir y regarder dans ces conditions.

— Sûrement, qu'il faut favoriser le développement de la grande industrie française par excellence, et je suis le premier à parler énergiquement dans ce sens national et patriotique, mais il n'en est pas moins vrai qu'il importe aux pouvoirs publics d'enrayer la passion inconsidérée de quelques fous qui, comme l'écrivait encore dans mon journal... Chose... vous savez bien... celui qui fait les « Petits Billets » rigolos chaque matin...

— Ah! oui... son nom ne me revient pas à la langue, mais je sais qui vous voulez dire.

— Des fous, qu'il écrivait, des fous furieux, esquels terrorisent les populations même suburbaines.

— Et c'est la pure vérité. Y a pas!

— Pour moi, le blessé a des coutusions abdominables... Ça se voit à sa gueule. Ainsi, j'ai eu

un oncle, par alliance, qui n'avait pas eu un accident d'auto, mais qui avait des chevaux pour ses agricultures dans la Nièvre... Un jour qu'il s'était mis derrière son grand rouan...

Je ne pus entendre la fin de cette histoire, qui m'intéressait vivement, car les trois agents cyclistes, ayant abandonné la voiture, s'unissaient à présent pour écarter la foule.

— Voyez, — me dit Tartarin avec humeur, — dans quelle situation vous me mettez! Et moi qui devais déjeuner à Avallon!...

— Oui! fit un agent facétieux et sévère. C'est un déjeuner qui vous coûtera cher, mon gaillard. Vous êtes plutôt frais sur le procès-verbal!

Dupont, à n'en pas douter, estima que cette interpellation était dictée par la tendresse, car il s'efforça tout aussitôt de rassurer l'agent :

— Ne vous frappez pas. Ne vous frappez pas. Je suis assuré!

— Assuré d'un mois de prison, en tous cas! reprit le gardien spirituel.

Joseph se tourna vers moi, le regard effroyablement sévère :

— Vous entendez?...

J'entendais, oui, et même avec une certaine complaisance.

— Ah! vous pouvez vous vanter d'être un ami! rugit Tartarin.

Mais j'estimai que ma situation, sur l'asphalte

et près des sirènes, commençait à devenir un peu ridicule. Je réclamai l'ambulance sur un ton assez impatient.

— Si vous êtes si pressé que ça, me répondit un des agents, vexé, — vous auriez peut-être pu traverser la place un peu plus vite! Et vous seriez déjà à vos affaires.

Cette observation, qui me parut juste, me rappela du même coup que je n'étais pas un oisif. L'instant me parut venu, décemment, de me rendre un compte approximatif des conséquences de mon aventure. J'élevai un bras, qui ne résista pas à ma volonté, je pliai une jambe, qui se montra docile, je me mis sur mon séant, qui ne s'avéra pas trop douloureux. Évidemment, j'étais à peu près indemne.

— On pourrait, hasardai-je timidement, me mettre dans un vulgaire sapin?...

Tartarin eut un trait de génie :

— Dans ma soixante-chevaux! dit-il avec autorité, — dans ma soixante-chevaux!

Un murmure d'approbation courut dans la foule. J'opinai. Les agents aussi :

— Essayez voir! m'intima celui des trois qui avait le plus joli carnet.

On me prit sous les aisselles. Je me dressai sans autre souffrance qu'une courbature vraiment très supportable. Mais il me parut urgent de ne point trop désillusionner le peuple parisien qui avait les yeux sur moi. Et je m'appliquai à gémir en claudiquant vers l'automobile, soutenu par les gar-

diens de la paix. D'ailleurs, je pensais, avec un sentiment très doux, à ma future indemnité...

Quand je fus étendu sur les coussins, Tartarin fit un si beau démarrage qu'une ovation à peine réprimée partit de la foule.

Dupont eut un fier regard pour les agents cyclistes qui nous escortaient. Puis il se tourna légèrement vers moi. Et il insista :

— Vous allez voir cette souplesse!...

# XVI

Ce que c'est qu'une excellente Compagnie. — Vertiges et procédure. — Le retour à la sagesse. — Où s'impose la noble mansuétude de Tartarin. — Différence entre le caractère des « Seize » et celui des « Soixante ». — Dupont-Napoléon. — L'œuvre de la Libération des Routes Françaises. — Texte mémorable d'un discours dont vibreront éternellement les murailles de l'A.C.S. — Métaphore sublime à propos des Cyclistes et des Danaïdes. — Qu'on les supprime ! — Tartarin symbole de l'Avenir. — ...Et sa santé s'épand sur toute la Nature.

Non seulement Tartarin était assuré, mais il était assuré à une excellente Compagnie.

On qualifie « excellentes » les Compagnies dont les services administratifs sont assez solidement établis pour les soustraire dignement aux garanties inscrites dans leurs polices; une excellente Compagnie touche des primes, mais ne les restitue sous aucune forme : c'est ce qui lui permet de donner à ses actionnaires des dividendes considérables, d'exciter sans cesse la hausse de ses actions, et d'avoir, par conséquent, ce que l'on est convenu d'appeler une situation des plus sérieuses.

J'eus beau porter, en écharpe, pendant plus d'un mois, un bras remarquablement valide; me plaindre à tout venant de douleurs internes; afficher une grande tristesse en parlant de mon avenir; feindre en public des vertiges subits; faire constater et commenter tous ces phénomènes par des médecins amis, sur des bulletins fleuris de néologismes scientifiques et d'étymologies presque grecques; — j'eus beau mobiliser des avoués indifférents et des hommes d'affaires optimistes, j'en fus de mes « provisions ». L'excellente Compagnie de Tartarin se refusa froidement à me payer des dommages dont elle ne contestait même pas la légitimité, mais auxquels elle m'engageait paternellement à renoncer en m'exposant toutes les complications et toutes les longueurs de la procédure judiciaire en matière civile.

Elle finit par me convaincre, et, un beau matin, je jugeai que la sagesse était d'enlever mon écharpe, de supprimer mes vertiges, de chasser la douleur en un grand geste dédaigneux, et de reprendre, avec mes occupations, toute ma philosophie et toute ma gaîté.

Et je m'en fus, d'un pas léger, trouver Dupont Joseph, dont les journaux sportifs annonçaient la présence à Paris, au Palais d'Orsay.

Dupont Joseph, j'en dois convenir, me reçut sans aigreur. Au premier contact, un peu de sévérité dans le regard, voilà tout.

— Allons, fit-il en me tendant la main, je ne vous en veux plus, bougre d'entêté!

J'esquissai un signe de confusion qui signifiait : « C'est trop de bonne grâce! »

— Mais quelle brute et quel âne baté vous faites! ajouta-t-il sur un ton convaincu, par ailleurs assez doux. Vous vous flanquez sous ma soixante-chevaux, et ensuite vous ne trouvez rien de mieux à faire que des chichis. Ah! vous êtes bien tous les mêmes, au point de vue de la gourderie, de l'ignorance et de la mauvaise foi! Encore avez-vous moins d'excuse que les autres, vous qui faites de l'auto. Il est vrai que vous en faites sur une seize... Autant dire sur un cheval mécanique. Ce n'est pas la première fois que je note cette remarque : les individus qui font leurs épates sur des petits moteurs sont encore pis que les vulgaires pékins à pattes. De monter les côtes en piquant une sieste, ça leur fiche un caractère aigri qui trouve toujours moyen de se manifester contre les voitures d'attaque. Jolie engeance! Enfin, je vous dis que c'est fini. Moi, grâce à ma soixante, je n'ai pas de rancune.

Pour le prouver, il sonna le sommelier et m'offrit du vin de Madère. J'acceptai ce cordial comme la seule indemnité qui me reviendrait de mon accident, et aussi pour témoigner à mon interlocuteur que j'avais plutôt le caractère d'une soixante que celui d'une seize.

— Je vous en veux d'autant moins, continua Tartarin, que vous avez été pour moi l'occasion déterminante de m'attacher à une grande œuvre sociale. Oui!... Votre emboutissage — mon dix-

septième — m'a fait réfléchir une fois pour toutes, et j'ai décidé de consacrer ma vie, mes forces, mon intelligence, à une chose admirable!

Il inséra, machinalement, sa dextre entre les boutonnières de son gilet, et je reconnus l'attitude familière de Napoléon, qu'ont si éloquemment fixée l'image populaire, le théâtre, et les savantes études de M. Frédéric Masson.

— Vraiment? fis-je. Une œuvre sociale?... Une chose?...

— Admirable : l'*Œuvre de la libération des routes françaises.* Tout simplement!

J'eus honte de ne pas comprendre, tout à trac, ce que pouvait constituer la libération des routes françaises, et ce sentiment de pudeur m'excita à une approbation des plus vagues :

— Ah! ma foi!... En effet!

Tartarin me contemplait avec pitié.

— Vous dites : « Ah! ma foi!... En effet! » et vous ne savez rien. Toujours le principe du temps à perdre, le principe des dix canards à la jante. Enfant, écoutez-moi, au lieu de pousser des exclamations dépourvues de sens. Écoutez-moi!... Et si vous avez un bloc-notes, écrivez. Je vous permets de m'interviewer. Car le moment est venu de lancer l'affaire. Je vous en f... la primeur, et en quatrième accélérée! Ouvrez les gaz : je parle!

Il retira sa main du gilet, estimant en fin de compte qu'on s'explique mieux en s'aidant du geste :

— Puisque vous n'avez pas de bloc-notes, voici

du papier et un bout de crayon... Nous y sommes!... Comme moi, comme tous ceux qui ont le sentiment de la vie moderne à un certain degré, vous avez fui les villes enfumées pour aller demander aux belles routes françaises... aux belles routes françaises...

Tartarin hésita et se tâta le front. Je démêlai ainsi qu'il avait appris par cœur les termes de cette conversation impromptue.

— ... aux belles routes françaises... l'air pur de la Patrie et ses grands horizons. Or, qu'avez-vous, au cours de ces magnifiques randonnées, remarqué sans cesse avec une stupeur non exempte d'indignation? C'est que les belles routes françaises ne sont pas libres, et qu'elles succombent même sous le poids mort de tous les errements et de tous les esclavages du passé!

— Applaudissements!... interrompis-je d'instinct.

Dupont Joseph sourit avec modestie et remarqua :

— En effet, c'est là que l'A.C.S. m'a tout d'abord ovationné.

Il se repassa la main sur les sourcils et les tempes :

— Que voyons-nous, en effet, sur les belles routes françaises? Des parasites, des parasites, et encore des parasites!... A chaque tour de roue, c'est un nouvel obstacle qui surgit. Tous les êtres et toutes les choses inutiles semblent s'être donné rendez-vous dans un malin plaisir et dans une détestable

intention pour mettre un frein à l'essor du progrès. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astrag... Pardon!... Ce ne sont, dis-je, que piétons, ce ne sont que vandales! Tantôt un facteur gagne à pied le prochain hameau, tantôt un charretier conduit son attelage vers des villes où, à ce train-là, — remarquez-le bien! — il n'arrivera jamais! Tantôt une diligence scandaleusement hippomobile barre le virage comme un défi dressé devant l'avenir, tantôt encore des cyclistes époumonnés semblent pédaler vainement sur la roue des Danaïdes des temps révolus... Applaudiss...

— Je l'avais mis. J'avais mis « *sic* » et « applaudissements ».

— C'est là, en effet, que l'A.C.S. m'ovationna pour la deuxième fois. Plus loin, messieurs... pardon!... mon cher ami, plus loin, ce sont des poules, des oies et autres volailles qui semblent nous crier : « Ne croyez pas à l'aliment chimique! Ne croyez pas à la science, ne croyez pas à l'automobile qui résume en elle tous les efforts des générations nouvelles! » Et tout cela, piétons, cyclistes, diligences, charrettes et volailles, tout cela toujours dans nos radiateurs, tout cela sous nos roues ailées!... Eh bien! c'en est assez! Il est temps encore de sauver notre grande, notre unique industrie française!... Mais, prenez-y garde! Demain, il serait trop tard!... Nous n'aurions plus qu'à faire marche arrière, et à retourner sombrement vers les ténèbres du moyen âge! Il appartient aux pouvoirs publics d'empêcher qu'un tel crime social soit commis à la face

de l'univers, et c'est vers eux que nous jetons notre appel tout à la fois menaçant et désespéré!

— Applaudissements!

— Prolongés, — précisa Tartarin.

Et il se tut.

J'attendais.

— Voulez-vous encore un madère? demanda le tribun, intrigué par mon silence.

— Du tout, du tout. Je veux la suite.

— Quelle suite?

— La suite de votre profession de foi!

Il me fixa, dans une stupéfaction profonde.

— Mais c'est fini!

— Fini?... Comment, fini!... Il appartient, dites-vous, aux pouvoirs publics...

— Bien sûr!

— Comment? Par quels moyens?... Tout est là!

Tartarin leva les bras au ciel avec lassitude :

— Vous êtes donc devenu tout à fait gâteux, depuis que je vous ai froissé les côtes?... Les moyens!... Les moyens!... Mais ils s'indiquent!... Il n'y en a pas vingt mille! Interdire nos belles routes françaises à tout ce qui ne se déplace pas par l'énergie d'un quatre-cylindres! Enfin, libérer la route! la li-bé-rer!

— Évidemment... Mais cependant... Voyons, les cyclistes, les piétons, les diligences... les...

— Qu'on les supprime!... Pas de sentiment, quand l'avenir est en jeu!... Il faut supprimer tout ce qui fait pièce au progrès humain, tout ce qui retarde l'apothéose!

— Et ne pas « pédaler vainement sur la roue des Danaïdes des temps révolus... » J'entends bien, mon doux Tartarin. Toutefois, la suppression que vous souhaitez me paraît bien difficile!...

— Vous croyez?

Une ombre de perplexité passa dans les vives prunelles du savant.

— Alors, au moins, qu'on crée de nouvelles routes pour *eux!* trancha-t-il. Cela, vous ne me direz pas que c'est très compliqué. En Orient, on a bien construit des asiles pour les lépreux.

Cette fois, j'étais vaincu. Que répondre à un argument de cette force? Je m'inclinai devant l'Avenir symbolisé par Tartarin, et je pris congé.

Longtemps, longtemps, — cet aveu me soit pardonné! — je crus bien que je retrouverais mon héros, un beau matin, dans les allées de quelque splendide établissement propice au repos cérébral, Villejuif, Charenton ou Pierrefeu.

Je me suis trompé grossièrement. Dupont Joseph vient d'être fait commandeur du Mérite agricole, son *Œuvre de la libération des routes françaises* fait du chemin en quatrième de plus en plus accélérée, et les départements respectueux le voient passer, comme les Dieux de l'Olympe, dans un beau nuage d'or. Il épand, à la volée, sa poussière scientifique sur l'humilité des moissons..

# COMMENTAIRES

## SUR LA VIE AUTOMOBILE AU DÉBUT DU XX$^{e}$ SIÈCLE

MÊLÉS DE QUELQUES TARTARINADES SIGNIFICATIVES
ET DE CONSEILS
DICTÉS PAR L'EXPÉRIENCE AUTANT QUE PAR LE SENS COMMUN

# I

**Étonnante influence de l'automobile sur la peinture moderne,**
ou variations sur le violon d'Ingres.

Vous imaginez peut-être, — et je ne saurais vous en vouloir, car je fus longtemps à imaginer comme vous — que l'automobile s'est bornée à modifier l'aspect de nos routes nationales, à faire pousser quelques salles de bain dans nos vieilles hôtelleries nationales, et à déprimer la conscience professionnelle de nos juges de paix nationaux. Si vous n'imaginez que cela, vous êtes bien bon.

L'automobile a creusé, dans la vie contemporaine, des sillons plus profonds et plus étranges. Elle a tourné des caractères, détourné des destins, retourné des vocations. Elle paraît s'amuser à changer, comme on dit, la face des choses. Pour moi, je la soupçonne fortement de se payer la tête de ce vieux monde civilisé. Elle emploie l'ironie à haute dose, et prétend voir jusqu'où

peut nous mener l'amour combiné des engrenages et de la vitesse. Seul, l'avenir nous révélera le prix de cet enseignement sardonique.

Des exemples :

Vous vous rappelez sans doute les toiles remarquables de mon ami Suburley, le célèbre paysagiste? Ou plutôt non, vous n'en avez nul souvenir. Car, depuis quatre ans, Suburley n'expose plus, ne peint plus, ne fait plus parler de lui. Et nulle célébrité parisienne ne résiste à un oubli de quatre ans.

Pour justifier, pour expliquer, tout au moins, cette longue inaction, on a dit que Suburley était tombé malade. C'est inexact. Suburley n'est pas tombé malade. Il est tombé chauffeur.

Le désastre s'est annoncé le 17 avril 1904 : ce jour-là, vers cinq heures du soir, Suburley fut mis en rapport avec un marchand d'automobiles rongé par la passion du tableau, et grand collectionneur devant l'Éternel. A six heures moins dix, c'était fait : le marchand avait un *Crépuscule en Sologne* de plus, et un châssis seize-vingt-chevaux de moins. L'échange s'était effectué sans douleur.

Un mois après, Suburley se sentait envahi par l'irrésistible instinct de la mécanique; ses brosses empâtées de couleur se durcissaient dans une immobilité définitive, et sur ses chevalets traînaient des revues spéciales illustrées de schémas et de « coupes verticales et horizontales montrant le fonctionnement... », le fonctionnement de toutes sortes d'objets automobiles.

Il est bien certain que si Suburley n'était pas un inventeur devenu peintre par distraction du sort, il pourrait fort bien posséder une seize-vingt-chevaux, et même une limousine 120 HP, tout en continuant à brosser des sites inouïs, pleins d'air et d'émotion. Sa limousine serait même là fort à point pour le transporter, avec tout ce qu'il faut pour peindre, devant la grande nature, et pour lui permettre d'observer sincèrement comment celle-ci se comporte et se colore aux diverses heures du jour, au lieu de faire des *Routes provençales à midi*, d'après des cartes postales, dans un atelier exposé à la lumière du Nord et baigné d'un ciel de la Toussaint.

Mais Suburley, qui achète une nouvelle voiture tous les six mois, n'a pas assez de vingt-quatre semaines pour mettre au point ce maudit et délicieux instrument.

Lorsqu'il monte dessus pour la première fois, il devient inquiet, songeur, et, après deux ou trois heures de folle allure et de sombre silence, il décide : « Ça va, ça va... Mais ça ne donne pas ce que ça doit donner. »

Le lendemain, dès l'aube, il s'attaque au carburateur, alèse le gicleur, le bouche, l'allonge, le raccourcit, agrandit les volets d'air additionnels, les masque, change leur forme et leur situation, affuble la soupape automatique d'un resssort beaucoup plus fort, puis beaucoup plus faible, la commande mécaniquement par un levier à sonnette; ajoute des tringles, des secteurs, des ressorts de

rappel, des manettes, Et, dès lors, non seulement « ça ne donne plus ce que ça doit donner », mais ça ne donne même plus, et de loin, ce que ça donnait.

Suburley médite et conclut : « Le moteur est mal réglé. »

Fier et patient, il tombe à clef que veux-tu sur la distribution : une dent de plus ici, là une dent de moins; beaucoup plus d'avance à l'échappement; le moment d'ouverture des soupapes d'aspiration à 5 degrés seulement : la cylindrée, Monsieur, sera plus complète; et quant à la magnéto, nous allons bien voir!

On voit. Ça ne donne plus du tout. Le moteur éternue, cogne, pousse des cris affreux. Le moteur fait mille choses bruyantes et vaines; il renonce à la seule qui vaudrait : tirer la voiture.

C'est la crise. Suburley, à cet instant, souffre d'innomables affres. La nuit, il a des insomnies ou des cauchemars. Le jour, il se plonge, les yeux hagards et le poil hérissé, dans des ouvrages techniques. Il erre, irritable et profond, de sa bibliothèque à sa remise, couvre son valet de chambre d'injures excessives, et flanque sa cuisinière à la porte.

Enfin, pâli par le reflet des aubes, maigri mais stoïque, il reprend l'étau, les pinces à gaz, les clefs-fourche et les limes. De jour en jour — le garage voisin aidant — les tringles, les leviers à sonnette et les ficelles sont éliminés de dessous le capot; les engrenages de distribution se remordent à leur repère, le carburateur reprend sa forme ori-

ginelle, et la voiture, après avoir poussé quelques soupirs de soulagement, se remet à monter les côtes.

Alors Suburley, tout à fait dégoûté, la vend.

Le jeune mécanicien de Suburley, depuis quatre ans, assistait, impuissant, à ces phases douloureuses. Au commencement, il avait esquissé des gestes de révolte et proféré des mots de protestation. Mais, les yeux dans les yeux, Suburley, un matin, lui avait dit, d'une voix si décidée et sur un ton si terrible : « Vous, flanquez-moi la paix! » qu'il avait jugé sage de la lui flanquer effectivement, sans discussion nouvelle.

Il s'était borné à toucher ses appointements. Moyennant quoi, il tolérait que Suburley se débrouillât tout seul à la remise, et se livrât, sur ses voitures, aux pires exactions.

Certain jour, cependant, Suburley, moins obsédé que d'habitude par les problèmes de la carburation, crut bon de lui demander :

— Mais enfin, Honoré, à quoi passez-vous vos journées?... Oui, depuis tant de mois succédant à d'autres mois, à quoi passez-vous vos journées?

— Ah! Monsieur, répondit Honoré, en passant ses doigts devenus fuselés dans sa chevelure devenue longue, ah! Monsieur, si vous saviez!... J'ai trouvé ma vie, moi!

Suburley grommela :

— Ça doit être du propre! L'alcoolisme ou les femmes!

Mais le mécanicien se contenta de hausser doucement les épaules, et de sourire sans aigreur. Si bien que son maître, décontenancé, songea :

— Le cachottier! Il invente un appareil d'allumage, ou un changement de vitesse basé sur un principe nouveau!

Et, intrigué soudain, il décida de surprendre Honoré dans sa mansarde.

— Or, quand j'entrai, me dit-il, savez-vous ce que je vis?... Aux murs, des académies, des natures mortes, et même des marines... Sur des escabeaux, mes boîtes, mes tubes, mes brosses... Dans le coin, à gauche, un petit modèle à peau rose qui posait une *Nymphe effrayée*... Et devant un chevalet, sous le vasistas, mon Honoré, qui peignait avec délire! Et le comble, c'est que sa machine n'était pas maladroite du tout, très franche, bien en chair, d'une pâte riche, avec des accrochages de lumière tout à fait amusants... Croyez-vous? Non! mais, croyez-vous?...

## II

**Douze ans, comme cela passe ! — Une époque où l'on avait encore des convictions. — Nous avons vaincu les plus affreuses résistances. — Mais j'ai le souvenir d'un sage, complaisant et illuminé, qui m'a causé bien des surprises.**

En vérité, on vieillit à vue d'œil. Je suis un peu inquiet et un peu honteux quand je m'avoue que c'est en 1895 que je commençai à me livrer convulsivement aux délices de l'automobile. En 1895 ! Et cela paraît hier ! Et cela fait, il me semble, un bon bout d'environ douze ans !

L'adverbe « convulsivement » que je viens d'employer m'enchante, encore que ce soit un adverbe. Il est d'une rare précision. Les délices de l'automobile, vers 1895, étaient en effet des plus convulsives. On ne rencontrait pas, sur la route, une voiture fièrement privée de ses chevaux, sans apercevoir sous elle un homme couché sur le dos, une jambe en chien de fusil, l'autre jambe agitée de mouvements épileptiques. C'était l'heureux propriétaire de l'engin.

Nous étions peu nombreux à connaître ce bonheur-là. Et nous en étions dépités. Les Français éprouvent beaucoup de répugnance à se singulariser; par goût de l'ordre, par instinct de l'harmonie, ils aiment à faire partie des majorités. Et d'ailleurs, nous sommes bons, nous sommes, au fond, d'une grande bonté. Nous souhaitons à notre prochain les biens dont nous jouissons nous-mêmes. Notre altruisme est plus pudique qu'éclatant, mais il est profond et distingué.

Aussi, employions-nous les rares heures de loisir que nous laissait notre voiture, à nous déchaîner dans une propagande effrénée. Personnellement, mon prosélytisme ne connaissait point de bornes. Jamais je n'ai menti avec autant de sincère conviction, de loyale impudence, et d'ardent cynisme, qu'à cette époque bénie. Je n'arriverais plus, aujourd'hui, à mentir ainsi. Il est vrai — revenons-y, puisque, depuis le début de ce chapitre, tout le monde le sait — il est vrai que j'ai douze ans de plus. Et l'on meurt, mais on ne ment pas à tout âge. Et cette constatation est lourde de mélancolie.

***

Donc, j'avais abandonné tous les sujets de conversation, et notamment ceux qui incitent à la littérature, pour parler d'automobile et d'automobilisme. J'accrochais mes amis par un bouton de leur vêtement, et, les yeux dans les yeux, la parole enflammée, je leur disais des choses qui commençaient par les étonner et qui finissaient

par les lasser. Mais j'y mettais un feu si évangélique, une si religieuse volonté de convaincre, que je devais être bien intéressant, et inspirer autant de respect que je dégageais d'ennui.

On me résistait cependant à outrance; j'avais beau jurer « qu'on conduisait *ça* en gants blancs », qu'on allait de Paris à Lyon dans la journée, sans fatigue, les yeux pleins de rêve, et que « ça ne coûtait presque rien, que c'était même une très grande économie sur le prix du chemin de fer », je me heurtais à des scepticismes écœurants. Mes discours achevés, ma voix sombrée, mes centres nerveux épuisés, j'entendais régulièrement balbutier ces mots d'une insensibilité inouïe : « Tout ça, c'est très bien... Mais les pannes? » Et les prunelles candides, j'avais beau m'écrier avec un accent de profonde stupeur : « Quelles pannes?... Qu'est-ce que c'est que ça, les pannes? », mes interlocuteurs, du reste un peu fatigués, s'éloignaient avec des regards méfiants, des sourires incrédules, et d'imbéciles hochements de tête.

Et quand je me retrouvais sur la route et sous ma voiture, je continuais d'être horriblement seul, parmi des piétons, des cyclistes, des cavaliers, seul à déguster ces joies que, dans ma sombre bienveillance qui s'étendait à toute la nature, j'aurais tant voulu voir partagées.

***

Disons-le tout de suite, des multiples humains que j'ai obsédés aux alentours de l'an 1895 — et

qui me parurent alors incurablement butés à la routine, — la presque totalité s'est, petit à petit, enivrée de vitesse. Dans la succession des printemps j'ai distillé le plaisir sauvage de voir ces rebelles faiblir d'abord devant la timide voiturette, pour arriver, de cylindre en cylindre, à des trente et des cinquante chevaux. Ils souffrent, ils se hérissent dans la contemplation de leurs pneus arrière, ils discutent avec une avarice repoussante les notes de réparations, mais ils sont passionnés. Je suis bien vengé.

Un seul, dès la première heure, voulut bien m'écouter avec une fièvre éperdue, ne pas mettre en suspicion la vérité de mes mensonges, et me témoigner, par l'attitude, par le geste, par la voix, que je ne lui en dirais jamais trop... Il était insatiable. Il voulait plus de détails encore. Il disait toujours : « Oui! oui!... C'est certain!... Ah! parbleu!... Voilà la joie de vivre!... Voilà l'avenir!... » Et chaque fois que je le quittais, j'avais le droit de penser : « C'est une bonne recrue. Demain, je le verrai au volant! »

Le lendemain, je le retrouvais plus convaincu que la veille, mais pas au volant... Il me donnait raison, vantait l'automobilisme, et n'avait pas d'automobile. Mais comme c'était une volonté résolue, une âme pathétique et un homme très riche, j'étais bien sûr qu'il serait vite des nôtres.

Pourtant les années s'écoulèrent. Il ne cessait d'être décidé. Il ne cessait aussi de faire de la marche, par hygiène.

Il me confessait :

— Je vais traiter, je crois, pour l'achat d'une X. J'ai un peu traîné, car il y a trop de confusion dans les systèmes. On ne sait pas où fixer son choix. Les constructeurs n'ont pas fait toutes leurs preuves.

Un peu plus tard, il me glissait, avec un clignement de paupières significatif :

— C'est une Y que je vais acheter. Il paraît que c'est supérieur. N'est-ce pas, il faut se tâter. Nous en sommes encore à la période des essais.

Nous parvînmes ainsi en 1908. Avant-hier, mon ami m'aborda :

— Eh bien, lui dis-je, non sans ironie, et cette auto? Finirez-vous par l'avoir?

Son regard se noya dans d'intimes pensées :

— Ma foi, me répondit-il, toutes les marques maintenant sont excellentes. On ne sait plus à quel saint se vouer. Pour un homme de progrès comme moi, ça manque vraiment d'imprévu. Mon enthousiasme s'est usé dans les victoires trop faciles que nous avons remportées sur les détracteurs de la locomotion nouvelle. Ce que je guette, c'est le premier dirigeable pratique. Vous me verrez au gouvernail l'un de ces jours, allez!

Et, ce disant, la figure de ce sage se mit à resplendir d'une grande et noble passion contenue.

# III

Du choix d'une carrière infiniment libérale. — Apparition d'un bon jeune homme. — En taquinant les Muses, on sourit à l'Automobile. — Un conseil avisé sur la manière de traiter les fous. — Toutes réflexions faites, l'Automobile a dit : « Laissez venir à moi les petits ratés ». — Mais un archet s'efforcerait en vain de tirer des sons d'un moteur.

Jadis, au bon temps, quand un humain s'était, par expérience ou par raisonnement, dégoûté de toutes les situations sociales, il se qualifiait orgueilleusement « journaliste » et réclamait à tout venant une chaleureuse recommandation pour le directeur de telle ou telle gazette, afin d'y exercer, de préférence, les fonctions de courriériste théâtral. C'était l'époque où la jeunesse des écoles et des épiceries se faisait du journalisme une conception ineffable : devenir journaliste, c'était entrer comme chez soi dans les coulisses des théâtres, obtenir d'un signe les plus douces faveurs, se lever tard, et avoir un coupe-file.

On en revint assez vite. Le journalisme s'embourgeoisa. On y vit des gens rangés qui peinaient comme

des tâcherons pour gagner d'humbles espèces. Alors, on décida de se faire courtier d'assurances. Ceci consistait, en principe, à détenir un « portefeuille » et à toucher des « primes ». Mais il s'avéra, à l'usage, que tout cela était encore assez fatigant. Le portefeuille était aussi rare et aussi convoité dans les assurances qu'au Palais-Bourbon; il fallait même l'acheter si on n'avait un bon oncle pour vous le léguer après décès. Et quant aux « primes », elles ne venaient pas toutes seules, les mâtines!

Heureusement, l'automobilisme survint. Et on décida de « se mettre dans l'automobile ». Il ne s'agit, ici, que d'empoigner le volant de quelque quarante-chevaux, de causer carburateurs, et de faire fortune en s'intéressant à un sport tout à fait agréable. C'est une façon de comprendre la vie qui n'est, après tout, pas si bête.

***

Il n'est donc pas de semaine où je ne me trouve face à face, tantôt avec un jeune homme, tantôt avec un homme encore jeune, qui s'est introduit chez moi par effraction, en s'aidant d'une lettre d'un ami commun, outil beaucoup plus efficace et plus moderne que la pince-monseigneur.

Le visiteur est souriant. On voit qu'il aime la vie et qu'il en espère tout. Il est sûr de son affaire. Et, dans un silence à peine grave, il déballe un rouleau qu'il avait sous le bras. Ce sont cinq actes, dans le genre de *Cyrano*. Ils sont en vers, ou pourraient y

être mis. Avèc quelques modifications, on en ferait un vaudeville, si le vaudeville est en ce moment plus demandé. Car, au fond, c'est très « rigolo ». Je suis prié de ne pas m'en étonner : quoi de plus « rigolo » que *Phèdre?*

Évidemment. Que mon interlocuteur se rassure, je ne m'étonne plus de rien. Mais je l'engage à ne pas s'obstiner dans ses projets inouïs : le théâtre est encombré par les banquiers, par les femmes du monde, et même par les auteurs dramatiques.

Ah?... En vérité? Eh bien, le jeune homme en prend aisément son parti. Son indulgence va jusqu'à la bonté. Il daigne ne pas m'en vouloir de la déception que je lui ai réservée. Mais, en revanche, il entend que, « vu mes relations », je lui procure immédiatement une bonne place dans l'automobile. Ça lui suffira. Ha! ha! là, pas d'objection à lui faire, n'est-ce pas? Il n'a pas de prétention, il ne demande que des choses raïsonnables, vingt-cinq ou trente louis par mois, de l'indépendance, et ceci « dans une maison où il y a de l'avenir ». Prière de le faire entrer en fonction demain. Il lui faut sa situation tout de suite. Une bonne amie avide vient de lui croquer son petit bout de patrimoine; il a fait aussi d'imprudentes spéculations commerciales. Ainsi vaincu au jeu de l'amour et du bazar, il va se refaire à celui des paliers et des coussinets.

***

Jamais, jamais, jamais, je ne discute avec le jeune homme. Je lui jure sur ma vie que je vais lui

trouver ça; je le reconduis avec des saluts obséquieux, et je continue avec résignation mon article interrompu. Car le directeur d'un important asile d'aliénés m'a dit un jour : « Les fous, ce sont au fond d'excellentes natures; on en fait ce qu'on veut, il suffit de ne pas les contrarier. » Pensez-vous donc que je vais contrarier le jeune homme, pour le seul plaisir de paraître plus malin que lui?

Au demeurant, cet enfant plus ou moins mûr patauge-t-il dans une telle erreur qu'il me soit permis de le détromper au nom de la Vérité, une et indivisible? Ne suis-je pas obligé de reconnaître que tous les jours nous rencontrons, au coin d'une automobile, des gens qu'on aurait tout aussi bien pu rencontrer au coin d'un bois? Et d'autres encore que nous connûmes explorateurs, équilibristes, architectes, dames de chez Maxim's, jeunes premiers comiques?

Toutes réflexions faites, le jeune homme n'est pas si impudent. L'automobile a des entrées latérales accueillantes et nombreuses. Et tout mène à elle, à condition de sortir de quelque chose. Je n'en veux pour preuve qu'un souvenir dont je puis garantir l'exactitude et la fraîcheur : il est d'hier.

Vers minuit, des amis obligeants m'avaient offert de me reconduire chez moi dans leur limousine.

De quoi parler, dans une limousine, sinon de cette limousine?

— Nous en sommes ravis. Une voiture délicieuse. Par exemple, nous avons eu bien des ennuis avec les chauffeurs! Mais je crois que nous serons

contents de celui-ci. Il a pris son service ce matin et il nous a paru tout de suite que c'était un garçon doux, prudent, et d'excellent caractère. Il fredonne tout le temps.

A cette seconde précise, le moteur, lui, cessa brusquement de fredonner. Et nous restâmes en panne au beau milieu de la place de la Concorde, près de l'Obélisque raide et indifférent. Après vingt minutes d'attente, nous décidâmes de mettre pied à terre. Le chauffeur, de temps en temps, tournait la manivelle, puis il s'accoudait sur le nid d'abeilles, et réfléchissait profondément.

— Vous ne feriez peut-être pas mal, hasardai-je, d'enlever le capot et de voir... Vous avez là des phares Alpha et de l'acétylène dissous B.R.C., le rêve! Allumez. Vous y verrez comme en plein jour, avec cela.

— J'y verrai quoi? fit-il avec humeur. Ce que je vois, c'est que vous ignorez toutes les complications et toutes les saloperies qu'il y a là-dessous! C'est à n'y rien comprendre!

— Visitez au moins votre allumage. Quelle magnéto avez-vous? A rupture, ou directe?

— Qu'est-ce que j'en sais! Et qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

— Ça me fait, répondis-je, piqué, que vous n'avez pas l'air de connaître à fond votre métier!

Il se planta devant moi, révolté, tremblant de fureur :

— Moi! je ne sais pas mon métier!... Elle est un peu forte, celle-là... Et de quel droit, s'il vous plaît,

osez-vous prétendre que je ne connais pas mon métier?... Savez-vous seulement ce que c'est, mon métier?

— Dame, on dirait tout de même que c'est celui de chauffeur?

— Non, monsieur!... Vous parlez trop vite et pour ne rien dire!... De mon métier, monsieur, je suis violoniste!... J'ai eu mon premier prix, Monsieur!... Et sachez que, si je fais le chauffeur, c'est simplement pour gagner ma vie!

## IV

Rapides méditations sur la Vertu. — Un chauffeur glacé. — Ses records de consommation. — Où la pureté mène au désastre. — Fâcheuse mais loyale conclusion du commentateur.

D'illustres exemples m'ont assez confirmé que la littérature est un sacerdoce pour que je ne vienne pas ici donner le mauvais enseignement à des lecteurs innocents comme l'athlète qui vient de naître ; mais un irrésistible amour de la vérité m'oblige cependant à en faire la confidence : il n'est presque pas de jour où je ne trouve, dans l'observation nonchalante de la vie, de quoi me consoler largement de n'être pas trop vertueux. Ces constatations, agaçantes au point de vue moral, sont assez agréables au point de vue philosophique. Elles donnent une grande valeur à toutes sortes de principes réputés condamnables et proclament la force de bien des faiblesses. Il s'avère ainsi que rien n'est absolu, et le triste pécheur peut redresser la tête en prenant conscience qu'il n'est pas tout à fait écrasé par l'erreur, qu'il porte même en lui sa part de

sagesse. Mais ne poussons pas plus loin ces abstractions, et entrons, comme disait élégamment mon professeur de rhétorique, dans le vif.

J'ai un ami, un ami sûr.

Il s'appelle Jacob Tressenpail, d'un nom qui, toutes réflexions faites, en vaut un autre. Il est encore jeune. Fortuné. Tout ce qu'il y a de plus sportif. Enfin le trait essentiel de son caractère est une vertu sordide.

On est entraîné vers la vertu, comme on est entraîné vers la dissipation, par des circonstances secondaires. La circonstance qui fit de Tressenpail un homme outrageusement vertueux fut son penchant immodéré pour l'économie. Dès son plus tendre âge, mon ami discerna que les vices les plus normaux imposent une certaine prodigalité, tandis que la vertu fait les consciences, et les coffres, forts. A la rigueur, il se fût contenté d'une conscience moyenne, mais il tenait à un coffre puissant, tapissé de titres de rente et meublé d'or.

***

Une passion cependant le guettait : l'automobilisme. Les plus intrépides, les plus laconiens s'y abandonnent, et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend pas les chefs de rayons.

Du temps qu'il faisait de la bicyclette, Tressenpail demandait parfois, dans les colonnes de *La Revue du Touring Club*, « un compagnon bien entraîné pour voyager en Savoie ». En possession de sa première voiturette, il se souvint de ce système

qui lui avait acquis des relations charmantes et désintéressées. Seulement il jugea nécessaire de la perfectionner un peu : « Propriétaire excellente voiturette demande compagnon pour voyager dans les Alpes, à frais communs. »

— Cela n'a l'air de rien, me disait-il. Et c'est un grand progrès accompli dans le sens de la consommation... Je ne dépense ainsi, pour ma part, que quatre litres aux cent kilomètres. Il me semble bien que c'est un record.

Petit à petit, l'expérience aidant, il arriva même à battre ce record, en apportant à son système encore un perfectionnement nouveau. Nouveau et cependant des plus simples, comme tous les vrais perfectionnements en matière automobile. Voici : Tressenpail acceptait, et même s'imposait spontanément les fonctions de trésorier du voyage. Chaque fois qu'il achetait huit litres d'essence, il en portait dix au compte. Son compagnon en payait donc cinq. Et Jacob arrivait ainsi à ne dépenser que trois litres aux cent kilomètres, ce qui est évidemment tout à fait remarquable.

De la voiturette six chevaux, mon ami passa, comme il convient, à la légère quatre-cylindres douze-seize, puis à la vigoureuse coursière vingt-quatre-chevaux. Ce dernier avatar exigea un libellé plus précis encore de son annonce traditionnelle : « Propriétaire merveilleuse soixante-chevaux, deux baquets pointe course, demande compagnon pour Tour de France. Frais communs et assez considérables. »

Cette fois, il était inquiet. Si piriformes soient-ils, les humains susceptibles de partager les frais « assez considérables » d'une pareille aventure ont généralement le bon sens de posséder une automobile à eux. Et Tressenpail voyait avec angoisse venir l'heure où le recordman de la consommation remplirait sans aide le réservoir à pression des Danaïdes. Quelle douleur pour son portefeuille hermétique! Sans compter les blessures d'orgueil, lesquelles (il est vrai) sont toujours guérissables.

Mais la vertu ne laisse jamais que d'être récompensée. L'annonce avait à peine paru qu'une lettre mettait fin aux cruelles perplexités de Tressenpail. Il répondait par courrier. Et, au jour dit, le compagnon se présentait, avec sa valise, son cache-poussière et ses lunettes.

***

Les cheveux de mon ami se hérissèrent. Car le compagnon était une femme.

Oui. Une femme. Une femme entre deux âges, comme beaucoup de Parisiennes renommées. Une 24-40 ans. Très jolie, du reste. Et élégante. Et finement parfumée.

Remis de son émoi, Jacob la scruta d'un œil sévère :

— Je suis désolé, Madame, de ce malentendu choquant. Je suis un sportsman, un homme sérieux, et mon annonce ne masquait aucune intention de... de... de ce genre.

— De quel genre? fit l'intruse avec hauteur.

A son tour elle fixa Tressenpail :

— Si vous vous imaginez, articula-t-elle avec un souverain mépris, que je fonderais des projets répréhensibles sur un personnage comme vous!...

L'expression de ce dédain et le mot « personnage » vexèrent Jacob, mais commencèrent de le rassurer.

— Je suis un compagnon de voyage, monsieur. Je n'ai pas de sexe. Je vous prie d'apaiser vos émois injurieux. Et voici mille francs, en compte sur nos premiers frais. Partons-nous?

On partit. Le billet de mille francs, mieux encore que la dignité de la passagère, avait apaisé les émois injurieux de mon ami.

— Voilà, pensait-il, comme je comprends la femme! La camarade, la bonne camarade!

Les huit premiers jours de randonnée furent parfaits. La bonne camarade était décidément un charmant homme, simple, d'humeur égale, et d'une confiance absolue à l'égard du trésorier. Tressenpail était ravi. On avait fait les zigzags les plus fantaisistes parmi les châteaux de la Loire, l'Anjou, le Nivernais et le Morvan. Il fut décidé, à Dijon, qu'on ferait une halte de vingt-quatre heures.

— Il ne doit plus rester un écu des mille francs. C'est le moment d'une nouvelle provision. Tantôt nous réglerons nos comptes.

— Oh! rien ne presse! affirma Tressenpail.

Et il alla contempler les tombeaux des ducs de Bourgogne. Puis il visita la ville et faillit acheter

des cartes postales. Mais il réfléchit qu'il faudrait les timbrer pour les faire parvenir à destination, et ne crut pas devoir, même éphémèrement, subsidier une administration que l'Europe ne nous envie guère.

***

Comme il rentrait à l'hôtel, il fut arrêté par le portier.

— L'ami de Monsieur est arrivé. Monsieur ne l'a pas rencontré?

— Quel ami?

— L'ami que Monsieur attendait.

— Moi? Je n'attendais aucun ami. Vous faites erreur, mon garçon.

— Non, non, je ne fais pas erreur. Monsieur attendait un ami. La preuve, c'est que cet ami est arrivé et qu'il est parti, avec Madame, sur l'automobile, chercher Monsieur dans la ville.

Tressenpail se sentit les os pénétrés d'un grand froid. Il fit sur lui-même deux ou trois tours, puis se mit à courir vers le prochain poste de police. Il demanda le commissaire. Le commissaire, homme doux et peu banal, était absent, mais il allait revenir. En ses loisirs pasteur du culte anglican, il était occupé, au temple, à célébrer un mariage.

Au bout d'une heure, on le vit apparaître. Tressenpail lui bégaya le récit de la catastrophe. Aux derniers mots, le magistrat se leva, et, d'une voix grave :

— Il est hors de doute, dit-il, que votre automo-

bile, volée par cette créature de perdition avec l'aide d'un complice qu'il vaut mieux ne pas qualifier, est en train de commettre des excès de vitesse, Dieu sait sur quelles routes lointaines! Eh bien, mon enfant, que ceci vous serve de leçon. Ne vous munissez plus à l'avenir de ces engins meurtriers, et tâchez aussi d'acquérir des mœurs austères.

A ces mots du pasteur, Tressenpail fut pris d'une crise furieuse. Sur quoi le commissaire le fit enfermer au violon.

L'histoire s'arrête là. Elle n'a pas d'épilogue, car on n'entendit plus jamais parler de l'automobile, ni de ses audacieux pilotes.

Mais on aurait tort de m'objecter qu'elle ne prouve rien, cette histoire, en faveur de l'immodestie et d'une dissolution modérée. Je garde en effet la ferme illusion que, si mon ami n'avait pas été aussi vertueux, sa passagère ne l'aurait peut-être pas abandonné avec une telle désinvolture. Et bien des gens honorables, qui ont exploré l'âme féminine en ses ténébreux labyrinthes, seront de mon avis.

## V

**Il faudrait être un tout petit enfant pour espérer, dans la construction automobile, que l'on fera sortir le numéro plein. Mais on peut faire sa matérielle en se couvrant sur les transversales.**

Le cas m'a récemment été conté d'un marchand de coco, qui, vers 1861, commença à devenir millionnaire. Le coco, à cette époque, était tenu très en faveur par les caporaux, les nourrices et les jeunes enfants. Ce petit peuple faisait des orgies au coco comme les gens du monde, aujourd'hui, se grisent à l'eau minérale. Le marchand débitait sa tiède mixture aux Champs-Élysées. Un jour, il avisa par là des terrains vagues. Il les acheta de ses économies. Leur valeur, soudain, se décupla. Vous devinez le reste.

On cite ainsi des constructeurs d'automobiles qui firent une fortune, et même plusieurs fortunes considérables, et qui s'obstinent dans cette bonne voie. Ceux-là ne commencèrent pas en 1861, mais il y a déjà pas mal de temps tout de même. Leur exemple excita de nombreux imitateurs. Ces der-

niers furent, à l'instar de bien des marchands de coco, très étonnés de ne pas se retirer vivement des affaires avec des portefeuilles pleins comme des œufs.

Aujourd'hui, nous avons acquis au moins une certitude scientifique : c'est qu'il est impossible de s'enrichir en fabriquant des voitures à moteur. La théorie et les mathématiques démontrent, je ne l'ignore pas, tout le contraire. Dans les dossiers établis pour éclairer la religion de commanditaires éventuels, il est toujours prouvé par A plus B que l'exploitation d'une usine projetée rapportera de fabuleux dividendes. Mais ici, comme dans bien d'autres problèmes, la méthode expérimentale contredit la théorie d'une façon outrageante, et met les mathématiques plus bas que terre.

Pour arriver à la certitude scientifique en question, les savants ont eu recours à des procédés aussi concluants que dispendieux. Ils ont fondé des marques nouvelles, les ont lancées, et ont fait faillite. C'est ce qu'on appelle des expériences de laboratoire. Elles coûtent cher; cela n'a pas beaucoup d'importance, car on les pratique avec l'argent des autres. Et dans tous les cas, on est fixé. Le patrimoine des connaissances humaines a toujours exigé de grands sacrifices. Les capitalistes ont grand'peine à admettre cet axiome. Mais on sait ce qu'il faut penser des capitalistes.

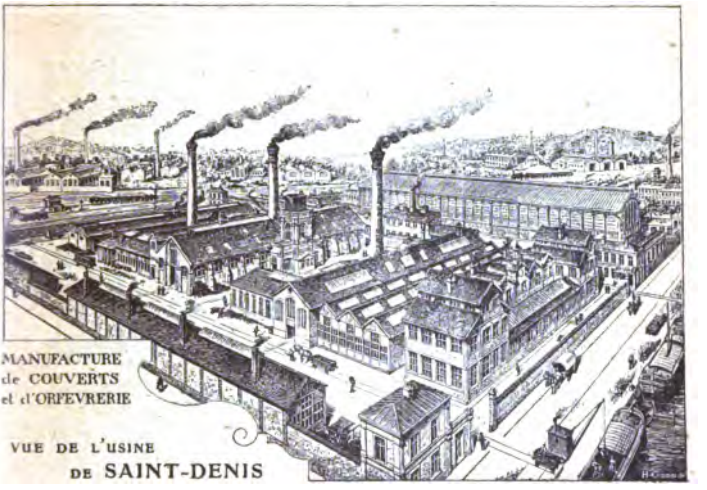
***

Il n'est pas tout à fait impossible, toutefois, de « se défendre ». On se défend à la roulette. Pourquoi

# CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE




## TARIF DE RÉARGENTURE

*Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'argent retrouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralement.*

| Poids d'argent | COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE (Réparation et brunissage compris) | | PRIX |
|---|---|---|---|
| gr. | | | fr. c. |
| 84 | Couverts de table..... | *les 24 pièces.* | 39 » |
| 60 | — de dessert..... | — | 33 » |
| 18 | Cuillers à café..... | *les 12 pièces.* | 10 » |
| 12 | Louche ou cuiller à potage, grande ..... | *la pièce.* | 6 » |
| 10 | — — — moyenne..... | — | 5 50 |
| 8 | — — — petite..... | — | 4 75 |
| 6 | Cuiller à ragout ..... | — | 3 50 |

### GROSSE ORFÈVRERIE

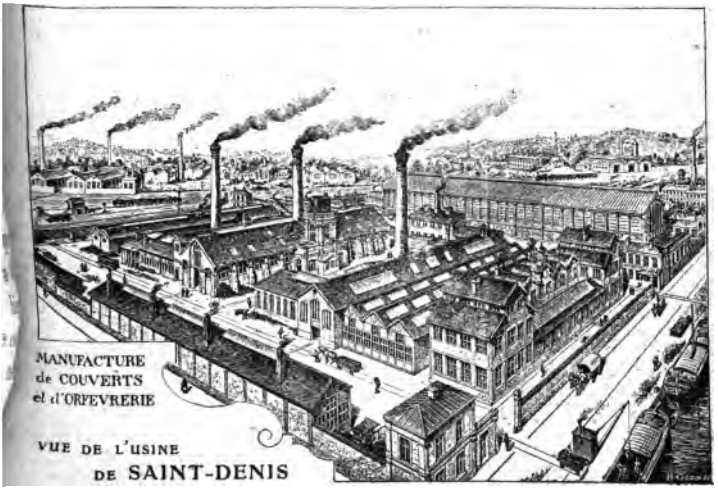
Pour les pièces de *Grosse Orfèvrerie*, il est impossible de donner les prix d'avance, ces prix variant suivant l'importance des réparations à faire avant de les réargenter.

***Nous rappelons à notre Clientèle que nous réargentons tous les couverts et autres pièces d'orfèvrerie quel que soit l'origine de leur fabrication.***

# CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE




## TARIF DE RÉARGENTURE

*Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'arg*
*trouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralem*

| Poids argent | COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE (Réparation et brunissage compris) | | PRI |
|---|---|---|---|
| gr. | | | fr. |
| 84 | Couverts de table | *les 24 pièces.* | 39 |
| 60 | — de dessert | — | 33 |
| 18 | Cuillers à café | *les 12 pièces.* | 10 |
| 12 | Louche ou cuiller à [illegible] | *la pièce.* | 6 |
| 10 | — [illegible] | — | 5 5 |
| 8 | [illegible] | — | 4 7 |
| 6 | [illegible] | — | 3 5 |

de donner les p
ions à faire av

# CHRISTOFLE & C

**56, rue de Bondy — PARIS**

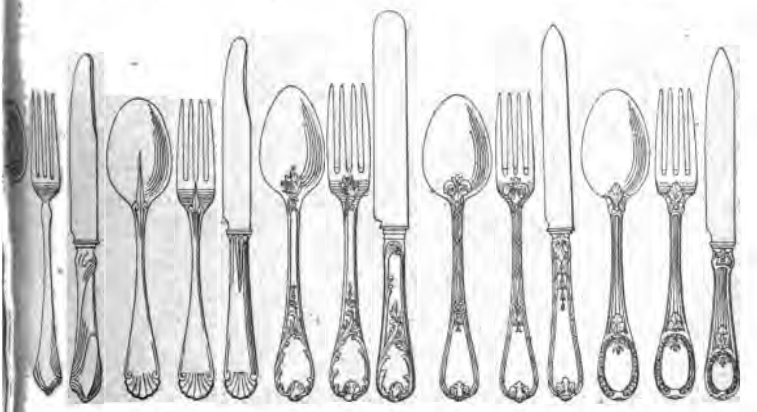
***Envoi franco du Catalogue illustré***

EN VENTE CHEZ NOS REPRÉSENTANTS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
ET CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS ET ORFÈVRES

# HRISTOFLE

MARQUE DE FABRIQUE

ÉTAL BLANC



| le N° 5207 | Modèle N° 5501 | Modèle N° 5305 | Modèle N° 5307 | Modèle N° 5801 |
|---|---|---|---|---|
| NNE GRAMONT | DIRECTOIRE | L. XV MARLY | L. XVI FILETS & RUBANS | L. XVI TRIANON |

## PETITE ORFÈVRERIE

ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC

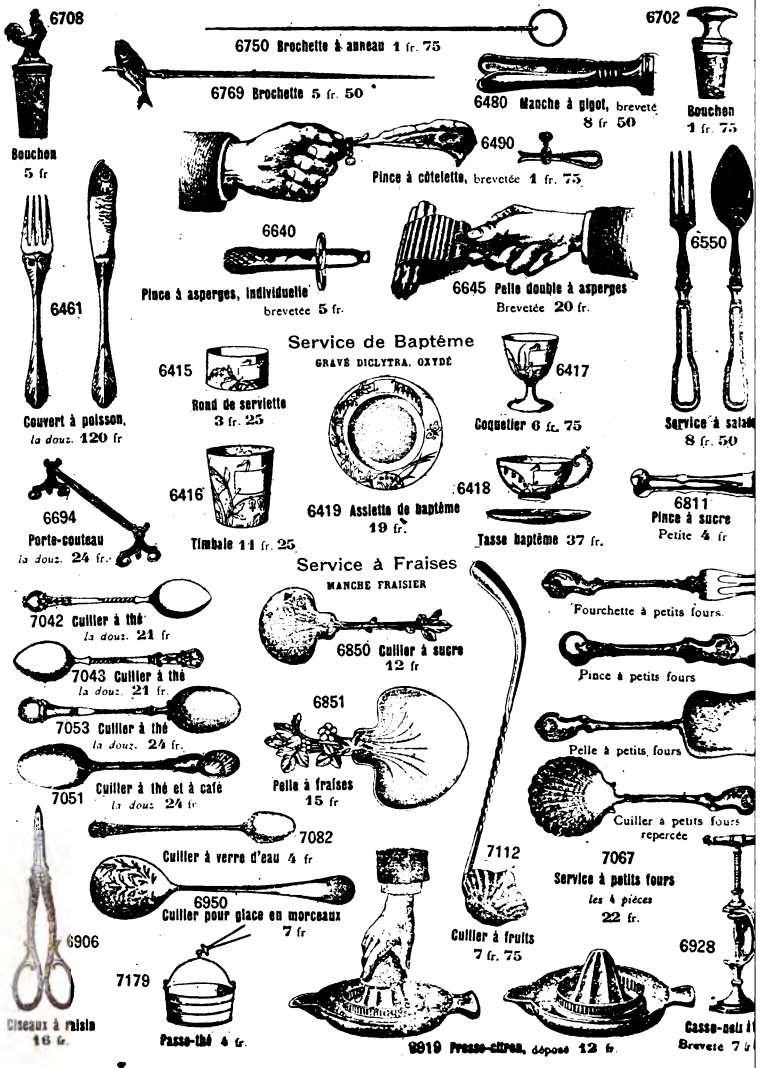
## ORTIE AUX COUVERTS

| | | PRIX | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | 5002 | 5101 5104 | 5201 5204 | 5207 | 5501 | 5305 | 5307 | 5801 |
| | | fr. c. | fr. c. | fr. c. | fr. c. | fr. c. | fr. c. | fr. c. | fr. c. |
| à poisson..... | *la pièce.* | 10 » | 12 » | 14 50 | 14 » | 14 » | 17 75 | 14 » | 17 » |
| à poisson..... | *le service.* | 18 » | 23 » | 26 » | 26 » | 26 » | 28 50 | 26 » | 32 » |
| s à poisson..... | *la douzaine.* | 69 » | 69-108 | 120 » | 90 » | 126 » | 117 » | 117 » | 156 » |
| à sauce..... | *la pièce.* | 6 50 | 6 50 | 7 50 | 7 50 | 7 50 | 8 » | 8 » | 8 50 |
| à découper..... | *le service.* | 14 » | 14 » | 15 » | 15 » | 15 » | 15 50 | 15 50 | 16 » |
| à gigot..... | *la pièce.* | 8 » | 10 » | 10 50 | 10 50 | 9 50 | 10 75 | 10 75 | 10 » |
| el..... | *la douzaine.* | 12 » | 12 » | 15 » | 15 » | 15 » | 16 50 | 16 50 | 18 » |
| moutarde..... | *la pièce.* | 2 » | 2 » | 2 25 | 2 25 | 2 25 | 2 50 | 2 50 | 2 75 |
| sperges..... | — | 17 » | 17 » | 17 50 | 21 » | 21 » | 17 75 | 21 » | 24 » |
| salade..... | *le service.* | 11 » | 13 50 | 14 50 | 23 » | 25 » | 24 » | 25 » | 28 » |
| glace..... | *la douzaine.* | 21 » | 21 » | 24 » | 24 » | 23 » | 26 » | 26 » | 29 » |
| lace..... | *la pièce.* | 10 » | 12 » | 14 50 | 14 » | 14 » | 16 75 | 14 » | 17 » |
| à glace..... | — | 10 » | 12 » | 14 50 | 14 » | 14 » | 16 75 | 14 » | 17 » |
| sucre..... | — | 7 50 | 7 50 | 9 » | 9 » | 13 » | 11 » | 11 » | 16 » |
| sucre..... | — | 6 » | 6 » | 7 » | 7 » | 7 » | 7 50 | 7 50 | 8 » |
| compote..... | — | 6 50 | 6 50 | 7 50 | 7 50 | 11 » | 8 » | 8 » | 9 50 |
| arte..... | — | 10 » | 12 » | 14 50 | 14 » | 14 » | 16 75 | 14 » | 17 » |

Fabrique et le nom CHRISTOFLE.

# CHRISTOFLE & Cie

## 56, rue de Bondy - Paris




**ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ**

ne se défendrait-on pas dans la construction? Le tout est de posséder un bon système.

Tenons pour excellent celui de nombreux constructeurs valaques, galiciens, styriotes, et, pour les mieux désigner d'un seul mot, étrangers. Ce système, qui donna surtout de très heureux résultats il y a quelques années, consiste à relever rigoureusement les cotes d'une voiture française célèbre, à la copier dans tous ses moindres détails, et à la reproduire en série. On évite ainsi les recherches, les essais, les déboires, les « loups », et la dépense d'un petit million de francs, ce qui permet de vendre les copies à bien meilleur compte que l'original. On fait à ce dernier une concurrence facile et sérieuse. Et je ne sais plus quel grand penseur, doublé d'un parfait commerçant, a dit que toute concurrence, au fond, était déloyale.

Ce procédé se désigne par un élégant euphémisme : « *Prendre* une licence ».

J'en sais un meilleur encore, et qui m'enchante par sa gracieuse philosophie. Peut-être est-il assez indiscret de le dévoiler, car il appartient en propre à mon ami Jacob Tressenpail. Mais ma conscience n'en reste pas moins paisible.

Tressenpail est ce garçon exquis dont j'ai noté déjà la mésaventure, et qui, par excès de vertu, se fit voler une automobile de vingt mille francs. Doué d'une rare énergie, il se jura, le jour même de la catastrophe, que l'automobile lui rendrait ce que l'automobile lui avait fait perdre. Et il se fit constructeur.

***

Voici comment il construit :

Plongé dans les *Petites Affiches*, il relève avec soin les firmes oubliées qui connurent, à leur heure, les reposantes sollicitudes de la liquidation judiciaire. Puis, il se précipite chez les syndics et acquiert, au prix le plus vil, des séries de châssis 1900, 1901, 1902, qui constituèrent l'actif inactif des défaillants.

Sur les chapeaux de moyeux, Tressenpail fait gratter de vains indices, les remplace par sa marque, et celle-ci, de jour en jour, servie par une intelligente publicité, fait allègrement son petit bonhomme de chemin.

Car Tressenpail laisse 65 p. 100 aux agents, ce qui lui donne encore 20 p. 100 de bénéfice. Et ses voitures se prévalent des tout derniers perfectionnements : plus de carburateurs automatiques, qui consommaient tant d'essence et si peu d'air, plus de magnétos désillusionnantes, plus rien de tous ces vestiges d'un passé tâtonnant et compliqué. La simplicité même. Des accus qui se trouve partout, chez le moindre électricien de province. Une manette pour commander au mieux la prise d'air. Des empattements courts, qui vous permettent de prendre les virages en souriant. Enfin, le rêve. Un enfant conduirait cela. Et c'est très séduisant, je vous assure. Aussi, ces petits châssis se vendent-ils comme des petits pâtés.

Et quelle étonnante variété de séries! Tressenpail a acheté quarante châssis de l'éphémère marque Vulcain. C'est son type H. Vingt-deux châssis de l'éphémère marque Pétrark. C'est son type L. Dix-sept châssis de l'éphémère marque Comette. C'est son type O. Et ainsi de suite.

Tous ces types étant radicalement dissemblables, les intermédiaires se demandent avec stupeur comment Tressenpail peut vendre si bon marché en établissant de si nombreux modèles.

Cependant, Tressenpail fait sa matérielle. Il a pour lui le public, qui aime la nouveauté.

# VI

**Tours du monde et de passe-passe. — Admirable immunité des anciens pneus. — Le demi-louis d'or et les 200,000 francs. — Pari sensationnel. — La « Foudroyante » prend son départ. — Un journaliste évidemment sportif. — Comment fut menacée la vie du fier champion Yvan. — Du miracle aux solutions simples.**

Quelques limousines d'assez grand cru poursuivent, chaque hiver, leur tour de France, comme les petits Limousins faisaient autrefois le leur pour débuter dans la vie, achever leur apprentissage, et connaître le nom des provinces; comme, aujourd'hui encore, les cadets de toutes les Angleterres font leur tour du monde en sortant d'Oxford ou de Cambridge.

Les six-cylindres dont il s'agit mènent, au surplus, leur petite affaire sans tapage insolite, et sans manifester un trop fol orgueil. Elles sont de leur temps et se rendent parfaitement compte qu'aux premiers beaux jours, des centaines et des centaines de leurs sœurs de toutes formes et de toutes firmes s'envoleront, avec pneus et bagages, vers de moins commerciales, mais aussi longuettes équipées, sans

songer à s'en prévaloir, pour le simple plaisir de prendre l'air. Quelques milliers de kilomètres n'effarent plus la moindre automobile : monocylindres aussi bien que polycylindres en ont vu bien d'autres, ils ne vont plus uniquement au Bois, — les lauriers sont coupés! — et ils partent pour les lointaines capitales avec autant de modestie que pour le thé de Bellevue-sous-Meudon ou le fronton de Saint-James.

***

Il n'en alla pas ainsi de tous temps. Et l'époque est encore assez voisine de ce siècle, où tel était le prestige de la distance, que, pour lancer définitivement une marque, on avait coutume d'imposer le tour de quelque chose à un de ses innocents châssis, victime expiatoire du progrès à essence. On chargeait l'infortuné d'une carrosserie, la carrosserie d'un champion, de quelques pièces de rechange (à peine de quoi remplacer le moteur, le changement de vitesse et le différentiel) et d'un mécanicien. Le champion avait le sourire, parce qu'il n'était chargé que de tenir le volant; le mécanicien était beaucoup plus sombre, parce que la mission lui incombait de s'occuper des pneus; quant aux pièces de rechange, elles se dissimulaient, humbles violettes, aux tréfonds d'insondables coffres. Tout cela, un beau matin, prenait le départ place de la Concorde, aux acclamations de quarante personnes qui représentaient le Sport, l'Industrie, la Patrie et le Tout-Paris, — et qui étaient d'autant plus en

thousiastes qu'elles venaient de boire du vin de Champagne à l'Automobile-Club. Toast bien senti, accolade, triple hurrah, et en route pour la France, l Europe ou l'Univers!

***

Ensuite, des dépêches arrivaient des villes les plus improbables : ainsi, j'en vis une datée de Montréal, ce qui pouvait constituer une espèce de record, car il s'agissait, en l'espèce, d'un tour d'Europe. Ces dépêches étaient publiées en caractères sensationnels par les journaux sportifs et même par les journaux vulgairement politiques. Le public avide les dévorait pendant quelques jours avec une admiration passionnée; puis, l'ingrat ne les lisait plus; mais cette indifférence était au fond sans aucune gravité, car le moment où elle atteignait son degré suprême coïncidait avec celui où les journaux ne recevaient plus de confidences télégraphiques. De sorte qu'en somme, cela s'arrangeait on ne peut mieux. Un jour, cependant, alors qu'on pensait à tout autre chose, la voiture reparaissait devant l'obélisque. Dûment conviés, le Sport, l'Industrie, la Patrie et le Tout-Paris l'ovationnaient encore, après de nouvelles libations, et constataient solennellement que, malgré l'effrayante maigreur du mécanicien, les pneus étaient intacts, n'ayant même pas sollicité le moindre coup de pompe. Ce procès-verbal émerveillé terminait l'aventure. Chacun rentrait chez soi, y compris le

doux châssis tout heureux de retrouver sa bonne vieille usine, après tant de garages falots et de vents coulis étrangers.

Et le tour de France, d'Europe ou d'ailleurs, — le tour était joué.

***

Or, je me rappelle à ce propos une assez plaisante anecdote que je demande la permission de raconter, puisque aussi bien je suis ici pour raconter quelque chose, et, autant que possible, quelque chose, comme dit Julot, « de pas ordinaire ».

Natif de la perspicace Araucanie, sinon originaire de Pantin, je ne sais plus quel habile homme s'avisa qu'à la longue les petits tours ne remuaient plus les entrailles populaires, et que, pour parler net, les foules blasées commençaient à s'en soucier comme du brevet Selden.

Il était temps de rajeunir la formule. Dans ce dessein, notre philosophe, désirant glorifier une « Foudroyante » dont il avait la concession générale, imagina de la faire globe-rouler comme ses devancières, mais en ajoutant à son exploit un grain de sel que nul n'avait prévu. Il se toucha le front, du geste familier aux Je-Sais-Tout, mit son par-dessus, et fut trouver un famélique labadens :

— Mon vieux, lui dit-il, tu es venu hier me demander cent sous en excipant de notre ancienne camaraderie de collège...

— Je crois bien, en effet, me rappeler cet incident.

— En raison, justement, de la camaraderie invoquée, j'ai eu la douleur de te refuser la roue arrière que tu voulais m'emprunter...

— Je crois bien, en effet, me rappeler ce complémentaire incident.

— Car tu remportais obstinément tous les prix d'excellence quand je ne récoltais, moi, que des pensums...

— Je crois bien, en effet, me rappeler ces lointains incidents.

— Et ce souvenir a réveillé dans mon âme de vieilles jalousies... On est humain! Mais la nuit porte conseil, et je t'amène 10 véritables francs, ou plutôt un demi-louis d'or, que voici!

— Le ciel te le rendra, répondit le bohème en acceptant la pièce avec une douce émotion.

— C'est inutile, je passe cette misère aux frais généraux.

— A ton gré.

— Toutefois, je compte ne pas sortir d'ici sans t'avoir demandé, moi aussi, un petit service,

— Désirerais-tu que je te prêtasse 50 centimes pour prendre ton apéritif?

— Non, j'attends un geste moins royal. Tu vas, tout simplement, me faire le plaisir de parier contre moi la somme de 200,000 francs que ma « Foudroyante », seize chevaux, quatre cylindres, ne fera pas les 10,000 kilomètres du tour du continent à une moyenne de 40 à l'heure.

— Entendu, mon vieux, 200,000 te suffisent?

— Oui, soyons raisonnables.

— Va pour 200,000. C'est tenu!

— Tu vas m'envoyer ton défi par lettre, pour les feuilles publiques.

— Tout de suite.

— Et je n'ai pas besoin de te dire que tu perdras ton pari.

— J'y compte bien. Car tu seras assez gentil, ce jour-là, pour me prêter encore 10 francs, n'est-ce pas?

— C'est bien possible. Mais n'engageons pas l'avenir.

***

Ainsi, le démarrage de la « Foudroyante », place de la Concorde, fut paré d'un prodigieux éclat. Au Tout-Paris, cette fois, s'étaient joints le Tout-Montmartre, le Tout-La-Chapelle et le Tout-Sébasto. De mâles visages s'enflammaient à la fièvre du jeu. Ce fut, en vérité, une mémorable journée pour le plus automatique des sports, pour la plus française des industries, et pour la plus universelle des passions.

Hélas! ici intervient la publicité au resplendissant visage, mais aux toujours mystérieuses conséquences!

Dans son compte rendu délirant, le lendemain, un journaliste certainement sportif, et peut-être facétieux, insérait cette phrase à laquelle je me garde bien, quoi qu'il m'en coûte, de modifier la moindre syllabe :

« Ivan Catéchumène, le noble conducteur de la « Foudroyante », est aujourd'hui à peu de distance de Paris; mais son départ restera gravé dans l'es-

prit des Parisiens venus, hier, innombrables, saluer celui qui non seulement entreprend une héroïque randonnée à travers le continent, mais qui, encore, *emporte avec lui* 200,000 *francs que son patron n'a pas hésité à risquer en lui confiant la lourde tâche de les lui conserver.* »

Cette image était d'une telle hardiesse que les apaches européens, lecteurs simplistes, n'en surprirent point le sens élégant et métaphorique. Ils en conclurent qu'Yvan Catéchumène avait, bel et bien, 200 « fafiots de millet » dans son portefeuille, et s'essaimèrent, de Pantruche à Saint-Pétersbourg, sur le chemin de la « Foudroyante », afin de couper une bourse si bourgeoisement garnie, et de tirer une laine aussi abondante.

On conçoit, dès lors, si la vie d'Yvan fut tragiquement menacée!

***

D'effroyables embûches furent dressées sous ses roues!

Et pourtant, à l'heure fixée pour le retour, ce surhomme apparut place de la Concorde, sans une égratignure, absolument intact, aussi frais que ses pneus, lesquels, fidèles à la tradition, « n'avaient pas eu un coup de pompe »!

Nous évoquions hier ces émouvants souvenirs, déjà vieux de plusieurs années.

— Enfin, dis-je à Yvan Catéchumène, il faut croire au miracle!

— Au quoi?

— Au miracle! Car comment expliquer, sinon, malgré toute votre adresse et tout votre courage, que vous ayiez pu échapper à de tels périls?

Yvan médita quelques secondes, hocha la tête, puis :

— Mon Dieu, me répondit-il, moi, j'explique la chose de la façon suivante, qui me semble, après tout, assez admissible : les bandits, n'est-ce pas, dressaient leurs embûches sur la route...

— Évidemment.

— De bout en bout de mon itinéraire, tel qu'il avait été annoncé par les journaux.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, c'est ce qui leur a fait perdre leur travail, puisque moi, pendant ce temps, comme bien vous pensez, j'étais en chemin de fer avec ma voiture...

Tant il est vrai qu'en matière automobile, il ne faut jamais chercher midi à quatorze heures, mais recourir toujours aux solutions les plus simples.

# VII

**Les pièces d'une automobile conversent entre elles, c'est hors de doute. — L'auteur n'en veut pour preuve que le dialogue suivant, surpris le treize septembre mil neuf cent trois, — à sept heures du matin. — Il s'agit, en l'espèce, d'un affreux complot.**

*Dans le garage d'un petit mécanicien de province. Le brave homme, après une nuit de travail pour dépanner un touriste, vient de donner le dernier coup de clef et un suprême coup d'œil à une quinze-chevaux quatre cylindres qui doit repartir tout à l'heure, et il va se réconforter d'un « champoreau » bouillant qu'il a vraiment bien gagné. La machine reste avec son déshonneur. Mais l'homme de l'art n'a pas tourné les talons, qu'un murmure s'élève. Des voix rompent le silence du garage. Et voici ce que disent les voix :*

PREMIER CYLINDRE, *à son voisin.* — Eh bien, mon vieux... ça va mieux?

DEUXIÈME CYLINDRE, *comme sortant d'un rêve.* — Qu'est-ce qu'y m'est donc arrivé?

TROISIÈME CYLINDRE. — Tu t'rappelles de rien?

DEUXIÈME CYLINDRE. — De rien. Ah!... si, attendez donc... si..., j'ai comme qui dirait l'impression d'une beigne terrible, et puis c'est tout. Après...

QUATRIÈME CYLINDRE. — Après, t'as fait la carpe comme une petite mazette!

DEUXIÈME CYLINDRE. — Malade?

PREMIER CYLINDRE. — Ah! mon colon! Une fracture de piston!... Non! T'en avais une pochetée! T'étais frais! Pense donc! Ton clapet d'aspiration s'était guillotiné, tu l'avais bouffé... Alors, tu vois le coup! Entre ta culasse et ton piston, au deuxième temps, le champignon n'a plus su où se mettre, et crac!... y t'a crevé la plaque pour passer dans le carter.

DEUXIÈME CYLINDRE. — Zut! Qu'est-ce que j'ai pris pour mon rhume!

TROISIÈME CYLINDRE. — Tu parles! Quel chichi!... On s'a tous arrêtés. Le patron est descendu du siège. Il s'arrachait les cheveux. Sa femme chiâlait comme Niobé, all' avait l'trac de passer la nuit dans l'bois. Enfin y s'est amené un paysan qu'a prêté son gail pour nous remorquer jusqu'ici. Le mécano a passé sa nuit à te river une tôle à la place du trou, et voilà. (*A la Dynamo de recharge, qui murmure.*) — Qu'est-ce que tu jaspines, la p'tite mère?

LA DYNAMO, *distinguée.* — Rien. J'ai horreur d'entendre parler l'argot, voilà tout. Je trouve que vous devriez abandonner ce langage aux locomo-

biles qui écrasent les cailloux, mais qu'il ne convient pas du tout aux organes d'une quatre-cylindres mondaine. Si nous ne donnons pas l'exemple du bon ton, qui nous le donnera?

Le Volant d'embrayage, *goguenard.* — Frime donc! La princesse est dégoûtée! Chérie, va!

L'Accumulateur. — Je trouve que Madame Dynamo a parfaitement raison...

Le Carburateur. — Oh! la la!... v'là l'accu qui s'en mêle!... Dis donc, hé, l'accu! c'est pas la peine de tant crâner, on sait bien que t'y fais du plat à la Dynamo!

Le Cadre. — Même que tu ne devrais pas t'en vanter. Tu te fais entretenir par elle! C'est du propre!

L'Accumulateur, *indigné.* — Vous dites, Monsieur!

Le Cadre. — La vérité. Ose donc nier que la dynamo te donne ton électricité à l'œil! Et puis, en v'là assez!... Vous autres, les chevaliers de l'allumage, vous êtes les aristos, pas?... Vous vous croyez d'une autre essence que nous, nous les pauv's prolétaires qui sortons de la fonderie et de la forge! Parce que vous appartenez à la caste de l'électricité, vous nous traitez du haut de votre grandeur. Eh bien! il faut changer ça. On est en République, mes gosses, et tout accu et dynamo que vous êtes, vous n'avez pas plus de droits qu'un vulgaire changement de vitesse.

Le Changement de vitesse, *vexé.* — Vulgaire!... Pardon, pardon! Je ne suis pas si vulgaire que ça.

(*Avec orgueil.*) J'ai une prise directe, moi! tandis que toi, t'as encore un vieux modèle, t'es en tubes! Quand t'auras du bois armé ou de l'acier embouti, tu pourras traiter les autres de vulgaires. En attendant, la ferme!

LE CAPOT, *au Changement de vitesse.* — Ben vrai! Quel sale caractère! Pour sûr que tu souffres des dents.

LE CHANGEMENT DE VITESSE. — Gnia pas d'quoi rigoler. Oui, je souffre des dents! J'ai les molaires de mon petit engrenage complètement éreintées. Pige-moi ça!

LE CAPOT. — J'y vois rien. I fait trop noir sous la carrosserie.

PREMIER CYLINDRE. — Veux-tu ma bougie?

LA DISTRIBUTION. — Si vous voulez me permettre de placer mon mot...

LE RADIATEUR. — Ta came!... Tu n'as rien à dire ici. Tu ne comptes pas!

LA DISTRIBUTION. — Elle est forte! Je commande!

LA POMPE. — Quelle prétention! Tu commandes, toi?

LA DISTRIBUTION. — Certainement! Je commande l'échappement! Et le reste!

LA DIRECTION. — Mince de vanité!

LA DISTRIBUTION, *à la Direction.* — Elle est toujours plus justifiée que la tienne, ma vanité! Tu n'es qu'une servante, ma chère, ne l'oublions pas!

LA DIRECTION. — Une servante!

La Distribution. — Dame! Le patron dit tout le temps que tu obéis bien!

Le Différentiel. — Un peu de silence, mes enfants! Vous me cassez la couronne avec toutes vos disputes! Au lieu de vous chiner comme ça mutuellement, vous feriez joliment mieux de vous unir dans une action commune contre le patron. Car enfin, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il commence fièrement à me dégoûter, le patron!

Voix unanimes. — Ah! oui alors!

Le Différentiel. — Un journaliste! un purotin qui se paie une quatre-cylindres! Non! c'est à s'en fustiger les pignons!... Au moins, notre premier proprio, celui qui nous avait pris à l'usine, c'était un chic type, et calé. Il avait un mécanicien pour nous astiquer, vous vous rappelez bien, le grand Jules, celui qui savait si bien carotter sur l'essence et qui en comptait cent litres quand on en avait boulotté quarante... Enfin, ça ne fait rien, le grand Jules était une gouape, mais il s'occupait de nous. On avait de l'huile à gogo, tant qu'on en avait besoin, et de la fière encore. Tous les matins on était passé au pétrole, soigné, dorloté, caressé, un rêve, quoi! Tandis que depuis qu'on a été rachetés d'occase par c'te purée-là, c'est fini. On nous flanque de la mauvaise oléonaphte que c'est à en avoir mal au cœur! Et encore, elle nous est comptée à une demi-burette près. Comme entretien, la peau!... et elle n'est pas de chamois. Quand nous avons fait mille kilomerbèmes dans la boue, on nous fait flanquer un petit nettoyage de 40 sous! La manette

des gaz ne laisse jamais passer qu'un mince filet... pour un peu on économiserait l'eau de refroidissement. Eh bien! moi, je dis que ça ne peut pas continuer comme ça, et, si vous voulez m'en croire, nous allons tellement dégoûter le patron qu'il nous bazardera avant huit jours d'ici. Nous serons toujours mieux ailleurs, je suis bien sûr de ne pas me gourer.

LA DYNAMO, *profondément écœurée.* — Oh! cet argot!... cet argot!

LE DIFFÉRENTIEL, *avec la fougue d'un meneur* — Qu'est-ce qu'on en pense? Aux voix!

TOUS. — Oui! oui!... Conspuez le patron! En révolte!

LE DIFFÉRENTIEL. — Alors, ne perdons pas une minute. Avant un quart de plombe, le singe va rappliquer. Mitonnons le coup. (*A l'Accumulateur.*) Toi, d'abord, qu'est-ce que tu comptes faire?

L'ACCUMULATEUR. — C'est tout fait. J' m'amuse tellement, rien qu'à l'idée... que mes plaques se gondolent!... J'en fiche plus un volt!

LE CARBURATEUR. — Moi, j'marche pas.

LE RÉGULATEUR. — Moi, j'perds la boule!

LA TUBULURE D'ARRIVÉE DES GAZ. — Et moi, faut plus y compter. J'ai cassé ma pipe!

UN CLAPET. — Et moi, je suis découragé, j'ai plus d'ressort!

UN CYLINDRE. — Hélas, je suis phtisique... je tousse de la compression.

UNE BIELLE. — J'ai mal à la tête!

UN COUSSINET. — J'ai l'influenza, je suis grippé!

Le Cône d'embrayage. — Et moi, comme c'est l'hiver, je veux m'adonner à mon sport favori... J'patine!..

Un Tuyau graisseur. — On n'avait qu'à m'éviter les courants d'air. J'ai le nez bouché.

La Direction. — Ohé! Ohé! j'ai bien gagné des vacances! Je prends du jeu!

Un Roulement. — Moi aussi. Viens avec moi, on va jouer aux billes.

Un Arbre. — C'est très malheureux, mais je me suis démis l'épaulement!

Un Pneu. — Trop d'esprit, mes enfants! j'étouffe, je manque d'air!

Le Volant. — Haut les cœurs! je démissionne, je flanque mes huit jours, je rends ma clavette.

Un Contact, *au Carter*. — Passe-moi un peu d'huile pour que j'me salisse bien.

Un Pied de bielle. — Huit jours de permission! Donnez-moi mes pantoufles!

La Garniture des coussins. — Oh! une idée! une idée épatante! Je vais déteindre sur le manteau de la patronne. (*Avec satisfaction.*) Non, vrai! c'que j' suis vache!

Un Levier, *finement*. — Et même vache vernie. Deux cents francs de supplément!

Un Tambour de roue. — Chic! D'impatience, j'ai... rongé mon frein!

Le Moteur, *d'un bloc*. — Et puis, c'est pas tout ça. Moi, j'suis pas diplomate, mais si on m'embête, je cogne!

Le Différentiel, *à la Dynamo*. — Voyons,

princesse, vous le voyez, tout le monde y met du sien. Un bon mouvement! Soyez du complot, nous vous en tiendrons la plus vive reconnaissance!

LA DYNAMO, *radoucie.* — Si vous parlez poliment, comme doivent le faire les gens de notre monde, c'est différent. Je suis des vôtres.

LE DIFFÉRENTIEL. — Ah! merci! merci du fond de l'âme. Et, qu'est-ce que vous décidez?

LA DYNAMO, *avec noblesse.* — Je m'fiche en court-circuit!

*A ce moment paraissent le propriétaire de la voiture et sa femme. Ils s'approchent, tout heureux de la belle étape qu'ils vont faire, sous l'œil sarcastique des deux phares qui ont tout entendu...*

# VIII

**Autre exemple... — Flirt sous le capot. — Si vous rougissez de vos débuts, jetez impitoyablement à la ferraille vos anciennes clefs anglaises. — Un diagramme imprévu et quelques mots inutiles, comme on en dit tant.**

*Cinq heures. Devant Armenonville, quarante-chevaux. Le Tuyau d'Échappement et la Magnéto échangent des pensées.*

— Ma chère amie?...

— Mon ami?

— Qu'est-ce que vous avez?... Vous ne semblez pas très excitée cette après-midi.

— Non. J'ai du vague à l'induit. C'est ce temps gris. Juin sous un ciel mouillé, je ne sais rien de plus alanguissant.

— En effet. Du reste, les derniers jours de ce mois sont horribles. Alanguissants sous le ciel mouillé, l'observation est juste, et vulgaires sous le soleil. Nous sommes entrés dans la période du Paris cosmopolite et peuple.

— Il faut en prendre son parti.

— Et reprendre le courant... Je dis ceci pour vous.

— Vous êtes infiniment spirituel, mon cher Tuyau d'Échappement!

— Je suis de saison, voilà tout. Il faut me pardonner un coq-à-l'âne : vous savez la nouvelle?

— Je ne la sais pas, mais je devine que vous allez me la dire.

— Nous irons au Circuit de Dieppe.

— C'est décidé?

— Irrévocablement. J'ai entendu donner les ordres, ce matin.

— Charmante aventure. Au Circuit de Dieppe!.. Pourquoi pas à la fête de Neuilly?... Moi qui ai horreur des foules!... En vérité, nos maîtres en sont donc là?... Gagner le Circuit en automobile, quand il y a des trains spéciaux! Paris-Dieppe par la route, comme des pédards, comme de petits bourgeois qui viennent de s'augmenter d'une voiturette! Ah! mon Dieu! la distinction d'un tel geste!

— C'est à en pleurer, j'en conviens.

— Des gens distingués, cependant, et très suffisamment snobs.

— En apparence. Mais il y a les origines. Et vous connaissez le proverbe : « Grattez... »

— « Grattez le nickel, et vous trouverez le mauvais acier. » Ah! les origines sont?...

— Minces, très minces. Une modestie de violettes.

— Comment savez-vous cela?

— Dame, qui donc serait bien tuyauté, sinon moi?

— Oh! encore! Quand vous donnez dans le calembour, mon pauvre ami, vous êtes lamentable. Vous avez un esprit de monocylindre qui me navre!

— Tout le monde ne peut pas être aussi étincelant que vous, Mademoiselle Magnétette!

— Allons, gros lourdaud, ne soyez pas susceptible, et répondez-moi. Qui vous a dit?...

— C'est une pauvre petite clef anglaise, que Monsieur avait dans la sacoche de sa première bicyclette, et qui, de coffres en caissons, a suivi toutes les étapes de nos tyrans. Elle demeure, dans notre outillage, comme un vestige de leur ancienne médiocrité. Elle est restée simple et bonne, on la garde. On oublie qu'elle est un témoin!

— Mais c'est tout à fait attendrissant, ce que vous me racontez là!

— Dernièrement, Coco, notre chauffeur, s'en est servi pour resserrer un écrou de ma bride gauche. En allant déjeuner, il l'a oubliée sur la culasse du groupe avant, et, comme nous avions pris contact assez sympathiquement (elle est douce, elle serre sans brutalité), nous avons bavardé un peu.

— D'autant plus que vous entrez en relations avec n'importe qui, et n'importe comment. Gaudissart, va!... Et qu'a-t-elle dit, cette petite rosse de clef anglaise, sur les gens qu'elle sert pour les mieux trahir?

— Rien que de très honorable. Monsieur était un simple employé de banque, mais très débrouillard, et d'une intelligence, ma foi, fort aiguë. Madame, une petite oie blanche du tiers-état versaillais, mais gracieuse, instinctive, et roublarde. Ils ont associé leurs ambitions, se sont mariés, et n'ont pas eu d'enfants... Les premières années, ce fut le bonheur simple, et le tandem dominical dans les vallées de la Bièvre et de Chevreuse. On s'aimait!... Monsieur devint sous-directeur : ce fut la deux-cylindres que l'on répare soi-même, et qui part le samedi soir pour rentrer le lundi à midi... On avait des pannes, on se disputait sur la route, on se raccommodait à l'auberge. On s'aimait, en somme, plus que jamais. Des commanditaires survinrent...

— Pour Madame?

— Mais non, mauvais petit esprit! Pour Monsieur, qui lança l'affaire du Santoz. Ce fut la fortune soudaine, la gloire financière, la quarante-chevaux. Plus de pannes et un chauffeur. La richesse et ses fatigues. L'ennui. On s'aima moins. On n'avait plus le temps. Enfin, la situation se consolida définitivement. C'est Paris conquis, les ambitions réalisées, la monotonie. Un landaulet, deux limousines. On ne s'aime plus. On n'a plus le goût... Voilà. Ce n'est rien, et c'est une grande histoire. Le diagramme des vies de chance et des destinées de luxe. Je ne sais rien de plus mélancolique.

— Vous n'auriez pas sur vous quelque chose

d'un peu plus ohé! ohé!... En voilà un gros sentimental! Savez-vous bien que vous m'attristez?

— Pourquoi? Rien n'est triste. Il faut sourire.

— Vous dites ça d'un air sinistre, en mineur, comme si on vous avait mis l'échappement libre. Ah! non, flûte! J'aime encore mieux vos fâcheux à peu près!

— Mademoiselle Magnétette, vous êtes puérile, vous êtes jolie, et je vous aime!... Je suis heureux de passer mon temps à vos côtés, et si nous n'allions pas au Circuit, nous n'aurions, tout compte fait, pas trop à nous plaindre du sort.

— Parlez pour vous. Si vous croyez que je me complais tant que ça dans votre voisinage...

— Je ne suis donc pas aimable?

— Trop encombrant. Vous me serrez de trop près!

— Plaignez-vous à l'ingénieur!

— Et vous me chauffez irrévérencieusement, Monsieur.

— Dites à Coco qu'il marche un peu plus sur l'avance. Je serai moins congestionné, mon enfant. Chut!

— Quoi donc?

— On parle à côté de nous.

— En effet... Ah! c'est le Compte-Gouttes. Hé! le Compte-Gouttes, qu'est-ce que vous dites?

— ...

— Que dit-il?

— Il dit qu'il m'a entendu raconter l'histoire

de Monsieur et Madame, qu'elle l'a rempli d'émotion, et qu'il en a les larmes aux yeux.

— Oui! On la connaît, celle-là! Encore un prétexte pour débiter trop d'huile et nous faire coller des contraventions.

*Le dialogue continue ainsi. Mais il commence, comme on s'en aperçoit, à manquer d'intérêt.*

## IX

**Troisième exemple, sur le mode dramatique. — Poilu est saoul. — Des désordres s'ensuivent.**

*Place de la Concorde. La vis sans fin et la tige de direction d'une trente-cinq-chevaux causent.*

— Ah! zut!

— Qu'est-ce qui te prend?

— Poilu est saoul!

— Non!

— Je te dis que Poilu est saoul! T'as pas vu cette marche arrière?...

— Eh bien, nous sommes frais!

— Je m'en doutais. Ça a commencé ce matin, au garage. Le patron l'a engueulé rapport au joint du réservoir à essence qui n'est pas encore refait depuis huit jours qu'il le dit... Alors, quand le patron s'est cavalé, Poilu a pris une rogne incroyable... Il a flanqué un coup de pied dans le

pneu gauche avant, envoyé sa boîte de graisse consistante dans le tonneau de la vieille douze-chevaux qui est rangée à côté de nous, et il a filé sans mettre son dolman gris, ni sa casquette à galon. Tout de suite, j'ai pensé : « Y a du bon pour les troquets! »

— Quelle misère, tout de même, de se piquer le nez comme ça! Un garçon qui connaît si bien son affaire!

— Oh! il la connaît, quoi... pas plus que les autres. Tu coupes dans son épate, toi?

— Mon vieux, Poilu est calé!

— Les roues aussi. Tiens, t'es jeune! Enfin, mettons que Poilu est calé, mais ce qui est encore plus sûr, c'est que Poilu est saoul!

— Ne dis pas ça, j'ai un trac!

— Poilu est saoul! Je l'ai senti au premier démarrage. Encore un peu, on manquait la sortie, et qu'est-ce que les garde-crotte prenaient! Tu penses bien que quand je dis que Poilu est saoul, c'est que Poilu est saoul. Si la vis sans fin ne savait pas ça, personne ne le saurait.

— Bien sûr.

— Hein? c'est gai!

— Est-ce qu'on roule beaucoup, aujourd'hui?

— Je ne sais pas. Demande au réservoir. Eh! le réservoir!... combien qu'on t'a mis de bidons ce matin?

— Dix..

— Jugé! Je ne nous vois pas blancs!

— As-tu entendu où on irait d'abord?

— Au Bois.

— Y a courses?

— Non.

— Alors, ça va un peu mieux...

— Ouatte! Tu sais bien que quand Poilu est saoul, il faut qu'il passe. On va courir tout le temps le kilomètre lancé.

— On pourrait pas organiser la panne?

— T'es bête. La panne de quoi?

— C'est vrai que Poilu est calé.

— Saoul, je te dis, saoul!

— Qu'est-ce qu'il marronne là, en ce moment?

— Il dit que le troisième cylindre aspire mal. C'est son dada. Quand Poilu est saoul, il s'en prend toujours au troisième cylindre.

— Tiens, v'là l'patron qui sort de l'A.C.F.

— C'est le moment... Écoute-moi ça, si Poilu emballe le moteur à vide. Ah! misère!... Fils de chameau, va!... S'il pouvait casser le différentiel au démarrage!

— T'as quelque chose contre le différentiel, toi?

— Non, mais s'il y a quéqu'un qui faut qu'y trinque, autant que ça soye le différentiel.

— Qu'est-ce qu'y t'a fait, le différentiel?

— Rien. On n'est pas en rapports. Mais c'est toujours pour lui qu'est toute l'huile!

— C'est aussi lui qui travaille le plus, mon vieux.

— Comment donc! Et nous, alors? on regarde?

— En bonne justice...

— Tu m'fais suer, avec la justice. Pare plutôt à tes roues, nous voilà partis!

— Zut! il met la troisième!...

— Pige le camion, là-bas. Cent sous qu'on emboutit le camion!

— Oh! tout l'gaz!... Y met tout l'gaz!...

— Gnia donc pas d'agents cyclistes?

— Oui, tu l'as dit!... Qu'est-ce qu'y foutent, bon sang, les agents cyclistes?

— Y sont occupés à mettre des excès de vitesse aux culs-de-jatte!

— T'as d'la veine, toi, d'avoir le cœur à la rigolade.

— Qu'est-ce que tu veux, vaut mieux mourir en beauté!

— Mais l'patron? pourquoi que l'patron n'y dit rien, aussi?

— Tu sais bien que l'patron a peur de Poilu. Y regrette déjà d'y avoir frotté le poil rapport au réservoir.

— Quelle moule!... Hop!... T'as vu le coup?

— Tu parles. On l'a échappé belle!

— Il les passe toutes à droite... Beigne!... Qu'est-ce que c'est?

— C'est un garde-crotte qui a chatouillé une Urbaine. T'occupe pas.

— Mon vieux, jamais on n'arrivera à l'Étoile.

— A l'Étoile!... Ah! finesse! On ne passera pas le Rond-Point, oui!

— Et il en met toujours!

— Le voilà, le Rond-Point. Tu crois qu'y débraye?

— Plus souvent!

— Oh! le sapin, là... Le sapin!... Mais, qu'y débraye donc, nom de...

— On y est!... mon vieux, on y est!... Coince à gauche!

— J'peux pas, il a une poigne d'étau!... Aïe!... aie!...

— Aïe!... Flambés!

. . . . . .

— T'es là?

— Oui.

— T'as rien?

— Non. Et toi?

— Rien. C'est le radiateur. Oh! la la!... Ah! le malheureux!... Et le sapin!... Vois donc le sapin, les roues en l'air. Crois-tu qu'il en a une dégaine!... Où est le patron?

— A gauche, contre le trottoir. Tu ne peux pas le voir. Les agents le ramassent.

— Il est loupé?

— Il dit qu'il a la jambe cassée. Et le cocher?... Non, le cocher est debout. Il a l'air abruti.

— Je comprends ça. Le moteur tourne encore. Il en a une santé!

— Le radiateur a tout pris, avec les phares. Y a pas, les radiateurs et les phares, c'est des chouettes inventions. Ça nous couvre épatamment.

— Ouf! on vient de loin. Repos! Sans doute allons-nous aller en fourrière?

— C'est probable. Mais Poilu?... Tu vois Poilu, toi?

— Bien sûr. Penche-toi. Ça ne lui a rien bouché,

à Poilu. Écoute-le gueuler. Il traite tout le monde de fumier. Veine! les flics se décident à le passer à tabac. Allez-y, les enfants! tapez dur! C'est en martelant le métal qu'il prend sa qualité. Soignez Poilu!

— Tout de même, c'est Poilu qui boit, et c'est le patron qui trinque! Poilu est debout, et le patron en est d'une quille!

— C'est dégoûtant. Moi d'abord, j'ai jamais pu comprendre ça, que le bon Dieu se met toujours avec les ivrognes!

## X

**Quatrième exemple, après lequel il serait superflu d'insister, car la preuve est faite. — Sur le mode mélancolique, celui-ci.**

*Le matin, dans une remise d'hôtel de province. Deux moteurs causent :*

— Eha!

— Bonjour.

— Salut, vieux!... Bien roupillé?

— Pas mal, merci, et vous-même?

— Oh! moi, j'en ai piqué un soigné! Ce que j'avais turbiné, hier, dans ce sacré Morvan, c'est rien de le dire!

— Vous aviez fait une longue étape?

— Tu parles! Deux cent cinquante kilomerbèmes...

— Peuh!

— Dame! J'ai qu'un seul cylindre, moi, mon colon. Deux cent cinquante, c'est de la belle ouvrage!

— Moi, j'arrivais de Nîmes.

— Mince! Combien que tu fais donc de canassons?

— Quarante pour le fisc et l'assurance, soixante-dix à la jante.

— Soixante-dix à la j... Bon sang de bon sang!... Soixante-dix à la jante! Ben, vrai! T'en as du muscle!

— Oui, c'est coquet.

— Veinard! Le dix pour cent ne doit pas te faire peur, à toi!

— Ni le douze. On gobe le Ventoux en 28 minutes, avec quatre anthropoïdes sur le châssis, et une carrosserie de deux mètres soixante. Ça n'est rien, ça. Du reste, je suis très soigné, on ne me marchande pas l'huile.

— T'as un chauffeur?

— Ah! oui, le salaud!

— Il t'embête?

— Je vous crois. Il est de Bordeaux, il passe sa vie à me perfectionner, à me tripoter le carburateur, à me décaler la magnéto, à me chatouiller le siège des soupapes. Tout ça, en faisant des discours!

— Une barbe, quoi.

— De fleuve.

— Moi, c'est le patron qui s'occupe... On peut pas dire qu'il se la foule, non!... D'abord, il a le trac. « Eugénie », qu'y dit à sa femme, « Eugénie, je crois qu'il faudrait régler le trembleur, mais ça m'ennuie beaucoup, car quand on touche à ces machines-là, on ne sait jamais si elles voudront repartir ensuite. »

— Charmant! Et Eugénie, qu'est-ce qu'elle répond?

— Elle répond : « Essaye, va, mon chéri. Tu es moins maladroit de tes mains que tu ne le crois! »

— Délicieux.

— C'est une bonne personne, la patronne. Le patron aussi, du reste. De braves gens, et qui s'entendent bien. Seulement, ce qu'ils s'engueulent quand y a la panne!... Ah! mon vieux, c'qu'y s'engueulent. C'est toujours la faute à l'autre!... Alors, quand y s'engueulent bien, moi, je bois du lait, je suis à la douce.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils se raccommodent le soir, et qu'on part plus tard le lendemain matin.

— Exquis! Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? Des purées?

— Mais pas du tout, y n'faudrait pas croire ça, mon vieux!... C'est des gens très bien, qui ont de bonnes rentes, et pas d'enfants, et qui ne sont pas regardants pour mettre un pneu neuf. Seulement, y sont économes, y n'font pas d'épate, et puis, y tiennent à bien vivre dans les hôtels. C'est toujours champagne et compagnie, et chambre au premier. T'aurais tort de les mépriser parce que tu trimbales sans doute un marchand de cochons d'Amérique!

— Quelle erreur! Mon propriétaire est un simple employé de banque. Mais c'est un garçon très distingué, qui connaît à fond le maniement des

comptes courants. Je ne lui appartiens que depuis un mois. Il m'a acheté pour ses vacances. Nous avons fait tous les endroits chics, de Trouville à Biarritz. Maintenant, il parle de s'offrir un yacht. Comme il rentre au bureau après-demain, je me demande ce qu'il fera d'un yacht!

— Enfin, ça le regarde. Alors, par ainsi, t'as rigolé, c't'été?

— Ne m'en parlez pas. Je suis fatigué des plages mondaines. Il faut toujours être tiré à quatre goupilles, lavé, astiqué, les cuivres flambants!... C'est une lassitude. Et vous? Sans doute avez-vous été dans des Luchon, des Cauterets ou des Aix-les-Bains?

— Non, on a été dans des Lautaret, des Galibier, des Ballon d'Alsace, des Oberland, *eccétéra*. Ah! elle a pris quelque chose, la petite vitesse! Et mes coussinets ont maigri, tu peux le croire. N'y a qu'en Suisse que je me suis un peu reposé. Malgré qu'on filait comme un escargot en marche arrière, les contraventions pleuvaient. On nous en flanquait une à chaque virage. Alors, le patron s'arrêtait, discutait, casquait, — et pendant ce temps-là, moi, je pouvais tirer ma flème. Tout de même, je suis content que ça soye la rentrée! Ouf!

— C'est comme moi! Enchanté de retrouver le pavé de Paris. On s'en va avec plaisir, mais on rentre avec plus de plaisir encore.

— Pour sûr!

— Vous travaillez beaucoup, à Paris?

— J'en fiche pas une. Pour commencer, on va

me faire faire un petit tour à l'usine. Je vais me retremper un peu dans les bonnes gouapes de Puteaux, qui feront tous les zincs et tous les troquets pour me remettre au point!... Je pourrai compter mes tours!... Ensuite, on me ramènera au garage, et je ne verrai plus les patrons qu'aux beaux dimanches. Ah! je vais me la couler!

— Au fond, votre vie est modeste, mais heureuse. Mon sort est plus incertain. J'ai vaguement l'idée que mon propriétaire va me revendre d'occasion, et plus vite que cela, pour lever l'ancre de son yacht... Où irai-je ensuite? *Chi lo sa?*

— Oh! ta marque est chic et ta carrosserie est signée! T'occupe pas, va, tu tomberas jamais chez des galvaudeux!

— Je l'espère. Sans doute me chargera-t-on d'un large coupé. Je conduirai Monsieur au cercle et Madame à son amant. Je mènerai une existence languissante, immorale et luxueuse. J'attendrai pendant des heures, au quartier Monceau, que s'ouvre une porte derrière laquelle il se passe quelque chose... Le thé... Une heure de musique... Un quart d'heure d'amour...

— Te plains pas, va, mon vieux! Qu'est-ce que tu dirais si t'étais à ma place!... « Eugénie », qu'il a dit, mon patron, « Eugénie, ce petit moteur-là, quand il aura fait son temps en auto, nous l'emploierons à élever l'eau dans notre ferme de Champenay. » Tiens, ne parlons pas de l'avenir, j'en pleurerais!... Dis donc, tu ne trouves pas qu'il fait frisquet, ce matin?

— Si. Nous refroidirons bien. Vous allez sur Paris?

— Oui.

— Ça descend tout le temps.

— Veine, alors!

— Moi, je ne serai probablement à Paris qu'après-demain.

— Où qu'tu vas?

— J'ai entendu qu'il était question de gagner Le Havre d'une traite.

— Bougre, tu vas en mettre!

— Oh! j'en ai vu bien d'autres!

— D'ailleurs, soixante-dix à la jante! Tu peux te grouiller!

— Enfin, c'est la vie... Vous savez, vous allez perdre votre fil de bougie, l'écrou à molette ne tient plus que sur un filet.

— Tiens, j'avais pas vu ça... Merci, vieux.

— Il n'y a pas de quoi. A propos, est-ce que...

— Tes soupapes! V'là Eugénie!

## XI

**Quelques traits essentiels d'un type de chauffeur assez fréquent, et néanmoins peu connu.**

Il y a douze ans que mon camarade Paul Ixe fait de l'automobile. Ce laps n'est pas formidable, si l'on veut, mais pensez-y tout de même : que de choses on voit, et apprend, et subit, en douze ans ! Les gens qui ont une bonne mémoire et du temps à perdre restent absolument stupéfaits lorsqu'ils récapitulent tout ce qui s'est passé, au cours de ces douze dernières années, dans la politique, la science et la fabrication des moteurs à quatre temps. C'est simplement inouï. Et il faut peiner sur un tel bilan pour se faire une idée de l'importance acquise, dans l'évolution des êtres et des choses, par douze pauvres petits ans de douze pauvres petits mois. On se sent alors énorme, énorme, devant l'infini.

Ainsi, Paul Ixe sait tout de l'automobile. Mis en face d'un châssis, il a le droit de se toucher le front dans un geste que la publicité a rendu célèbre.

Pour lui, point de mystère dans cet assemblage de mécanismes subtils et précieux. Son âme vit comme chez elle parmi le labyrinthe des tubulures, la contradiction des secteurs, l'insinuante action des vis sans fin, le perpétuel haussement d'épaules des cardans, le rire affreux des engrenages, le paradoxe des différentiels, l'imbécillité des carburateurs, la sombre canaillerie des courants électriques, et la gigue monotone des soupapes, ces esclaves de plus en plus férocement commandés.

Il possède à fond l'histoire, l'anatomie et la psychologie de tous ces ennemis. Il en disserte avec précision et sérénité. Sur la composition des aciers, il vous dira des choses que les plus grands chimistes écouteraient, si j'ose ainsi parler, d'une oreille d'autant plus avide que les grands chimistes sont généralement un peu sourds. Le moindre sujet, un rien, lui fournit la matière de conférences intarissables : à propos des joints de Oldham, des bronzes durs, ou de la décomposition des huiles, il a toujours quelque révélation sensationnelle à faire. Ses idées sur la question des embrayages métalliques sont de la plus haute noblesse. Et quand, à propos des magnétos à haute tension, il vous flanque une formule au visage, vous en voyez trente-six bougies.

***

Au dernier Salon, je lui dus un enseignement remarquable. Il daigna me promener parmi les

stands, et je me souviendrai toute ma vie — car ce souvenir est marqué par une de ces migraines qui font époque — je me souviendrai toute ma vie du procès éloquent qu'il me fit de tous les châssis exposés. Ses arguments n'hésitaient pas. Leur netteté prévenait toute objection : — « Voyez, mon cher ami, la longueur de ces arbres, et pensez, pensez aux vibrations!... » — « Tenez, regardez d'un peu près, je vous prie, la crasse ignorance qui a présidé à la conception de ce pont-arrière... » — « Voici maintenant un loup fabuleux; car il devait sauter tout de suite aux yeux du constructeur qu'un centrage parfait des axes devenait impossible, étant donné que... » — « Et le principe de cette transmission! C'est à crever de rire! Personne, en effet, n'ignore que le coefficient de frottement... » — « Ça, n'en parlons même pas : quand un dessinateur vous met l'échappement dans cette position, c'est jugé! » — Et tout cela était irréfutable.

Je désespérais de voir un châssis trouver grâce à ses yeux, quand il pénétra triomphalement dans un stand et s'écria : « Enfin, voici un chef-d'œuvre! » Et c'était effectivement un chef-d'œuvre que j'avais sous les yeux; Paul Ixe m'en fit la démonstration péremptoire, avec la même sûreté de jugement qu'il avait employée pour vitupérer les autres engins. Après quoi il me confia : « C'est mon châssis de cette année. Il y a sept ans que je suis client de la marque... » Cette conclusion rendit, du reste, incompréhensible à mes faibles

ressources mentales une phrase que me glissa le constructeur, à voix très basse : « Hein? quel raseur! » Et « raseur » n'est qu'un euphémisme; j'avais entendu un mot beaucoup plus énergique. Voyons en ceci un témoignage de la frivolité de ce siècle, qui bâille devant les érudits.

***

Au surplus, il y a des choses stupéfiantes, des choses devant lesquelles le commentateur reste tout à fait confondu. Celle-ci, par exemple :

Le praticien admirable, le théoricien prodigieux, le demi-dieu, pour tout dire, le demi-dieu que constitue Paul Ixe, n'est plus qu'un tout petit enfant perdu dans le désert, lorsque sa voiture a le plus petit caprice ou la moindre défaillance. Un tout petit enfant qui dirait de très gros mots et de sinistres blasphèmes.

A peine installé au volant, il devient angoissé, nerveux, irritable, comme dans l'attente d'une catastrophe telle que le monde n'en vit jamais. Par des centaines et des milliers de kilomètres, par des semaines et des mois, la voiture cependant roule, roule, roule, docile et patiente, courageuse et sûre, avec une attendrissante bonne volonté. Mais Paul Ixe est tendu, les nerfs à vif, comme sous la menace de mystérieux et puissants adversaires. Et un beau jour, il arrive que, sur les quatre cylindres, trois seulement consentent à travailler. Alors, les mains de mon ami se crispent sur le

volant, ses yeux lancent des flammes de terreur et de rage, et sa voix est horriblement altérée pour murmurer :

— Qu'est-ce qu'il y a *encore?*...

Il n'y a rien : une goutte d'huile sur l'inflammateur. Tout à coup, les quatre braves cylindres reprennent leur rythme, après un léger bafouillage. Mais Paul Ixe a eu une émotion qui lui donne la courbature. Et, toute la journée, il est persécuté par l'idée que « des choses graves se passent dans cette saleté », que les constructeurs sont des êtres indignes, et qu'au premier virage, loin de tout lieu habité, la voiture va s'arrêter net, frappée de paralysie, à jamais inerte, et incurable.

***

Lundi dernier, je le vis arrêté dans un encombrement, au carrefour Drouot. Hérissé, les paupières caves, la bouche crispée, il jetait bas son capot entre deux cent cinquante-huit badauds curieux, stupides et ironiques. Il regardait son moteur d'un œil fou, noyait son carburateur d'un doigt épileptique, lançait sa manivelle, écoutait ronfler ardemment la bonne bête, sautait sur le siège, embrayait, et calait net. Ensuite, il recommençait toutes ces opérations dans leur ordre.

— Je suis affolé, affolé!... me dit-il, en ponctuant ses mots de tics convulsifs. Tout s'est brusquement grippé, là-dedans!... Tout est soudé, depuis les roulements de changement de vitesse

jusqu'aux paliers des arbres différentiels, et peut-être même mes fusées... oui... oui!... peut-être même mes fusées!... Et pourtant, tout ça tourne sur billes!... Ah! je suis propre, je suis fadé!

— Non, lui affirmai-je, non. Tout va bien. Prenez seulement la peine, avant d'embrayer, de débloquer votre levier de frein, que vous avez laissé dans son cran extrême.

Il fixa ce levier avec une immense stupeur, le desserra — et la voiture s'en fut, sous sa conduite, le plus gentiment du monde.

Cependant, personne ne pourrait contester que Paul Ixe est un chauffeur rudement « calé ». Il n'y a qu'à lire, si on en doute, ses savantes réponses aux questions techniques des revues automobiles.

## XII

**Tous les carrossiers s'accordent à goûter des délices profondes quand ils reçoivent leurs clientes. — On n'en pourra plus douter après lecture du dialogue suivant, qui n'a rien d'exceptionnel, et qui se pique même d'une certaine atténuation par rapport à la vérité stricte.**

— Bonjour, Monsieur Beauvallon.

— Bonjour... ah! bonjour, Madame... Ça va bien! Deux heures de colle!

— Vous dites?

— Je dis : Vous allez bien, Madame? Et M. Merlin ne vous accompagne pas, aujourd'hui?

— Mais si... Où donc est-il passé? Paul!... Paul! Ah! tu étais là?... Que faisais-tu là, encore, à bavarder avec les ouvriers?... Tu me laisses entrer seule chez M. Beauvallon!

— Ma chérie, je...

— C'est bien, c'est bien. Paul, tais-toi! sinon, nous allons perdre notre temps, comme l'autre jour, dans des conversations inutiles, et nous partirons sans avoir rien vu. N'oublie pas que nous avons rendez-vous chez Ritz, avec les Fresneau et

les Vilolet, à cinq heures précises. Monsieur Beauvallon, nous venons voir où en est notre carrosserie?

— Je m'en doute, Madame, je m'en doute... C'est généralement dans ce but que l'on va chez le carrossier... Je vais avoir le plaisir de vous accompagner à la garniture...

— Comment! Elle est garnie? Déjà! Mais c'est ravissant!

— Pardon, pardon... elle n'est pas garnie... Elle est à la garniture... On va la garnir, c'est une nuance.

— Alors, elle n'a pas ses coussins? Je ne pourrai pas essayer les sièges?...

— Ma chérie, voyons, il n'est pas possible que...

— Paul, tais-toi. Je parle à M. Beauvallon.

— Madame, la voiture étant entrée à la garniture, il y a une heure à peine, je ne crois pas qu'on puisse...

— Mais, c'est affreux!.. Moi qui croyais pouvoir me rendre compte de la façon dont je serais assise!... Quelle chose abominable!...

— Par ici, Madame. Prenez garde, il y a toujours un peu de peinture... des raccords... Prenez le milieu...

— Tiens! Qu'est-ce que c'est que ce monument?

— C'est un landaulet, pour le duc de Brizey.

— Quelle horreur! Bleu, bleu comme ça?

— Couleur choisie par le duc. A mon goût, cela ne fait du reste pas mal. Un beau bleu de roi...

— Peuh! Un bleu de roi, pour un simple duc!

— Le train jaune se détache bien.

— Train jaune! Je trouve cela criard. Pourquoi jaune? Il est marié, ce duc?

— Oh! Madame!...

— Ma chérie, ces plaisanteries...

— Paul, tais-toi!... Si vous croyez, Monsieur Beauvallon, que parce qu'on est duc... Il a l'air confortable, par exemple, ce landaulet. On doit être bien, là-dedans. Vous permettez que je m'installe, pour avoir une idée?... Tenez bien la portière, j'ai peur de m'accrocher!... Oh! mais, c'est très joli. En voilà, des petites histoires, des cantines, des glaces, des fioritures... Il n'y manque qu'un appareil à douche!... Dis donc, Paul, c'est un peu plus agréable que notre malheureux double-phaéton, tout de même!... Pour une femme, il n'y a pas de comparaison. Elle aura ses aises, la duchesse!

— Ce n'est pas pour Madame la duchesse, c'est pour Mlle Distinguette, des Variétés...

— Ah!... En vérité?... Le duc?... Parfait! parfait!... Je constate, Monsieur Beauvallon, que les cocottes savent choisir leur carrosserie?

— Mlle Distinguette n'est pas une cocotte, Madame...

— Je ne disputerai pas sur ce point avec vous, Monsieur. Allons plutôt contempler mon pitoyable double-phaéton.

— Ma chérie, « pitoyable » est peut-être désobligeant pour...

— Paul, tais-toi!

— Je crois, au contraire, Madame, que votre carrosserie aura une fort belle ligne... Vous permettez que je vous précède?... Voilà une soixante-chevaux que nous habillons pour M. Vulemain, vous savez bien, le député socialiste... Ça sera très bien. Nous avons déniché un petit noyer frisé qui est admirable... C'est ici. Passez, je vous prie... Voilà votre voiture.

— Oui! Voilà mon double-phaéton... mon double-phaéton. C'est ce vert-là que nous avions choisi?... Vous croyez?... Bien, bien. Je n'insiste pas. Je devais avoir joliment mal aux yeux, ce jour-là. Ainsi, c'est là-dedans que je vais souffrir, que mes cheveux vont s'envoler...

— Oh! Madame, avec le pare-brise!

— Parlons-en!... Oh! je sais bien, Monsieur Beauvallon, que vous me le prouverez sans peine : on est moins dépeignée dans un double-phaéton que dans un landaulet, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, Madame, il ne faut rien exagérer...

— Ma chérie, ne déplaçons pas la quest...

— Tais-toi, Paul! C'est bien assez que tu m'aies imposé cette forme ridicule de voiture, et cette couleur odieuse.

— Moi?... Mais c'est toi qui...

— Paul, tais-toi!

— Tu t'es fait faire dix dessins avant de prendre une décision...

— Paul, tais-toi!

— Tu t'es fait envoyer toutes les couleurs de

l'arc-en-ciel avant d'opter pour ce vert, dont ton perroquet n'aurait pas voulu!

— Paul! Paul! je te prie de te taire!

— Ah! mais, c'est qu'à la fin!

— Monsieur Merlin... mes ouvriers...

— Tu entends, Paul, tu cries comme un malotru, et M. Beauvallon t'engage à respecter ses ateliers. Pardonnez-lui, Monsieur Beauvallon, et occupons-nous plutôt de ma carrosserie. Que penseriez-vous de transformer ce double-phaéton en landaulet?

— Je pense, Madame, que c'est vouloir faire une chaise longue avec un chapiteau corinthien. Vous n'y songez pas?

— Ah! si, j'y songe! Et sérieusement!

— Ma chérie, je t'ai mille fois expliqué que, sans chauffeur, et vu nos ressources, la voiture ouverte...

— Ouverte et verte... Oui!... Ouverte, carrosserie légère!... Verte, couleur solide!... Je commence à les connaître, tes principes!... Et le poids mort, hein? le fameux poids mort! Tu ferais mieux de t'occuper du poids vivant, de moi, de ta femme, après tout!

— Si je ne m'occupais pas de ma femme, j'aurais une carrosserie à un baquet, un seul, tu entends! Et je serais heureux. Mes pneus aussi!

— Je sais bien que tu préfères tes pneus à la mère de tes enfants. Mais il est peut-être excessif de t'en vanter devant ton carrossier! Au fait, je suis bien bonne de discuter avec toi! Monsieur Beauvallon?

— Madame?

— J'espère, au moins, qu'il n'y a aucune difficulté à me changer cette couleur cadavérique, et à la remplacer par... mettons par un beau bleu de roi, train jaune?

— Il n'y a, Madame, d'autre difficulté que celle de gratter le vert pour y substituer du bleu. Affaire de temps et d'argent, voilà tout.

— De temps? D'argent?... Insinueriez-vous que nous aurons encore un nouveau retard et que vous nous compterez un nouveau supplément?

— Je ne l'insinue pas, Madame, je suis bien forcé de l'affirmer, de l'affirmer avec énergie.

— Charmant!... Il est vrai que je ne suis pas Mlle Distinguette!..

— Ma chérie, ton illogisme...

— Paul, une fois pour toutes, je t'engage à te taire! Il ne te manque plus que de prendre contre moi la défense de cette grue. Monsieur Beauvallon a toutes les obligeances, c'est entendu. Il n'en reste pas moins, je le garantis sans crainte, que Mlle Distinguette n'aura pas eu, elle, à payer un supplément pour son bleu de roi... Vous ne répondez pas, Monsieur Beauvallon?

— Oh! Madame, moi, je suis philosophe, voyez-vous... Songez que je reçois ici quinze à vingt clientes par jour, pour le moins. De sorte que je me suis habitué à ne répondre que lorsque c'est vraiment indispensable.

— Remarque, ma chérie, que M. Beauvallon...

— Tais-toi, Paul!... Monsieur, veuillez renvoyer

tout de suite cette horreur à la peinture. Je paierai le supplément. Adieu, Monsieur!

— A demain, Madame.

— Monsieur Beauvallon... vite un mot, pendant que ma femme regarde le landaulet du duc... Mes porte-pneus, démontables, hein?... Les coffres à outils, tant que vous pourrez!... Dans la parclose, sous les marchepieds, partout, et grandement!... Et n'oubliez pas les petites cases...

— Qu'est-ce que tu radotes encore, là-bas?

— Je dis, ma chérie, à M. Beauvallon, de mettre des ressorts très souples dans ton coussin...

— Tais-toi, Paul! Tu ennuies M. Beauvallon avec tes discours interminables! Et maintenant, fuyons! Nous serons en retard chez Ritz!

# XIII

On se fait une idée insuffisante des conséquences que peut avoir un accident d'automobile. — Le récit qui va suivre atteste que, même alors qu'on est assuré à une excellente Compagnie, il importe d'obliger son chauffeur à la plus extrême prudence.

Avant-hier, vers six heures du soir, deux automobiles voisinaient rue de la Paix, contre le trottoir, en face d'une maison rendue illustre par un de ses locataires, couturier prodigieusement parisien.

La première de ces voitures — ou la seconde — était une magnifique limousine vingt-quatre-quarante-cinq-chevaux de haute bourgeoisie; l'autre était un élégant coupé-landaulet qui devait bien abriter de douze à vingt-deux hachepés fringants sous son délicieux petit capot.

Elles étaient de même marque. Leurs chauffeurs ne crurent donc pas déchoir en conversant, pendant que ces dames essayaient.

Je les écoutai, d'abord parce que les dialogues de chauffeurs me passionnent toujours; ensuite

parce que ceux-ci se disaient de bien curieuses choses.

Et voici ce que j'entendis. Ça ne fait pas un chapitre, si on veut, mais, en y réfléchissant bien, c'est beaucoup plus instructif :

***

— Dis donc, il est fin, ton landaulet, il est d'aplomb, et il ne sent pas l'ail. Mais j'aime pas cette bande orange sur la portière. C'est cocotte!... Et puis, je viens de voir ton numéro, alors, ça, c'est épatant!

— Quoi donc qu'il a de si épatant, mon numéro?

— Qu'il a été mis dans tous les journaux. Ta patronne, c'est bien Mlle Esmeraldine?

— De l'Odéon.

— Donc, c'est bien toi qu'as été mis dans les journaux, rapport à l'accident des Champs-Élysées?

— C'est moi et elle. Bien sûr que c'est nous!

— Eh bien, mon agneau, tu nous en as fait une histoire, à la maison!

— En quoi que ça regarde ta maison?

— En rien! C'est une paille! J'vas te charrer ça! Dis voir un peu d'abord comment tu t'y es pris pour si bien conduire?

— Moi?... Mais j'ai pas un coup de pédale à me reprocher!... V'là un ponte qui traverse l'avenue en lisant son feuilleton! Il passe à droite sous le museau d'un gail, et beigne! j'ai pas le temps

de seulement le voir arriver, il vient s'emboutir sous ma roue droite avant! C'est malheureux, mais personne ne peut empêcher ça!

— Non. C'est la vie de Paris. Continue.

— C'est tout. J'te dis qu'il était embouti.

— Tu t'arrêtes.

— Un peu, et sec!

— On le ramasse.

— Et on m'engueule.

— L'agent constate qu'il est...

— Embouti, que j'te dis.

— Dans ses poches on trouve des papiers au nom de M. Letournu, 36 bis, rue de la Pompe.

— Ah! oui, ça n'est pas ordinaire... Le protecteur de ma patronne!

— Et le mari de la mienne.

— Non!

— Oui, mon nourrisson!... Alors, écoute bien, voilà ce qu'on m'a raconté à l'office : le commissaire de police envoie rue de la Pompe un inspecteur pour y dire en douceur, à la famille, de ne pas se frapper, que M. Letournu n'a pas la pipe cassée... mais qu'il n'en vaut pas mieux... qu'en route il pourrait bien rendre son avant-dernier soupir... Mme Letournu écoute l'inspecteur en s'essuyant les yeux avec son mouchoir, mais doucement, pour ne pas enlever la peinture, comme qui dirait quand nous passons la peau sur les vernis, après le lavage... L'inspecteur pense : « Bon. Elle ne prend pas ça trop mal. Allons-y! » Et, au moment de sortir, il y dit : « Et puis, Madame Letournu, j'vas vous dire

une bonne chose : il est mort ! » Par là-dessus, il s'en va, et Mme Letournu retourne au salon, ousqu'y avait tout juste un ami de Monsieur qui attendait : « Mon cher Robert, qu'elle y dit, j'ai une douloureuse et bonne nouvelle à vous annoncer. Mon mari vient d'être massacré par une automobile. Dès que je pourrai quitter le deuil, nous nous marierons. » M. Robert y dit : « Oh ! merci ! merci, mon ange ! » et il y met un pur baiser sur le front. Mais à ce moment, qu'est-ce qu'y voient tous les deux devant eux ?... M. Letournu qui venait d'entrer, et qui calait au milieu du salon, avec des yeux comme des sièges de soupapes !

— Ah ! nom de d'là !

— Tu comprends ? C'est pas lui que t'avais embouti, c'est seulement son encaisseur. On s'était trompé rapport aux papiers !

— Je sais, je sais ! Même qu'il n'a pas la veine, ce pauvre M. Letournu ! Car chez nous aussi... Non, mais, pige-moi c'te déveine !... Après l'accident, je rentre et j'accroche Mlle Esmeraldine : « Madame, que j'y fais, y vient de m'arriver un petit malheur. Rapport à sa faute, un monsieur s'est embouti sous ma roue droite avant. » — « Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ? » — « C'est un M. Letournu, 36 bis, rue de la Pompe. » — « Vous dites ?... Ah ! misérable canaille, vous n'êtes que depuis deux jours à mon service, et vous avez déjà trouvé le moyen de m'assassiner mon meilleur ami ! Hors d'ici, apache ! » Et là-dessus elle se jette sur le téléphone, pendant que je tourne ma cas-

quette pour attendre d'y dire encore un mot, vu que je tenais à toucher mon mois... « Allô! allô!... C'est toi, Léon? Ah! mon chéri, tu ne peux pas t'imaginer ce qui m'arrive!... C'est affreux!... Mon imbécile de chauffeur vient d'assassiner Letournu!... Quoi?... Mais non!... En passant dessus avec la voiture!... Tu dis?... Éplorée!... Certainement, je suis éplorée!... Pas pour Letournu! Je m'en fiche un peu, de Letournu! Il devait finir comme ça, il était bête à couper au couteau!... Mais c'est trois mille francs par mois qui tombent!... » Et elle continue ainsi pendant cinq minutes... Et je n'étais pas seul à écouter! M. Letournu, derrière elle, était entré, et il se régalait, le cher homme! il n'en perdait pas une!... Moi, n'est-ce pas, d'abord je ne savais pas qui c'était... Et puis, j'ai l'habitude de me mêler de mes affaires, je ne fourre jamais mon nez dans le carburateur des autres. C'est mon idée ainsi! Mais voyez tableau!

— Tu parles!... On n'a plus dû le revoir souvent, le banquier, chez Mlle Esmeraldine, de l'Odéon!

— Mais si, je les ai conduits ce matin déjeuner à Armenonville... Et chez toi, on divorce?

— Pas du tout. La maison est calme. Au fond, tout ça, c'est des petites bisbilles...

— Bien sûr... T'es content de ton embrayage, toi?

— Ça chauffe un peu, dans Paris, quand on fait trop patiner. Mais ça colle bien. Il faut savoir le régler. J'vas t'donner l'truc, un truc à bibi...

## XIV

**Julot, l'excellent éducateur de Lord Will, exprime en un langage imagé les regrets et les amertumes de toute une génération des plus sympathiques. — Mais il escompte fort heureusement un prochain avenir aussi précieux que ce qu'il appelle « la grande époque ».**

J'ai rencontré mon vieil ami Julot. Il conduisait une soixante-chevaux six cylindres; il était assis dans le baquet rudimentaire d'une carrosserie d'essai qui habillait le châssis comme d'un pantalon trop court. Néanmoins, Julot avait un air considérable.

Nous étions place de la Concorde. Julot m'invita à m'asseoir à côté de lui, dans le baquet vide. Il manifesta le désir, que j'avais prévu, de prendre un petit café-cognac « à la première brasserie du coin... » Sur quoi il nous arrêta devant l'Espérance. Julot est traditionnaliste.

— Ça marche toujours? lui demandai-je.

Il haussa les épaules, puis les rehaussa, vida son flacon de cognac dans le dé de café qu'on venait de lui servir, s'essuya d'un revers de main le plumeau

gauche de la moustache, et, désignant le châssis :

— Ça marche trop. C'est dégoûtant.

Si familier que je fusse des paradoxes de Julot, l'expression de ce dégoût ne fut pas sans me surprendre un peu. Et mon étonnement s'étant manifesté sur un ton négligent et discret :

— Ben, oui, quoi! appuya Julot. Le bon temps est passé!... Le bon temps qu'on était chez Poudre, et qu'avec Descampette on la mettait tous les jours aux pontes... Dans ce temps-là, on était des costauds. Il fallait être calé comme des armoires à glace et roublard, et débrouillard, et puis tout!... Un essai, c'était la guerre. Pan! pan! pan! avale le tacot, cochon de client!... Au jour d'aujord'hui, on leur z'y en donne pour leur braise, du moelleux, du solide, de la becquée d'enfant. Alors, quoi? C'est plus la peine. Tout un chacun peut faire ça. Que ça soye Julot, ou que ça soye Mossieur de l'Épicerie de Pontoèse, ça fait bourriquot. Ah! malheur du siècle!

« Au jour d'aujord'hui, que je vous dis, on fait un métier de rond-de-cuir. S'élargir au volant, ou se les attendrir dans un fauteuil de la Préfectance, c'est la même farine et c'est le même jus... Aussi, pigez-moi les nouveaux! Des blancs-becs, des déplumés tombés du nid, des sortis d'E.C.P. ou de Porytechnique, oui, mon nourrisson, qui s'amènent avec des transparentes sur leurs châsses de cabillauds frits, et qui vendent de la mécanique comme du macaroni. Nous autres, de la grande époque, on devait truquer. Eusse, y font des calculs sur des

petits carnets, y z'y glissent cette pommade sous le blair du sinve, et c'est réglé, le sinve abloque... Du reste, le sinve est venu là avec son idée, y fait ce qu'y veut, et y choisit de lui-même comme dans une abbaye-des-s'offre-à-tous. N'y a pas à l'allumer ni à y faire du battage soigné : il y en sait plus, et des tas itou, que le constructeur! Y lit des revues, des jornaux, des tas de balançoires ousque pour dix sous on y explique le fond des affaires. Alors vous seriez Descampette que vous n'y feriez pas mettre un linvé de plus que le bon prix.

« Au jour d'aujord'hui, que je vous dis, c'est plus la peine d'avoir des cervelles et bon œil. Le gréviste qui vient de nous servir notre petit café-cognac ferait aussi bien l'affaire que moi à baudrouiller dans les garages... Et des garages, que vous osez dire?... Mais, mon colon, où donc qu'y sont, les garages?... Nib et Nib! Ça, des garages? Ah! la la!... Des coffres à bagnoles, oui!... On déshonore le nom!... Un garage, moi, j'appelle ça ce qu'on avait au moment du bonheur : la chouette cambuse où l'Américain se déballait et trouvait son choix dans la demi-plombe, juste le temps d'un essai épatant sur Magdebourg ou Lauriston, et où les fafiots s'envolaient comme des papillons!... Ça, oui, ça, oui!

« Mais, au jour d'aujord'hui, on s'en voudrait d'abloquer ou de vendre une auto dans un garage; on est des princes, on est des empereurs! On fait son commerce sur les grands boulevards, avec des glaces et des tapis, et des reguingotes comme le

cabot de Mme la Marquise! On a des châssis polis comme des toquantes, avec un globe dessus pour la poussière! On fait des magnes, on se brûle la dalle avec des infusions chic, et pour un essai, vous ne voudriez pas! Tout marche!... Tout marche aussi bien que c'te saloperie de six-cylindres que je mets soi-disant au point, et qui vous bouffe le Cœur-Volant en troisième, tous les gaz! Oui, Mossieur, comme ça, en ronflant, dans le sourire, la manette à la main, et au ralenti si on veut, avec des reprises comme si qu'on démarrerait en descente! C'est pas dégoûtant, ça? hein? voyons... la clef anglaise sur le cœur, c'est pas dégoûtant? C'est pas à vomir le métier?

« Au jour d'aujord'hui, j'vas vous dire une bonne chose... au jour d'aujord'hui, un d'aplomb comme moi en aurait tellement jusqu'au-dessus de la casquette qu'il irait piquer sa flèche au Pont-Neuf avec ses brisques et son mal de mer... Heureusement qu'y a du bon! L'auto, c'est fini! Oui, chéri! mais le dirigeable? Avec le dirigeable, c'est tout le bon temps qui rapplique... Oh! mais, j'ai des tuyaux!... Tel que vous me voyez, je ne suis pas encore de la classe, et je vais refaire bâiller les porte-luque d'angliches!... Avant l'hiver prochain... oh! c'est pas fort de rigoler, mon vieux, j'suis tuyauté, que j'vous réitère!... avant l'hiver prochain les dirigeables seront sur celle de la Grande-Armée comme les autos y étaient il y a douze ans!... Et ça sera la noce, les bonnes boîtes d'alors. Poudre-Descampette à l'antique!... la

fièvre, les primes, et Paris-Amsterdam, et les essais autour de la tour Eiffel, et le chiqué, et le maquillage des tacots, la grande vie, quoi! Ah! bonheur du siècle!...

« J'ai un copain qui fait un dirigeable... Ah! mais là, du nanan! Huit cylindres, trois vitesses, rapport au vent qui est comme qui dirait les côtes pour l'auto... On n'avait pas encore pensé à ça, qu'y fallait des changements de vitesse!... Mon copain, lui, ça lui est entré tout de suite... On fera une nacelle à deux baquets... Les tonneaux, ça sera seulement pour ensuite... Jusqu'au jour d'aujourd'hui, il n'y a que les capitaux qui manquent... Le dirigeable est prêt. Je l'ai vu sur le papier, avec tous les dessins, et je ne vous dis que ça!... D'ailleurs, les capitaux, pas? c'est jamais que les capitaux!... Avec son papier et ses dessins, mon copain trouvera ça tant qu'on veut. Et alors!... à nous la Grande-Armée!... On ouvre! on ouvre!... j'en ai l'eau à la bouche rien que d'y penser!... Ah! ce jour-là, ce jour-là qu'on se croira tel quel qu'à la bonne époque, ce jour-là, mon salé, quelle cuite! »

Et Julot, allègre, l'œil éclatant, commanda son second café-cognac d'une voix de tout jeune homme!

## XV

**Si vous rencontrez, dans quelque hôtel de province, un monsieur grincheux et mélancolique, muni d'une limousine soixante-chevaux, évitez soigneusement de converser avec lui.**

Le personnage est éternel, du Monsieur qui juge que, « de son temps », la vie était infiniment plus agréable. Tous les régimes sont déterminés, à nos yeux, par un de ces héros qui semblent, du reste, taillés sur un patron identique, quelle que soit leur époque d'origine. La qualité seule des amertumes varie : c'est l'évocation de « la paix des campagnes », des « fantaisies de Milord l'Arsouille » ou « du moment où l'on savait encore ce que le mot républicain veut dire »; mais, qu'il soit contemporain du parapluie de Louis-Philippe, qu'il date de l'Empire deuxième ou de la législature Grévy, l'homme aux regrets est, neuf fois sur dix, replet, soigné, bien portant, et phraseur, quand la triple consonne de cette dernière épithète ne peut, plus simplement, s'unifier par l'ablation d'un *p* et d'un *h* superflus.

J'ignorais que le jeune règne de l'automobile eût fourni, à son tour, ce type classique et bourgeois d'amant du passé. Le sacre de la toute-puissante reine est à peine un grand fait d'hier, et comment croire qu'il put déjà fixer une génération? J'oubliais qu'emportées dans un mouvement fou de progrès, de science ardente et de fébrile activité, nos années représentent désormais ce que valaient autrefois des lustres et même des décades, et qu'ainsi la classification du temps impose des limites plus nombreuses et plus précipitées. Il fallut bien m'en rendre compte quand je me trouvai, certain soir, aux prises avec un grincheux mélancolique qui se redressait pour dire : « Moi, c'est au moment de Paris-Marseille que j'ai commencé de manier le volant. » Et cette ère évoquée était pour nous si lointaine, qu'il en omettait de préciser que le volant était alors une barre.

C'est dans une hôtellerie que nous prîmes langue. Je venais, en flânant, de Grenoble. Il arrivait, lui, de Marseille. Et, vers le déclin du soleil, nous entrions dans la même remise voisine de la frontière italienne. Il y pénétrait dans l'appareil imposant d'une limousine, au piaffement retenu de ses soixante chevaux chargés de malles compliquées et somptueuses. Plus modeste, avec mon équipage de trente petits pur-sang et mon bagage réduit à la proportion d'un humble phaéton, j'allais me ranger dans un coin d'ombre, comme il convenait. Mais la tradition n'est pas encore tout à fait perdue du salut et du bout de colloque échangés entre

touristes qui ne se connaissent pas, à l'aventure des garages. Mon collègue toucha sa casquette, je lui demandai s'il avait fait bonne route, il riposta par une question équivalente, et, de politesse en politesse, j'aboutis, selon l'usage, à un fier éloge de ma voiture, de la randonnée que j'achevais, des sites entrevus, et, plus généralement, du beau chemin parcouru depuis l'âge des « brûleurs »... Cependant, le mécanicien de la limousine, — un grand gaillard roux, à la moustache gauloise, guêtré de cuir et sanglé de drap gris, — commençait son graissage avec la dignité du prêtre abordant l'autel.

A mesure que j'avançais dans le développement de mes lieux communs, mon interlocuteur était devenu silencieux, rêveur, et son œil se bridait dans une expression lointainement ironique. Tout à coup, comme j'avais épuisé mes réserves, il partit d'un petit rire sec :

— Pour conclure, vous trouvez que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes automobiles! C'est bien cela?

Je fis, un peu décontenancé :

— Heu!... Pour le mieux... pour le mieux... Je n'ai pas été jusqu'à de tels excès! L'homme est trop exigeant pour estimer jamais que tout est pour le mieux... Mais enfin, il m'apparaît que c'est déjà joliment bien ainsi!

Le petit rire de sarcasme persistait :

— Eh bien! moi, je ne me console pas de n'être plus au bon temps!

Le coup de l'ancêtre! Ça y était! L'automobile marquait une page d'histoire. Elle avait ses fidèles du « bon temps », comme 1830 a ses peintres, comme l'exposition de 1867 a son école de souvenirs! Je regardai mon homme avec une vive admiration. Puis il me parut, ironie pour ironie, qu'un ton légèrement narquois s'imposait :

— Quoi! vous regrettez les pompes à friction, les pneus de 1010 — 65 et les arrêts à la fontaine publique?

Il répliqua nettement :

— Oui, Monsieur.

Et, comme j'attendais avec un vague sentiment d'inquiétude :

— Oui, Monsieur, je regrette tout cela. Et bien d'autres choses encore. Je regrette tout cela comme on regrette ses cheveux blonds quand on s'aperçoit qu'ils sont devenus blancs.

— C'est que, ripostai-je à mon tour, la comparaison est un peu bien hasardeuse! Appréciez que les cheveux blancs nous nous les faisions à ce moment-là, en mangeant notre pain noir!

Il hochait la tête :

— N'en croyez rien. Nous étions très heureux. Nous roulions en pleine joie, la joie multiple de la surprise, de la nouveauté, de l'illusion. Nous avions l'ivresse des gens qui viennent de découvrir la liberté. Ah! la liberté! Nous en savourions alors tous les charmes. Nous en portons maintenant toutes les charges.

Le mécanicien roux scrutait d'un œil attentif

et sévère les pneumatiques de la limousine. Son maître lui jeta :

— Oui, il faut nous méfier du gauche arrière. Il montre la corde. Un bandage neuf de ce matin! Enfin! changez-le, sinon nous perdrons du temps demain sur la route.

Et, revenant à moi :

— Car l'homme libre que l'automobile a fait de moi, Monsieur, cet homme est l'esclave des étapes fixées au départ. J'ai soixante chevaux, j'ai une limousine, j'ai une femme. Il faut remiser tout cela dans un caravansérail de luxe. Et il s'agit, demain, de coucher à Nice, après avoir déjeuné à Turin. La panne est interdite. Perdre une heure, ce serait déranger notre itinéraire, et déranger son itinéraire quand on a soixante chevaux sous son capot, ce serait la honte. Alors, il faut prévoir. Prévoir, c'est voyager.

Il me fixa dans les yeux :

— Voyons, vous n'êtes donc pas égoïste?

— Mais si, fis-je, je le suis comme vous, comme nous tous.

— Alors, il est impossible de ne pas se comprendre! Mais réfléchissez donc un instant, par le dieu de tous les diables! Au moment des brûleurs, comme vous dites, nous étions bien cinq ou six cents qui possédions l'admirable réseau des routes de France. Rappelez-vous ces billards prodigieux, vierges, sans une ornière, où nous roulions sur du velours. Ces voies merveilleuses, et toute la campagne, et tous les horizons, étaient à nous seuls.

Et nous en jouissions, d'abord parce que nous les avions ignorés jusque-là, ensuite parce que notre allure nous permettait de voir, et de respirer!... Comparez, Monsieur, ces heures bénies avec le présent. Les routes? Vingt mille voitures indigènes multipliées par quarante mille antidérapants, plus tous les milliers de voitures anglaises, allemandes, américaines, qui viennent commettre ici la manière de tourisme interdite là-bas... toutes ces roues ardentes, mordantes, griffantes, les ont arrachées et meulées, nos routes! Il n'est presque plus un coin de France où on les retrouve dans leur accueillante et douce splendeur de jadis! La matière dont elles furent créées est devenue aérienne : on l'aperçoit en poussière opaque, entre ciel et terre, masquant les arbres, barrant les lointains de nuées sales. Car, où que l'on soit, au cœur du Morvan, aux plateaux de l'Auvergne, aux cols des Alpes, il y a toujours, à toute heure, une automobile qui vient ou qui s'en va, qu'il faut croiser ou dépasser dans un brouillard suffocant, et qui laisse, deux kilomètres après elle, flotter sa terreuse et corrosive écharpe...

Le mécanicien l'interrompit :

— Faut-il faire le plein d'essence maintenant?

— Faites. Qu'est-ce qu'il en manque?

— 80 litres environ.

Reprise du petit rire agaçant et diabolique :

— Ceci, Monsieur, nous amène au chapitre des perfectionnements. C'est le progrès dans toute son onéreuse beauté. Je viens d'user 80 litres d'essence

pour faire 200 kilomètres. Vous rappelez-vous l'appétit plus modéré de nos huit-chevaux?

— Certes, répliquai-je avec quelque impatience. Mais je me rappelle aussi que nos huit-chevaux, lorsqu'elles étaient au point, faisaient du quarante à l'heure en palier, nous obligeaient à changer de vitesse à la moindre ondulation de terrain, et n'auraient jamais admis qu'on les encombrât d'une limousine aussi confortable!

Le grincheux ne sourcilla pas :

— Qu'importe! fit-il, puisque, je vous le répète, nous étions heureux ainsi, tandis que nous sommes, à présent, indifférents et las! Oui, nous ne faisions que du quarante à l'heure en palier. Mais notre imbécile amour-propre en était plus gonflé que lorsque nous faisons aujourd'hui du quatre-vingt-dix! Et nos sensations étaient plus aiguës, parce qu'elles étaient toutes neuves. Désormais, nous n'éprouvons un rien de griserie qu'à la condition de risquer notre peau. Pour que la vitesse nous exalte, — oh! à peine! — il est indispensable que nous convoyions la Camarde entre nos pneus de rechange et notre nécessaire de toilette!

— Oh! protestai-je, la souplesse, la stabilité et la solidité de nos voitures actuelles font qu'il n'y a pas plus de danger aujourd'hui à couvrir son kilomètre en trente-sept secondes qu'il n'y en avait autrefois à s'y traîner en une minute dix!...

— Cela, cher Monsieur, c'est encore un gentil poncif et une suave hérésie. Le progrès automobile n'a modifié ni les lois de l'inertie, ni la résis-

tance de notre ossature. Et rien ne fera jamais qu'il soit aussi périlleux de tomber d'un premier étage que de tomber de la tour Eiffel. Par ailleurs, évitons les grands mots; vous avez prononcé celui de « solidité ». Êtes-vous bien sûr que nos engins 1907 soient beaucoup plus robustes que nos coucous 1895? De temps à autre, il m'arrive de retrouver un de ceux-ci aux mains de quelque bon médecin de campagne, et quand je m'enquiers des infirmités que lui a causées l'âge, on me répond qu'il se porte à ravir, abat toujours son petit service quotidien, et n'accuse sa vieillesse que par le vêtement : il n'est plus à la mode, mais il a bon cœur et bon caractère. Oserais-je affirmer que, dans dix ans, je retrouverai ma limousine d'aussi belle humeur?

— Voyons, voyons, iriez-vous jusqu'à nier le progrès fantastique que nos constructeurs ont accompli?

— Je ne nie rien. Je dis que tout est relatif. Le progrès dont vous parlez s'est accompli dans le sens de la vitesse, et du confort, peut-être pas dans celui de l'éternité. Ceci est un secret qui appartient à l'avenir.

Sans démêler exactement pourquoi, je commençais à me sentir irrité :

— Enfin, dis-je avec quelque brusquerie, où voulez-vous en venir? Si vous vous dégoûtez de l'automobile, au moins n'en dégoûtez pas les autres!

— Oh! fit le grincheux, de plus en plus mélancolique, les autres n'ont nul besoin de mon inter-

vention! Ils trouvent en eux-mêmes des ressources suffisantes... Non, non, voyez-vous, Monsieur, il est vain de se dorer la chimère... Nous aurons beau nous battre les flancs, tout passe, tout lasse, et vous, comme moi, nous sommes blasés. La minute savoureuse, enthousiaste et poétique, est bien finie. Nous ne la retrouverons plus. L'automobile du plaisir a vécu. Elle est remplacée par l'automobile utilitaire. Le délicieux instrument du « bon temps » n'est plus qu'un instrument de locomotion. Dites-vous bien cela. Dans très peu, très peu d'années, nous prendrons l'automobile comme on prenait le tramway ou le chemin de fer, pour la seule satisfaction du départ et de l'arrivée, et pour la seule nécessité de se transporter le plus vite possible d'un point à un autre. C'est le progrès, j'en conviens. La caractéristique du progrès est toujours de servir la masse anonyme en émoussant les joies de l'individu. Socialement, j'applaudis; personnellement, je gémis. Ne me regardez pas de travers. Au fond, vous me donnez raison.

— Je vous donne tort, appuyai-je non sans un léger effort. Mais vous donnerais-je raison que ce serait un motif de plus de vous en vouloir. Pourquoi froisser mes illusions?

— Je ne froisse pas vos illusions. je formule vos désillusions. C'est autre chose.

— C'est pis encore. Bonsoir, Monsieur.

Et je gagnai ma chambre, très maussade, l'âme corrodée par ce goût acide qu'a la vérité.

# XVI

Curieux détails sur les Cafés de la Gare.

Si le touriste qui prépare une randonnée s'arrête, en flânant dans ses annuaires, au mot « Langon », suivi de cet autre entre parenthèses : (Gironde), il trouvera l'indication de deux hôtels. L'un s'appelle « Richelieu », et je ne cherche pas à savoir pourquoi. Il est suivi d'un tas d'astérisques, lettres, signes et chiffres cabalistiques : T.C.F. (W.C.) = [10], etc., etc. L'autre n'est agrémenté de rien de tout cela et ne porte que cette modeste enseigne : « Café de la Gare ». Il semble donc que c'est au premier qu'il faille descendre. Mais je vous dirai tout de suite que cela dépend de votre caractère et de votre goût des aventures. Car si le second n'a pas de W.C. (et encore, est-ce bien prouvé?), par contre, il a du pittoresque. Et, en voyage, le pittoresque est bien quelque chose.

Dans ce « Café de la Gare » se perpètrent en

effet, et vont jusqu'à s'accomplir, des crimes affreux. On y assassine les voyageurs par les moyens les plus divers, le marteau, la corde, le poignard, puis on va jeter leur cadavre dans la Garonne, après l'avoir, bien entendu, allégé de ses métaux, bagues, montre, pièces d'or et d'argent; car le patron, son Égérie et ses acolytes ne sont pas de simples romanesques, mais bel et bien des gens très modernes, qui savent le prix de la vie, et qui ont, comme on dit, des besoins.

Est-il bien nécessaire d'ajouter qu'on n'assassine pas quotidiennement, au Café de la Gare? Il faut tomber un bon jour. Le plus souvent, on se borne à dévaliser le client, ou à l'entôler, selon ses habitudes. Quoi qu'il en soit, on lui réserve toujours quelques piquantes émotions, et il est sûr de ne pas trouver au Café de la Gare le relais fade et mélancolique des grands hôtels bourgeois où l'on paye de tant de spleen le plaisir discutable d'avoir une salle de bain à sa disposition.

Du moins, les choses en allaient-elles de la sorte il n'y a pas bien longtemps encore. En ce moment peut-être les traditions du Café de la Gare sont-elles interrompues, le parquet ayant arrêté son directeur, M. Branchery, la faible femme de ce dernier, et même quelques-uns des familiers qui lui donnaient un petit coup de main à l'occasion. Si bien qu'il doit y avoir dans l'établissement un grand désarroi. Les amateurs feront bien de s'abstenir jusqu'à ce que cette petite affaire soit arrangée et que tout soit rentré dans l'ordre.

***

En attendant, on n'a qu'à passer la nuit dans d'autres Cafés de la Gare que celui de Langon en Gironde. Sauf exception, on sera rarement déçu. J'ai remarqué, au cours de ma vie nomade, que les Cafés de la Gare n'étaient presque jamais banaux, et si je m'intéresse particulièrement à l'histoire des époux Branchery, c'est parce qu'elle évoque un notable souvenir de ma jeunesse automobile. Jean-Jacques Rousseau a dit excellemment, ou aurait pu dire, qu'on ne se passionne bien que sur soi-même.

C'était par un aimable printemps d'il y a quelques années. J'étais parti de Briançon d'assez bon matin, pour gagner Toulon avant la nuit tombée. La route, par Embrun, Gap, Sisteron, ne quitte pas l'âpre et tortueuse Durance. Elle abonde en virages dangereux que le chauffeur digne de ce nom prend sur deux roues, sans couper les gaz, pour voir jusqu'à quel point on arrive à ne pas mourir en faisant tout le nécessaire pour se tuer.

Je suis un chauffeur digne de ce nom. Si bien qu'à l'angle d'un rocher je me trouvai soudain devant le plus absurde des troupeaux de moutons. Je m'arc-boutai, comme il est d'usage en pareil cas, sur tous mes freins, et, les moutons aidant, ma voiture finit bien par consentir à s'arrêter. Alors, j'offris au berger souriant la rançon qu'il attendait et je me mis en devoir de repartir.

J'eus beau embrayer successivement sur toutes les vitesses, de l'air le plus stupéfait, l'automobile n'affecta pas la moindre velléité de quitter la place où elle était si bien, encore que le moteur tournât comme un idiot, gaiement, gaiement, dans le vide, ne se rendant compte de rien, et tout joyeux sans doute d'avoir si peu d'efforts à faire. Ainsi, je connus qu'en donnant le coup de frein, j'avais rompu mon pignon d'attaque du différentiel. C'était la panne dont on ne vient pas à bout avec de la seccotine. Et je fus sombre, dans le désert.

Après des heures d'attente, durant lesquelles je vis, les yeux chargés de haine, passer bien des moutons, un cheval enfin daigna paraître, muni de son charretier. Et pendant quinze kilomètres, ce cheval me traîna négligemment, d'un air distrait et dégoûté, tandis que le charretier me parlait des vignes, du blé, des olives, d'un tas d'autres choses vaines.

Enfin, mon automobile s'arrêta devant l'hôtel souhaité. Il était solitaire, et ses fenêtres regardaient fixement un train de marchandises immobile et perdu dans un inextricable enchevêtrement de rails.

J'étais au Café de la Gare.

***

Le charretier, en s'en allant, me dit avec simplicité : « Par exemple, il faut bien fermer votre

chambre ». Et cette recommandation me parut naïve.

Un peu moins, cependant, quand je me rendis compte de la qualité des gens qui, dans le gîte, lampaient du vin au litre. Il y avait là des cheminéaux inouïs, des rouliers au regard fauve, et aussi, parfaitement, de jolis garçons colletés d'un foulard, pommadés à l'infini, lesquels semblaient fraîchement débarqués de la place Maub'. Et j'étais en pleine campagne de Provence, dans l'odeur du romarin et des genêts!

Mon entrée fit une telle sensation, provoqua des silences si expressifs, des regards si intéressés et des colloques si mystérieux, que je jugeai sage de me faire servir mon repas du soir à l'écart, et en plein air. La petite bonne avachie, qui m'apporta du lard aggravé de choux, voulut bien me témoigner de la sympathie. Elle avait dix-huit ans résignés, des yeux noirs ingénus et las, une pauvre figure rougeaude que la fatigue rendait molle, et des cheveux dépeignés qui traînaient jusque dans mon assiette. Elle me fit la confidence des duretés de sa situation, me précisa qu'elle remplissait ici l'emploi de bonne à tout faire, absolument tout, et qu'elle devait en outre nettoyer la maison. De sorte qu'elle s'exténuait, et qu'elle avait bien envie, parfois, de se jeter dans la Durance pour enfin dormir!

Cependant, deux des adolescents de la place Maub', et des mieux choisis, étaient sortis à leur tour, et s'attablaient non loin de moi. Il me parut

que leur présence augmentait mon désir de repos; je repoussai le fromage d'une main dédaigneuse et montai brusquement me coucher.

Une heure plus tard, un vacarme épouvantable me fit bondir sur le palier. Je tendis l'oreille, angoissé. Une ombre gravit les escaliers quatre à quatre, et dans le halo d'une chandelle je reconnus la petite bonne.

Très tranquillement, sans émoi, l'air toujours indifférent et triste, et de son délicieux accent de Provence aux triples consonnes nasales, elle me dit :

— Ne faites pas attention... Ce sont les clients qui se battent un peu...

Mal revenu de mon trouble, je rentrai dans ma chambre. Il s'écoula un temps que je ne puis évaluer. Puis, nouveau bruit d'enfer, mêlé, cette fois, de râles, de hurlements de douleur, d'effroyables imprécations.

Comme tout à l'heure, la petite bonne apparut à l'étage :

— Ne faites pas attention... Ce sont les clients qui se tuent un peu...

En s'en allant, elle ajouta sans tourner la tête :

— Il y en a un, vé!... qu'il a le couteau enfoncé long comme ça dans le cou... Un autre que son œil il lui est sorti... C'est dégoûtant à voir!

Sur cette déclaration, je fis de vains efforts pour me rendormir. Le lit était mauvais. Telle est du moins l'explication qu'en pareil cas l'homme fier tient à se donner de son insomnie.

# XVII

**Les jours fériés de la Pentecôte sont généralement considérés par les automobilistes comme une époque enviable. — C'est là un antique préjugé auquel il convient d'opposer l'éloquence des faits.**

Mes bons amis les Ixe, des gens charmants qui possèdent une excellente automobile, ont profité de la Pentecôte pour faire une jolie randonnée, une de ces bonnes petites randonnées de tout repos au cours desquelles on ne passe pas son temps à « en mettre » pour gagner de lointains relais.

Ils sont partis amoureusement le dimanche matin, vers onze heures, après une bonne nuit et un petit lever tranquille, comme des êtres libres qui disposent à leur gré de deux grands jours pleins, deux grands jours comportant au total quarante-huit fois soixante minutes, ce qui fait un bon bout de temps quand on est affranchi de tout rendez-vous d'affaires ou de plaisir.

La voiture marchait admirablement.

A la porte de Suresnes, les employés d'octroi ne

suscitèrent aucune discussion sur la quantité d'essence que contenait le carburateur; et on monta Picardie en quatrième, encore qu'il fallût couper les gaz devant un Poids lourd qui réfléchissait au milieu de la côte. Un soleil gras et réjoui faisait des enfantillages : « Coucou! le voilà! » derrière les nuées. Et le compte-gouttes débitait son huile avec régularité, sans qu'il fût besoin de régler les pointeaux toutes les cinq minutes. Malgré le courant d'air traditionnel de la place d'armes, il ne fallut pas faire marche arrière pour aller chercher la casquette envolée de Paul Ixe, une casquette qui, d'ordinaire, ne traversait jamais Versailles sans jouer au cerceau sur le terre-plein du Palais. Et, parmi les pavés tumultueux de Buc, aucun coffre à outils ne s'ouvrit spontanément. Il y a ainsi des journées qui s'annoncent heureuses.

Aussi, à midi et demi, on était à Dourdan. Pour des chauffeurs calmes, c'est très bien.

***

— C'est très bien, confirma Paul Ixe à sa femme. Et j'adore Dourdan. Une idée originale, pas automobiliste pour un sou, une idée de gens libres : couchons à Dourdan. Nous irons, cette après-midi, nous promener à pied dans la campagne. C'est fou, c'est délicieux, nous pourrions aller à Bordeaux, et nous coucherons à Dourdan!

Et Mme Ixe ayant approuvé cette décision inouïe, le patron de l'hôtel fut prié de mettre en ordre sa meilleure chambre.

C'était un homme doux et complaisant. Il dit sans raideur :

— Ma meilleure chambre est retenue depuis huit jours. Et depuis hier, je ne disposé même plus de ma plus mauvaise, Monsieur.

Les Ixe s'étonnèrent et prirent, avec cordialité, le parti d'aller jusqu'à Orléans. Ils y furent vite.

Car la voiture marchait admirablement.

— Orléans, ce n'est pas la campagne. Mais on dira tout ce qu'on voudra, c'est très joli, Orléans!

Deux hôteliers de cette noble ville voulurent bien sourire avec indulgence :

— Une chambre?... Mais, Monsieur, nous n'aurions pas même un coin pour loger vos phares! Complet partout!

— Eh bien, c'est très drôle, conclut Mme Ixe, j'avais la secrète envie d'aller à Blois. Ça tombe à merveille. C'est si joli, Blois!

— Blois, bons hôtels! appuya Paul Ixe. Résignons-nous à passer la nuit dans des lits qui ne font rien regretter.

Et en route pour Blois! Belle route, ciel clément. Pas trop de poussière.

Du reste, la voiture marchait admirablement.

***

Dès l'arrivée, les rues de Blois présentèrent un aspect des plus pittoresques. Blois, c'était, en plein air, le Salon de l'Automobile. Jamais, jamais, tant

de voitures diverses ne s'étaient exposées avec une telle complaisance le long des trottoirs d'une petite ville. Il y avait là d'humbles voiturettes et de prodigieuses limousines au milieu d'une étonnante majorité de doubles-phaétons. Mais les tricars eux-mêmes, les allègres tricars baignaient dans une singulière atmosphère de mélancolie.

— Une chambre, mon pauvre Monsieur?... Mais vous n'avez donc pas vu les rues? Tout ce monde-là cherche des chambres!...

— Ho! ho! exclama Paul Ixe. N'hésitons pas, allons, vite, vite, vite, dans un simple petit patelin. Il y en a d'exquis! Tiens, ma fille, Amboise... Tout ce qu'il y a de plus joli, Amboise!

La voiture, docile, prit donc le chemin d'Amboise.

Au surplus, elle marchait admirablement.

— Oh! monsieur, une chambre?... Vous avez dit: une chambre?... Quelle folie! Tenez, là-haut, tout là-haut, dans une pièce grande comme une galette, avec un lit d'enfant, j'hospitalise une famille de quatre personnes, dont un monsieur énorme, un monsieur d'une dimension incroyable. Pressez-vous d'aller à Tours.

— Poussons sur Tours. Il le faut, il le faut! murmura Paul Ixe, un peu pâle.

Le long de la Loire rougie de soleil couchant, le long de la Loire crépusculaire et lasse, la voiture se remit à cheminer, régulière, précise, monotone.

— Dis donc, Yvonnette, si par hasard, à Tours...

— Oh! à Tours! tu plaisantes, mon vieux Paul!...

Pense donc, à Tours!... C'est très joli, Tours, mais c'est grand!

— Oui, c'est immense... N'est-ce pas? c'est immense?

— Relativement, c'est immense!

Ainsi pouvait-on deviser malgré les virages nombreux.

En somme, la voiture marchait admirablement.

Mais, à quelques kilomètres de la ville relativement immense, une poussière opaque s'éleva. Des sirènes désespérées se mirent à hurler. Une théorie frénétique de limousines et phaétons, de landaulets et de pointes-de-course se mit à défiler, sur la droite, dans une poursuite terrifiante.

Ixe avisa cependant une voiture arrêtée sur le gazon. Il freina.

— Pardon, Monsieur... Peut-on vous demander ce que c'est que ce Critérium de voitures à vendre?

Un chauffeur tragique, aux yeux fous, répondit :

— Ce sont des gens qui cherchent des chambres... Tours est archi-comble, Monsieur... Tours est archi-comble... Et Angers aussi. Et tout le département... Et sans doute la France entière... J'ai cinq cents kilomètres dans les moyeux, Monsieur... Ma femme expire de fatigue... De temps en temps elle retrouve un peu de voix pour me couvrir d'injures, un peu de force pour me gifler... Elle veut se jeter tout de suite dans la Loire, et divorcer demain... Tours est archi-comble, Monsieur!

Et le chauffeur se mit à donner des coups de pied à ses pneus.

— Sacrebleu ! rugit Paul Ixe. Il faut virer sur Paris!... Tu entends, Yvonne, malheureuse créature, il faut virer sur Paris!... rentrer chez nous! Deux cent cinquante kilomètres, et je suis crevé, crevé, crevé!

— Au nom du ciel! au nom de tout! Paul, ne dis pas ce mot, à cause des pneus!...

***

Dans la nuit tombante, la voiture, donc, vira sur Paris.

Par bonheur, elle marchait admirablement.

Mes bons amis les Ixe, vers deux heures du matin, sonnèrent à leur garage.

— Comment! c'est vous? fit le gardien. Mais vous ne deviez rentrer que ce soir?

— Oui, mais comme nous sommes des gens libres, nous faisons ce qui nous plaît et nous rentrons ce matin, bégaya Paul.

— C'est très embêtant. Car j'ai garé, à votre place, une voiture qui venait de Tours... ou de Blois... Et le garage est plein!

Yvonne râla :

— Laisse la voiture dehors!... Ma raison s'en va!... Notre lit! notre lit! notre lit!

Notre lit! Voilà des choses qui se disent facilement! Mais quand mes amis les Ixe voulurent s'y laisser choir, dans leur lit, ils le trouvèrent occupé par des quantités de choses, notamment par des

journaux, des miettes de pain, la femme de chambre, et un Monsieur inconnu, rasé à l'américaine.

Moi, j'ai connu un temps où les automobiles ne marchaient pas admirablément, mais où l'industrie hôtelière ne marchait pas mieux. De sorte que les jours de Pentecôte étaient alors beaucoup plus reposants

# XVIII

**Constatons que l'automobile est indiscrète. — Son intrusion dans le roman psychologique. — Une belle page à faire pour un néo-Bourget. — De non moins belles scènes à faire pour un dramaturge-chauffeur. — Où l'auteur, par un détour habile, passe au récit de son premier enlèvement automobile.**

L'automobile aujourd'hui se mêle à tout, et de tout. Elle prend même part à ce que l'on appelait, il n'y a pas si longtemps, le roman psychologique. Ce mélange de moteurs coupés en quatre cylindres et de cheveux coupés en quatre morceaux donne les résultats les plus passionnants. Et pour peu que les morceaux de cheveux aillent se fourrer dans le gicleur, on arrive à des complications d'une suprême élégance : c'est un chapitre merveilleux à faire pour le psychologue-virtuose, que celui où il décrira le double état d'âme de l'adoré enlevant son adorée en automobile, et sentant déborder son cœur au moment même où son ajutage se bouche. Au loin, on entend ronfler la voiture poursuivante, celle du père ou du mari. Ah! le beau combat intérieur!

Ces jours derniers, elle se fourrait encore, l'auto-

mobile, dans une aventure des plus psychologiques aussi, et qui m'a bien donné à réfléchir.

Un homme se marie. Doux rêveur! De ce premier lit — on dirait plus exactement dans ce premier lit — il a un enfant. Un fils.

L'homme divorce. Pauvre fol! Il se remarie. C'est inouï. De, ou dans ce second lit, il a un second enfant. Une fille.

Il redivorce. Parfaitement! Le tribunal lui donne la garde de sa fille. Mais le fils, qui, parvenu à l'âge de vingt-quatre ans, est un chauffeur émérite, enlève sa petite demi-sœur dans une rapide automobile, et, sur la quatrième accélérée, va déposer l'objet aux pieds de sa maman en pleurs. Au juge d'instruction qui l'interroge, il répond fièrement : « Je n'ai pas voulu que ma belle-mère eût plus longtemps du chagrin! » Voilà.

Ça ne vous dit rien? C'est que vous n'êtes pas à l'affût de sujets de pièces. Moi, je vous parie cinquante contre un qu'avec de tels éléments on a tout simplement de quoi remettre *Phèdre* au goût du jour et décrocher une quatre-centième au théâtre de l'Athénée. Hippolyte, auquel, en une époque où l'on aimait le cheval, était appliquée l'épithète de « couronné », devient Hippolyte carburé. Théramène, bien entendu, raconte une incroyable histoire de Circuit tourangeau ou de Coupe de la Presse. Enfin, il y a des arrangements à faire et même des noms à changer. Mais, au prix de ce petit travail, j'ose l'affirmer, on obtiendrait une charmante comédie moderne, décente et passionnée,

que les familles préféreraient certainement à l'œuvre déjà vieillie et un peu tournée au noir du grand Racine, lequel mettait des vers trop tragiques au service des sentiments les plus simples.

***

Cet agréable récit d'enlèvement n'est pas solitaire dans le fait-divers contemporain. Il est hors de doute que l'automobilisme a ressuscité la mode de l'enlèvement. On s'est remis à enlever beaucoup. Et cette coutume romanesque donne de la couleur à nos temps un peu bien prosaïques.

J'ai, comme tout le monde, été mêlé à des affaires d'enlèvement. A deux affaires, pour préciser. Elles ne m'intéressaient pas directement. Je n'y figurai qu'à titre de complice. Car j'ai toujours eu le sentiment des responsabilités; j'ai su limiter mes risques dans les circonstances les plus entraînantes. — Si vous avez un penchant prononcé pour l'enlèvement, n'enlevez jamais, aidez à enlever. Vous aurez les mêmes émotions sportives, et à bien meilleur compte.

Lors de ma première affaire, j'avais treize ans et demi.

Un camarade de collège, presque aussi mûr, à deux mois près, voyait le chaste amour, que lui rendait une cousine décennaire, rudement contrarié par des parents cruels. On refusait de fiancer ces cœurs éperdus.

Comme nous avions lu *Les Trois Mousquetaires* et bien d'autres choses suggestives, nous ne fîmes

ni une ni deux. Trois amis décidés — j'étais le troisième — décidèrent d'enlever la cousine à la sortie de son cours de piano. Elle consentit. Mais, l'ayant enlevée, nous ne sûmes plus qu'en faire.

A tout hasard, nous fîmes l'inventaire de nos munitions : six francs trente-cinq en monnaie de billon, deux catapultes, trois dagues représentées par des canifs. Et, un peu pâles, nous prîmes un tramway à vapeur qui nous emporterait vers des destinations inconnues.

Au bout de la ligne, la cousine déclara qu'elle avait faim. Nous achetâmes un peu de saucisson pour nous, et pour elle des gâteaux abondants. Elle s'en nourrit d'une façon si avide et si scandaleuse qu'elle eut le cœur affreusement barbouillé. Alors elle se mit à pleurer et à réclamer sa mère.

Il fallait prendre un grand parti. Il fut décidé que, la manifestation étant faite, en somme, l'un de nous irait trouver le père de la jeune fille et lui poserait des conditions. Le parlementaire fut tiré à pile ou face. Le sort me désigna. Instantanément, je trouvai des raisons péremptoires pour que la démarche fût accomplie par l'intéressé lui-même. Pendant ce temps, nous garderions l'otage.

Je fus si persuasif que tout le monde se rangea à mon opinion. Et cette victoire morale me parut d'excellent augure pour mon avenir.

***

Nous reprîmes donc le tramway à vapeur, qui nous ramena miraculeusement à notre point de

départ. Athos, Porthos, et moi, — Aramis, — nous nous réfugiâmes sous le porche d'une église, avec la petite Mlle Bonacieux, dont le cœur continuait à tourner dans la crème, dans les borborygmes et dans les gémissements. Tandis que d'Artagnan, plutôt sombre, s'en allait au péril.

Hélas! nous l'avions vu pour la dernière fois!...

Des minutes passèrent, qui ne nous parurent pas des siècles, car nous avions trouvé une occupation très captivante. Avec nos catapultes, nous nous exercions, à petits plombs, sur la sébile d'un aveugle accroupi à dix pas de nous. Chaque fois que nous mettions dans la cible, l'aveugle disait : « Merci! le bon Dieu vous le rendra », croyant recevoir l'obole d'une dévote. Ensuite, il fouillait sa sébile avec un persistant étonnement.

Et le bon Dieu nous le rendit, en effet, mais avec les intérêts composés.

Tout à coup, et alors que nous étions absorbés par notre tir, un être qui nous parut énorme s'abattit au milieu de nous, remuant les bras avec une telle frénésie que nous fûmes sidérés. Le ciel se couvrit soudain. Nous vîmes pour le moins trente-six éclairs. Et il se mit à pleuvoir des calottes, des calottes extraordinaires!

C'était le père de la dulcinée qui nous apportait lui-même sa réponse à nos sommations irrespectueuses.

Quant au parlementaire, le séducteur, d'Artagnan, il fut interné dans un collège de province. Je n'entendis parler de lui que vingt ans plus tard.

Il avait encore enlevé quelque chose : la caisse d'une banque où il était employé.

Telle fut ma première affaire d'enlèvement. Qu'on ne vienne pas m'objecter qu'elle n'a rien à voir avec la vie automobile. L'enlèvement se fit dans un tramway à vapeur, et le tramway à vapeur était l'automobile en usage à l'époque où se sont déroulés les faits.

Quant à ma seconde affaire... Ma seconde affaire, je dois la garder pour moi. C'est bien ennuyeux, car j'en aurais obtenu beaucoup plus d'effet que de la première.

# XIX

**Il y a prétexte et prétexte. — Remarquable performance d'un général de brigade. — Présentation en liberté d'un jeune homme qui avait la passion du jeu. — Relation de cet éphèbe à ma deuxième et dernière affaire d'enlèvement automobile. — La morale à tirer d'une histoire médiocre en ses péripéties, mais élevée en ses conclusions. — Cependant le général émet un commentaire suprême.**

Je m'étais bien juré que, sous aucun prétexte, je ne raconterais ma deuxième affaire d'enlèvement automobile.

Mais il y a tout de même certains prétextes sous lesquels les plus fiers serments s'inclinent et se parjurent. Et mon prétexte est irrésistible : je viens de voir danser un général, un général de brigade.

C'était à une soirée de contrat. Le contrat n'y joua qu'un rôle effacé. Tout le monde avait hâte d'en arriver au bridge et à la sauterie. Je m'attendais à voir bridger le général de brigade. Pas du tout. Il dansa.

D'abord, avec une toute jeune fille qu'il soutint calmement dans une polka, pour se dégourdir. Des

jeunes gens, fatigués et malins, souriaient en tripotant leurs gants; ils pensaient visiblement : « Oui, brigadier, vous avez raison! Polkez, polkez, brigadier, la polka est une petite danse pas méchante, qu'on supporte à tout âge, et qui évoque du reste les grâces rythmiques de l'ataxie ». Mais le général valsa. Il s'offrit même le luxe de valser sur les temps contrariés d'une mazurka. Ensuite, sans souffler, il mit en nage une blonde un peu grasse en la forçant au boston. Quoique fantassin, il fit merveille dans le quadrille des lanciers. Et, dans un répit, alors que les autres couples haletaient, il entraîna la générale, sa propre femme, dans une « bourrée » tellement énergique que les jeunes gens en restèrent frappés de stupeur et de mélancolie. Ah! brave général!

***

Je lui fis une ovation. Cet hommage parut le flatter, et il m'appela du geste vers le buffet, devant lequel il ne dansa plus, car il avait faim. Entre deux sandwiches au foie gras, une orange déguisée, d'autres nourritures assez substantielles, mais dont les noms spéciaux m'échappent, et un café glacé, le général tapota ses décorations pour en chasser les poussières de sucre et les miettes de pain, et, simultanément, il me dit :

— Hein! vous avez pu juger si la générale a des jambes!... Eh bien, ce jarret-là, je le lui connais depuis trente et un ans! Oui, mon garçon, il y aura

demain trente et un ans que je l'ai enlevée, car ses parents me la refusaient!

Je compris alors que le général n'avait tant dansé que pour trouver l'occasion de faire à quelqu'un le récit de cet enlèvement. Récit, il m'en faut convenir, dénué de tout intérêt. Je l'écoutai néanmoins avec déférence. Puis, du tac au tac, j'en vins à narrer les deux affaires du même ordre auxquelles j'avais participé.

On connaît la première. N'y revenons pas. Mais, décidément, voici l'autre :

Un matin, il y a de cela trois ans, je reçus la visite d'un jeune homme bien mis, lequel avait l'air soucieux. Il portait une forte moustache, dans le genre de celle qui fit tant pour la gloire de Vercingétorix; des bras maigres, un gilet de soie vert-pomme et une cravate de même ton, ce qui, chacun le sait, est très hardi au point de vue de l'élégance. Enfin, sur la carte qu'il m'avait fait passer, s'inscrivait un nom très honorable.

Invité à s'asseoir, le jeune homme me tint à peu près ce langage :

***

— On m'a dit, Monsieur... (car je ne lis guère, j'ai si peu de temps à moi).... que vous écriviez toutes sortes de choses, y compris des romans... Très bien, les romans!... C'est un genre que j'aime beaucoup... *Le Comte de Monte-Cristo*... Ah!... ma jeunesse!... Et puis, *Trente Ans ou la Vie d'un*

*Joueur*.... pas très ohé! ohé! celui-ci, mais amusant tout de même. Si j'avais des loisirs, je le relirais bien volontiers. Mais la vie, n'est-ce pas, la vie... Enfin, c'est la vie! Toujours en l'air! Pan! pan! s'habiller! Pan! pan!... se faire doucher! Pan! pan!... aller au cercle!... aux courses!... ailleurs!... On n'a jamais une minute pour se regarder vieillir. D'autre part, de bons amis m'ont raconté aussi que vous connaissiez à fond l'automobile. Alors, j'ai pensé : « Romans, grande imagination... automobile, grande vitesse! *Cheer up!* Voilà l'homme qu'il me faut! » J'ai en effet besoin d'un homme, pour une chose très grave qui vient de m'arriver. Une chose inouïe. Je suis devenu amoureux d'une jeune fille on ne peut plus riche. La chose tombait merveilleusement, car je suis à la côte, j'ai grand besoin de me refaire. J'ai donc sans hésiter demandé l'enfant en mariage. Eh bien! vous me croirez si vous voulez, les vieillards ont dit : « Non! » avec une scandaleuse obstination. Pourquoi? Pour toutes sortes de préjugés plus globe de pendule les uns que les autres : parce que, disent-ils, je suis oisif, et joueur, et paré d'un conseil judiciaire. A la longue, ça m'a énervé... Je ne peux pas passer mon existence à soupirer et à réclamer ce qu'on me refuse; bon, cela, pour les gens qui n'ont rien à faire. Il fallait prendre une décision : enlever la mignonne. Y êtes-vous? J'ai pensé qu'il vous amuserait de prendre part, avec votre auto, à cette petite histoire. Elle vous donnera des documents pour vos machins, du vécu, de l'émouvant, enfin tout ce qui manque générale-

ment... Et quant à moi, vous pensez bien, ça fera tout à fait mon affaire!

***

J'eus recours aux paroles les plus douces, les plus maternelles, pour faire comprendre au descendant de Vercingétorix que sa confiance m'honorait, mais que mes heures étaient absorbées par une infinité de regrettables obligations. Il me regardait d'un air à la fois stupéfait et ennuyé.

— Alors, quoi?... Alors, quoi?... Je vais faire comme le premier râleux venu?... Louer une auto avenue de la Grande?...

— Très périlleux, objectai-je, car vous devenez la proie d'un chauffeur, maître de vos destinées, et le jouet d'une machine à pannes qui peut vous mettre dans la plus ridicule des postures.

— Vous n'allez pas cependant me dire que l'enlèvement est devenu, de nos jours, un projet irréalisable?

J'aurais pu lui dire qu'il était au contraire facile de réaliser ce projet en chemin de fer, mais l'éclat de son gilet témoignait qu'il ne se fût pas contenté d'une réponse si simple.

— Non. On enlève parfaitement, et presque à coup sûr, aujourd'hui comme autrefois. Mais il est indispensable de connaître sa grande complice, l'automobile. Ce que j'entends vous démontrer, c'est donc que vous ne feriez pas mal de vous offrir, tout d'abord, un petit bout d'apprentissage. Quand,

face à face avec un moteur, vous vous sentirez en état de vous débrouiller vous-même, allez-y carrément, fourrez la dulcinée dans la poche de votre ulster, et prenez la route. Mais, d'ici-là, ce serait de la dernière imprudence. Tel est mon sentiment. Il inclut un conseil précieux. Méditez-le.

***

J'ignore combien de temps il le médita, mais je suis bien sûr qu'il en tira profit, puisque, deux ou trois mois s'étant écoulés, j'eus le plaisir de le rencontrer à l'improviste, dans un garage, au moment où il allait se mettre au volant d'un fort joli phaéton.

— Eh bien, fis-je, j'espère que vous voilà marié?

Il haussa tranquillement les épaules :

— Vous ne voudriez pas! murmura-t-il d'une lèvre dédaigneuse. Ah! non! je ne suis pas assez poire pour encombrer ma voiture de tant de poids mort! C'est très amusant, l'auto, c'est exquis! Depuis que je m'y suis mis je ne pense plus à autre chose. J'ai abandonné mes idées absurdes, et, du même coup, ma fiancée... Au cercle, on étouffe; je ne joue plus... De sorte que, maintenant, ma pension me suffit largement, malgré les pneus... Alors, pourquoi me lancerais-je dans des aventures dont on ne connaît jamais la fin?... Je sais bien qu'il y a le divorce... Enfin, que voulez-vous? Je suis heureux comme ça, moi! Venez-vous jusqu'à Versailles?

Ainsi, j'ai le droit d'affirmer que la passion automobile, si souvent décriée, sauva — au moins une

fois à ma connaissance — une honnête famille du scandale et un jeune Français de son vice.

J'y insistai auprès du général, en manière de conclusion. Mais le général, qui m'avait écouté les yeux pleins de rêve et la bouche pleine de confiseries, le général murmura d'un air entendu :

— C'est égal, on aura beau dire, une bonne musique militaire, et un beau cheval bien en main... ça a tout de même une autre allure!

## XX

**Pages arrachées d'un bloc-notes à l'Exposition des Petits Inventeurs.**

« Exposition des Petits Inventeurs ». Ce titre est très joli, très séduisant. Mais il est permis de contester son exactitude. Nous n'avons pas conquis nos libertés dans le sang pour qu'on vienne nous interdire la discussion d'un titre.

Et je pourrais dire sur celui-ci bien des choses valables. Toutefois, je préfère laisser la parole à une jeune Anglaise qui vient de franchir avec moi le tourniquet, et qui est accompagnée, selon l'usage, d'un Anglais un peu moins jeune qu'elle. Nul ne saurait dire si c'est son père ou son fiancé. Ce qui, par exemple, est hors de doute, c'est qu'il suce des pastilles (Expression nouvelle, que je lance parce qu'elle me paraît élégante; sucer des pastilles : prendre quelque chose pour son rhume).

La jeune Anglaise lui en dit, lui en dit, lui en dit. C'est effrayant! Je traduis :

« Vous êtes le tout dernier des imbéciles, et je

vous considère même comme indigne de porter le bonnet d'une nurse. Pourquoi ne réclamez-vous pas les deux pièces de cinquante centimes que vous avez données en entrant, puisque nous sommes manifestement trompés? Quand je vais à une exposition de chats, c'est pour voir des chats dans leurs boxes; à une exposition de chiens, c'est pour voir des chiens dans leurs boxes; à une exposition de petits inventeurs, c'est pour voir des petits inventeurs dans leurs boxes. Eh bien, on nous a menti! Il n'y a ici ni boxes ni petits inventeurs. Pour pouvoir être qualifié petit, un inventeur ne doit pas avoir plus de cinq ans et demi! Et en voici un qui a soixante-dix-sept ans au moins! Je suis indignée. Si vous ne réclamez pas vos deux pièces de cinquante centimes, c'est que vous avez moins de cerveau que la chèvre dont le lait me nourrit! »

L'Anglais qui suce ses pastilles bourre aussi imperturbablement sa pipe, puis il murmure en excellent français : « Écœurante gamine, tu te crois intéressante, et tu n'as rien inventé ». Ce n'est peut-être pas le père de la jeune fille, ni son fiancé, mais simplement un cicerone de choix, qui se fait blanchir à Londres.

***

Que de choses dans un si petit espace! On trouve dans l'Alcazar d'Été autant d'inventions curieuses qu'on trouverait d'enfants dans une famille allemande.

Et rien de tout cela n'est indifférent. Quand on

n'y démêle pas la marque du génie, au moins y découvre-t-on l'empreinte de la sagesse.

Par exemple, cet enduit spécial pour le nettoyage des couteaux. « Car enfin, me dit l'inventeur, l'automobile, c'est magnifique, mais les couteaux, on s'en sert aussi. » Et ce savon des chauffeurs : « Ce n'est pas tout de se salir les mains, après il faut les nettoyer! »

Vous pouvez réfléchir là-dessus tant que vous voudrez, je vous défie de chicaner, même avec la plus insigne mauvaise foi.

***

Voici un attache-fil qui est bien l'attache-fil rêvé, et je le prouve en m'en offrant sans hésiter plusieurs exemplaires. Ma voiture sera bien contente quand je lui apporterai de tels attache-fil!

Le prospectus me garantit notamment :

1° « La facilité de changer l'accumulateur sans changer le fil. » (Et, après examen, je parie même de changer le fil sans changer l'accumulateur.)

2° « La suppression absolue des courts-circuits pouvant amener la décharge de l'accumulateur pendant les expéditions. » Ce qui est un grand progrès. Ah! si l'attache-fil supprimait en outre les courts-circuits pouvant amener la décharge de l'accumulateur pendant qu'on se promène avec sa voiture!

On y arrivera. J'ai une confiance inouïe dans l'avenir. On y arrivera!

***

M. le chevalier René de Knyff admire avec inquiétude un accumulateur microscopique. L'inventeur déclare : « Je le garantis. Si l'appareil vous laisse en panne, vous pouvez me le rapporter. » — « Si je suis en panne, riposte le chevalier, j'aurai bien autre chose à faire que de vous rapporter votre appareil. »

Et cela est fort juste.

***

Enfin! enfin! enfin! une bonne pompe pour gonfler les pneus au moyen du moteur! L'ai-je assez souhaitée, celle-là, tandis que je westrumitais les routes avec la sueur de mon pauvre front.

« Trois ou quatre minutes suffisent pour gonfler un pneu. » Mais il y a mieux : « L'appareil a aussi l'avantage de pouvoir marcher pendant plusieurs heures sans s'arrêter. »

Cet avantage se fera surtout sentir sur les voitures portées par des quantités considérables de roues et dont les pneus auront crevé tous à la fois.

***

Des dirigeables, des aéronefs, des aéroplanes, des aéronats. Je n'y connais pas grand'chose — encore que je m'intéresse beaucoup à la question à cause de la suppression des pneus. Je n'y connais pour ainsi dire rien. Mais, je suis forcé de le constater, ils

se tiennent parfaitement dans l'espace, malgré qu'ils ne soient suspendus qu'à des fils pas plus gros que ça.

***

Naturellement, quelques carburateurs, et qui ne sont, fichtre! pas les premiers venus. — Des bouchons de réservoirs; au lieu de les visser, on les pousse, et cela nous change. — Une garde d'épée « qui unifiera l'escrime italienne et l'escrime française » : beau rêve international parallèle à celui du désarmement. — Une jauge « qui permet de montrer au gabelou la quantité exacte d'essence qu'on a dans son réservoir ». Ça, c'est pour la société future. Nous ne sommes pas encore mûrs. — Un hamac à la fois porteur et portatif, qui vous tend ses filets lorsque vous êtes en panne dans une forêt, la nuit. Avec ce hamac, la panne nocturne et forestière n'a donc plus aucune importance, et l'on y gagne de n'avoir aucun pourboire à donner au maître d'hôtel. — Un amortisseur, du reste remarquablement compris : « Ce dispositif assure automatiquement au redressement du ressort un obstacle croissant avec la compression de ce dernier. » Et comme, après tout, le ressort est fait, lui aussi, pour boire l'obstacle, on lui assure ici de quoi se saouler. — A propos de saoulerie, des bandages pleins, pleins comme des Polonais, ce qui les fait, vous pensez bien, plus souples que les pneus. — Plus loin, des boutons de col merveilleux qui pénètrent dans la boutonnière comme en se jouant, et

tellement pratiques que je n'arrive pas à comprendre pourquoi l'inventeur ne s'en sert pas à son propre usage. S'il les portait une seule fois, il n'en voudrait plus d'autres, il rejetterait bien loin le bouton vulgaire, le bouton quelconque que j'observe sous sa cravate.

***

Eh bien, non! vous vous trompez, je ne souris pas. J'essaie, parce qu'il ne faut pas perdre l'habitude du sourire, et parce que le sourire sert à masquer en public ces deux secrets de notre intimité : l'ignorance et l'émotion.

Mais je n'ai nulle envie de sourire : en observant, au contraire, ces visages penchés vers l'œuvre, je suis frappé de leur expression tourmentée; ces fronts, jeunes et vieux, qui presque tous réfractent avec intensité quelques rayons de la pensée universelle, sont singulièrement poignants; les yeux surtout, les yeux, dans leurs paupières fragiles, les yeux divers, fiévreux d'obstination ou alourdis d'idées, les yeux pâles comme des lacs de larmes sous un ciel apaisé, les yeux sombres comme des eaux profondes sous un ciel d'orage, tous ces yeux, qui ne se ressemblent pas, baignent dans un même halo de rêve intérieur. Il flotte ici une étrange atmosphère de poésie et de conviction. Et je m'en vais plus réfléchi, et je songe que le plus petit de ces petits inventeurs a peut-être mieux fait que d'inventer la poudre...

## XXI

**Pages arrachées d'un bloc-notes au Circuit de Dieppe.**

Ce train spécial qui nous conduit à Dieppe est bien vraiment un train spécial.

Je n'ai même jamais vu, dans ma vie de voyageur, un train aussi spécial. Il est gamin, il aime la plaisanterie, mais il n'est pas sportif pour un sou. Les trains quelconques sont bien plus sportifs que celui-ci. Gravement, sur la ligne de départ, ils attendent le signal du *starter* pour démarrer; ils ont même l'air de se prendre un peu trop au sérieux. Car, quand on songe qu'aucun autre train ne pourra les « semer », puisqu'il n'y a qu'une voie, on se dit que tant d'importance est parfaitement ridicule.

Le train spécial, lui, ne plastronne pas. Il semble bien tranquille, bien raisonnable, et pas fier. Mais, tout à coup, sans que personne s'y attende, il s'en va gaîment, en se tordant de rire dans les aiguilles.

En route, il lui prend la fantaisie de s'arrêter

dans les petites gares de hameaux, comme pour changer ses pneus, ou mettre de l'eau dans son radiateur. Alors, les voyageurs, n'étant plus secoués, s'éveillent, sautent à bas de leurs couchettes en bégayant : « C'est Dieppe! Où sont mes chaussures? » Mais le train repart. Il a fait une bonne farce. Il est content.

Pourtant, j'ai lu, estampée sur son châssis, la date de sa naissance. Ce train a vingt ans d'âge. Est-il possible qu'à vingt ans un train s'amuse encore à de tels enfantillages, et soit aussi spécial!

***

Le jour vient de se lever à peine. Des centaines d'automobiles luxueuses, fastueuses, se pour suivent sur la côte qui mène à la Fourche. Elles viennent de Paris, ou d'ailleurs. Elles sont pleines de gens distingués, aux visages pâles, aux paupières cernées, aux yeux bouffis, aux lèvres amères, de gens qui ont passé la nuit à sauter les caniveaux, et que l'aube étreint de ses bras pesants. On lit sur leurs fronts douloureux que, s'ils n'étaient retenus par le respect humain, ils donneraient volontiers leur quarante-chevaux pour un bon lit d'auberge. Que la fortune est donc une chose cruelle!

***

Elles sont très bien, les tribunes. Et puis, on ne sait par où y pénétrer. Ce problème distrait et réveille.

En réalité, on y pénètre par une toute petite porte magnifiquement défendue par des militaires. Une fois devant cette porte, il n'y a plus qu'à montrer sa carte et à passer, le front haut. C'est simple. Mais il faut trouver la porte. L'œuf de Colomb aussi était simple.

***

Au ravitaillement, on a mis les voitures concurrentes dans des poulaillers. C'est d'un effet très original. Avec leur arrière dodu, les machines ont du reste l'air de couver. Mais pourquoi les Panhard ont-elles le croupion à la place du bec?

***

Sur la ligne, quelques voitures sont tellement émues qu'elles calent au démarrage, comme des jeunes mariées.

Voici Tristan Bernard qui traverse le pesage. Il marche sur un terrain rempli de flaques d'eau liserées par des colliers d'œufs. Tristan a bien quelques hésitations, mais, comme il ne se soucie pas de mouiller ses souliers, il se décide froidement à écraser les œufs, et son dos sourit de leur stupeur.

***

On vend un carnet breveté. Au moyen de ce carnet, vous saurez, à tout instant, la marche et le classement des coureurs. Il suffit de marquer le

temps fait par chacun d'eux à chaque tour, de six heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Cela est si ingénieux que je ne comprends pas pourquoi tout le monde achète le carnet et pourquoi personne ne s'en sert.

***

Ce jeune homme, que l'on rencontre à toutes les répétitions générales, car il s'occupe un peu de journalisme, un peu de théâtre, et un peu de beaucoup d'affaires, ce jeune homme est exceptionnellement content. Je finis par observer pourquoi ce jeune homme est si content. C'est parce qu'il porte, en bandoulière, une belle lorgnette dans un bel étui. Il admire sa lorgnette, il la manipule, il la caresse. Il l'offre à ses amis. Son geste retenu la tend même parfois aux gens qu'il ne connaît pas. Évidemment, son bonheur serait complet s'il pouvait la vendre. Notation curieuse pour un essai sur l'atavisme.

***

Les tribunes de circuits, comme les casinos de villes d'eaux, sont propices à d'agréables rencontres. Un inconnu engage avec moi la conversation, tandis que nous attendons que Duray prenne son départ. Quel homme sympathique, délicat, exquis! Il sait les titres de tous mes romans, il a applaudi toutes mes pièces, même celles que je croyais n'avoir été applaudies par personne.

J'adore cet homme-là. Certainement nous nous rencontrerons encore dans la vie, et ce sera mon cher ami. « D'ailleurs, dit-il, tout arrive. Qui m'aurait dit, autrefois, que j'accepterais des paris aux courses d'automobiles? J'appartiens, je dois le dire, à une maison très sérieuse. Vous devriez en profiter pour gagner votre journée. » Et il me pousse énergiquement à mettre dix louis sur une voiture un peu vague, pilotée par un conducteur un peu inconsistant, qui vont à coup sûr enlever le Grand Prix et qu'il m'offre néanmoins à 25 contre 1.

Mon Dieu, on n'en est pas à dix louis près, mais je suis trop mélancolique pour parier ce matin. Mon gain assuré aurait un goût amer.

***

Un commissaire, blond et empressé, demande sans cesse : « Alors! toujours pas d'accident? » On lui répond que non, et pourtant sa figure devient sinistre.

***

Juché sur une pile de pneus, dans la basse-cour de ravitaillement, un gavroche de dix à douze ans, les yeux dardés sur la route, commente la course :

— V'là Pierron!... Bravo, Pierron!... Ohé! Szisz!... vas-y, mon gosse!... Barillier!... Mets-y-en, Barillier! y faut gratter les Italboches!... Duray, n... de D...! c'est Duray dans un fauteuil!... Ah! zut! Nazzaro qui rapplique!... Chic type, Nazzaro,

y a pas!... Pas d'épate, et calé! C'est des enfants comme ça que j'veux faire, moi! Non, c'qu'il en met! J'sens ça qu'y va encore gagner, le salaud! Alors, les Italiennes ne lui laisseront même pas le temps de se bichonner la tronche! Qu'est-ce qu'y prendra, comme baisers!... J'ai vu ça au Taunus, moi! Ah! les Italiennes, v'là des femmes comme je les comprends, des femmes qui connaissent la vraie amour et qui n'se dégoûtent pas d'un peu de goudron!... Hardi! Baras!... Y a du bon, mon fils chéri!

Je crois que cet enfant est un enfant terrible.

***

Entre six heures et six heures et demie du matin, j'ai, passionnément, assisté au démarrage des bolides. Puis, ceux-ci se sont mis à tourner en rond dans un vertige monotone. Vers huit heures, j'ai eu faim. A neuf heures, une immense mélancolie m'a pénétré. Dix heures sonnant, il m'a semblé que le sommeil m'étreignait les tempes.

Alors, j'ai pris un grand parti. Puisqu'il était impossible de contempler les obus qui passaient, je me suis dirigé vers les garages en plein vent qui bordaient la route. Là, côte à côte, aile à aile, moyeu à moyeu, des centaines et des milliers de voitures de touristes attendaient que la cérémonie eût pris fin. Elles étaient venues de tous les coins de la France. On les sentait, dans leur hautaine impassibilité, puissantes, patientes et souples, prêtes à

tous les efforts. Et la plupart étaient de pures merveilles!

Phaétons, limousines, cabs et landaulets, et « pointes de course », toutes attestaient le même essor prodigieux de la plus intelligente, la plus effrénée, la plus triomphante et la plus artistique des industries que le monde vit jamais naître. Elles étaient significatives d'une époque agitée par le luxe et par la science. Elles portaient en leurs flancs des frémissements de vie inouïs. — Et je pensais, dans une religieuse stupeur, que j'étais contemporain de ce miracle, qu'il s'était tout entier accompli sous mes yeux, et que je n'avais pourtant pas cent années d'âge!

Un peu étourdi, je me suis assis sur le marchepied d'une éblouissante cinquante-chevaux 1907, et je me suis rappelé l'aube de toute cette force et de tout ce faste. Ainsi ai-je évoqué l'odyssée pathétique de Grisine, intimement liée à mes premiers souvenirs de chauffeur. Et voici cette odyssée, pour que vous la narriez à vos petits-enfants quand ils réclameront « des histoires ». Car le temps n'est plus des contes de fées, et Bob se mettrait à bâiller, maussade, si on osait lui parler de la Belle au Bois dormant.

---

Grisine naquit, en l'année 1897, dans les usines d'un grand constructeur parisien, et fut aussitôt agrémentée du nom coquet et léger qu'inspirait fatalement la nuance de sa carrosserie. Le peintre

d'icelle, en clignant les paupières à la façon des plus fameux paysagistes, avait audacieusement imaginé un ton brillant et clair, jusqu'alors tout à fait imprévu. On n'imaginait pas encore sans une certaine inquiétude qu'une voiture destinée à transporter d'un point à un autre des êtres humains, pût sortir d'une tradition picturale dont les extrêmes écarts étaient limités par le bleu de roi et le vert-olive, car le rouge pourpre semblait le seul apanage des carrosses monarchiques et disparus, le jaune d'or restant admissible sur les wagons de première classe, aux trains dits « du samedi »...

Aussi, quand Grisine apparut, irisée comme un ciel de Venise ou comme le ventre d'une perle, ce fut l'admiration mêlée d'étonnement que l'on éprouverait à voir sortir du bal de l'Élysée, ou même de chez Maxim's, une jolie femme vêtue d'une chemise de valenciennes. Or, comme Grisine était grise, le plus spirituel des assistants, — qui sait s'il n'était point gris? — s'écria : « Grisine! » C'était inévitable. Le nom lui resta.

Le berceau de la petite était cette partie de l'usine, vierge de tout outillage, que l'on désigne communément par l'appellation vague d' « atelier de mise au point ». Autour de ce berceau, les fées accoururent. Elles avaient, pour la circonstance, emprunté les espèces de jeunes ingénieurs E.C.P. qui crièrent au miracle, et prophétisèrent à l'enfant le plus brillant avenir. Grisine révolutionnait l'automobilisme encore vagissant. On la trouvait légère

(elle ne pesait effectivement que 1200 kilogrammes, pour le seul châssis), solidement parée contre les traîtrises de la route (elle avait, il en faut convenir, des pneus de 65 à l'avant), peut-être un peu savante et compliquée (deux cylindres, ma chère!), redoutable par sa puissance (6 chevaux effectifs), souple (allumage par brûleurs), abondante en perfectionnements (pompe à friction sur le volant), silencieuse (en quatrième vitesse, elle n'eût pas réveillé un mort), élégante (un hanneton), et tout à fait confortable. Sa carrosserie, signée d'un nom illustre, s'intitulait « charrette », et tenait plus précisément du tonneau, mais d'un tonneau commandé par Diogène. C'était vaste comme la mère de vingt-deux enfants, solide comme un cuirassé, encombrant comme un pneu de rechange...

Pour ne pas effrayer les foules, on tut soigneusement la vitesse qu'on pouvait attendre des élans de Grisine. Cette vitesse friserait sans aucun doute les 30 kilomètres à l'heure dans les meilleures conditions de terrain et de rendement. Et, sur les versants de Picardie, on ferait aisément le kilomètre en quinze minutes, dans un véritable fauteuil, la pipe à la main.

Il y a toujours, parmi les fées, la mauvaise fée. Un des ingénieurs osa s'écrier dans l'enthousiasme général : « Dire que, dans cinq ans, cela semblera une vieille boîte à ferraille! » On jugea sévèrement ce propos, et on flanqua la mauvaise fée à la porte. Elle prit aussitôt le train pour l'Italie, emportant

avec elle un plan très habilement relevé de Grisine, auquel son génie personnel ajouta quelques perfectionnements nouveaux et assez heureux. Cela valait mieux, somme toute, que d'aller au wagon-restaurant. Et le récit de ce pénible incident n'est ici qu'une inutile parenthèse.

Grisine, au temps même de la conception, avait été acquise par MM. Poudre, Descampette et Cie, les intermédiaires bien connus. Elle fut amenée chez eux en grande pompe, à la remorque d'un vieux landau attelé, au timon, d'une seule rosse maigre. Malgré ce perfide équipage, œuvre d'un entrepreneur hippomobile, jaloux et malintentionné, tout le monde s'arrêta sur son passage, et des approbations muettes la saluèrent. Son arrivée au garage fut un vrai triomphe. MM. Poudre et Descampette avaient convoqué de nombreux clients, non des moindres, et M. Cie lui-même s'était dérangé pour la circonstance. Un concert de louanges éclata, qui ne prit fin que vers le soir. Dès la première heure, un milliardaire, qui n'avait même pas l'excuse d'être Américain, s'était adjugé Grisine à prix d'or. Un autre milliardaire s'écria : « Et sa sœur? » — « Elle sortira de l'usine dans un mois! » répondit M. Poudre. Une série de vingt sœurs de Grisine furent ainsi vendues sur-le-champ. M. Descampette prenait les commandes, et, pour n'avoir pas l'air d'être étranger à ces opulentes transactions, M. Cie répétait cette phrase peu compromettante : « C'est épatant! »

Et Grisine connut d'inoubliables succès.

Quand, avec son double-phaéton-tonneau-charrette plein de Parisiens notables par le rang et par la fortune, elle jetait, dans l'apparat des Champs-Élysées, l'éclat pimpant de sa couleur stellaire, l'unanime admiration des passants lui faisait cortège. Et, rentrée à la remise, sur les dalles de marbre bien blanc, elle se remémorait les exclamations entendues : « Ça au moins, ça n'est jamais en panne ! — Oui, mais ça va dans les vingt mille ! — Elle est magnifique ! — Élodie, la voilà, la voiture de mes rêves ! — Cette couleur, hein, croyez-vous que c'est trouvé ! — Vous direz ce que vous voudrez, en somme, ça n'a pas l'air lourd. — C'est ça qu'il faudrait pour rentrer à Colombes ! »

Dans les garages d'hôtels, où elle côtoyait de moindres engins, Grisine jouissait du respect général. Les touristes modestes la contemplaient à distance, échangeant des impressions à voix basse, comme dans un temple. Et, lorsqu'elle repartait, c'était entre deux haies d'admirateurs hébétés !

Grisine fut la princesse de l'avenue de la Grande-Armée, et la reine des auberges !

L'année suivante, après un retour à l'usine, où on l'accueillit d'une façon plus négligente et plus distraite, Grisine s'étonna de passer, de la remise d'un milliardaire, dans celle d'un simple millionnaire...

Elle en conçut un certain vague à l'âme, et, dans son trouble, elle manifesta quelques défaillances.

Son cône d'embrayage se mit à patiner, ses brûleurs chantèrent moins gaiement, sa pompe oublia souvent de frictionner le volant; un jour, son carburateur se noya de mélancolie. Par les mornes paliers de la Beauce, elle ne déroula plus que mollement le ruban des chemins. Une maladie de langueur la mina sournoisement. Elle sentit ses axes maigrir dans les coussinets. La Grisine orgueilleuse de jadis devint une chose triste. Et rien n'est lamentable comme une chose triste dans la joie des routes françaises.

Le millionnaire dit alors à sa femme : « Décidément, ça a trop vieilli ! » Et il vendit Grisine.

Le nouveau propriétaire de Grisine, homme relativement peu fortuné, malappris et non enclin à la patience, traita fort brusquement la pauvre triomphatrice d'autrefois. Il la battit à coups de clefs et de tournevis, et quand, désespérée, découragée, elle refusa parfois d'avancer, il l'appela : « Saleté ! »

Un peu plus tard, il la céda à un mécanicien de province, qui la mit en location pour convoyer, le dimanche, vers les guinguettes de banlieue, des bourgeoises économes, leurs maris au cœur aigre, et leurs enfants aux instincts vicieux qui piquaient les pneumatiques « pour faire enrager papa » et pour « rentrer plus tard à la maison ».

Ainsi tombée au dernier degré de l'échelle sociale, bassement prostituée, Grisine eut l'aspect effroyable d'une vieille courtisane dans la misère. Par un soir affreux, dans une remise qui sentait la friture

dominicale, elle décida d'en finir. Les larmes de son bidon d'essence se traînèrent péniblement jusqu'aux brûleurs, et Grisine flamba.

Ses restes furent achetés à vil prix par un huissier au visage squameux, qui regrettait de n'être pas passé par l'École polytechnique, et qui, pour se consoler, entendait construire économiquement un canot à pétrole.

Telle est, — grandeur et décadence, — l'histoire tragique de Grisine, annonciatrice des magnificences que l'on rencontre, de nos jours, aux Grands-Circuits...

***

Fiat a gagné. Nazzaro change de faux-col. La musique militaire joue l'hymne italien dans un mouvement de marche funèbre.

— Oui, mais — me dit quelqu'un qui s'y connaît — *moralement*, c'est l'industrie française qui est victorieuse.

Il est consolant d'apercevoir que la morale, chez nous, ne perd pas toujours ses droits.

## XXII

**Pages arrachées d'un bloc-notes au Salon Décennal.**

...Car il est décennal. Cela ne fait jamais que dix ans. C'est égal, ça ne nous rajeunit pas. Effrayant, effrayant, ce qu'on se fait vite vieux en automobile! Les années s'en vont à cent à l'heure. Voilà des petits jeunes gens ravis qui viennent de comprendre le fonctionnement de la mise en marche automatique. Petits jeunes gens ravis, vous ne vous doutez pas que j'ai connu la crevaison des tubes de platine, et celle de tant, de tant de chambres à air! Si bien qu'en vous regardant, j'ai l'impression d'être ce que l'on appelle un beau vieillard, et je crois découvrir, dans le regard des passantes, un profond, un immense, un dédaigneux respect.

***

Tout le monde s'était penché à mon oreille pour me dire : « Il y a une crise ». Et encore : « Vous savez, on aura des châssis pour rien ».

Je plaignais les pauvres constructeurs, les pitoyables intermédiaires. Mais j'étais bien content, car je souhaitais une soixante-dix-chevaux. On peut s'offrir, en somme, une soixante-dix-chevaux pour rien. Ce n'était pas si déraisonnable.

Renseignement pris, les soixante-dix-chevaux ont baissé de 142 fr. 50, et ne dépassent plus le prix moyen de 20,000 francs. C'est ce qu'on appelle les donner. Encore n'en trouve-t-on pas. Il faut s'adresser aux agents, qui se contentent de trois ou quatre mille francs de prime, ainsi qu'au bon temps où il n'y avait pas la crise, où l'on s'en tenait à l'accès.

Par dignité, je n'accepterai pas une soixante-dix-chevaux pour rien. Je n'exploiterai pas la misère industrielle. D'ailleurs, toutes réflexions faites, 20,000 francs, c'est une somme. Mais oui, mais oui, c'est une somme.

***

Ils passent...

Oh! cette grosse dame fourrée de loutre, coiffée d'un oiseau de paradis, baguée de perles, enchaînée d'or, et flanquée d'un monsieur long, maigre, étiré comme une commande de frein. Savez-vous ce qu'est cette grosse dame aussi dodue qu'un monocylindre de 180 d'alésage par 110 de course? Cette bonne grosse dame camphrée et naphtalinée? C'est le Bas de Laine français.

***

Ce devait être le règne de la « petite voiture mo deste ».

Elle est bien modeste, la petite voiture. Elle se cache derrière des remparts de châssis énormes et de moteurs monstres. Humble façon de régner, tout à fait digne d'un siècle démocratique.

Enfin, voici tout de même des voiturettes. Ah! les jolies voiturettes! Je suis enthousiasmé, vraiment.

Marcel Prévost les admire avec moi. Il va les recommander à Françoise, dans une lettre éblouissante. Une telle voiturette, c'est l'heureux ménage assuré.

Il parle, Marcel Prévost, doucement, mais fermement :

— Voici plus de trois ans que je m'intéresse à cette voiturette. Elle est d'une rare intelligence. La question automobile se trouve désormais réalisée ; c'est la vitesse très suffisante, le confort, l'économie. C'est, vous dis-je, le rêve!

Et il rêve un vague instant. Puis il ajoute :

— A propos, vous l'ai-je dit? Je suis vraiment très satisfait de ma quarante-chevaux.

***

Ils passent...

— Dites moi, Monsieur, vous qui connaissez tout le monde, pouvez-vous me dire ce que c'est

que ce monsieur blond, là... celui qui s'appuie en ce moment sur le châssis? — C'est un courtier de publicité, Madame. — Non! — Si, Madame... — Et là, ce jeune homme si élégant, avec son pardessus à jupe? Un officier de cavalerie, je gage? — Non, Madame, c'est un courtier de publicité. — Et là, cet autre... Ah! celui-là, je le reconnais, c'est le duc de C.... — Oui, Madame, c'est le duc de C..., courtier de publicité. — Vous vous moquez de moi! — J'en suis fort incapable. — Mais enfin... — Mais enfin, Madame, vous ignorez donc que la matière première la plus onéreuse dans la fabrication d'un châssis, c'est la publicité?

***

Quelle honte! Cet homme est fin, distingué, très séduisant d'allures. Ses yeux pétillent d'intelligence. Sa main est aristocratique. Et savez-vous ce qu'il fait de cette main, dans la foule?... Oh! pas du tout! Bien autre chose! Il l'insinue vers le gilet de son voisin, prend une chaîne, une montre, un portefeuille. Je veux bien croire que c'est dans l'intention d'acheter un châssis, mais est-ce une suffisante excuse? Je suis peut-être bien vieux jeu, mais cela m'indigne! Et je le ferais froidement arrêter, oui, froidement, et sans scrupule, si je n'étais vivement intéressé par ce carburateur... Il est étonnant, ce carburateur... Quelle drôle de prise d'air additionnel! Voyons un peu?

***

Ils passent...

L'insupportable éphèbe, trépidant, les yeux enfiévrés, qui vous bouscule pour se jeter sur les catalogues avec une férocité de vautour! Enfin, ne tirons pas les oreilles à l'inventeur de demain!

Ah! ah! voici le statistic... je ne le dirai jamais, le sta-tis-ti-cien, l'arbitre désintéressé des cardans et des chaînes, de l'embouti et du bois armé, des embrayages métalliques, segments et disques, le statisticien (je l'ai dit) qui, du reste, ne monterait pour rien au monde sur le siège d'une automobile.

Et voici, barbu, affairé, le crâne éclatant d' « affaires en vue », voici le « représentant exclusif » de Petisy-les-Oies, venu au Salon « pour se tenir au courant », décrocher une « concession générale ». Oui, mon gros, mais, surtout, pour aller aux Folies-Bergère.

Puis, la demoiselle au casque oxygéné, qui discute transmissions, refroidissement et allumage, avec un surprenant éclectisme. Je le soupçonne toutefois, elle cherche moins la voiture parfaite que le chauffeur idéal.

Le chauffeur idéal? Tenez, il vient à nous. C'est cet homme grave, au vêtement grave, qui fixe les châssis d'un œil sévère, qui regrette hautement les jolis cabs et les majestueux rouans d'autrefois, qui proteste contre une époque meurtrière, enfumée et puante, mais qui ne manquera pas une après-midi au Salon, jusqu'à la fermeture. Qu'au hasard des

rencontres dans les stands la demoiselle oxygénée prenne contact avec lui et sache le convaincre de la somme immense de poésie qui se cache dans l'ombre des carters, et c'est — outre la vente assurée d'un coupé-landaulet — un nouveau prosélyte acquis à la locomotion triomphante.

***

Maintenant, c'est la cohue. Impossible de sortir. Ce Salon n'a pas l'échappement libre!

Vite un dernier tour, dans le torrent qui me charrie. Tiens! que font donc ces quatre personnes enfermées dans une vaste limousine, insensibles au mouvement furieux, au bruit fou, à l'embrasement des choses — ces quatre personnes perdues dans un songe, et si lointaines au milieu de ce vertige? Que font-elles?

Elles bridgent!

# XXIII

Une rencontre, comme on dit, bien boulevardière. — Assez justes observations du chauffeur Jules Crocus. — Sommes-nous vraiment pressés? — L'odyssée automobile et déplorable d'un homme qui s'imaginait n'avoir pas une minute à lui. — On peut concilier sa passion pour la vitesse avec le besoin de gagner sa vie, mais des déceptions s'ensuivent. — Néanmoins, un bon chauffeur se fait cent trente francs par jour. — Le Parisien, voilà l'homme qu'il faut « charger ». — Comme quoi, du reste, la fortune vient en causant.

Comme je me précipitais sur la portière de ce taxauto en jetant une adresse, le chauffeur m'objecta :

— Je sais maintenant où tu vas, mais j'ignore comment tu vas. Et ça m'intéresse. Comment, vas-tu, mon vieux?

— Très bien! fis-je à tout hasard.

Car, fût-on quinteux, gâteux, cardiaque, agonisant, on va toujours très bien, peut-être par vanité, peut-être par pudeur, peut-être aussi pour abréger les conversations d'un profit incertain. Au surplus, je n'allais vraiment pas mal.

— Tu ne me remets pas?

Non, je ne le remettais pas.

— Crocus... Jules Crocus!

J'eus un haut-le-corps :

— Comment, c'est toi?

— En personne.

— Je te demande pardon... J'aurais dû te reconnaître tout de suite... Mais, après dix ans!... Et puis, c'est tout ce poil, ta barbe, ta peau de bique... A part ça, tu n'as pas changé.

— J'ai changé de situation.

— En effet. Ah çà! qu'est-ce que tu fais là?

— Tu vois, je chauffe, et je me refroidis. Coquin d'hiver!

— Eh bien! et ta peinture?

— Je l'ai lâchée.

— Et ta fortune?

— Je l'ai mangée.

— Ah! mon pauvre vieux! quelle histoire!... Il faudra que tu viennes me raconter ça l'un de ces jours... Pour l'instant, filons, je suis pressé.

Crocus hocha la barbe, me regarda d'un œil indulgent et m'empêcha d'ouvrir la portière en posant la main sur le bouton :

— Mais non, tu n'es pas pressé. C'est une idée, une idée fausse. C'est une idée parisienne. J'observe ça. Les Parisiens s'imaginent toujours être pressés. Pour gagner cinq minutes, ils prennent une auto, et cette auto les conduit à une antichambre où ils attendront une heure; à un rendez-vous d'affaires où, pour un mot utile, ils diront vingt potins calomnieux et quarante à peu près

spirituels; ou à un rendez-vous galant auquel la jeune personne arrivera en retard, si toutefois elle arrive. Au fond, on a tout le temps, on a trois fois trop de temps, mais d'abord, on ne part jamais qu'à moins cinq, et ensuite on baguenaude. Pense à ça. Tu feras des économies, tu auras une santé magnifique, et, j'attire ton attention sur ce phénomène étrange, tu trouveras le temps moins long.

— Théoriquement, ça mérite examen, mais pour le moment je...

— Pour le moment, tu n'es pas pressé, te dis-je! C'est hors de doute, je connais la vie. Qui vas-tu voir?...

— Une grande comédienne qui...

— Folie! pure folie! Une grande comédienne est infiniment trop pressée pour être chez elle à l'heure dite. D'abord, elle ne connaîtrait pas son métier. Une grande comédienne n'a pas le droit d'être exacte. Elle perdrait immédiatement tout son prestige. Elle aurait l'air de n'avoir rien à faire. Non, non! Il faut te détromper, une fois pour toutes! Nous ne sommes pas pressés. Les jours ont réellement vingt-quatre heures, et on n'a pas idée de ce que c'est long, vingt-quatre heures! En tenant compte du sommeil et de tout ce qui s'ensuit, on a toutes les peines du monde à les occuper. Seulement, il faut de l'ordre, il faut savoir s'arranger!

— Écoute, Jules Crocus, je t'assure...

— Rien, je n'écouterai rien! Ah! mon bon ami, si tu savais combien est dangereuse cette folle er-

reur de se croire toujours pressé! Si tu savais où ça mène!... Tiens, ça mène là...

Il désignait sa place, au volant de direction.

— Voilà, voilà où ça mène! Et je te garantis qu'on n'y est pas dans une chaise longue, ni sur le velours! Que veux-tu? A vingt ans, comme j'étais pressé de faire mon chemin dans le grand art, et comme je ne me souciais pas de perdre mon temps à la caserne, mes parents, qui avaient une ascendance arthritique et de belles relations, me firent réformer. Mes dons pour le dessin et la couleur étaient manifestes, mais je ne poussai pas très loin mes études classiques, car j'étais pressé d'entrer dans l'action. Je fis ardemment du plein air, et tout porte à croire que je serais devenu un fier paysagiste si j'avais pu pousser mes toiles. Par malheur, je m'en tenais à l'ébauche, car j'étais pressé, et le jour tombe si vite!... Au reste, pressé de vivre, je m'adonnais à une fête miraculeuse. Un matin que, par hasard, je m'étais levé avant onze heures et demie, je rencontrai une automobile. L'idée que cette machine filait vite affola de joie l'homme pressé que j'étais. J'achetai l'objet. Ce fut une passion. Mais mes cylindres grossirent avec le temps, car j'étais de plus en plus pressé... Et ils avaient, mes cylindres, à traîner des quantités de houris... Je m'avisai tout à coup que mon capital maigrissait à mesure que s'enflaient houris et cylindres. Pressé de le reconstituer, je m'associai dans une affaire, d'automobiles, naturellement. Parce que j'étais pressé de conclure, je signai un peu trop vite

l'acte de société. J'y étais roulé à plus de cent-vingt à l'heure. Quelques années plus tard, je me trouvais ruiné.

— Mon pauvre vieux! C'est alors que...?

— Oui, c'est alors. Il me parut que ce serait très élégant de gagner ma vie en continuant de satisfaire ma passion pour la vitesse.

— Ça t'amuse donc?

— Moi? Ça me dégoûte! Depuis que je ne prends plus la troisième pour mon seul plaisir, ça me dégoûte à l'infini! Mon rêve, mon beau rêve, c'est une petite voiture à âne, ou à chèvres. Oui, quand j'aurai fait fortune, je m'offrirai cela. J'aurais dû commencer par là, et ne pas aller plus loin. Enfin, ne récriminons pas. Mais si tu savais ce que c'est agaçant de charger toute la journée des gens qui se croient pressés! De franchir les refuges à gauche, de passer les fiacres, de couper les carrefours à toute allure, de risquer sa peau, de compromettre celle des autres, tout ça pour se rendre à des endroits où aucune affaire personnelle ne vous appelle! Ah! la la! Quel métier! On plaint les gens qui rament sur les galères; c'est sur ceux qui mènent les taxautos qu'il faut gémir!

— Je gémis, Crocus, je gémis. Mais nous devrions bien nous en aller...

— Ne te frappe pas, la grande comédienne est encore en train de se faire onduler. Tu croquerais le marmot. Hein! ça t'a légèrement anesthésié, de me trouver ici!

— Ma foi, non... J'ai pris l'habitude ne ne pas

m'étonner. Et puis, après tout, tu as l'air content. Car tu es content, n'est-ce pas?

— Je fais ce que je peux.

— Ça rend bien?

— Ça rend très bien, en ce sens que je n'ai pas le temps de dépenser mes revenus... J'ai trente francs par jour de bénéfice net. C'est donc comme si je m'en faisais cent trente.

— Cent trente?

— Bien sûr, puisque, si je n'étais pas sur le siège, je sèmerais au moins cinq louis dans les grands bars. Je connais mon cœur.

— C'est juste. Et, en somme, le métier est bon?

— Il est ce qu'il est. L'essentiel, c'est de...

— ...De bien connaître l'automobile et Paris.

— Ça n'est pas défendu. Mais ça n'est pas non plus indispensable. L'essentiel, dis-je, c'est d'être psychologue, de ne charger que des sujets choisis. Pas de provinciaux; pas d'Anglais, sauf quand ils sont amenés par un interprète avec qui on peut s'entendre; pas d'Américains du Sud, ils vous laissent devant un passage et finissent leurs courses à pied; à la sortie des théâtres, le soir, pas de gens ayant un parapluie, ils ont le pourboire innocent; pas de familles, elles fatiguent les pneus...

— Mais alors, qui donc?

— Qui? Je te l'ai dit : la bonne, la sympathique, la charmante façade du Parisien, de l'exquis Parisien toujours pressé et qui n'a rien à faire. Celui-là vous prend aux Capucines pour aller boulevard Montmartre, et puis, par paresse, vous

garde toute l'après-midi. Du pourboire plein la main! Et jamais les yeux sur le tarif.

— Qu'importe?

— Il importe beaucoup! Mais, mon ami, tout l'art de conduire un taxauto, c'est précisément de coller au client le tarif 3 quand on devrait rouler au tarif 1. Tu n'as jamais remarqué? Parbleu! Tu n'as jamais remarqué parce que tu es l'ineffable, l'attendrissant Parisien pressé que j'adore!

— En effet. Aussi est-il maintenant devenu tout à fait indispensable de nous en aller. Cependant, Jules Crocus, un mot encore... Ta philosophie m'a ému, elle ne m'a pas convaincu. Je veux te prouver, mon ami, qu'on a souvent raison d'être pressé. Ainsi, pour ce qui te concerne, observe que, si tu avais été pressé, tu aurais pu déjà, depuis que tu bavardes, me conduire où je dois aller et faire une autre course. Tandis que tu viens de perdre du temps qui valait de l'argent!

— Moi? Je n'ai rien perdu du tout! En voilà une idée!

Et Crocus me montra son taximètre : il marquait 2 fr. 15.

— Tu penses bien, mon vieux, me dit-il, que je m'étais mis au tarif d'attente. Je te demanderai même de me payer maintenant et de sauter dans un sapin, car j'ai un bon client que je dois prendre au Cercle tous les jours à cette heure.

## XXIV

Un trait de cynisme des voitures à vendre. — Yvonne, ou la Dame qui veut faire du cent à l'heure. — Les trois cylindres et le Gaudissard. — C'est au pied du capot qu'on reconnaît la femme. — Le mot fatal et l'éternel remords.

Tout le monde connaît le monsieur qui, pendant quinze jours, vous a vanté les mérites exceptionnels de sa treize-soixante-huit-chevaux, laquelle se paye le Mont-Valérien en quatrième accélérée; son moteur emballe même tellement sur la côte qu'on ne peut gober celle-ci qu'à demi-admission; au cours d'une randonnée de vingt-sept à vingt-huit mille kilomètres, elle n'a pas donné l'ombre d'un souci; c'est à peine si, de loin en loin, on l'a ravitaillée — pour le principe et parce qu'on avait le temps d'y penser — en huile et en essence; enfin, vous allez voir!

Tandis que vous vous installez confortablement au fond du baquet de gauche, que vous vous saucissonnez les jambes dans la moelleuse couverture, et que vous vous apprêtez à jouir de ce ravissant

engin, vous entendez tout à coup éclater, devant le capot, un juron sonore. Et vous apercevez que le monsieur, tour à tour livide et truculent, se rend insupportable à la manivelle de mise en marche, en s'épuisant sur elle avec une vaine fureur. La merveilleuse treize-soixante-huit-chevaux n'a brusquement plus rien « voulu savoir ». On peut bien l'agonir d'injures et de blasphèmes assortis, lui exciter le vilebrequin à tour de bras et lui saouler le carburateur, c'est très exactement comme si on sifflait dans un pneumatique pour le gonfler à bloc. On avait trop annoncé le prodige : il s'est découragé par anticipation.

***

L'aventure est classique quand on veut vendre son automobile et qu'on procède à l'essai traditionnel. J'ai fini par en conclure que les automobiles ont horreur de changer de propriétaire et de lâcher la poire pour l'ombre. Comment expliquer autrement l'affreux cynisme avec lequel elles agissent comme des tacots préhistoriques dès qu'on entreprend de prouver à autrui leurs qualités exceptionnelles et leur modernisme aigu?

Nous avons tous passé par là. Et je me rappelle, à ce propos, toute une petite histoire qui me fut contée, naguère, par un gentleman des plus élégants, auquel je demande la permission de céder la parole :

« Dans un certain monde — je ne pourrais plus dire exactement dans lequel, mais c'était un

monde où on jouait le bridge, au moins ce soir-là — bref, dans un monde, si l'on préfère, incertain, j'avais rencontré une jeune femme tout à fait jolie. Il me semble bien qu'elle s'appelait Maggie, ce qui n'aurait rien eu de particulièrement caractéristique si elle n'avait joint à ce charmant prénom une robe Empire délicieusement souple, des cheveux d'or et d'oxygène, des épaules comme on n'en voit plus que dans les gravures anglaises, de longs yeux de lapis, parfaitement, de lapis tout ce qu'il y a de plus lazzuli — et une éblouissante denture de lionne pauvre.

« Comme elle était entourée de dames mûres, peut-être même — car sait-on jamais ce qui se passe dans l'âge des femmes? — peut-être même vieilles, Maggie capta tout de suite mon attention. Je ne fus pas, de mon côté, indifférent à la sienne. Il est juste de dire que je me distinguais, dans ce milieu, de tous les autres hommes. Je me signalais par ce fait que j'étais le seul à ne pas bridger, ce qui me conférait, entre les tables, un air de mélancolie errante et de douce résignation que je me plais à imaginer des plus intéressants.

« Donc, ces fameux atomes crochus, dans lesquels un physiologiste remarquable a reconnu les microbes de la sympathie, firent immédiatement leur cordial office d'intermédiaires entre Maggie et moi. L'exquise créature m'adressa des regards compatissants et des paroles vagues qui lui valurent, de la part de son partenaire, une bordée de reproches exaltés, car elle avait, paraît-il, attaqué

trèfle quand un petit cœur s'imposait irrésistiblement. A la suite de cette algarade, elle garda en cartonnant un silence sévère, mais chaque fois que ce fut son tour de faire le mort, elle se leva et vint m'entretenir des choses les plus vivantes. Je connus ainsi son opinion sur Wagner, sur les Anglo-Saxons, sur la dernière encyclique, sur Mme Bartet, sur la grippe, sur la charité, sur les cantatrices mondaines et sur l'automobile. De tout cela je retins qu'elle souhaitait faire du cent à l'heure, et qu'elle n'avait pas encore trouvé l'occasion de réaliser ce rêve urgent. Sans hésiter, fièrement, je m'offris.

« Le lendemain, je regrettai ce généreux mouvement d'abandon. Le cent à l'heure ne se trouve guère dans le pas d'un cheval, ni même dans la roue d'un taxauto. Heureusement, nous étions à la veille de quelconques éliminatoires. J'ahuris un constructeur de je ne sais quelle histoire incompréhensible, et le digne homme mit à ma disposition, pour quelques heures, une de ses voitures de course.

« A peine assise à mes côtés, Maggie se remit à me causer des impressionnistes, de la bromoquinine et du Pape. Je répondis : « Oui... oui... Bien entendu... Évidemment... » et j'écoutai le moteur dont trois cylindres seulement consentaient à montrer ce qu'ils savaient faire. Le quatrième, non content de se laisser tirer par ses voisins, s'amusait bêtement à tousser dans le carburateur. Aussi les premiers ne furent-ils pas longs à manifester leur

dégoût pour ces plaisanteries de commis-voyageur. Nous arrivâmes à la porte de Suresnes, convoyés non point par un moteur à explosions, mais par un moteur à hoquets.

« Je profitai de l'arrêt à l'octroi pour jeter bas le capot. Maggie parlait toujours, comme une pie qui aurait eu un cerveau de chardonneret. Et il fallait lui répondre, tout en réglant mes rupteurs... L'exquise créature, maintenant, attaquait le chapitre de ses commentaires personnels sur l'automobilisme, les voitures ouvertes et fermées, l'avantage du landaulet pour les visites et de la limousine pour le camping. Je grinçais des dents, car le point d'allumage n'était pas repéré sur mon volant... « Oh! vous avez les mains pleines d'huile!... Oh! comme c'est dégoûtant, l'auto, quand on n'a pas de chauffeur!... Oh!... qu'est-ce que c'est que ce machin que vous touchez là?... A quoi ça sert?... » — Je la regardai, l'exquise créature, avec un sombre écœurement : elle n'avait plus sa robe Empire, on ne voyait plus ses épaules, ses dents étaient tout au plus des dents de jeune chien, ses yeux n'étaient pas de lapis, non, ils étaient simplement bleus, comme des tas d'yeux bleus. Et tandis que j'avais conscience de dérégler de plus en plus mes rupteurs, elle continuait de me poser des questions tellement stupides que j'aurais voulu la battre, fût-ce avec une fleur. D'ailleurs, qu'est-ce que ça pouvait bien me faire, qu'elle s'appelât Maggie?

« Il faut être en panne, et, de préférence, avec

une voiture de course, pour juger sainement les femmes. Au bridge, on n'y est pas du tout, on voit avec des yeux d'enfant.

***

« Quand je remis mon moteur en marche, un seul cylindre valeureux répondit à mon appel; les autres s'étaient endormis. En pareil cas, il reste une chose à faire, qui d'ailleurs ne réussit jamais, mais à laquelle le bon chauffeur recourt invariablement : Se dire : « Marchons toujours, ça reprendra bien tout seul », et maltraiter ses changements de vitesse en inventant des malédictions prodigieuses.

« Nous grimpâmes ainsi la côte de Suresnes, par petits bonds rythmiques et ridicules... Et Maggie parlait toujours! Elle disait, notamment : « C'est ça le cent à l'heure?... Vous ne me le ferez jamais croire!... Je n'y connais pas grand'chose, mais je sens bien que ça ne marche pas... Est-ce la faute de la voiture?... Ou bien, est-ce vous qui ne savez pas conduire?... Je crois que c'est vous... Ainsi, cet été, à Paramé, où j'étais allé passer quelques jours chez les d'Argutie... vous savez bien, les d'Argutie... »

« J'avais pris le grand parti de ne plus répondre. Je restais muet, tandis qu'un vautour me mangeait, à moi aussi, le foie. L'exquise créature finit par remarquer ce silence et par s'en trouver blessée : « Mais enfin, savez-vous bien que vous n'êtes

pas courtois?. Voilà une heure que je vous parle!... Vous pourriez tout de même dire un mot! »

« Alors, je n'y tins plus, et ce mot, je le lui dis, de toute mon âme. »

L'élégant gentleman, ayant ainsi parlé, fut un instant pensif et sombre. Sans doute attendait-il de moi quelques paroles d'approbation? Je n'eus pas le courage de les lui offrir. Il crut donc utile de conclure :

« Seulement, comme je suis très bien élevé, je n'ai jamais pu m'accorder mon pardon. »

## XXV

**Une simple conversation, surprise entre deux automobilistes qui ressemblent, à s'y méprendre, à d'autres automobilistes, démontre l'absolue nécessité, pour le spartsman digne de ce nom, d'avoir, sous le capot de sa voiture, des cylindres énormes.**

— Bigre! Au moins, voilà des cylindres! Quel alésage avez-vous?

— 135.

— Au carré?

— Presque. 138 de course.

— Ça doit tourner comme une toupie?

— Comme quatre toupies. Et vous?

— Moi, 120 d'alésage seulement, par 130 de course. Oh! ce n'est qu'une petite voiture!

— Heu... évidemment! Tout de même, 120 × 130, ça fait bien près de quarante chevaux.

— Ça les fait, paraît-il, au frein.

— Oh! « au frein... » Je la connais, cette rengaine des constructeurs! Les moteurs font toujours des escadrons de chevaux au frein. Mais, à la jante, ces chevaux deviennent des volailles. Combien de dents au pignon d'attaque?

— Dix-sept.

— La voiture tire bien en côte?

— Je n'ai pas à me plaindre. Je prends Picardie, du côté de Versailles, en quatrième. Et je mets de l'avance.

— Vous n'êtes donc pas très multiplié au différentiel?

— Mais si : j'ai un pignon d'angle énorme. Tenez, voyez ce goitre, au carter!

— C'est drôle... Moi, avec mes cinquante-deux chevaux, je n'ai que seize dents. Et pourtant, je vois que nous avons exactement la même couronne aux roues motrices.

— Vous devriez mettre un pignon de vingt-trois dents au moins, avec vos 135 d'alésage. Sans doute, sur cette même route de Picardie, votre moteur emballe-t-il comme un pur sang?

— Pas du tout. Il en met raisonnablement... Je ne peux pas dire qu'il est trop joyeux!

— Enfin, vous avalez la côte à 70 à l'heure, avec ce léger double-phaéton?

— Vous n'êtes pas fou? C'est du bon 50 à 55, pas un décamètre de plus!

— Mais j'en fais autant!

— Avec 120 d'alésage?

— Avec 120 d'alésage.

— Voilà, par exemple, quelque chose de vexant. Comment! avec douze gros percherons de plus que vous, je ne vous sèmerais pas comme une simple feuille de papier à cigarette?

— Il faut croire que non. Je ne me base que sur vos propres déclarations.

— Cependant, ma voiture est de première marque.

— Comme la mienne.

— Alors?

— Alors, qu'est-ce que vous voulez? Il y a ainsi des tas de choses, en matière d'automobile, qu'il ne faut pas chercher à comprendre. Tenez, un petit exemple : savez-vous quelle est ma moyenne normale?

— Du 40 à 45 à l'heure.

— Vous l'avez dit. Jamais moins de 40, mais, sur l'ensemble de l'étape, rarement plus de 45.

— C'est très joli, c'est comme moi!

— Comment, vos cinquante-deux quadrupèdes ne vous fournissent pas une moyenne supérieure à la mienne?

— Non. Observez qu'à ces quadrupèdes se joint un bimane... Mon chauffeur, ou moi-même...

— Je le pense bien.

— Or, quand il fait du tourisme, le bimane ne peut pas conduire comme un désorbité. Il y a les passages à niveau... dangereux quand ils sont ouverts, impénétrables quand ils sont fermés... Il y a les cassis, les empierrements, les descentes rapides... Il y a les villages et les villes... Il y a les chiens, les moutons, les vieilles femmes... Il y a les virages, les sacrés virages!... Et, enfin, il y a les pneumatiques, les sacrés pneumatiques!

— C'est juste. On ne pense pas à tout cela.

— On n'y pense jamais. D'abord, on ne saurait penser à tout. Et puis, un des caractères de l'auto-

mobile est précisément de vous entraîner à ne penser à rien... C'est ma réflexion qui vous rend ainsi mélancolique?

— Non pas! C'est un simple retour sur moi-même. Je viens de m'expliquer pour la première fois ce mystère : on fait, dans un pays plat, la Beauce, une moyenne inférieure à la vitesse que l'on obtient de sa voiture sur des côtes de 8 p. 100. Quelle étrange histoire!

— Pas si étrange. Vous voyez bien qu'elle est rationnelle.

— Oui. Et même, — tout est dans tout, — je démêle à présent les causes d'un fait qui, souvent, m'avait laissé rêveur. Figurez-vous que, l'an dernier, j'avais une simple seize-vingt-chevaux...

— Je me le figure d'autant mieux que c'était aussi mon cas, il y a deux ans...

— Bien. Alors, peut-être aurez-vous fait les mêmes constatations que moi?

— Il y a des chances. Voyons?

— Quelle moyenne faisiez-vous, il y a deux ans, avec votre seize-chevaux?

— Du 40 à 45.

— J'en faisais autant l'an dernier avec la mienne. Vous devinez le parallèle qui me tracasse... Avec notre seize-chevaux, nous faisions donc une moyenne égale à celle...

— Que vous réalisez avec votre quarante-chevaux d'aujourd'hui...

— ...Et vous avec votre cinquante-deux! Cela ne vous paraît pas inouï?

— Ah! je n'en suis plus à m'étonner pour si peu! J'en ai vu bien d'autres. Si je vous disais mieux? Si je vous disais qu'avec ma douze-seize d'il y a trois ans, chargée, il est vrai, d'une carrosserie très légère, c'était encore et toujours du bon 40 de moyenne que j'abattais? Voulez-vous mieux encore?

— Si vous y tenez!... Quoique je me sente devenir un peu pâle...

— Il n'y a pas de quoi. En automobile, la sagesse est de rire de tout, même de l'arbre qui vous met au point vos phares, votre radiateur, et votre essieu avant.

— La résignation, l'optimisme, et la joie déterminée. Soit. Dites-moi donc la chose extraordinaire que vous vouliez me révéler.

— Voici : au moyen de nos gros cylindres, quand nous nous promenons, quel chemin avalons-nous par jour, sauf exception?

— Ma foi!... vous savez, pour ce qui me concerne, je ne suis pas fou des étapes formidables...

— Précisons, précisons!

— 250 à 300 kilomètres, en général...

— Ni plus ni moins, comme moi, comme la majorité, — mettez-vous bien ceci dans la tête, — comme l'immense majorité de nos collègues chauffeurs. Or, cette distance, que je couvre sans peine avec mes pistons de 135 millimètres de diamètre; que vous couvrez, vous aussi, sans effort, avec vos pistons de 120; que nous couvrions naguère avec nos pistons de 100; et que j'ai couverte, encore

plus avant, avec des pistons de 90; cette distance, sachez-le donc...

— Vous me faites frémir!...

— Cette distance, je la couvrais sans autre douleur, il y a quatre ans, avec mon honnête et modeste bicylindre cataloguée dix-chevaux! Oui, cher Monsieur, les voyages que je faisais à l'époque, je les refais aujourd'hui dans le même délai, en déjeunant aux mêmes hôtels, en couchant dans les mêmes lits, et en payant beaucoup plus cher, voilà tout!... Il se peut que je mette aujourd'hui un peu plus de temps pour déjeuner, et que j'arrive un peu plus tôt au relais du soir. Mais, somme toute, mes cinquante-deux chevaux me font le même service que mes dix poneys de l'année 1903. Il n'y a pas d'erreur : voici mes carnets de voyage qui en témoignent. Consultez les vôtres, et vous en obtiendrez des souvenirs équivalents. Ah! qu'est-ce que vous en dites?

— J'en dis... j'en dis... J'en dis, sacrebleu, que vous m'affolez! S'il nous plaisait, après tout, de faire 600 kilomètres dans notre journée, nous les ferions?

S'il nous plaisait, oui. Mais remarquez qu'il ne nous plaît pas!... Quoi qu'on veuille et quoi qu'on dise, nos automobiles sont bien restées des instruments de plaisir, dont nous nous servons aux heures de liberté, de vacances et de repos. A l'exception de ces instants bénis, c'est au chemin de fer que nous demandons de nous transporter d'un point à un autre. Dès que s'impose pour nous la

nécessité de nous rendre, ne fût-ce que de Paris à Lyon, nous n'hésitons pas à faire retenir notre coin... En revanche, lorsque nous allons respirer l'air pur, lorsque nous faisons du tourisme, nos 300 kilomètres suffisent amplement à notre chemin quotidien, et nous n'en souhaitons pas davantage.

— Pardine! 300... Notez que c'est la limite. Au delà, voici la torpeur qui commence...

— L'indifférence aux jolis horizons...

— Le vœu de faire un peu de toilette...

— Et de s'asseoir, à la terrasse du café de la Comédie, pour voir passer Mme Bovary...

— En lisant les journaux de Paris qui viennent d'arriver!... Ah! la poésie charmante des calmes sous-préfectures, et la paix feutrée des bons vieux évêchés! Non, non, non! jamais je ne me priverai de cela, jamais je n'abattrai les 500 kilomètres qui me jetteraient d'un Palace-Hôtel dans un Hôtel-Palace! Laissons cela aux Américains, qui estiment la valeur de leur châssis à la fatigue que celui-ci leur procure... Mais, dites donc?

— Quoi?

— Vous devez en manger, des enveloppes!

— Ah! la la!... Et de l'essence!

— Et même de l'huile. Comme moi, comme moi, comme moi, cher Monsieur! C'est un désastre, c'est une ruine! c'est l'engloutissement de patrimoines ancestraux!

— Mais oui, qui vous dit le contraire?

— Et, y pensez-vous? cette essence, que nous

devrions payer 20 centimes le litre, et que le Syndicat des raffineurs nous fera bientôt payer 60 centimes, hors Paris... Cette essence... et ces pneus... ces monceaux de pneus... ces vasques d'essence... tout cela, nous venons d'en convenir, ne nous fait pas aller plus vite et ne nous fournit pas plus de chemin qu'à l'époque où dix chevaux nous semblaient constituer l'écurie rêvée!

— Parfaitement.

— Alors, alors? pourquoi donc attelez-vous vos cinquante-deux chevaux devant votre pare-brise, tandis que j'en groupe quarante devant mes lunettes? Pourquoi enrichissons-nous haussiers en pétroles et spéculateurs en caoutchouc, puisque, prodigues ou économes, nous aboutissons toujours au même résultat; et puisque, modestes chauffeurs de 1903, nous allions à Rome par le même chemin, les mêmes étapes, les mêmes cafés de la Comédie... qu'avec nos ébouriffantes quarante et cinquante-deux-chevaux 1908?

— De grâce, cher Monsieur, ne vous passionnez pas ainsi. Vous risquez la congestion!... Pourquoi? Mais parce que nous vivons d'illusion!... Parce que, si nous ne faisons que 300 kilomètres par jour, il nous convient de détenir le moyen d'en faire 600, que, du reste, nous ne ferons jamais!... Parce que, si nous limitons notre moyenne à 45 à l'heure, nous rougirions de honte de ne pas pouvoir faire du 80 sur 1 kilomètre... entre deux bornes, le tachymètre étant témoin de ce haut exploit!... Parce que nous avons quatre vitesses, mais qu'il

est élégant de se servir d'une seule, la prise directe, quel que soit le profil du terrain!... Parce que, épiciers ou avocats, comédiens ou parlementaires, nous sommes des Français, des artistes, des chimériques!... Et puis, et surtout, pour autre chose encore d'infiniment important!

— Pour?...

— Pour faire comme tout le monde!

## XXVI

La ballade du châssis neuf et du metteur au point.

Avril.

Voici, comme disaient autrefois maints chroniqueurs, les premiers rayons du soleil printanier. Les bourgeons sortent. Les châssis neufs aussi. L'observateur attentif remarquera même plus de châssis neufs que de bourgeons. Les raisons de cette anomalie sont toutes, je crois, dans ce fait que la sortie des bourgeons n'est dépendante d'aucun délai de livraison.

Est-ce à dire que les châssis montrent le bout de leurs longerons parce que leur délai de livraison expire? Ce serait puéril. Le châssis livré à l'heure dite n'est pas encore né. Mais les châssis neufs qui pullulent en ce moment devaient être confiés à leurs propriétaires vers le 15 janvier. De sorte qu'ils se mettent à faire des grâces dans les virages aux environs du 20 mars.

Ainsi s'explique l'air affolé qu'ils prennent sur les routes, leur allure ridicule de châssis qui se sont réveillés trop tard et qui vont manquer le train. En roulant comme des fous, ils se donnent l'illusion de rattraper le temps perdu. Ils sont jeunes, ils n'ont pas encore l'expérience. Soyons-leur indulgents.

Quand ils se seront fait quelques bosses, on les retrouvera plus sages.

Il est, du reste, à leur légèreté des circonstances extrêmement atténuantes. Les pauvres châssis neufs sont en effet abandonnés, au moment de leur naissance, à de regrettables nourrices qu'un argot spécial désigne sous le nom de metteurs au point.

Les metteurs au point sont des personnes très importantes, chargées de guider les premiers roulements des châssis neufs, de leur faire téter beaucoup d'huile et de leur apprendre, avec des ménagements pleins de douce sollicitude, à tenir la quatrième vitesse sur les côtes.

C'est le principe. Mais les metteurs au point trouvent ce principe idiot; si on faisait tant de manières, la vie deviendrait insupportable. Et le moyen le plus simple qu'on ait trouvé depuis l'origine des mondes pour enseigner aux gens à nager, c'est de les jeter froidement à la rivière. En tous cas, ce moyen est incontestablement celui qui astreint le professeur au minimum d'efforts.

Donc, le metteur au point s'en va, le matin, pour entraîner son châssis neuf, maternellement,

sur une bonne centaine de kilomètres. Il franchit la grille de l'usine dans un bond qui fait craquer toutes les jointures du nouveau-né, vire à angle droit, sur deux roues, et s'enfuit dans le nuage de fumée jaune et noire que tousse désespérément un « silencieux » suffoqué.

***

Après cinq minutes de cet élan fantaisiste que le châssis neuf emploie tant bien que mal à revenir de son effarement, le metteur au point bloque d'un coup tous les freins pour voir « si rien ne bouge ». Toutes sortes de choses se mettent aussitôt à bouger. Mais le metteur au point l'ignore, car il faudrait y regarder de près, et le client s'en chargera bien lui-même, dans quelques jours. Au surplus, ce sera la faute du carrossier.

En attendant, le metteur au point démarre sur la prise directe afin de mettre à l'épreuve l'embrayage, la transmission et les chaînes. L'embrayage résiste en se disant qu'il patinera prochainement pour se venger; la transmission, résignée, pense qu'elle en verra bien d'autres; les chaînes conviennent qu'elles finiront leur temps un peu plus tôt, voilà tout.

Toutefois, au fond d'un carter, le vilebrequin n'est pas content. Mais s'il fallait écouter tout ce que disent les vilebrequins, on n'en finirait pas.

Le moteur n'a pas calé, c'est l'essentiel. Il cogne, l'animal, il fait le malin dans ses cylindres, il a

l'air de donner du crâne contre un mur sonore. Attends un peu! Le metteur au point va lui apprendre à vivre! Et allez donc, l'admission en grand! Et aïe donc, toute l'avance! Affolé de douleur, le châssis neuf boit les obstacles, empierrements, dos d'âne, cassis et caniveaux, provoque l'indignation des oies, frappe les chemineaux de stupeur, abrutit les cantonniers, laboure les talus, creuse les virages, et s'enfuit vers l'horizon, convulsif, déchaîné, désordonné, bondissant de colline en colline comme un chat lancé dans un escalier avec une casserole au bout de la queue.

***

Cela dure un bon quart d'heure. Le châssis neuf estime que c'est un mauvais quart d'heure. Il le prouve. Il dit : « Zut! » et s'arrête. Son eau bout. On ne peut pas mettre la main sur son carter de changement de vitesse. Alors, le metteur au point se croise les bras, son regard devient sévère, sa lèvre mauvaise, et il roule une cigarette.

Il dit à son mécanicien (car le metteur au point a ses esclaves) :

— Penses-tu!

Ou bien :

— Non, mais, des fois!

Qu encore :

— Alors, oui!

Ces locutions sont fermées au commun, mais

l'esclave sait les choses profondes qu'elles signifient, car il répond sur le ton le plus convaincu :

— Tu parles!

Et il fume aussi, comme le metteur au point, comme tout le châssis.

Quand ces trois êtres ont bien fumé, le metteur au point reprend :

— Il fait soif. Mets en marche.

L'esclave obéit. Deux cylindres donnent, sur quatre. Pour un instant, le metteur au point s'arrache à sa sérénité : il blasphème le Dieu des croyants, jette au châssis des mots sans charme, se décide à découvrir le moteur, enlève les bougies, les lance au fossé et en visse des neuves.

— Tourne voir, maintenant!

Et le moteur, cette fois, ronfle comme un tambour.

— Tu vois bien, andouille! conclut le metteur au point en haussant les épaules.

« Andouille », dans sa pensée, est pour l'esclave, pour le châssis, pour le client anonyme qui marchera si souvent avec deux cylindres, et, en somme, pour toute la terre, toute la terre hostile, absurde et ignorante.

***

En face, sur le bord de la route, il y a une guinguette. Un châssis neuf, pendant ses essais, ne s'arrête jamais que devant une guinguette. La tradition le veut ainsi. Et d'ailleurs, je défie bien qui que ce soit de s'arrêter dans un endroit où il

n'y ait pas une guinguette en face, au bord de la route.

Le metteur au point va donc ranger son châssis devant la guinguette. Il demande du vin et des cartes à jouer. Puis, avec son esclave, il joue et boit, longuement.

Parfois, il affirme, à l'improviste :

— Pour moi, le carburateur ne va pas. Y a trop d'essence. Et puis, y faudrait fraiser les sièges des soupapes. Et puis, le frein à main serre sur les tambours quand on embraye. Et puis, y a du dur dans le différentiel. Et puis, l'huile fuit dans le moteur par le coup de poing. Et puis, n'y a pas d'erreur, ça gueule trop, c'est pas possible que les paliers y soyent bien alignés!... Et puis... et puis, j'vas te dire une bonne chose : moi, je m'en fous.

Tout cela n'est pas sérieux. Le metteur au point n'en croit pas un mot. Il dit ces sombres choses parce que son métier est de les dire. Il les dit en quelque sorte machinalement, en abattant pique, pique, cœur et deux atouts.

Et, loin d'y insister, ce soir, en rentrant à l'usine, il affirme au contremaître :

— Tout va bien. Ça en met.

On n'aura le temps ni le goût de le contredire. Avec ses mannetons bleuis, ses écrous desserrés, ses collets de circulation d'eau dessoudés, le châssis tout neuf, ainsi rigoureusement mis au point, sera expédié au carrossier un jour plus tôt qu'on ne l'espérait. Et le constructeur n'en sera pas marri, car, comme Cyrano lui-même, à la fin de l'envoi, il touche.

## XXVII

### Inévitables histoires de contraventions.

Les histoires de contraventions pullulent comme les histoires de chasse. Chacun a la sienne. Et, à cet égard, je ne me distingue nullement des camarades. On imagine aisément que dix années d'automobilisme m'ont familiarisé avec l'esprit des lois. Les catégories de citoyens qui, jusqu'à présent, connaissaient le mieux le Code, ses erreurs, sa lisière, et la manière de s'en servir, étaient, par ordre de savoir : les cambrioleurs, les avocats, et les magistrats. Ils sont, désormais, précédés par les chauffeurs, ces derniers ayant, par la force des circonstances, un « entraînement » supérieur aux autres. Nul plus qu'eux n'est, en effet, mis aux prises avec la justice, ou, si l'on préfère, avec l'injustice — ce qui revient à peu près au même, le terme de « justice » n'étant, la plupart du temps, qu'un délicat et consolant euphémisme inventé

pour désigner l'iniquité consacrée des clans, des tribus et des peuples.

Comme vous, qui me faites l'honneur de me lire, j'ai donc mes petites histoires de contraventions. Peut-être se distinguent-elles toutefois des vôtres par ce seul fait qu'elles ne sont pas moroses pour un liard. J'observe, du reste, que rien de ce qui m'est arrivé, en automobile, ou par l'automobile, ne fut jamais morose. Le dois-je à ma seule étoile, ou à ma façon particulière d'interpréter la vie, la vie des routes surtout? Est-ce parce que la Veine m'est une compagne fidèle et douce, pour qui j'ai des attentions souriantes et des sollicitudes de joueur? Ou parce que l'angle éternellement comique de nos désastres m'apparaît avant leurs côtés sinistres et cruels? Toujours est-il que, de mes plus sombres aventures automobiles, j'ai invariablement extrait un suc hilarant. Et mes histoires de contraventions n'ont pas échappé, plus que les autres, à cette bienfaisante analyse.

***

La première qui m'advint eut pour théâtre cette délicieuse ville de Toulon-sur-Mer, à quelques kilomètres de laquelle je passe régulièrement mes vacances estivales, afin de me mettre à l'abri des importuns. Car les importuns ignorent que le Midi maritime est plus frais, l'été, que toutes les Bretagnes et toutes les Normandies de notre belle France. Protégé par ce prétendu paradoxe, je réa-

lise sans peine le vœu de mon confrère, M. Eugène Brieux, qui, sur le portail de sa villa d'Agay, inscrivit cette confidence énergique : « Je suis venu ici pour être seul! »

Or donc, depuis longtemps déjà, je m'étais faufilé sans encombre entre les agents cyclistes de « Pantruche », et les maréchaussées les plus sévères de nos départements, quand, à Toulon, je fus touché par une convocation à comparoir devant un des commissaires de police de l'endroit pour fournir des explications sur un excès de vitesse qui m'était imputé.

M'étant rendu à cette aimable invitation, je fus reçu par un charmant homme, qui m'exposa que j'étais accusé d'avoir, à jour déterminé, vers quatre heures de l'après-midi, parcouru le boulevard de Strasbourg (l'artère la plus animée de la ville) à raison de 100 mètres en trois secondes, soit, — disait le procès-verbal de l'agent, — à l'allure de 60 *kilomètres* à l'heure.

J'objectai que le chronomètre avait dû se tromper. Avec un sourire désabusé, le magistrat me répondit que « le chronomètre ne pouvait pas se tromper ».

J'objectai que l'agent avait dû se tromper. Avec un sourire de plus en plus désabusé, le magistrat me répondit que « l'agent ne pouvait pas se tromper ».

J'assurai alors que toutes les lois mathématiques n'étaient qu'erreurs et que mensonges. Le magistrat leva vers moi des yeux interrogatifs et sur-

pris. Sur son bloc-notes, je détaillai qu'une allure de 100 mètres en 3 secondes équivalait à celle de 120 *kilomètres* à l'heure, et que, dans ces conditions, un tribunal inquisiteur même ne m'en ferait pas démordre; l'agent, le chronomètre et le calcul élémentaire ne se trouvaient pas d'accord. S'ils n'étaient pas d'accord, c'était qu'un des trois au moins se trompait. Ne voulant désobliger personne, je laissais le choix du fautif au commissaire lui-même : mais je le priais de prendre acte que l'erreur d'un seul des membres de la fameuse trinité suffisait à faire tomber l'accusation portée contre moi.

***

Le commissaire, qui était bon enfant, ne se fâcha pas. Il se gratta l'occiput, sourit encore, et, après un temps, me déclara d'une voix très douce : « Soit! Ce sera donc l'agent... Je rectifierai sa déposition dans le sens que vous m'indiquez vous-même. Et je noterai que, de votre propre aveu, ce n'est pas 60, mais bien 120 kilomètres à l'heure que vous faisiez. »

C'était assez péremptoire. Mais je ne me démontai pas pour si peu. Je fis aussitôt observer à mon interrogateur que, si l'on admettait l'erreur de l'agent, on pouvait soupçonner celle du chronomètre, personnage non assermenté et notablement inférieur dans l'ordre des hiérarchies municipales.

Le commissaire sourit de plus en plus :

— Bien. Si vous voulez. Prouvez-moi l'erreur

du chronomètre comme vous m'avez prouvé celle de l'agent.

Et il me tendit à nouveau son bloc-notes, que je repoussai cette fois d'un doigt négligent.

— Vous comblez mes vœux, Monsieur le commissaire. Nous allons faire tout de suite la preuve demandée. Faites-moi la gracieuseté de me suivre.

Il se leva, un peu inquiet. Nous sortîmes. Sur le seuil du commissariat, trois agents fumaient d'excellentes pipes en regardant le ciel bleu. Je les saluai d'un grand coup de chapeau et leur demandai :

— Messieurs, avez-vous vos chronomètres?

L'un fit :

— Té! pardi! je crois bien que je l'ai!

Il le montra, en effet, et, comme l'instrument était arrêté, il le remonta...

L'autre fit :

— Coquin de bonsoir! Bien sûr, que je l'ai! Seule*mint*, je ne sais pas comment j'ai pu faire pour lui casser le mouve*mint!*

Le troisième cria :

— Hé! Mariusse!... apporte-moi un peu la montre, qué!

Aussitôt, un garçonnet de six ans, son fils, qui jouait dans le ruisseau, lui remit l'objet demandé.

— Le pitchoun s'occupait un peu avecque... Il faut bien amuser les enfants!

***

Je n'insistai du reste pas sur ces suaves constatations. Je priai simplement le commissaire de

bien vouloir monter dans ma voiture, et les deux agents au chronomètre valide, de prendre mon temps... Ensuite je confiai mon propre tachymètre aux mains du magistrat, et je me mis au volant.

Les distances étaient, paraît-il, repérées sur des réverbères. Nous virâmes à quelque distance des policiers, puis nous revînmes vers eux à bonne allure. On confronta les montres.

Celle que manœuvrait le commissaire accusait 14 secondes; celle du premier agent, 9 secondes; celle du deuxième agent, 6 secondes!

Alors, très respectueusement :

— Monsieur le commissaire, je vous requiers de me dresser trois procès-verbaux pour excès de vitesse, constatant que le même jour, exactement à la même heure et sur la même distance, ma voiture a accompli ce déconcertant prodige de faire, simultanément, un peu moins de 26 kilomètres à l'heure, 45 kilomètres à l'heure, et 60 kilomètres à l'heure. J'entends être poursuivi de ce chef. Et, quant à la démonstration que vous souhaitiez, des fantaisies du chronomètre municipal, je me charge de la faire à l'audience où, j'aime à le croire, vous me ferez le grand honneur de vous trouver présent.

Toujours bon enfant, le commissaire ne souriait plus. Entre lèvres et moustaches, il se borna à murmurer :

— Il en sera fait comme vous voudrez, Monsieur.

Sur ce, il me quitta assez froidement

J'attendis les poursuites relatives au premier

procès-verbal, autant qu'aux trois autres. Chose curieuse, infiniment curieuse, jamais plus je n'en ouïs parler!...

***

Mais, à quelque temps de là, j'interviewai un de mes ineffables chronométreurs, rencontré de fortune sur la terrasse d'un débit de boissons. Et, comme j'évoquais le souvenir de notre concluante expérience :

— Aussi, me dit-il en haussant les épaules, pourquoi mettez-vous ces machines-là sur votre voiture!... Si vous ne les mettiez pas, on ne vous flanquerait pas de procès-verbaux, et vous n'auriez même pas à vous déranger pour discuter les contraventions!

« Ces machines-là » c'étaient mes numéros... Je répliquai sans étonnement, car j'ai perdu l'habitude de m'étonner devant les bizarreries de la force publique :

— Ma foi, je mets ces machines-là, parce que les règlements sur la circulation des automobiles m'y obligent.

Il continuait de hocher la tête, et, avec une sorte de mépris :

— Les règle*mints!*... les règle*mints!*... Avec votre rage de respecter les règle*mints*, vous vous faites *peignecer* (pincer)!... *Vous êtes bien avancé de faire ainsi le malin!*

Au fond, dans sa logique, ce brigadier avait raison. Par surcroît, il me rappelait un brave

homme de gendarme avec lequel, peu de mois avant, j'avais échangé quelques façons de voir devant un grand âtre du Nivernais, en dégustant un excellent Pouilly 87, la bonne année!

Nous causions contraventions, la politique chômant. Pandore se flattait d'avoir dressé un nombre incalculable de procès-verbaux. Tout à coup, il fit un silence, et, en débourrant sa pipe éteinte :

— J'en ai même tant dressé, me confia-t-il, que ça a fini par m'embêter « dans les largeurs ». Alors, pour passer le temps, qu'est-ce que j'ai fait? Je me suis dit : « Justin », — c'est mon nom, pour vous servir — « Justin! si que tu serais conséquemment chauffeur, qu'est-ce que tu ferais pour que la gendarmerie ne te coûte rien? » Et j'ai inventé, Monsieur, j'ai inventé un système supérieur. Vous allez voir!

D'une de ses basques, il tira doucement, amoureusement, un petit châssis dans lequel une plaquette de tôle pivotait sous l'action d'un ressort à boudin. Une des faces de la tôle portait le n° 860-B. L'avers affichait le n° 580-Y.

Et le digne homme de m'expliquer :

— En route, vous tirez sur un câble à œillère. La plaque se retourne, et montre le n° 580-Y, qui ne vous appartient pas. On peut vous attraper des cinquante contraventions au vol dans la journée, ça ne vous empêchera guère de dormir le soir!... A l'arrêt, de crainte que l'autorité n'y regarde de trop près, vous lâchez le câble, et votre numéro véritable, 860-B, est bien à sa place!... Mais, à

l'arrêt, on ne risque pas de contravention pour excès de vitesse, n'est-ce pas?

Il ajouta, pensif :

— J'aurais bien pris un *brevet*, et pour sûr que ça m'aurait rapporté fortune. Mais le chef, à qui j'en ai parlé, m'a dit que, dans ma qualité de gendarme, cela serait mal vu par l'autorité supérieure. Et pourtant, si vous saviez la retraite qu'on nous donne!... Enfin, quand on porte l'uniforme, il faut savoir se sacrifier.

***

Ma seconde et dernière aventure date d'un an à peine. A quelques kilomètres de Chalon-sur-Saône, comme je débouchais dans un village, j'aperçus un garde-champêtre qui, le carnet à la main, prenait mon numéro au vol. Je stoppai, fis marche arrière, et lui demandai la raison de cette sollicitude.

— La raison? fit-il, c'est que je vous flanque un bon procès-verbal!

Je protestai. Pendant que nous discutions, un chemineau s'approcha de nous, qui semblait prendre un intérêt très vif à notre échange d'arguments. Je compris bientôt la cause majeure de cet intérêt : froidement, le nouveau venu profitait de l'inattention du garde, tout à son procès-verbal, pour lui fouiller les poches du bourgeron, et en retirer une bourse de cuir brut assez épaisse et un briquet. Il remit le briquet à sa place, garda la bourse, et s'en fut sans hâter le pas.

Vingt minutes plus tard, après avoir fait déchirer le fameux procès-verbal par le maire de la localité, que j'avais convaincu de ma modération d'allure, je rattrapai le chemineau sur la route nationale. Arrivé à sa hauteur :

— Eh bien! lui dis-je, la bourse du garde était-elle bien garnie?

— Peuh! me répondit-il tranquillement, c'était du cuivre!... Quarante-deux sous!... Enfin, ça vaut mieux que rien!

— Dites donc, repris-je, vous n'avez pas peur, vous!

Il me regarda dans le blanc des yeux, et, la face épanouie :

— Ce n'est toujours pas à vous de vous plaindre!... Quoi! je vous venge!

— Vous me?...

— Dame! Tandis que l'on pratique contre vous la contravention au vol, moi je pratique contre *eux* le vol à la contravention!

Et, en effet, le bon chemineau m'attestait une fois de plus qu'il y a une justice immanente, à défaut d'autre. Je le remerciai donc, et j'embrayai avec quelque allégresse.

## XXVIII

**Petit manuel des pensées profondes qu'inspire la voiture sans chevaux.**

Comme toutes les grandes choses révolutionnaires, l'automobile suggère de vastes idées et détermine, dans les cerveaux les moins enclins à l'effort, un bouillonnement d'aperçus tout à fait exceptionnels. Mais une pratique déjà longue de la voiture à moteur et de ses familiers m'a révélé que ces idées et ces aperçus se limitaient à un nombre très raisonnable et empruntaient une invariable forme d'expression. Pour éviter aux nouveaux initiés une pénible tension intellectuelle, il m'a donc semblé que l'entreprise serait à la fois humaine et peu déprimante, de cataloguer les impressions qu'il faut émettre fatalement et les phrases que, fatalement, il faut dire, autour de la locomotion nouvelle. J'ai conscience, ainsi, de faciliter à bien des générations qui vont naître les pures joies de la conversation.

***

Au volant.

— Il n'y a pas à dire, ça marche, ce matin.

— Naturellement, le passage à niveau est fermé.

— On dirait qu'ils ne donnent pas tous les quatre...

— Regardez un peu en combien nous faisons le kilomètre?

— Ils sont toujours sur leur gauche!

— Tu ne trouves pas qu'il y a un bruit dans le moteur?...

— Elle a bien gardé la quatrième.

— On dirait que ça ne monte pas. Eh bien, ça monte.

— Vous êtes sûr que c'est bien la route?

— Si on avait le carburateur idéal, je ne changerais jamais de vitesse.

— Je verrai ça au déjeuner.

— Avec tous ces chiens, si on ne faisait pas attention!

— Que disent les pneus, de ton côté?

— On devrait faire serrer ses têtes de bielle, mais, n'est-ce pas, c'est toute une histoire.

— Au ralenti, ça n'est plus ça.

— Elle supporterait très bien une dent de plus d'avance, mais on perdrait en souplesse.

— Quelle heure est-il?

— A supposer qu'on soit à Cosne à midi moins cinq, ça fera en somme combien de moyenne?

— Tu pourrais au moins regarder les poteaux, toi qui ne conduis pas.

— Ça doit être une bougie encrassée. Et avec ça, ce qu'ils sont embêtants, là, derrière! Ils passent leur vie à dire des choses inutiles. On n'entend qu'eux.

***

A côté du conducteur.

— Oh! avec vous, je suis tranquille!

— Il fait chaud, mais en automobile on a toujours de l'air.

— Ralentis un peu, que j'arrange mon voile.

— Nous déjeunerons au *Coq d'Or*, il y a trois astérisques.

— J'avais bien remarqué que vos freins serraient bien.

— En somme, s'il n'y avait pas les pneus...

— Aussi, c'est ta faute, tu passes tellement vite que je ne peux pas lire.

— Ça doit vous fatiguer l'esprit, au bout de la journée?

— Jamais je n'ai vu des tournants pareils, mais vous les prenez si bien, quoique un peu vite, car enfin s'il y avait une voiture de l'autre côté... Seulement je sais bien que vous ne perdriez pas la tête, on peut être imprudent et avoir du sang-froid.

— Moi, quand ça monte, j'aime aller vite.

— A votre place, quand une poule est aussi bête, je passerais dessus.

— J'avais vu que c'était l'octroi, mais j'ai pensé trop tard à vous le dire.

— Tu devrais bien mettre tes lunettes, pour tes yeux.

***

Dans le phaéton arrière.

— Ce n'est rien, un simple tube cassé. Ça ne devrait pas nous retarder plus de cinq minutes, mais ils ont un mécanicien qui est une vraie moule.

— Le paysage n'est pas vilain, mais c'est toujours la même chose.

— Au *Coq d'Or !* Cent sous qu'il y aura encore du poulet rôti !

— Ah ! si vous montiez dans la soixante-chevaux des de Machin !

— Il n'y a pas de quoi, vous ne m'avez pas fait mal. C'est parce que nous sommes assis sur l'essieu. C'est là qu'on met les invités !

— Il a de la veine de ne pas nous avoir culbutés, il conduit comme un cochon.

— Moi, avec ma Tréneaux, je montais cela en grande troisième.

***

Devant la voiture qui passe.

— Ah ! les salauds !

***

**Devant la voiture arrêtée.**

— Il y a au moins quatre-vingt-dix chevaux là-dedans.

— Quand on pense que ça va comme ça sur les routes!

— L'autre jour, j'ai vu la pareille devant la poste. Mais elle était rouge et il n'y avait pas de lanterne à l'arrière.

— Je ne trouverais rien à redire, s'ils allaient à une vitesse des plus modérées, et s'ils avaient le bon sens de ne pas effrayer les chevaux.

— Ces glaces devant, c'est très pratique, malheureusement, il y a parfois de mauvais gamins qui jettent des cailloux.

— A voir ces roues, on ne dirait jamais que ça dépasse couramment le cent cinquante à l'heure.

— On exagère beaucoup les vitesses que ça peut réaliser. Il y a encore beaucoup de difficultés pour la carburation des gaz, et puis les routes sont très encombrées.

— A quoi ça sert, cette petite chose en cuivre sur le côté?

***

**Dans la remise de l'hôtel.**

— Et vous êtes content de vos pneus?

— Je suis très peu multiplié, mais j'abats encore du bon quatre-vingts en palier.

— C'est la troisième fois que je descends dans cet hôtel. La cuisine n'est pas excellente, mais le garçon du garage est très complaisant; vous n'avez qu'à lui donner un bon pourboire, il vous graissera vos chaînes.

— Si l'on veut avoir une voiture qui marche, il y a toujours quelque chose à faire.

— Il y a avantage à mettre beaucoup d'avance à l'échappement. Moi, je le règle à trente-trois millimètres, et ça fait bondir mon constructeur, mais je ronfle comme une toupie.

— Ce sont des idées, jamais un éclatement à l'avant n'a fait dévier une direction.

— Aujourd'hui, toutes les marques sont bonnes.

— En mécanique, on a beau tout savoir, on apprend tous les jours.

***

## Dans les journaux.

— Ces gens-là semblent trop complaisamment oublier qu'il s'agit d'une industrie qui fait vivre quotidiennement trois cent mille ouvriers, dont la France a déterminé l'essor prodigieux, et dans laquelle notre supériorité ne demeure incontestée que grâce à la formidable démonstration des courses de vitesse. Mais on n'endigue pas le flot montant de l'irrésistible progrès. Nos ennemis se condamnent eux-mêmes. Plaignons-les.

# XXIX

**De quelques considérations personnelles, qui amènent tout naturellement l'écrivain à s'occuper de la grave question des virages et à lui proposer une assez ingénieuse solution.**

Les vacances! Comment employer ses vacances? C'est bien simple.

Je m'en vais, de ce pas, disputer à d'autres automobilistes de mon espèce la Coupe Lederlin. Ce que l'on appelle la « Coupe Lederlin » est une course réservée, sur les pentes du Ballon d'Alsace, aux voitures de tourisme qui ne manquent ni de prétention, ni d'alésage. Elle est, comme son nom l'indique, dotée par M. Lederlin de prix assez nombreux, parmi lesquels, du reste, aucune coupe ne figure, selon l'usage. Dans la langue sportive les termes ont une signification particulière, et les coupes sont généralement des médailles ou même de sonnantes espèces. Ces coupes sont, en vérité, des sébilles.

Pourquoi vais-je disputer la Coupe Lederlin? Je serais dans l'incapacité la plus absolue d'en

donner une raison à peu près valable. On ne sait jamais avec précision pourquoi l'on fait les choses. On les fait, c'est l'essentiel. Et l'on arrive ainsi, sans le vouloir, à se rendre utile à son prochain. C'est de l'altruisme automatique.

***

Enfin je suis engagé dans la Coupe Lederlin. C'est un fait. Il faut toujours s'incliner devant l'énergie des faits.

L'aventure a ses agréments.

D'abord, il s'agit de mettre une voiture délicatement au point. Prétexte de premier ordre pour m'occuper, pendant quinze jours, de tout autre chose que de mes affaires. Arrive que pourra des désordres inouïs que cela peut mettre dans ma vie. Je n'ai en ce moment le temps de rien, c'est bien clair. Ne me demandez pas de répondre à toutes ces lettres graves, ni de me rendre à ces rendez-vous importants. Je cours la Coupe Lederlin. C'est une fatalité, mais c'est ainsi. Quand la Coupe sera courue, nous reparlerons de choses capitales. En attendant, il faut me laisser à mon devoir.

On pourrait m'objecter qu'il est excessif d'employer quinze jours à mettre sa voiture en état de monter brillamment une côte. Ceci est un point de vue. Pour ma part, je suis consciencieux, je veux ranger toutes les chances de mon côté. Quinze jours d'études, c'est un minimum. Ne discutons pas; vous avez vos principes, j'ai les miens.

***

Afin de donner à ma voiture sa fine mise au point, je traverse donc la France dans tous les sens et par tous les chemins. Le nombre de routes qui mènent au Ballon d'Alsace est vraiment inouï. Sur une carte, fût-elle de l'État-Major, c'est-à-dire embrouillée, on s'en rend fort mal compte. Mais il en va tout autrement quand on part, au petit bonheur, avec le désir de rendre visite à des amis qui villégiaturent dans les endroits les plus opposés, de traverser des contrées qui vous plaisent, et de séjourner dans des hôtels dont on a gardé un bon souvenir.

Ainsi étonnerai-je bien des lecteurs en leur disant que je suis en train de me rendre au Ballon par Dieppe, Paramé, Bordeaux, Bourges, Dijon, Grenoble, le Lautaret, Briançon, Marseille, Lyon et Gérardmer. A première vue, un tel itinéraire de Paris à Belfort semble très mal compris. Mais si l'on savait les motifs profonds qui le déterminent; si l'on savait que pour aller à Dieppe il faut traverser la verdoyante Normandie, qu'à Paramé j'ai de charmants camarades, qu'à Bordeaux réside un remarquable constructeur de mes amis; qu'à Bourges la cathédrale est une pure merveille, que de Bourges à Dijon c'est l'admirable cœur du Morvan; qu'à Dijon c'est un clos-vougeot 1898, qu'au Lautaret c'est la fraîcheur, à Marseille le parfum de tous les Orients, à Gérardmer la douce monotonie des lacs; si l'on savait tout cela, qui

oserait nier que cet itinéraire a ses incontestables raisons d'être, et qu'il rachète sa longueur par sa variété?

***

On le voit, prendre part à la Coupe Lederlin, cela a bien ses avantages.

Je ne me dissimule pas que cela a aussi quelques inconvénients. Par exemple, il faut être au pied du Ballon à jour et à heure fixes, pour prendre le départ. Il y a là une atteinte des plus pénibles à cette liberté qui constitue une des pures joies du voyage et de la mise au point.

Des gens informés prétendent, en outre, que le Ballon n'est fait que de virages affreux. Et le virage affreux, en course, est bien un des plus insupportables détails que je sache.

Qu'est-ce qu'un virage affreux? C'est une espèce de mur derrière lequel il se passe presque toujours quelque chose. Un charretier y cueille, si j'ose dire, la fleur des neiges, pendant que son cheval s'amuse à mesurer la largeur de la route au moyen du véhicule qu'il remorque; deux vaches contemplent, d'un regard plein de rêve, l'arbre que l'orage abattit hier du talus au précipice; une soixante-chevaux conduite par un jeune Américain alcoolique descend sur la gauche, avec « les gaz en grand ».

J'ai même vu des virages affreux au détour desquels certaines compagnies de chemins de fer, prévoyant la concurrence, avaient installé des pas

sages à niveau dont les barrières, fermées en principe pour l'éternité, ne s'entr'ouvraient de loin en loin que sous l'énergique poussée des radiateurs, des longerons et des phares.

***

A vrai dire, il paraît que, pendant la course, les virages sont momentanément privés de tout ce luxe d'accessoires. Mais est-ce un bien?

Est-ce un bien? La question se pose. Car, en effet, le touriste, averti des curieuses rencontres que l'on fait dans les virages, prend de plus en plus la saine habitude d'aborder ceux-ci avec une timidité de jeune fille. Tandis qu'en course cette timidité, pourtant si naturelle et si humaine, serait sévèrement jugée, non seulement par votre propre conscience — ce qui s'arrange toujours — mais aussi par les constructeurs dont vous défendez les couleurs.

Et alors, voici toute une nouvelle série de conjonctures qui s'offre aux esprits réfléchis. Quiconque a dans sa vie manié le volant ne peut ignorer que, lorsqu'on fait aux virages affreux l'honneur de les prendre en vitesse, à la hussarde, ils vous récompensent de cette courtoisie par au moins cinquante malices d'une élégance discutable. Les saisit-on largement? Ils se prévalent de certaines lois physiques pour vous rouler comme des chiens dans l'herbe. Les mord-t-on à la corde? Ils agitent votre train arrière à la façon d'une

mèche de fouet. Afin de vous étonner, ils réalisent même de vrais tours de force et vous enlèvent par exemple de la jante, dans l'espace d'une pauvre petite seconde, un pneumatique qu'on mettrait dix minutes à décrocher à la remise en s'aidant de leviers spéciaux et d'une volonté surhumaine.

J'ajoute, pour mémoire, que si telle de vos fusées a subi un coup de feu à la forge, c'est toujours l'instant d'un virage qu'elle choisit pour vous faire ce triste aveu.

***

Ce sont là des constatations qui n'ont, dans l'exercice courant de l'automobile, qu'un intérêt assez ordinaire. Quand on se trouve à l'improviste, et sans savoir au juste comment cela s'est fait, engagé dans la Coupe Lederlin, on leur accorde une valeur d'exception.

Il faut, en somme, finir par s'en apercevoir : le virage est une invention absurde, bien digne de l'esprit compliqué qui préside à l'administration des Ponts et Chaussées. On est en droit, vraiment, de se demander ce que l'on apprend à nos polytechniciens pour que, dans la pratique des choses, il oublient si malencontreusement que la ligne droite est encore le plus court chemin que l'on ait trouvé pour aller d'un point à un autre.

Et ce qui dépasse tout à fait les bornes de l'impertinence, c'est que de puissantes collectivités, comme le Touring Club, aient osé prendre à cœur l'entreprise du relèvement des virages!

Tous les cerveaux pondérés penseront avec moi que, bien au contraire, le moment est venu de consacrer la déchéance des virages, de poursuivre non pas leur relèvement, mais leur rabaissement; oui, de les mettre plus bas que terre en proclamant, par le mépris et par l'outrage, leur vanité sociale et leur indignité.

Pour commencer cette œuvre salubre, on devrait dans la Coupe Lederlin, affecter à leur endroit un immense dédain, en les excluant de la course, c'est-à-dire en les neutralisant.

## XXX

**Ce que murmure avec suavité Boulot, professionnel, dans les courses dites de tourisme.**

— Eh bien! Boulot, voilà le moment de donner un tour de manivelle. Le numéro 3 est sur la ligne de départ.

— On a encore bien le temps. On a huit minutes.

— Six minutes, Boulot.

— Six minutes si vous voulez. Et puis d'abord, M'sieu Jacques, j'vas vous dire une bonne chose...

— Dites-la.

— J'm'appelle plus Boulot. Ce nom qu'on m'donnait aux ateliers, je n'me l'appelle plus, vu qu'j'ai eu les palmes académiques après mon Circuit de Provence.

— Alors, comment vous appelez-vous désormais, Boulot?

— J'm'appelle Henri, M'sieu Jacques.

— Tant mieux, Boulot. Mettez en marche.

— Si c'est pas malheureux, tout d'même, de

faire travailler à vide un moteur qui va ronfler fou sur quatorze kilomètres de côte à dix pour cent! On a toute la vie, que j'vous dis, M'sieu Jacques, pour le lancer!

— On a quatre minutes, Boulot.

— Ah! bon Dieu, vous pouvez dire que vous êtes entêté comme un amateur! Vous avez vu le quatre? C'est bien démarré, ça!

— Mettez en marche, Boulot.

— M'sieu Jacques, j'suis brigadier de réserve. Si on fait ses vingt-huit ensemble et que vous m'appelez Boulot, j'vous foutrai huit jours de salle avec un motif soigné!

— Mettez en marche, Boulot, ou je descends pour le faire moi-même!... Et alors?... Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a?... Mais tournez donc encore!

— C'est pas la peine de se buter. S'il ne part pas au demi-tour, quand il est chaud, c'est qu'il y a quelque chose de pas clair... Ah! j'avais fermé le robinet de la nourrice. C'est l'essence qui ne venait pas.

— Vous voyez, animal, les émotions que vous nous donnez! Dépêchez-vous maintenant!... Eh bien?... Rien?...

— Votre contact!

— Ah! c'est vrai. Voilà!

— Baissez toute l'avance. J'vas pas m'faire casser un bras ici, dans ces sacrées machines d'amateurs!

— Ne craignez rien, elle ne donne pas de retour, sur la magnéto, même avec de l'avance.

— C'est encore des idées d'amateur, ça. De l'avance, c'est de l'avance!... Là... le voilà parti, votre moteur. Vous êtes content, maintenant?

— Parbleu, c'est à nous!

— Eh bien, on est juste. C'est ça qu'il faut. Faites la même chose en course. C'est pas à faire d'en mettre trop : n'y a qu'à être juste. Nous faisons comme ça, nous, les professionnels.

— Boulot, vous m'embêtez avec vos professionnels. Vous ne voyez donc pas que nous n'avons que cela devant nous?

— Justement que j'me demandais ce qu'ils venaient faire dans une sacrée bougresse de course d'amateurs!... La vie du monde ne se ressemble plus d'autrefois!... Au temps encore de Paris-Vienne, on n'aurait jamais vu des choses aussi dégoûtantes. J'en finirai par être mélancolo. Allons... Venez sur la ligne.

. . . . . .

— Voilà votre fiche, Monsieur. Vous avez encore deux minutes... Vous ferez attention au troisième virage en V; il y a une voiture au fossé, son essieu s'est chantourné... Et au septième virage, après l'école de Malvaux, une autre voiture qui a fauché sa roue droite. Mais la route est libre, il suffit d'être prudent... Vous avez encore une minute et demie.

— Non, mais, des fois!... On fauche ses roues et on chantourne ses essieux dans ces machines d'amateurs! Pourquoi qu'ils en mettent tant?... Alors, nous? Il faudra nous hacher en fromage de cochon pour ne pas avoir l'air d'être des baudruches?...

Malheur!... Et pour commencer, M'sieu Jacques, j'vas vous dire une autre chose : c'est que si vous prenez votre virage du premier pont comme hier, sans couper les gaz, on n'arrive pas en haut. Il vaut mieux téléphoner au marchand de choucroute.

— Vous avez encore une minute...

— Vous avez encore une minute. Tournez donc au ralenti. Qu'est-ce que vous faites-là, M'sieu Jacques, à emballer tout le temps votre moteur?

— J'entretiens la carburation, Boulot.

— Ah! la la!... Des histoires d'amateur!... Vous entretiendrez la carburation quand il vous restera cinq secondes!... Et puis, j'vas encore vous dire ceci d'important : si vous attaquez votre troisième virage comme hier, au rond...

— Je vous assure, Boulot, que c'est perdre du temps de l'attaquer à la corde. On aurait une mauvaise reprise. Il n'est pas dangereux, ce virage, on s'y ramène très bien.

— Oui, des idées d'amateur! On en reçausera quand on sera retourné, avec le volant dans la poitrine, et bon pour le marchand d'abattis. Et puis, vous serez bien avancé quand vous aurez éclaté vos deux pneus arrière!

— Les pneus sont de premier ordre, Boulot. Des Hutchinson? Avec ça, on n'éclate pas, vous le savez bien. Un Hutchinson n'éclate jamais!

— Trente secondes!...

— Et ça, encore, que j'dois vous dire... Votre dernier virage, le dernier V, là-haut, c'est pas ainsi que moi j'y entrerais... Coupez tout, débrayez,

allez-y tout doucement... Sinon, on fait le tête-à-queue... Moi, professionnel, je...

— Dix secondes... Cinq secondes... deux... une... partez!

. . . . . .

— Et allez donc, M'sieu Jacques!... On a pris un joli départ!... Le moteur est gai!... Y a du bon!... Mettez-en!...

— Tout y est, Boulot.

— On fait le kilomètre en cinquante et une secondes... On se traîne... C'est cette sacrée multiplication qu'on a dû mettre pour cette sacrée côte de sacrée course d'amateur... C'est pas des courses, ça!... Des courses sur du dix pour cent!... Cinq dents de moins aux pignons... On est forcé de bâiller pendant ces trois premiers kilomètres... Nous perdons ici tout ce que nous allons gagner en pleine montée! Mettez-en!... Ah! ça commence à monter ferme!... Veine!... La troisième, M'sieu Jacques! Ne laissons pas tirer le moteur. Il faut tourner fou, comme un poivrot. Là!... vous l'entendez chanter?... Voilà l'pont! J'ai rien dit, tout à l'heure, vous avez raison, prenez le virage sans couper les gaz!... On est là pour ça!... Je parlais simplement par manière de parler, mais c'est des blagues!... Allez-y!... Ah! ça fait plaisir!... Bien!... Qu'ils y viennent, comme ça, au virage du pont!... On en verra encore, des roues fauchées!... Entrez comme ça dans les autres, et le marchand de choucroute ne s'enrichira pas avec nous!... La borne... Toc!... Nous ne faisons plus le kilomètre qu'en une minute sept... Ah! cette

sacrée côte!... C'est ramper!... Ah! bon sort!... Faire du cent-trente!... Du cent-trente, ce serait ça la vraie vie!... Mais qu'est-ce que vous voulez tirer de ce toit?... On s'endort!... J'en deviendrai malade!... Troisième virage... Je retire ce que j'ai dit. Prenez-le au rond, vous avez raison... vous nous relèverez d'un coup de pédale... Qui ne risque rien n'a rien... Là!... Hop!... Bien!... Y reprend!... Le kilomètre en une minute dix!... C'est écœurant!... Et la montre qui marche!... Nous avons eu tort de mettre cinq dents de moins... Trois suffisaient bien!... Ah! le virage, ça caresse... Au moins, on balaie, on arrache la route, on a l'idée qu'on fait vite!... Encore un!... Chic!... On l'a pris fort, j'ai vu la gueule des gens!... Ça va!... Et l'autre, là!... Bon!... Ah! que j'vous dise, pour le dernier d'en haut : vous avez raison, j'y entrerais comme ça aussi... Si on capote, on capotera... Entrez dedans comme dans un cochon qu'il est!... Il faut gagner des cinquièmes de seconde, M'sieu Jacques! D'ailleurs, on ne capotera pas!... Le voilà!... Le voilà!... Hardi!... Ha!...

. . . . . .

— Rien de cassé, Boulot?

— Non. Le talus m'a reçu. Reprenez en marche arrière, n... de D...! Nous avons déjà perdu trente-cinq secondes; j'ai pas lâché le chrono!... C'est ça!... Ça monte dur, laissez bien reprendre la deuxième, sinon vous allez louper la trois!... Misère de charogne!... ça nous met dans les choux!... Vous voyez bien qu'il ne fallait pas y entrer ainsi, dans ce cha-

meau de virage!... Moi, professionnel, je l'avais dit!... Enfin, on n'est pas tué, mais c'est tout comme!

— Comment, c'est tout comme?

— Bien sûr. On a perdu deux minutes. Notre temps est fichu. Vaut autant crever!

# XXXI

**Le temps nous apprendra toujours des détails ingénieux et nouveaux sur les effets de la concurrence en matière de commerce automobile. — La lutte poignante de Tubulur et de Lécrou. — Les victimes.**

On vient de me conter ceci :

Les deux mécaniciens de Vicq ne s'aimaient pas d'amour tendre. La cause de cette antipathie était toute commerciale. Joseph Tubulur « poussait » la marque des autos Patrack, et Jean Lécrou portait aux nues celle des autos Tréneaux. En outre, tous deux briguaient l'agence de Bécotvils et la représentation des Homar-et-Lèvereçor. Ni l'un ni l'autre ne désespéraient même d'être le concessionnaire régional de la nouvelle et déjà fameuse marque que l'on désigne en éternuant : la marque Hatchichss. Pour justifier tant d'ambition, il fallait atteindre de respectables chiffres d'affaires et pouvoir alléguer des inventaires fastueux. Ils se livraient donc une lutte sans merci sur le dos des nombreux chauffeurs de Vicq. Vicq est, en effet,

une ville assez petite, mais essentiellement automane. C'est même la seule localité de France où l'arrêté municipal sur la circulation tolère aux autos du 70 à l'heure dans les agglomérations, cette vitesse devant, à vrai dire, être ramenée à 40 à l'heure seulement dans les passages encombrés et au croisement des rues.

L'inimitié de Tubulur et de Lécrou était encore accentuée par le caractère exceptionnellement hostile de leurs voitures respectives. Tout le monde sait que les Patrack et les Tréneaux — du reste excellentes — ne peuvent se souffrir et passent leur vie à se manger le capot. Ce sont des natures opposées, des tempéraments ennemis. Les chauffeurs qui ne sont pas tout à fait dénués de l'esprit d'observation ont toujours noté que, sur deux voitures entrées en collision, il y a invariablement une Patrack et une Tréneaux. La Patrack est une robuste fille des champs, et la Tréneaux est une alerte citadine. Il existe entre elles un antagonisme de race qui les pousse à se crêper le radiateur chaque fois que l'occasion s'en présente. Ce sont alors des tournois fort intéressants, où chacune des combattantes emploie ses armes naturelles : la Tréneaux file vite et la Patrack tape dur.

***

Or donc, Tubulur et Lécrou se détestaient cordialement. Au Café de la Comédie, on les voyait trôner à des tables transformées en tribunes où s'élevaient tous les jours les pires diatribes. Chacun avait ses

partisans. En quelques minutes Lécrou vous démolissait une Patrack avec le plus étonnant brio, et il ne restait bientôt rien de « cette boîte à ferraille », tout au plus bonne pour « faire monter l'eau des citernes ». Cependant Tubulur entreprenait férocement la Tréneaux, s'apitoyait devant ce « mécanisme d'horloger » et plaignait les malheureux qui « risquaient leur peau sur ce jouet d'enfant ». Autour d'eux, les chauffeurs timides approuvaient sans discuter, soulignaient les épigrammes d'un sourire, et applaudissaient aux violences oratoires. Puis, tout le monde rentrait dîner sans que la « cause de l'automobilisme » eût fait un grand pas.

***

Une nuit, en rentrant d'une course dans la banlieue, Jean Lécrou rencontra un chauffeur en détresse dans le petit bois qui s'ouvre aux portes de Vicq. L'homme à la panne était ignorant comme une carpe des choses mécaniques. A toutes les questions de Lécrou (— Avez-vous vérifié votre allumage? — Votre pointeau n'est-il pas bouché? — L'accu n'est-il pas claqué?) à toutes ces questions, il ne répondait que par une phrase invariable et stupide : « Je n'y comprends rien, mon moteur souffle... »

La voiture était une Patrack.

Tout à coup, Lécrou eut un trait de génie. Il fixa le chauffeur imbécile, et, posément :

— Vous avez ce que l'on appelle un moteur ca-

pricieux... A cela, voyez-vous, pas de remède... Ah! si... Vendre!

— Vendre!... Vendre!... C'est facile à dire!

— Je vous l'achète pour ce qu'elle vaut... Je lui ferai monter l'eau de mes citernes!

Et Lécrou eut la Patrack pour un morceau de pain. L'ayant payée sur l'heure, il passa la nuit auprès d'elle. Mais, le lendemain, les habitants de Vicq aperçurent avec stupeur, sur le coup de midi, la Tréneaux de Lécrou traverser le mail en remorquant une Patrack désemparée.

Lécrou s'arrêta devant le Café de la Comédie, et, aussitôt entouré, il raconta une histoire tragique... Ah! cette Patrack trouvée la nuit en plein bois avec un propriétaire désespéré, qui avait mis un mois pour venir de Paris... en panne à toutes les bornes!... Quelles carnes que ces voitures! Bonnes à faire monter l'eau des citernes!... Et encore!...

Tout Vicq en glosa. Ce fut un dur coup pour Tubulur. Mais, quel désastre quand, huit jours plus tard, toujours vers midi, Lécrou traversa de nouveau le mail, remorquant une nouvelle Patrack en panne!

Il avait mis huit jours à repeindre, dans le secret d'une remise spéciale, la voiture qu'il avait achetée... Et il se frottait les mains, ravi de « ce truc épatant »!

De fait, les Patrack furent rudement atteintes, et ce fut une véritable ruine après quinze nouveaux jours d'attente! A l'heure de l'apéritif, Lécrou parut une troisième fois, remorquant une troisième

Patrack incapable de marcher par ses propres moyens.

— Ah! le cochon! hurla Tubulur, qui avait enfin compris.

Et, la semaine suivante, Tubulur débouchait à son tour sur le Mail, à midi sonnant; il traînait, derrière sa Patrack bien lavée, aux cuivres flambants, une lamentable Tréneaux dont toutes les pièces déboulonnées faisaient un bruit de casserole en dansant sur les pavés du roy.

***

Le résultat de cette double manœuvre fut infiniment simple. Dégoûtés des Patrack autant que des Tréneaux, les chauffeurs de Vicq, en un clin d'œil, désertèrent simultanément les ateliers de Tubulur et ceux de Lécrou, tandis qu'à l'angle de la Grande-Rue s'ouvrait à l'improviste un magasin étincelant, où un troisième larron venait vendre des Bécotvils, des Homar-et-Lèvereçor, et même des Hatchischss (à vos souhaits!).

Les Tréneaux et les Patrack étaient mortes parce qu'on les avait trop aimées!

## XXXII

**Vagues colloques sur un col aggravé de deux douanes.**

Je gravis la Schlucht, d'un moteur allègre. Un moteur tellement enchanté de se promener dans la montagne qu'il met les explosions doubles et m'enlève trop vite. A peine ai-je quitté Gérardmer; ma cigarette allumée au départ n'est pas encore éteinte, et déjà voici le col.

Huit heures du matin. L'étape fixée pour la journée est brève : se rendre à Belfort. Que faire? Je ne disconviens pas qu'il est très bien, le col de la Schlucht. Mais enfin, c'est un col, un simple col, comme tous les cols, c'est-à-dire un petit endroit rustique et balayé de courants d'air, qui donne d'un côté sur une grande descente, et, du côté opposé, sur une autre grande descente. Le temps y paraît long, frais, et un peu monotone, ainsi que dans certaines tragédies en beaucoup d'actes et en énormément de vers. Il faut être sur un col depuis

quelques minutes pour se rendre compte de ceci : que tout le charme, tout l'agrément des cols résident dans le trajet que l'on a parcouru pour y accéder. Les cols mènent aux plus douces sensations, à condition d'en sortir.

Que faire? Là-bas, au delà du versant, se déploie, dans un silence d'attente, l'Alsace bleue, toute alourdie de souvenirs. Une petite troupe de garçonnets et de fillettes paraît, puis disparaît, dans les lacets de la route; c'est une école mixte, en excursion vers le Hoheneck : quarante enfants de Français précédés d'un étendard allemand et suivis d'un instituteur prussien.

***

Ah! oui, c'est la frontière... On se croit chez soi, et c'est tout de suite la frontière, surprenante, inattendue, brutale.

Que faire? Eh bien! mais voilà : descendre jusqu'à Munster, parmi ce beau paysage résigné, dans cet arome de sapins qui laisse aux lèvres un goût à la fois doux et amer. Allons!...

Douane française. Deux petits gabelous aimables et gouailleurs. Ils grillent leurs cigarettes en lançant de jolis ronds de fumée, et ce jeu les fait rire.

— Messieurs, je voudrais vous demander à quelles inquiétantes formalités il convient que je me livre pour sortir de France, entrer en Allemagne et rentrer en France, avec mon automobile?

Le plus jeune, celui qui réussit le mieux les ronds

de fumée, jette son brûlot de maryland et me répond dans un bon sourire :

— Ça dépend. Moi, si que je serais riche, je paierais simplement les droits d'entrée pour la voiture en Allemagne, et puis, au retour, je paierais les droits d'entrée pour la voiture en France. Comme ça les choses sont vite faites, sans discussions ni complications. On est tranquille et on ne se fait pas de bile. Voilà comme je ferais si que je serais riche.

— Et si que vous seriez pauvre? lui demandai-je, cette hypothèse ayant pour moi un intérêt plus immédiat que la première.

Mon interlocuteur, sans hésiter :

— Ah! si que je serais pauvre, eh bien! je n'irais pas en auto.

Et cela est d'une telle logique que j'en reste un long instant confondu, sans trouver quoi que ce soit à objecter. Confondu, mais non moins ravi de découvrir ainsi, jusqu'à la limite même du poteau frontière, la personnification du bon sens national.

Enfin, j'ai des raisons pour insister :

— Admettons tout de même que vous soyez pauvre, et néanmoins assez fantaisiste pour voyager en automobile...

— Alors il faut prendre ici votre passavant... mais attention!... bien en règle!... Car à la rentrée, c'est une autre paire de manches!... Ensuite, il faut, à la douane allemande, consigner les droits et acheter un permis de circulation... Mais, attention!... Bien en règle, la description de la voiture!... Car à

la sortie, pour le remboursement de la caution, c'est une autre paire de culottes!

Je remercie le fumeur virtuose et je m'éloigne, un peu pensif.

***

Vingt pas à faire. Les aigles noirs sur un écusson. Douane allemande. Deux longs gabelous bien différents des autres...

Ils tètent avec gravité d'interminables pipes de porcelaine. Ils ne font pas des ronds, ils font de gros nuages.

L'aîné est tout en barbe. Une barbe grise aussi considérable que la pipe. Une barbe torrentueuse, inouïe. Une barbe auprès de quoi celle de Tristan Bernard n'est qu'une pauvre petite chose parisienne.

Le second est tout en moustaches. Des moustaches blondes qui accrochent le ciel. Ces moustaches parfont une effigie impériale.

Ces deux hommes sont si haut perchés qu'ils atteignent au symbole. Même dépouillés de leurs dolmans verts, de leurs bottes immenses, de leurs casquettes en champignons et de leurs pipes en crocs d'Ubu, ils signifieraient :

« Ici, c'est l'Allemagne. »

— Messieurs, je voudrais vous demander...

Tandis que je parle, le moustachu suit des yeux le vol plané d'un corbeau; le barbu inscrit un chiffre sur le feuillet qu'il vient d'arracher à son carnet.

Le chiffre est mis sous mes yeux et commenté de ce simple mot :

— Marks!

Et comme, à voir mon air ahuri, cette explication semble m'être insuffisante :

— Galette! précise l'homme à la pipe.

— Oui, galette, j'ai bien compris, dis-je avec une mélancolique douceur. Mais je tiendrais à ce que cette galette me fût dûment restituée au retour. J'insiste donc pour que vous veuilliez bien m'éviter aucune surprise à cet égard, en me mettant tout à fait en règle.

— Galette! me répond obstinément et froidement le douanier, encore que je m'évertue à lui parler dans une langue qui, au point de vue allemand, doit équivaloir au petit-nègre :

— Moi donner toi marks exigés... Mais toi donner moi bons papiers...

— Galette!

Un sentiment infini de renoncement m'emplit tout à coup l'âme. Et je rebrousse chemin, vers la douane française. Je n'irai pas à Munster aujourd'hui. Voilà tout.

***

Le joyeux petit gabelou s'est remis à la confection de ses ronds de fumée. Je le salue. Mais il m'interpelle :

— Hé! le chauffeur! arrêtez un peu, voir.

Un coup de frein.

— Et où allez-vous comme cela?

— Me promener.

— Ah! ah! bonne idée. Et qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

Il frappe, d'une main amicale, mes pneus de rechange, gonflés à bloc sur leurs jantes Vinet amovibles, sauvetage immédiat en cas de crevaison, et dont je ne me sépare jamais.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire, camarade, puisque je ne suis pas sorti du pays?

— Ah! vous n'êtes pas sorti du pays? C'est à voir!

— Mais bien certainement que je ne suis pas sorti du pays! Vous le savez bien.

— Moi, ma consigne est de ne rien savoir!... Et ainsi, nous disions donc qu'il y a là-dedans?

— De l'air, puisque vous y tenez.

— Ah! de l'air? Et si que ça serait, des fois, du tabac ou de la dentelle? C'est ça qui serait plutôt curieux!

— En effet. Presque aussi curieux que vous.

— Si c'est de l'air, ça se dégonfle?

— Vraisemblablement.

— Alors, dégonflez un peu voir!

— Volontiers. Mais je dois d'abord vous faire une grave déclaration...

— C'est du tabac?

— Non. Ni de la dentelle. C'est de l'air. Et ça se dégonfle. Seulement, j'attire votre attention sur ceci : après avoir été dégonflé, ça se regonfle. Ça se regonfle avec la pompe que voici : trois cent cin-

quante coups de cette pompe, par pneu, suffisent. Pas plus de sept cents coups au total pour les deux. C'est assez dur, et c'est bien pour m'éviter ce supplice que j'emploie des jantes Vinet amovibles. Mais peu importe. Cela vous fera les bras.

— Ah! c'est moi qui?...

— Bien entendu, c'est vous qui!

Le petit gabelou semble réfléchir en faisant un rond magnifique. Puis il conclut :

— Allons! ça va bien!... Passez!... Mais ne recommencez plus!

## XXXIII

### De la caverne à la limousine.

Lorsqu'on traverse, près de Toulon, ces fameuses gorges d'Ollioules rendues célèbres par leur défilé farouche et par le délabrement prodigieux dans lequel d'artistes agents-voyers y maintiennent la route pour accentuer la couleur locale, on aperçoit, à hauteur d'aigle, de larges ouvertures dessinées comme des créneaux sur la muraille incendiée de couchant. De loin en loin s'étagent des cavernes si vastes, si fraîches, si confortables, et dominant un coin de nature si pittoresque, qu'on les habiterait volontiers pendant une brève villégiature. On n'est donc nullement étonné d'apprendre qu'elles furent habitées, en effet. Au commencement du siècle dernier, un nommé Gaspard de Besse y avait installé ses quartiers généraux, ses accolytes, ses armes et ses butins. C'était un joyeux compagnon, grand

trousseur de filles et détrousseur de passants. Il avait la vocation militaire, et la satisfaisait dans le brigandage. Il eût pu être Napoléon, il était Cartouche. Ces destinées tiennent à rien. D'ailleurs, la chronique témoigne qu'il était fort estimé dans le pays pour sa galanterie, sa générosité, sa bravoure et son esprit. En prenant aux riches, en donnant aux pauvres, et en pardonnant avec vigueur à la femme adultère, il s'était conquis la sympathie qu'inspirent aux humbles les saints et les prophètes, et la vertu publique le protégeait efficacement contre la poursuite des gendarmes. Je sais de lui mille traits qui n'ont malheureusement aucun rapport avec la vie automobile, sans quoi je vous les aurais retracés, et vous y auriez sans doute pris infiniment plus de plaisir qu'à ce qui va suivre. Mais chaque chose a son heure et son livre, et il est rigoureusement entendu que je ne suis pas ici pour conter des histoires de brigands.

Rien cependant ne m'empêchera de dire que, d'Aubagne à Cogolin, des bois du Camp à la forêt du Don, Gaspard de Besse bravait la maréchaussée, ravageait les châteaux, et mettait à rançon les diligences avec un remarquable savoir-faire. Son aventure dura toute une vie d'homme. Après quoi, il en fut de lui comme des autres; il lui fallut bien trépasser, et je crois même que ce fut sur l'échafaud. La Provence perdit en lui un de ses plus romantiques attraits, et les Provençales une de leurs plus robustes consolations. Il ne fut pas remplacé. La route redevint bourgeoise et sûre, les châtelains

dormirent des deux yeux, et la gendarmerie s'adonna paisiblement aux passionnantes alternatives d'un jeu de cartes, qui, si j'en conclus sur les documents de l'époque, pouvait fort bien être le bridge. Puis, au moment où un nouveau Gaspard de Besse allait peut-être surgir au soleil du Midi, le chemin de fer vint absorber toutes les énergies et toutes les richesses de la vieille route. Il n'y eut plus de diligences à dévaliser, les bandits se firent moines, et les brunes au teint mat, qui espéraient voir se réincarner le lion superbe et généreux, les brunes au teint mat en furent pour leurs rêves.

***

Or, elles viennent d'avoir une semaine de bien douce émotion.

Le 20 septembre dernier, le propriétaire d'un castel avoisinant Brignoles, à l'instant d'effectuer un paiement, remarquait avec un légitime ennui que son coffre-fort avait été fracturé et que toutes valeurs utiles en avaient disparu.

Constatations identiques, le même jour, dans une belle demeure de Draguignan.

Au détail près du paiement, autre aventure à Cavalaire, devant la « gueuse parfumée ».

Et, successivement, les gendarmeries du Luc, de Pignan, d'Ollioules aussi, Ollioules, la patrie adoptive de Gaspard, recueillent des plaintes analogues et en prennent acte dans un style compliqué, mais fleuri d'adverbes imprévus et de martiales images.

Du coup, on ne rit plus dans la gendarmerie. Mais le soir, on cause, de porte à porte. Et bientôt la nouvelle se répand dans le Var comme les nouvelles se répandent dans le désert : une bande de brigands s'est abattue sur le pays. Elle opère de savantes razzias chez les gens fortunés qui chauffent ici leurs millions et leurs chloroses au soleil. Aussi, je vous laisse à penser la joie des doux campagnards. Car le doux campagnard Varois, lointainement mâtiné de Sarrasin, a un penchant prononcé pour le pillage, un entraînement ancestral à la jacquerie, et un profond dégoût du bourgeois argenté.

Quant aux Varoises, non moins Sarrasines que leurs époux et pères, j'ai suffisamment indiqué qu'elles allient, de la manière la plus agréable, l'amour du romanesque à la santé de leur complexion. Il ne fait point doute, pour elles, que les brigands en question ont un chef aussi valeureux que celui qui berça, si j'ose dire, leurs aïeules.

Donc, des confins de l'Esterel au massif de Cuges, c'est un chant d'allégresse qui passe dans le mistral, et que les cigales elles-mêmes reprennent sous l'étain poli des oliviers. Cependant, l'autorité judiciaire, insensible à ce chœur enthousiaste, centralise les témoignages ; il ressort de ceux-ci que, par de beaux matins, devant le portail de chacune des victimes, une luxueuse limousine automobile fut en détresse. Le chauffeur, quoique d'élégante livrée, ne débrouillait pas la panne, et les voyageurs — un jeune couple aristocratique, l'homme d'une distinction rare, la femme finement racée, — les voya-

geurs se désolaient sous les ardeurs du ciel enflammé. Que feriez-vous, devant un spectacle aussi tragique à la fois et aussi gracieux, que feriez-vous si vous étiez châtelain, le châtelain qui s'ennuie dans une trop belle nature? Vous auriez à cœur de prouver que la vieille hospitalité française est toujours vivante, vous feriez ouvrir pompeusement les grilles, déblayer la remise, ajouter un couvert à l'office, deux à votre table, et mettre des draps brodés au lit de la chambre bleue. Vos hôtes, confus, se présenteraient : Petite particule à grand nom! Bon dîner. Charmante soirée, trêve délicate à la monotonie des angélus. Le lendemain, la voiture dépannée, adieux cordiaux. N'est-ce point cela? Oui?

Oui! Eh bien, sachez que, deux jours plus tard, vous trouveriez vos vitrines dégarnies et votre coffre-fort mis à sac. Le chauffeur des nobles étrangers n'avait pas des outils au seul usage de sa limousine. Et si la conversation de vos hôtes se parait de mille séductions, c'était pour que vous fussiez mieux occupé.

Telle fut la démonstration de l'enquête. Les Varois y perdirent une illusion, car ils n'aiment point que ce qui vient du château aille à l'automobile; les Sarrasines y perdirent un espoir, car leur chef de brigands était un couple, un couple furtif et qui semblait fort uni. Mais moi, je trouve ce fait divers moderne et délicieux. Et, puisqu'il faut conclure, je conclus une fois de plus que l'automobile excite le progrès dans tout, y compris dans le cambriolage.

## XXXIV

**Surprenante révélation. — Par ignorance, les automobilistes tolèrent l'opposition d'une force naturelle qui se trouve être, au contraire, essentiellement utilisable à leur profit. — Malheureusement, les inventeurs sont d'une regrettable exaltation.**

Ne l'ai-je pas déjà dit? Autant qu'un homme qui n'est pas ivre peut avoir une conviction définitive sur les choses soumises à notre examen, je crois énergiquement à l'impossibilité de faire fortune, désormais, en construisant des automobiles. Il me semble, d'ailleurs, fort douteux qu'on puisse encore faire fortune dans quelque industrie que ce soit, si ce n'est dans la littérature, où la matière première, — plume, encre, talent et papier, — coûte littéralement moins que rien.

Dans tous les cas, le suprême enfantillage consiste à vouloir inventer quelque chose, alors que d'autres ont pris ce soin pour vous. Il saute aux yeux de tous les humains disposant de leur sens commun que c'est un acte de pure folie d'inventer, par exemple, un carburateur, quand il suffit de

copier celui du voisin. En automobile, il y a toujours quelqu'un qui s'est chargé de pâlir et de vieillir, et de se ruiner, à votre profit. Au moins serait-il convenable de ne point dédaigner le fruit de tant de labeurs et de déceptions. D'autant que les convenances, ici, s'allient fort opportunément aux combinaisons pratiques de la vie.

Je reste donc toujours frappé de stupeur en constatant qu'on ne cesse d'inventer. Car on invente plus que jamais, sachez-le bien. Il n'est pas un repli de montagne, par une impasse de faubourg, il n'est pas une clairière, pas un grenier, pas une caverne, où un inventeur ne se dissimule. On invente jusque sous les ponts. On invente avec une effroyable ardeur, une obstination désespérée. Les hommes inventent autant que les femmes écrivent. C'est fantastique.

Point de semaine où je ne reçoive la visite de quelque personnage très jeune ou très vieux, très amer ou très doux, invariablement très mystérieux, qui, après de vagues préambules, me jette tout à coup au visage une invention de sa manière en exigeant avec impétuosité que je lui apporte, cuits à point, de bénévoles et pesants capitalistes, ou tout au moins leurs capitaux. Chaque fois, je m'ingénie du reste vainement à comprendre pourquoi les inventeurs en quête de commanditaires veulent à toute force dénicher ces animaux rares dans l'humble réduit de l'écrivain, au lieu de leur faire la chasse dans le domaine pavé d'or du banquier. Troublant mystère. Mais on deviendrait

inventeur soi-même si l'on se penchait avec une attention trop soutenue sur le cerveau des inventeurs. Et une légitime épouvante a toujours paralysé mes investigations.

***

Avant-hier, un monsieur fort distingué, ma foi, me faisait passer sa carte et réclamait quelques minutes d'entretien « pour une communication des plus urgentes ».

— Je vous apporte, me dit-il, des millions.

— Prenez, m'empressai-je, la peine de vous asseoir. Vous devez être fatigué.

Il refusa, d'un geste indifférent, et vida sur ma table le contenu d'une serviette de cuir fauve.

— Voici les millions.

Les millions étaient représentés par de grands carrés de papier bleu zébrés de lignes blanches, et par des feuilles de papier blanc sur lesquelles des chiffres bleus chevauchaient des triangles, gonflaient des accolades, et se multipliaient ou se divisaient par certaines lettres choisies dans l'alphabet.

— Bien, fis-je avec une douce résignation. Qu'est-ce que vous avez inventé?

— Des tas de choses. Au hasard, voici le moyen de ne plus se démolir le cadavre en auto. C'est le filet pare-brise. Vous avez certainement remarqué que, lorsqu'on emboutit l'obstacle, ce dernier semble vous boire. Du siège où vous étiez molle-

ment assis, vous êtes comme aspiré par une succion irrésistible. L'espace vous happe, et il paraîtrait que rien ne dût vous arrêter dans ce soudain élan si vous ne donniez contre un arbre, un mur, une borne, ou simplement contre le plancher des vaches. Alors, le promeneur intrigué s'approche, et que voit-il? Un amas informe de chairs pantelantes, de membres tordus, de débris sanglants. Mon filet pare-brise évite au passant ce spectacle peu ragoûtant, et au chauffeur de bien pénibles souffrances. Ce filet s'installe sur le tablier, à la place d'un pare-brise ordinaire, et vous recueille comme un hamac au moment du grand saut. Vous en êtes quitte pour la peur. Simple et confortable, comme vous pouvez vous en convaincre. Et j'ai cent inventions de cette aune. Mais cela n'est que la petite monnaie de mon génie. Passons. Si je suis ici, c'est pour vous entretenir de ma grande découverte. Avec elle, nous tombons d'un seul coup en pleine révolution. Veuillez ouvrir les oreilles et l'esprit, un petit instant.

***

Cette fois, il prit place sur un siège :

— Quiconque n'est pas tout à fait étranger à l'automobile a fait connaissance avec la Résistance de l'air. Qu'est-ce que la Résistance de l'air? C'est une force qui croît, qui croit en Dieu, et comme le carré de la vitesse. Qu'en fait-on? Un obstacle. Qu'en doit-on faire? Un judicieux em-

ploi. J'ai trouvé le moyen, les moyens, d'utiliser la Résistance de l'air, Monsieur. Oh! c'est simple comme l'œuf de Colomb! Mais j'y ai pensé. C'est pourquoi je m'admire.

« Je confie à la Résistance de l'air deux fonctions principales : d'une part la propulsion de ma voiture, d'autre part la manœuvre de mes manettes et leviers.

« Sur l'extrémité de mon longeron gauche est installé un disque hélicoïdal, agissant sur un régulateur à olives, lequel commande, par un système de biellettes, mon admission, mon allumage, mon changement de vitesse, mes freins, au-to-ma-ti-que-ment.

« Démarrons. L'air résiste. Le disque se met à tourner, et d'autant plus vite que la résistance s'accroîtra. Fonction du disque, mon régulateur, progressivement, ouvrira mon boisseau d'admission, augmentera mon avance à l'allumage, et, à point nommé, déplacera la fourchette de mon changement de vitesse. Mais ralentissons. Les olives reviennent vers l'axe de rotation, le boisseau se ferme, l'allumage se remet au retard, ma fourchette revient en arrière, mes pignons s'engrènent sur la plus petite combinaison de vitesses. Au moment où l'action du régulateur sera tout à fait nulle, un ressort débrayera, un autre bloquera mes freins. Tout ceci est clair.

« Il y a mieux. A l'avant de mon radiateur s'évase un large pavillon, embouché sur un cylindre qui suit le châssis dans sa longueur et dont l'autre

extrémité se relève et se recourbe de façon à présenter son orifice au panneau arrière de ma carrosserie. Que se passe-t-il? Plus je vais vite, plus l'air s'engouffre avec violence dans le pavillon, traverse le cylindre, et s'en va pousser ma voiture en lui soufflant dans le dos. C'est un formidable coup d'épaule qui croît comme le carré de la vitesse, je vous l'ai dit. Qu'en dites-vous? »

Ce que j'en allais dire, je l'ignore, mais j'étais fort troublé. Oui, cette découverte me paraissait prodigieuse dans ses conséquences, et je crois bien que j'allais mettre mes faibles ressources au service de mon interlocuteur, quand celui-ci, brusquement, vint tout gâter.

— Je suis, s'écria-t-il, le Président de la République, et mon royaume n'est pas de ce monde. Arrière, scélérats!

Puis il se mit à briser furieusement tous les objets d'art qui lui tombaient sous la main et à mener un tel tapage que je dus faire appel à la force armée pour recouvrer le calme indispensable aux travailleurs et aux studieux.

## XXXV

### Propos accidentels...

*Octobre.* — Les journaux d'information perdent soudain une rubrique très courue, celle des accidents d'automobile.

Ceci est digne de remarque. Car on aurait tort de l'attribuer à ce seul fait que, dès l'automne, les accidents d'automobile se font plus rares. Il n'y en a ni plus ni moins à la chute des feuilles qu'à l'apparition des bourgeons. La statistique en fait le serment.

Seulement, à cette douce époque de l'année, on n'invente plus d'accidents d'automobile. Voilà. On ferme la rubrique comme, en juillet, on ferme les théâtres. C'est un usage, un préjugé. Nous sommes traditionnalistes, et nous gardons le respect inné de la chose convenue.

Or, s'il est convenu, depuis dix ans, que, pendant les vacances, tous les chauffeurs se combinent en

chair à pâté, il est aussi formellement convenu qu'à l'approche du Salon des moteurs, tout familier du volant redevient adroit, et sage, et protégé par la Veine aux ailes d'or. Seul, un formidable bouleversement social nous affranchira de ce principe. Mais est-il assez gênant pour nous faire souhaiter un grand bouleversement social?

***

Une voix jeune et suave, à mes côtés, murmure : « Eh! quoi? on invente donc des accidents d'automobile? »

Naïve enfant! Mais on ne fait que cela!

Les chauffeurs en inventent : tartarinade. Les promeneurs en inventent : passe-temps. Les victimes en inventent : gagne-pain. Les journalistes en inventent : métier.

Il y a quelques mois, le tribunal de la Seine, ou d'ailleurs — je ne sais plus au juste, une chose que tout le monde se rappellera — un tribunal, enfin, condamnait à toutes sortes de peines certain marchand des quatre-saisons qui assurait ses vieux jours en imaginant, une ou deux fois par mois, son petit accident. L'ingénieux et brave homme caressait un pneumatique, frôlait un garde-crotte, et poussait des cris perçants. On le relevait avec précaution. On le portait, bêlant et gémissant, dans la plus proche pharmacie. Et quelque médecin, fort irrité de n'apercevoir sur l'anatomie du patient l'ombre de la moindre ecchymose, concluait énergiquement à des contusions internes.

Selon la force de résistance de l'automobiliste incriminé, ce scandale public et menu se dénouait par une rente viagère ou par une indemnité transactionnelle. Toujours est-il que le marchand des quatre-saisons se préparait à passer celles-ci dans une large aisance, quand la Justice se débanda les yeux pour voir ses contusions de plus près.

* * *

Voici maintenant le cas d'un de ces millions de jeunes hommes qui poursuivent le mauvais dessein de se faire entretenir par la littérature.

Il avait vingt-trois ans, des cheveux noirs, et, malgré tout, une âme assez candide. Il voulait à toute force que je lusse une comédie en un tas d'actes, qu'il venait d'achever. Et il disait, avec une douceur infinie :

— Je viendrais bien m'installer à Paris. Mais je voudrais, avant tout, être sûr que ma pièce sera reçue dans un grand théâtre et qu'elle y fera cent représentations au moins. Car, sans cette certitude, je suis trop raisonnable pour abandonner ma situation actuelle. Ma situation actuelle est, en effet, assez enviable. J'habite, Monsieur, un petit village du Morvan, sur la route nationale de Paris à Lyon, et je suis le correspondant de presque tous les quotidiens importants de la capitale et de la province. Sous mes fenêtres défilent des milliers d'automobiles. Cela m'inspire. Et, du 15 juin au 15 octobre, environ trois fois par semaine, je télé-

graphie à mes journaux le récit très circonstancié d'effroyables catastrophes qui n'ont pas eu lieu. C'est un gentil travail d'imagination, qui demande à être renouvelé dans les détails et dans la forme, et qui n'est pas perdu pour mes entreprises purement littéraires, car il m'entraîne à l'ingéniosité. A tout prendre, il me fournit douze mille livres de bon revenu par an, et ces sommes ne sauraient être dédaignées dans un pays où le gibier est pour rien.

***

Ainsi s'éclaire et se justifie une coïncidence qui, longtemps, m'avait intrigué. J'avais remarqué que tous les accidents d'automobile de l'année procédaient des mêmes causes. Comment s'en étonner après l'information qui précède? Ces accidents étant inventés, on invente aussi leur raison d'être. Aussitôt, une mode s'établit, tout comme pour les capots et pour les carrosseries. Jusque dans l'accident, la mode, en automobile, est souveraine.

En 1903, la vogue fut, on s'en souvient à l'éclatement de pneumatique. L'accident n'était pas bien porté s'il n'était dû à la fragilité des toiles et au ridicule orgueil des chambres à air.

Les années 1904 et 1905 marquèrent un tâtonnement. La mode n'arrivait pas à se préciser, car les correspondants voulaient faire œuvre d'initiative. En 1906, ils s'entendirent à nouveau : ce

furent les directions qui se brisaient, pour un oui, pour un non.

Cet été, nous avons eu le « panache ». On ne sait pas exactement ce que c'est que le « panache ». Je suppose que c'est l'accident romantique et bien français, à la Trémoïlle ou à la Cyrano. Toujours est-il que — conférez les faits-divers — toutes les automobiles sinistrées en 1907 ont fait panache. N'essayez pas de discuter : c'est à prendre ou à laisser.

Pour 1908, la mode s'annonce assez piquante. Je l'ai prévue dans une « dernière dépêche » toute récente. Il y était affirmé qu'une automobile, descendant une forte côte des environs de Versailles, « les freins n'avaient plus serré, et, dans ces conditions, la direction avait refusé d'obéir ». Ceci ne manque pas d'élégance. Nous trouvons, dans la réalité, l'automobile vivante et agissante que M. Georges Casella souhaite dans le roman. Les pièces entrent en conflit comme de simples personnages de drame. « Ah! ah! s'écrie la direction, vous refusez de serrer, messieurs les freins! Eh bien! puisque c'est ainsi, moi, je ne marche plus! » Le voilà, le panache!

***

Constatons-le, néanmoins, en y mettant la mélancolie qui convient : il y a, tout de même, de véritables accidents d'automobile. Je n'en ai jamais vu, mais il y en a. C'est hors de doute. Il faut bien le

dire, malgré l'hypocrite suggestion qui nous engage à y penser toujours sans en parler jamais.

La bonne plaisanterie! Si on n'en parlait jamais, c'est pour le coup qu'on n'y penserait pas! Le chauffeur est ainsi fait. Il se croit invulnérable. Lorsqu'il prend le volant et murmure avec bonhomie : « Allons! pourvu maintenant qu'on ne crève pas! » vous figurez-vous donc qu'il pense à lui? Pas le moins du monde. C'est vers ses pneus que va sa sollicitude. Et, pourvu qu'ils ne crèvent pas, nous pouvons, comme on dit, crever.

# XXXVI

**L'auteur présente en liberté M. Lopinion. — Sensationnelle interview. — La saine conception que se fait le public honnête de la voiturette à bon marché. — Un tuyau qu'il faut, en grande confidence, garder pour soi.**

J'ai rencontré M. Lopinion. C'est un homme fort aisé, modeste, de goûts simples et presque vulgaires. Mais il ne dédaigne pas l'évolution moderne. Il est même abonné à quantité de ces revues spéciales où la science est mise à la portée de tout le monde par des procédés d'agrément; des Jules Verne souriants et sceptiques y traitent de l'aviation, des humoristes y observent le mouvement médical, et des courtiers de publicité y font la revue des dernières inventions. Ainsi, tous les dimanches, M. Lopinion se persuade qu'il est un peu plus savant. Rien ne prouve que cette sensation réponde à une indiscutable réalité. Mais, comme M. Lopinion a des multitudes d'amis frappés à son effigie, M. Lopinion est une force nationale.

Tout homme de ce temps, s'il est frotté d'une

somme inouïe de connaissances et d'idées générales, n'en garde pas moins une compétence particulière qui souligne sa personnalité. La compétence de M. Lopinion, c'est l'automobile. Il y a onze ans que M. Lopinion fait de l'automobile. Il en fait dans ses lectures, dans son assiduité au Salon annuel, dans la conversation, et dans la voiture des prodigues. Il s'est juré qu'il en ferait même, tôt ou tard, sur un châssis qui lui appartiendrait en propre. Ceci présente pour l'industrie une importance capitale, puisque, j'y reviens et j'y insiste, M. Lopinion a des amis innombrables et fermement décidés à reproduire exactement ses faits et gestes. Des usines se sont même élevées pour satisfaire les désirs supposés de M. Lopinion et de ses amis, clientèle énorme, débouché inépuisable. Parmi ces entreprises, quelques-unes ne furent pas trop malheureuses : elles obtinrent leur concordat.

***

A la veille du dernier Salon de l'Automobile, il était donc très intéressant de prendre à M. Lopinion une brève interview. On aurait grand'peine à lui prendre sa montre, qui est bien gardée, mais rien n'est plus facile que de lui prendre une interview, car il ne fait nul mystère de ses avis et de ses conclusions. Aussi s'empressa-t-il de me combler :

— Eh bien, oui, me confia-t-il avec un clignement de paupières significatif, oui, j'ai bon espoir, cette fois, de trouver mon affaire. Nous touchons à

l'heure décisive de l'automobile. J'ai su attendre, garder mon argent, et prévoir. Car ça n'était pas au point! Ah! fichtre non, ça n'était pas au point! Et l'ai-je assez guetté, le constructeur intelligent qui comprendrait le souhait unanime du public! Il a mis du temps à sortir, ce constructeur-là! C'est fou!... Mais, à présent, le fruit doit être mûr. En somme, que veut-il, le public, le bon public?...

— Voilà, voilà, Monsieur Lopinion, ce qu'il faut nous dire.

— Ah! ciel! rien de plus simple! Il ne demande pas des omnibus à vingt places, avec chambre à coucher, billard et salle de douche!

— Il demande?...

— La voiturette, tout bonnement, la démocratique voiturette!

— Je respire. Vous avez raison! Son vœu sera donc exaucé.

— Hé! hé! ne chantons pas victoire. Il veut la voiturette, mais il la veut comme je l'entends!

— Et comment l'entendez-vous, Monsieur Lopinion?

— Selon le bon sens et la pure logique, voilà tout.

— Oserais-je vous demander une brève description?

— Je crois bien. Écrivez... Six cylindres...

— Vous dites?

— Je dis : six cylindres de 90 d'alésage, afin de trouver à la jante, avec une transmission soignée, un petit rendement d'environ vingt-deux chevaux bien campés, pas des poneys!... Soupapes comman-

dées, cela va de soi, mais avec un double dispositif automatique permettant la levée variable de l'admission pour les allures lentes, et une légère avance à l'échappement pour les grandes vitesses. Triple allumage, par rupture, haute tension et accus... car on ne sait jamais ce qui peut arriver... Suppression des fils par contacts à ressorts et canalisations noyées dans l'ébonite. Calée sur la distribution, une pompe pour le gonflement des pneumatiques par le moteur et pour la mise en marche spontanée de celui-ci... Dynamo à rhéostat automatique pour l'éclairage des phares... Tout cela bien dégagé, quoique formant bloc... Pas de tringles, surtout, des commandes nettement mécaniques. A cinq centimètres derrière l'essieu, le nid d'abeilles ventilé sur toute sa circonférence par un disque réglable. Petit tablier garni d'une rampe à pression, d'un dynamomètre indiquant l'énergie de la circulation d'eau, et d'un coquet appareil enregistreur des distances parcourues... rien de plus. Embrayage métallique, à bain d'huile. Changement de vitesse court, à trois baladeurs. Freins intérieurs, masqués de carters hermétiques et compensés par palonniers. Différentiel élastique. Billes partout, tu parles!... et je vais plus loin : boîtes interchangeables rigoureusement, des paliers du moteur aux moyeux, oui, mon ami!... Direction strictement irréversible et à inclinaison variable. Graissage superautomatique, mais je précise... plus même de burette, s. v. p.! plus de sale burette pour lubrifier au départ le bonhomme des soupapes et les pointes de ressorts, non!... Une

petite canalisation discrète, avec des gicleurs placés devant toutes les pièces en mouvement, si bien que, crac!... en ouvrant un seul robinet, la goutte d'huile jaillit partout à la fois, aux bons endroits. Quoi encore? Châssis long, voie large. Un amour de double phaéton-landaulet, extra-léger, extra-rigide... Hein? Qu'en dites-vous? Voilà l'idée saine que je me fais de la voiturette confortable et digne d'une époque ingénieuse. Il s'agit, bien entendu, que tout cela, en ordre de marche, ne pèse pas plus de 600 kilos, et que le prix de catalogue ne dépasse pas 4,800 francs. J'essayerai, du reste, d'avoir une remise sur ce prix fort... Vous le voyez, ce charmant type de voiturette répond bien aux besoins du chauffeur modeste et pondéré, lequel, pour tout dire, est légion. Ne pensez-vous pas avec moi que le Salon qui va s'ouvrir nous en réservera enfin la surprise? Motobloc, par exemple, Motobloc que vous aimez tant, ne nous donnera-t-il pas cela?

— Mais comment donc, cher Monsieur Lopinion! La surprise sera beaucoup plus grande encore que vous n'osez l'espérer. Je vous donne le tuyau en confidence. Savez-vous, outre la voiturette de vos rêves, savez-vous ce que l'on vous donnera pour vos 4,800 francs, à titre de prime exceptionnelle? La tour Eiffel pour faire un cric, la Grande Roue pour faire une sirène, et le Trocadéro pour faire un pare-brise.

## XXXVII

### Le mirifique exemple de Fil-de-Fer et Chatterton.

On interrogerait vainement leur état-civil pour trouver trace de ces noms.

Ce ne sont pas des noms. A proprement parler, ce sont des pseudonymes. Pas même. Des sobriquets. Mais ils ont acquis l'autorité de noms véritables. Ils ont passé dans le langage. On ne connaît, on ne prononce plus qu'eux, lorsqu'on veut désigner ces héros.

Et bien des gens ignorent tout à fait que Fil-de-Fer c'est, légitimement, le duc de Fygène; que Chatterton, c'est Moche, Placide Moche (de Belleville).

Fil-de-Fer a possédé successivement treize voitures, de quatre à soixante-dix chevaux.

Chatterton est le chauffeur attitré de Fil-de-Fer.

Ils suivent la destinée ensemble, depuis une décade environ, narguant de leur fraternité la Camarde, et unissant leurs voix pour offenser les charretiers et les chiens.

***

Il ne faudrait pas croire que le duc de Fygène fut surnommé Fil-de-Fer parce qu'il est maigre, ni que Placide Moche accepta la désignation de Chatterton parce qu'il est gras. Les choses se sont ainsi trouvées par un dessein mystérieux de la Providence, voilà tout. Ce n'est point la première fois, du reste, qu'il nous est donné de constater à quel point la Providence est amie de l'ordre et de la logique.

Fil-de-Fer est long comme un jour sans pain. Chatterton lui a dit un jour :

— Écoute bien cette bonne chose que j'vas te dire : si qu'on mettrait tes pieds sur la borne rouge des accus, et puis ta tête sur le négatif, y faudrait dans les trois heures pour y décharger la batterie.

A quoi Fil-de-Fer répondit, avec une sotte aigreur :

— Tu es, pour ta part, rond et plat, comme ton nom l'indique. Tu es aussi noir et poisseux, et isolant. Tu laisses toujours une trace sur les choses que tu touches. Tu es profondément répugnant. Mais, comme tu es utile, je te garde.

En somme, c'est encore Don Quichotte, et toujours Sancho. La vie se recommence. Les moulins, seuls, s'avisent de changer.

***

Comment ne seraient-ils pas, à jamais, inséparables?

Ils ont fait, côte à côte, leurs premières armes.

Chatterton sortait d'un atelier de décolletage, Fil-de-Fer sortait du tripot. Tous deux possédaient des âmes de poètes et des cœurs d'aventuriers. Ils eussent été reîtres, jadis.

Nos temps sont mornes. Ils combattirent la Panne : c'était une ennemie digne d'eux.

Leur première voiture, je crois bien l'avoir dit, était une quatre-chevaux. Ces quatre chevaux succombaient sous une telle fatigue, qu'ils s'étaient allongés, sur le flanc, dans deux longs cylindres horizontaux. Cette position de repos ne leur permettait de fournir aucun travail utile. Néanmoins, Fil-de-Fer et Chatterton entreprirent le tour de France avec ce singulier équipage.

Cette circonstance seule donne à penser les sentiments qui devaient unir, par la suite, ces deux vaillantes natures. Elles se soudèrent sur les côtes, en traînant 1,000 kilogrammes rébarbatifs; elles communièrent dans la lutte et dans la douleur. Et aussi dans l'espace; car elles passèrent six mois à prononcer cette phrase puissante : « Ça finira bien par marcher! »

Au départ de Paris, Moche traitait le duc à la troisième personne. Quand ils arrivèrent à Montargis, quinze jours plus tard, ils se tutoyaient. Depuis lors, ils n'ont jamais perdu cette douce habitude des camps.

***

Maintenant, ça marche. Ça marche même assez vite pour que Fil-de-Fer ait eu trois côtes cassées et

un vilain trou dans la tête, tandis que Chatterton se plaignait de « confusions internes ». Encore, ces accidents sérieux vont-ils sans préjudice de moindres luxations, bosses et égratignures. Si Fil-de-Fer et Chatterton connaissent tous les garages et toutes les maréchaleries de notre doux pays, ils en connaissent aussi tous les hôpitaux et la plupart des bonnes pharmacies.

Que de fois ils se sont portés mutuellement à l'ordre du jour! Que de campagnes! Que de blessures! Que de cortèges d'oies décimés! Que de farouches gallinacés mis hors de combat! Que de fiacres emboutis! Et que de contraventions au vol, attestant, à la face de l'avenir, ces merveilleux exploits!

Quand Fil-de-Fer et Chatterton évoquent ce passé de gloire, qui se poursuit sans lassitude, ils ne peuvent se défendre d'un fier attendrissement. Leurs yeux se mouillent, et les souvenirs anecdotiques se ruent impétueusement sur leurs lèvres.

— Tu te rappelles, le jour qu'on a resté en carafe sur la montée de Pougues, rapport au tu-yau d'arrivée d'essence qui s'avait rompu? Et que t'avais beau jurer des N... de D..., c'est encore moi qui nous a dépannés avec eune riche ligature au chatterton!

— Oui, l'enfant. Mais je n'ai pas non plus perdu de vue notre arrêt au col de la République, avec un moteur qui puait l'incendie et un radiateur qui s'amusait à souffler de longs jets de vapeur. Le petit arbre d'attaque de la pompe était brisé, et qui faisait une tête? C'était Placide Moche!... Et qui

a réparé? C'est ce vieux Fygène. Et comment? En faisant un ressort d'entrainement avec du fil de fer. Ah! ah!

***

Car le duc a son principe, et Moche a le sien.

Tout le monde l'a certainement deviné, le principe du duc, c'est le fil de fer; le principe de Placide c'est le chatterton.

L'un et l'autre, au moyen de ces principes pourtant si opposés, ont réalisé des rèparations étonnantes. On m'en a cité une vingtaine qui ont vraiment du caractère. Jamais, jamais, je n'aurais cru qu'on pût tirer de l'obséquieux fil de fer et du flasque chatterton un parti si mécanique.

Savez-vous qu'on peut substituer du fil de fer à la cuvette cassée d'une boîte à billes? Et qu'avec du bon chatterton on remplace fort bien le cuir brûlé d'un cône d'embrayage?

Cela ne tient pas très longtemps, parfois même cela ne tient pas du tout, mais il faut avouer que c'est ingénieux.

Par exemple, on s'explique pourquoi les voitures du duc de Fygène ne marchent jamais qu'avec des ratés. En les examinant d'un peu près, on découvre toujours des bouts de chatterton dans le réservoir à essence, et des bouts de fil de fer dans l'ajutage du carburateur.

***

Et ceci est motif, pour les deux complices, à d'interminables discussions. Lorsqu'ils s'arrêtent à

l'étape, le soir, ce sont, au dîner, des cris dont les voisins, paisibles touristes ou voyageurs de commerce obsédés par la politique, se montrent on ne ne peut plus incommodés :

— Moi, j'te dis qu'y a pas assez d'air. On y sent bien que l'moteur est congessionné. Y peut plus, y a pas, y peut plus y faire.

— Et moi, je jure sur mon honneur que c'est l'essence qui manque! C'est hors de doute. Le malheureux moteur n'est pas nourri. Il est anémique, essoufflé, il cogne, il pétarade. Il faut, tu entends, il faut aléser le gicleur d'au moins cinq dixièmes.

— Y faut surtout pas y toucher, au gicleur, et agrandir les volets d'air additionnel!

— Si tu touches à l'air additionnel, on verra probablement les volets que je te fermerai sur le nez, sombre idiot!

— Alèse donc voir le gicleur, et j'te dirai qu'un mot, hé, fourneau!

Vers le fromage, ils en arrivent ainsi à des paroles extrêmes. Les spectateurs inexpérimentés pourraient même espérer un échange de voies de fait. Aussi sont-ils infiniment déçus en apercevant que les choses en restent là. Dans un tragique silence Fil-de-Fer et Chatterton se regardent au plus profond des yeux, serrent d'une main fébrile leur couteau à dessert, et se mettent à peler quelque poire inoffensive, comme ils scalperaient un Visage-Pâle.

***

Ensuite, ils se retirent. Ils vont au Grand Café de la place d'Armes. Ils y commandent deux mazagrans, puis de la chartreuse. Cela ne suffit pas à conjurer leur tristesse. Tout à coup, Fil-de-Fer n'y tient plus :

— Du champagne, Moche?

— Ça va, laconise Chatterton.

Et ils se mettent à boire. Ils s'adonnent à l'ivrognerie, vice bien blâmable pour des gens de sport. Mais qui donc oserait se croire à l'abri des passions?

## XXXVIII

**Opinion documentée sur les habitudes et les vertus des freins.**

Les trois millions cinq cent dix-sept mille cent soixante-seize Parisiens qui, d'après une récente statistique, s'intéressent passionnément aux choses de théâtre, assistent, une fois l'an, au plus gracieux échange de coups de trompe que puissent souhaiter les amateurs de lutte à langue plate : auteurs et critiques pâlissent sur les lexiques verts pour y trouver des mots précieux à s'envoyer comme des *swings*. Polisson, lâche, mariolle, dégelé, bouscaille, dauphin, punaise et niguedouille, sont les locutions les mieux portées. Mais il faut reconnaître qu'elles sont loin d'égaler, par le choix et par l'énergie, celles que les automobilistes adressent quotidiennement à leurs freins.

Tour ma part, il y a dix ans déjà, j'avais couvert les miens d'injures définitives et cent fois méritées. Je n'ai cessé depuis, d'en trouver d'autres. Toutes ne sont pas inscrites au Dictionnaire de l'Académie,

mais toutes y passeront. Car les autos continueront d'avoir des freins, et il faudra bien appeler ceux-ci par leurs noms.

***

Les constructeurs ont confié aux freins la plus noble tâche, et jamais les freins ne se sont mis à la hauteur de leurs responsabilités. Ils se sont, en toutes circonstances, montrés indignes de l'honneur qui leur était fait. Osons le dire, ils se sont conduits comme des propres-à-rien.

Et pourtant, que leur demande-t-on? Une intervention, qui, pour être honorifique, n'en est pas moins facile et négative. Faut-il donc être grand clerc pour jeter des bâtons dans les roues de son voisin?

On comprend à la rigueur que le moteur rechigne. Le travail qu'on lui impose est incontestablement le plus fatigant et le plus malaisé de toute l'affaire : mettre la voiture en mouvement, la traîner sur les côtes pendant des journées entières, et se surmener en ronflant. Ce n'est évidemment pas un métier.

Il n'est pas moins juste que le changement de vitesse ait des accès d'humeur. Engrenez vos dents sous l'action de cinquante chevaux, et vous verrez si cela donne envie de rire.

Quant au différentiel, il convient vraiment de le prendre en pitié : on exige de lui des choses absurdes, tellement paradoxales, qu'on reste stupéfait de le voir obéir. Il lui faut des trésors d'automatisme et d'intelligence pour s'en tirer proprement.

***

Mais les freins! Quelle est leur mission? Empêcher des désastres. C'est glorieux. Au prix de quel effort? Presque rien : arrêter la voiture.

Arrêter la voiture! Quand on songe à tout le mal que les hommes se sont donné pour la faire avancer, quand on aperçoit la mauvaise volonté qu'elle y met encore, il faut bien reconnaître que, pour l'arrêter, le génie n'est pas indispensable. Et les freins font penser à ces riches collectionneurs que l'on décore parce que les peintres ont fait des chefs-d'œuvre.

Arrêter la voiture? Oui-da, comptez-y! Il n'est qu'une circonstance où les freins se donnent vraiment cette peine : c'est quand on monte une côte de 22 p. 100, et que le malheureux moteur se flanque des cylindrées à se saouler. Soyez bien sûr que, dans ce cas, il y a toujours au moins un frein qui serre. Ça l'amuse, et ça lui coûte si peu! D'ailleurs, il se reposera sur la prochaine descente. Son âme est ainsi faite.

La voilà, la descente. Tu peux bien t'arc-bouter sur la pédale, béjaune! Le frein de différentiel a oublié ses sabots. Tire donc, tire de tout ton instinct de conservation, sur le beau levier plaqué cuivre! Les freins d'arrière ont pris un bain d'huile, pour passer hygiéniquement le temps. Mais ne te frappe pas. Au troisième virage, il y a heureusement un bon mur, bien solide, qui se chargera de modérer ton allure.

***

C'est, je crois, le 22 octobre dernier que, pour me faire conduire à l'Étoile, je montais dans un taxi-auto qui s'exerçait, autour du refuge du carrefour Montmartre, à de savantes évolutions.

Comme nous traversions le rond-point des Champs-Élysées, en bonne prise directe, parmi quelques centaines d'autres taxi-autos et hippo-taxis, un tramway, qui me parut démesuré, nous ferma définitivement le passage. Nous emboutîmes le tramway dans un grand tapage de vitres brisées et de cris d'horreur. J'avais l'œil droit tuméfié.

— C'est mes freins qui ne serrent plus, m'expliqua froidement le chauffeur.

Le 2 novembre, je montais dans un autre taxi-auto, toujours pour me faire conduire à l'Étoile. J'étais, à vrai dire, légèrement ému, encore que je ne me fusse livré à aucunes libations.

Nous nous mîmes, comme il est juste, en devoir de traverser le fameux rond-point des Champs-Élysées à ce que l'on appelle en justice de paix, et en toute justice, une allure foudroyante. Le tramway reparut. Je le vis immense, et implacable. Sur le pavé de bois soigneusement oint de boues diverses, nous fîmes un étonnant tête-à-queue qui nous envoya défoncer quelques véhicules. Ma tête cogna comme une vieille tête de bielle, et j'eus l'œil gauche tragiquement maquillé.

— On a dérapé, me confia le chauffeur. C'est mes freins qui serrent trop.

***

Le lendemain, pour me remettre de cette émotion, je décidai de passer la journée au grand air. Pourquoi me rendis-je, dans ce dessein, à Nogent-le-Rotrou? Il y a là un de ces mystères sur lesquels il vaut mieux ne pas se pencher. Enfin, le fait est que je me rendis à Nogent-le-Rotrou.

Et j'eus même la lacheté de ne pas m'y rendre en automobile. Indigne du noble et doux nom du sportsman, je pris le chemin de fer, le vulgaire chemin de fer.

Journée exquise. Non pas que Nogent-le-Rotrou puisse rivaliser de sauvagerie pittoresque avec les gorges du Tarn. Mais le Parisien surmené y trouve la paix de l'âme, loin du rond-point des Champs-Élysées.

A regret, je regagnai, comme on dit là-bas, la capitale, par le train 562, lequel arrive à la gare Montparnasse à 8 heures 42, en principe. Et, je dois le reconnaître, à 8 heures 42, très exactement, le train 562 m'introduisit dans la gare en question. Mais il le fit en abattant le butoir, en arrachant la grille qui protège si vainement la salle des bagages, en défonçant le mur de brique de cette salle, et en ne daignant s'arrêter qu'au milieu des valises scandalisées et des employés d'octroi que la peur affolait.

— C'est mes freins, dit le mécanicien. C'est simplement mes freins qui n'ont pas fonctionné. Des fois, ça leur prend ainsi. Il y a quelques années, on

a fait quelque chose de bien plus costaud. On a traversé la salle d'attente, crevé la façade, et ramassé la pelle sur la place de Rennes. Avec les freins, il ne faut jamais s'étonner.

Entendu. Je ne m'étonnerai donc plus. Mais il me sera bien permis d'éclater d'un rire affreux si quelque grande voix classique vient m'affirmer encore que celui qui met un frein à la fureur des flots sait aussi des méchants arrêter les complots. Celui qui met un frein à n'importe quoi, ne sait rien arrêter du tout : voilà le fond des choses.

## XXXIX

### Essai sur le carburateur.

En me plongeant, par de sombres nuits d'hiver, dans des in-octavo techniques, j'ai appris que bien des gens s'étaient disputé l'invention de la voiture automobile, et que, ces gens ayant passé de vie à trépas et étant enfin rentrés dans le silence, on revendiquait pour eux ce que ne pouvait plus réclamer leur voix éteinte.

Soit. On a beau dire, l'automobile nous a prodigué de nouvelles joies. Elle n'a pas manqué, parfois, de nous plonger dans un abrutissement sordide, mais, aux heures les plus pures et les plus intenses du gâtisme engendré par la Vitesse et par la Panne, nous avons goûté des sensations valables. Je comprends qu'on se flatte d'avoir inventé la voiture dite sans chevaux ou cent-chevaux. Je le comprends.

Par contre, je n'aperçois jamais sans indignation

qu'un homme honorable se vante publiquement, et à trente francs la ligne, d'avoir créé un nouveau carburateur. Et, comme le fait se représente à peu près quotidiennement, ma véhémence est sans répit.

***

Je n'ignore pas qu'on trouve toujours des raisons excellentes pour justifier le mauvais emploi de son orgueil. C'est aussi un homme honorable qui s'est assuré la gloire en inventant la poudre à canon; bien mieux, on est convenu, depuis sa mort, d'accabler sous le mépris universel tous ceux qui n'ont pas inventé cette poudre. Et ils sont nombreux.

Un autre homme honorable est entré dans l'immortalité pour avoir inventé la guillotine. Nous avons tous appris, au collège, que cette invention était un des plus hauts faits d'altruisme dont les temps nous eussent fourni l'exemple.

Passe encore. Passe pour la poudre et pour le couperet. Mais, la tête sous ce dernier, la plante des pieds chatouillée au cautère, le foie rongé par un vautour, et les yeux dévorant mes propres proses, non, dans les plus horribles supplices, je n'admettrais aucune circonstance atténuante en faveur des citoyens honorables qui font des carburateurs.

***

Il serait vain de définir ici, une fois de plus, le carburateur. La plupart des automobilistes savent

ce que c'est : une verrue, de dimensions variables et de formes plus ou moins répugnantes, accolée, par un tronçon de trompe, aux bajoues des cylindres. Cette verrue prétend avec impudence au mélange, au brassage, en somme, à la fabrication des gaz explosifs — et cette prétention est inadmissible.

Que le carburateur mélange et brasse, on ne saurait le nier. Je reconnais même qu'il se livre à bien d'autres ébats : il gicle, bafouille, pétarade, se noie, que sais-je encore!

Seulement, je conteste bien haut qu'il fasse toutes ces choses avec un bonheur extrême et qu'il y dépense une énergie efficace. Il y dépense beaucoup d'air, lequel est heureusement à bon marché, et beaucoup d'essence, laquelle est hors de prix, et voilà tout. Le reste, c'est beaucoup de bruit pour rien. Sur dix manifestations du carburateur, il en est neuf de parfaitement inutiles.

***

De même, sur dix attributs organiques du carburateur, il en est au moins neuf de plus inutiles encore.

Lequel de nous n'a constaté à ses dépens la vanité du fameux dispositif destiné, en principe, à établir le « niveau constant »? Nulle part le niveau n'est plus inconstant que dans un carburateur! Un pavé sous une roue, et tout est dit : le niveau s'amuse. Or, les pavés ne manquent pas.

Qu'est-ce qu'un flotteur? C'est un objet qui se perce, se remplit d'essence, et se garde bien de flotter.

Une prise d'air? C'est un orifice qui prend toutes sortes de matières, de la poussière, des déchets d'amiante, de l'huile, tout, sauf de l'air en quantité suffisante.

Aussi lui a-t-on adjoint une soupape « automatique ». Et qu'est-ce donc qu'une soupape automatique? C'est une soupape qui coince, qui grippe, qui colle, qui ne consent, au total, à se déplacer que sous l'action du doigt, de la queue de lime ou du poinçon.

Il y a bien l'ajutage. Mais quoi? Que dire de l'ajutage, sinon que c'est un trou toujours trop grand, lequel, quand on s'avise de le réduire, devient toujours trop petit.

***

Les malins m'objecteront qu'il faut cependant bien le fabriquer, l'indispensable gaz explosif.

Ma logique m'empêche d'y contredire. Évidemment, il faut le fabriquer. Je demande seulement qu'on le fabrique avec autre chose qu'un carburateur. Abandonnons ce soin, une fois pour toutes, à des ustensiles moins facétieux, moins maniérés et moins prodigues.

Impossible? Allons donc! Consultez l'Histoire, jeunes ignorants. Vous connaîtrez qu'à l'âge de pierre vos ancêtres faisaient de l'automobile en se servant d'un engin appelé « tricycle à pétrole ».

Le tricycle à pétrole fonctionnait, bien entendu, à l'essence. Il empruntait son énergie propulsive à un monocylindre qui n'eut jamais de carburateur pour complice, ce qui ne l'empêchait pas de s'agiter à un nombre de tours incroyable.

Il prenait son combustible dans un vulgaire réservoir intérieurement léché par un courant d'air. Ce courant d'air était réglé, au moyen d'une manette, par l'homme des cavernes. Ainsi, le chauffeur se tenait lieu lui-même de carburateur et de soupape automatique; c'était une soupape opportune et un carburateur intelligent, qui agissaient au mieux de nos intérêts.

***

D'aucuns pourraient croire, après avoir lu ce qui précède, que je nourris contre le carburateur des ressentiments personnels.

Eh bien! j'aurai le courage de l'avouer, ceux qui pensent ainsi pensent équitablement. Mais les motifs de ma rancune sont humains, profonds, et non exempts de noblesse.

Mettez-vous à ma place :

J'approchais du col de la Faucille. Il neigeait, et le soir allait tomber. Et j'étais jeune encore.

Mon moteur, tout à coup, eut deux ou trois hoquets d'agonie, puis il ne tourna plus. Je sautai du siège, blême, en murmurant : « Ce ne peut être que le carburateur! »

Et, courageusement, je me mis à démonter le misérable. Tringles, commandes, ressorts, écrous,

vis, tubulures, rien ne fut épargné par mes vaillants outils. Cela dura plus d'une heure, dans la tourmente. Il faisait nuit noire quand j'eus terminé ma besogne.

Mais le moteur ne voulut pas repartir.

Un hasard me fit apercevoir alors qu'une borne de mes accumulateurs était complètement desserrée. Je vissai à fond, et le moteur ronfla.

Ainsi, toutes mes souffrances, tous mes efforts avaient été sans objet! Je m'étais épuisé sur le carburateur, et ce maudit instrument n'avait que faire dans la tragique aventure!

Tout mon être s'enfla de fureur. J'en frémis encore, quand j'y songe. Et de cette nuit date ma haine.

## XL

**Axiomes et bons conseils, d'après les proverbes en usage et la sagesse familière des nations.**

La voiture d'occasion est un hôpital où toutes les maladies sont reçues.

Ou encore : La voiture d'occasion : l'hypocrisie automobile.

Tournez sept fois votre argent dans votre poche avant d'acheter une voiture d'occasion.

L'ayant achetée, soyez heureux si vous ne tournez que sept fois la manivelle pour mettre son moteur en marche.

Ne jamais acheter une voiture d'occasion à une femme. Éviter le jeu de l'amour et du hasard.

Les bonnes femmes sont toutes au cimetière. Les bonnes voitures d'occasion sont toutes à l'usine.

Choisir de très longues côtes pour faire ses essais. Plus le singe monte haut, plus il montre son derrière.

Ne te laisse pas influencer par le beau vernis de la carrosserie. Épouse la femme et non son visage.

Toi, Harpagon, achète plutôt deux voitures neuves qu'une seule usagée. Il en coûte plus cher pour entretenir un vice que pour élever deux enfants.

Celui qui me vend cette voiture existe. Donc, il me ment. Un marchand qui ne sait pas mentir doit fermer boutique.

Ne vend pas à plus fort que toi : l'ormeau ne peut donner des poires.

Avant de payer, songe encore que le moteur meurt de congestion, le changement de vitesse de carie dentaire, et l'antidérapant de la variole.

N'achète pas un « tacot » en te disant : « Je le ferai revoir chez le constructeur ». Qu'on mène un âne à La Mecque, on n'en ramènera jamais qu'un âne.

Ne parle pas de tes pneus. Quand le malheur dort, crains de l'éveiller.

Et ne dis pas : « Mes pneus boivent l'obstacle » de peur que l'obstacle ne mange tes pneus.

Le différentiel est un intermédiaire. Si tu veux qu'il te serve, graisse-lui souvent la patte.

Entends-tu faire une bonne réparation? Ne t'adresse pas au constructeur, mais à ses clients; ne consulte pas le médecin, mais le malade.

Mange ton poisson pendant qu'il est frais, marie ta fille pendant qu'elle est jeune, et vend ta voiture avant qu'elle ne cogne.

Voulez-vous être heureux une journée? Portez un habit neuf. Une semaine? Tuez un cochon. Un mois? Gagnez un procès. Une année? Mariez-vous. Toute la vie? Ne voyagez que dans l'automobile du voisin.

N'achète en Italie que si tu parles l'italien. Traducteur, traître.

Automobile est bien décidément du féminin. La femme est une sainte à l'église, un ange dans la rue, un diable à la maison, un singe dans le lit; l'auto-

mobile est une sainte à l'usine, un ange au magasin, un diable au garage, un singe sur la route.

Méfie-toi du constructeur trop théoricien. L'érudition n'est pas la science, de même que les matériaux ne sont pas le bâtiment. Bon grammairien, âne véritable.

Tu y reviens? Tu veux acheter? Bien. Consulte ta femme et fais ensuite à ta tête. Et rappelle-toi qu'il faut cent yeux à l'acheteur, un seul au vendeur.

Non? Tu veux vendre? Alors pas de platitudes vis-à-vis du chaland : qui se fait de miel, les mouches le mangent.

O mon Dieu, préservez-nous de la maladie, de la misère, de l'amour et des crevaisons.

Si tu veux te venger d'un homme, envoie-lui une jolie femme; si tu veux te venger d'un chauffeur, envoie-lui une magnéto.

Les deux plus beaux jours de la vie : celui où on achète une automobile, et celui où on la vend.

Prends ta plus petite clef anglaise, et vas-y doucement : la femme, la mule et le carburateur obéissent plus par caresse que par force.

Quelque jour, n'en doute pas, tu céderas le volant à un salarié, tu ne conduiras plus, on te conduira : il faut commencer par les Grâces et finir par les Muses.

Aimes-tu la paix? Ne mets pas, en automobile, ta maîtresse à côté de toi. L'homme est le feu, la femme l'étoupe, et la vitesse le vent qui souffle.

Mais, ayant mis ta maîtresse dans le phaéton, appelle ton ami dans le baquet d'avant. Pain d'autrui a bon goût.

Pourquoi donner la préférence au constructeur le plus célèbre? Le son du roy ne vaut pas la farine des autres.

Veux-tu savoir ce que vaut une automobile? Essaie de l'emprunter.

Naïf qui t'encombres de cet accessoire parce que tes amis l'ont vanté! Les cloches appellent le monde à l'office et n'y vont jamais.

Deux phares bien luisants et une carrosserie bien peinte sont trois voleurs.

Achète en plein soleil. La nuit il n'y a pas de femme laide.

Remercie ton fournisseur de pneumatiques. Baise la main que tu ne peux couper.

Ton moteur a des « ratés ». Résigne-toi. Dis-toi aussi que l'Italien noie ses soucis dans la nonchalance, le Français dans les chansons, l'Allemand dans la boisson, et l'Inflammateur dans l'huile.

## XLI

Dans le dessein de fermer son livre sur un peu d'espérance, l'auteur a demandé à une élégante sibylle si l'automobile nous réserve encore des sensations acceptables. — Après s'être, comme il convient, mise en état de somnambulisme, la marchande d'avenir lui a dicté ces pages finales, arrachées, paraît-il, au carnet d'un sportsman qui fera du tourisme dans une vingtaine d'années. — Acceptons-en l'augure, après quoi, ce soir, ne causons pas plus avant...

### Querelles de mots.

Hier, l'Académie s'est occupée de la question de savoir s'il faut dire *aéroplaneur* ou *aéroplaniste*. Après une dispute interminable, l'Académie n'a pas conclu.

Mon Dieu, que de discussions vaines! Le populaire, depuis longtemps, désigne par le mot *aéroplaneur* le mécanicien salarié qui conduit un aéroplane, et par *aéroplaniste* l'homme qui se livre au sport de l'aéroplane. C'est la distinction qui existait entre le chauffeur et l'automobiliste à l'époque où l'automobile était encore un instrument de plaisir. Car,

si étrange que cela nous paraisse à l'heure actuelle, l'automobile fut bien un instrument de luxe et de plaisir, mais oui! Comme c'est cocasse!

« Aéroplaneur » est incorrect, les lexicographes ont raison. « Aéroplaniste » est disgracieux, j'en conviens. A bien y réfléchir, « aéroplanisme » fait même dresser les cheveux sur la tête des gens qui ne sont pas affligés de calvitie.

L'éditorial de Desgrange, que j'ai lu ce matin dans *L'Aéroplane*, est tout à fait juste à cet égard. Mais Desgrange a mille fois raison de décider que, ces mots étant fixés par le puissant et arbitraire usage, c'est perdre un temps précieux que d'en vouloir inventer d'autres. Et quels autres! M. Maurice Barrès propose un terme d'étymologie germanique : *vogelman*. Pourquoi? — Pourquoi *vogelman?* C'est absurde. On comprend l'indignation du secrétaire perpétuel, M. Émile Bergerat. Nul besoin d'être patriote pour condamner *vogelman*. Il suffit d'être Français.

Quoi qu'en décide l'Académie dans sa prochaine séance du Dictionnaire, je continuerai, pour ma part, d'écrire aéroplanisme, aéroplaniste, aéroplaneur. J'en ai l'habitude, l'irrésistible habitude. Et voilà.

### Aéroplanards.

Que l'homme de ce temps est peu raisonnable!

La locomotion nouvelle est entourée d'ennemis. Nous devrions donc nous attacher à ne méconten-

ter personne, et à nous montrer, moralement, à la hauteur, — en quelque sorte, de nos aéroplanes.

Malheureusement, quantité d'entre nous sont indignes du progrès dont ils bénéficient. Exemple :

Dimanche, tandis que la Foire de Neuilly battait son plein, un aéronat de 250-375 HP vint contempler, à pic, la réjouissance populaire.

Il portait à son bord un député bien connu, un attaché de l'ambassade marocaine, et trois dames appartenant à la meilleure société parisienne; celles-ci respectivement âgées de quarante-deux, cinquante-sept, et soixante-trois ans.

Tous ces jeunes fous, grisés d'air, s'amusaient énormément. Personne n'y eût trouvé à redire s'ils ne s'étaient avisés, après avoir déjeuné à bord, de jeter des écailles d'huîtres et des bouteilles vides par-dessus le bastingage. Tous ces objets, précédés ou suivis de divers liquides, vinrent mitrailler les paisibles badauds qui se pressaient à l'entrée d'un cinématographe.

Ce sans-gêne n'est-il pas blâmable?

Pour moi, je comprends sans peine l'irritation de la foule. Elle eût certainement fait un mauvais parti aux indiscrets s'ils n'avaient pas été si haut placés.

Étonnez-vous, après cela, que les bons paient pour les mauvais, et qu'une balle de Winchester vienne de temps en temps nous souhaiter bien du plaisir. L'aéroplanard, osons le dire, est un des fléaux de l'aéroplanisme. Faisons-lui une guerre sans merci.

## Question délicate.

A ce propos, dans *La Vie Aérienne*, un article de ton peut-être un peu violent, mais qui contient d'excellentes remarques. Il est signé Pol Ravigneaux.

L'auteur s'élève contre une tendance de plus en plus accentuée de nos carrossiers, laquelle consiste à disposer certains recoins mystérieux de leurs nacelles selon le système, évidemment économique, mais un peu simpliste tout de même, qui était employé jadis dans les wagons de chemins de fer.

On se rappelle peut-être ce système rudimentaire : il était uniquement constitué par une soupape qui, basculant sous l'action d'un levier, découvrait un orifice à jour sur la voie.

Il saute aux sens qu'un tel procédé, employé sur nos aéroplanes, est pour le moins indiscret. On oublie trop souvent que la voie, ici, est fréquentée par des gens qui ont, après tout, le droit d'avoir leurs susceptibilités et leurs dégoûts.

Mettons-nous à leur place. Promenons-nous. Et recevons, à l'improviste, le témoignage formel de la présence d'un aéroplane au-dessus de nous ! Il faut bien avouer que c'est extrêmement désagréable. M. Pol Ravigneaux analyse cette sensation, dont il fut victime en se rendant au dernier gala de l'Opéra. C'est ce qui légitime l'accent exaspéré de son article.

Néanmoins, on ne saurait se dissimuler que la

question est très délicate. Les aéroplanistes des deux sexes disent : « Pour nous élever vers le ciel, nous ne sommes pas des anges. Quand nous avons passé quelques heures dans les nuages, nous sommes forcément ramenés au principe de notre misérable humanité. Ajoutez que le froid, la vitesse, les variations de la pression atmosphérique, et aussi le tangage, nous trouvent essentiellement impressionnables. Or, on ne peut atterrir pour un oui, pour un non. Il a bien fallu que les carrossiers songeassent tout de suite au détail qui vous offusque et lui donnassent une réalisation simple. »

On leur répond : « Soit. Mais gardez vos secrets pour vous. »

Aussitôt, ils objectent : « Et le poids mort? »

Évidemment. N'oublions pas que nos ancêtres ont lutté pour alléger nos moteurs.

Les Anglais, pratiques et soucieux du *cant*, ont apporté une solution transitoire à ce problème troublant. Ils ont mis dans le coin de la carrosserie qui fait l'objet du débat, une petite plaque émaillée portant ces mots en lettres d'or : « *Passengers are requested not...*, etc. ». La formule est classique.

Comme on n'a pas, chez nous, le don des langues, on pourrait graver plus clairement : « Prière au rêveur de s'inquiéter des contingences et d'attendre, pour attester son mépris des choses terrestres, que nous ne soyions plus au-dessus d'un endroit habité. »

## Chapeaux.

M. Baudry de Saunier se préoccupe également de la question qui, d'ailleurs, provoque en ce moment des polémiques passionnées dans tous les journaux. Polémiques qui ont retenti jusque dans les couloirs de la Chambre où MM. Messimy et Magnaudé annoncent une interpellation.

Avec le sens pratique qui le caractérise, le rédacteur en chef d'*Aeria* ne s'attarde pas à de vaines récriminations. Il constate qu'on n'arrête ni l'élan du progrès, ni les nécessités que le progrès entraîne. Et il propose le remède.

Rien de plus simple.

Il s'agirait de rendre obligatoire pour tous un chapeau spécial, — dont il donne, avec documents graphiques à l'appui, une description très précise.

Ce chapeau tient à la fois du parapluie et de la cuirasse. Il affecte sensiblement la forme d'un casque colonial à larges bords évasés en cloche. On le fabrique, par un procédé d'emboutissage, au moyen de feuilles d'émagnium, ce métal extra-léger et si résistant qui assure la rigidité de nos châssis et de nos ailes. C'est à peine s'il pèse quelques grammes de plus qu'un chapeau en paille de manille ordinaire.

Comme protecteur, il est incomparable. Au cours de récentes expériences, il a subi sans perforation

les chocs d'un os de jambonneau, d'un trousseau de clefs, d'un corset, d'un bidon d'huile (vide) et d'un voltmètre, tombés d'une hauteur de six cents pieds. Les expérimentateurs, on le voit, avaient eu soin de choisir des objets d'un usage courant.

M. Octave Mirbeau qui, sur son magnifique aéronat 30 cylindres, le 1628-E 8, vient de parcourir tous les ciels d'occident, a été interviewé, par un journal du matin, sur l'opportunité d'une telle révolution dans la mode chapelière. Il a déclaré que le chapeau d'émagnium était déjà employé par les classes moyennes chez une peuplade peu connue, mais d'un esprit très positif, les Belges. L'éminent écrivain craint toutefois que, chez nous, la coutume de l'insubordination ne l'emporte sur le sentiment de la prudence et que les pouvoirs publics ne puissent imposer le port obligatoire du chapeau-parapluie-cuirasse. Et il observe que, déjà, l'instruction obligatoire nous valut bien des ignorants.

## Aviateur, parbleu !

L'Académie a définitivement proscrit du Dictionnaire les mots *aéroplaneurs* et *aéroplanistes*. Sur la proposition de MM. Henri Lavedan, Paul Hervieu et Alfred Capus, elle a adopté le mot *aviateur*.

Aviateur! Mais c'est, ma foi, très euphonique. C'est tout à fait bien, aviateur. Et personne n'y avait pensé. Étrange chose!

D'autant plus étrange que le mot ne serait pas nouveau. M. Georges Prade, rédacteur en chef du *Coup d'aile*, assure qu'on l'employait couramment, il y a une vingtaine d'années, quand apparurent les premiers embryons d'aéroplanes. Mais il succomba vite au goût si ardent que manifeste la jeunesse sportive pour les barbarismes.

Va donc pour aviateur!

### Quadriplane.

Tout cela ne change rien, du reste, au profond dégoût que j'éprouve pour mon quadriplane.

Ce petit engin est un excellent moyen de propagande, de vulgarisation, soit. Mais j'en suis las. Il est inconfortable et ne monte pas les nuages.

Ma femme, dans le siège avant, au dossier bas, est à peine soutenue, et chacune de nos sorties entraîne une courbature. De plus, elle n'a immédiatement devant elle que le vide, et l'air la fouette ainsi de la façon la plus désagréable.

Quant à moi, à califourchon sur ma selle exiguë, je suis, c'est le cas de le dire, comme l'oiseau sur la branche.

Tout au plus, est-ce tolérable pour aller faire une visite aux tours de Notre-Dame; ou des virages distingués dans le rayon de la tour Eiffel; rigoureusement une pointe sur le Mont-Valérien.

Mais pour ce qui est du grand tourisme, ou seulement du tourisme, il n'y faut pas songer. On ne sau-

rait où mettre une valise et quelques pièces de rechange. D'ailleurs, il faudrait, ô honte! franchir par la route le moindre col. Et enfin, enfin, par un vent un peu fort, il est impossible de dépasser le vingt à l'heure.

J'en ai assez. J'en ai jusque-là!

Pourtant, il m'a donné bien des joies, mon petit quadriplane. Je me rappellerai toujours ma première promenade au-dessus du Bois de Boulogne, tandis qu'un aéroplaneur de Poudre, un affreux voyou qui sentait l'ail et le kummel, me donnait ma leçon de conduite. Ah! la délicieuse sensation! Quitter légèrement le sol, frôler la cime des arbres et glisser, d'un vol droit et souple, vers un large horizon. S'élever encore, redescendre, prendre de front la brise irritée. Planer mollement, se laisser bercer par le bruit rythmique et doux du moteur, sous les ailes... En vérité, que c'était exquis — quand c'était nouveau!

L'envie.

Trop de pannes, aussi. L'autre jour, voulant sauter la butte de Chanteloup, j'ai fait mauvaise figure dans la tempête. Il a fallu reprendre contact avec le sol et demander la remorque à une vulgaire automobile. Les chauffeurs se tordaient et nous étions, ma femme et moi, horriblement vexés.

Tous ces chauffeurs, soit dit en passant, sont de véritables brutes. Il faut voir leur joie sarcastique

lorsque nous sommes « en carafe » ! L'envie, la basse envie. Ils enragent de se traîner dans la poussière, tandis que nous nous grisons d'air pur !

Est-ce la basse envie seulement? Non pas. Ils obéissent aussi à cette haine du progrès qui anime toutes les démocraties. Les imbéciles ! Comme si on l'arrêtait, le progrès ! Comme si on pouvait l'arrêter, maintenant surtout, maintenant qu'il vole !...

## Persécutions.

Ce qui coûte cher, en quadriplane, ce n'est pas l'essence, ce n'est pas l'usure du guide-rope et des ailes, ce sont les contraventions.

La semaine dernière, j'en ai récolté huit. Plus d'une par jour, c'est un peu excessif, semble-t-il. Et toujours pour la même raison : avoir provoqué un encombrement sur la voie publique en atterrissant rue de la Paix.

Les rues ne sont donc pas à tout le monde?

Persécutions ! La vérité, c'est que les nouveaux agents quadriplanistes mobilisés par le Préfet de Police veulent faire du zèle. Les contraventions pleuvent le plus injustement du monde. Très bel article de Charles Faroux sur ce sujet. *L'Aéroplane* va, dit-il, mener une campagne énergique pour faire cesser ces abus, qui menacent la plus belle des industries françaises.

### Primes et délais.

Oui, décidément, je vais revendre mon quadriplane. J'ai vu, chez Poudre, l'aéroplane de mes rêves.

Nacelle très logeable, affectant la forme ample et galbée des carrosses Louis XV. Six places en vis-à-vis. Capote et pare-brise. Volant très, très incliné, presque horizontal. Deux manettes, et c'est tout!

On fait, paraît-il, du cent de moyenne contre le vent le plus déchaîné, et on enjambe la cime du Mont-Blanc comme on veut. Bref, l'aéroplane de tout repos, pratique, robuste et sûr.

Malheureusement, Poudre est débordé de commandes. Il ne livre qu'à six mois, sans garantie, et encore, à condition d'une prime imposante sur le prix de catalogue.

Or, rien ne m'agace comme de devoir payer une prime. Et dire qu'un jour viendra peut-être où il y aura une crise de l'aéroplane, et où l'on obtiendra tout ce qu'on voudra à lettre vue, avec vingt pour cent de remise. Qui sait?

# TABLE DES MATIÈRES

## MONSIEUR DUPONT CHAUFFEUR


Pages.

I. — Tartarin et Tartarin. — Description de M. Dupont Joseph. — Brève évocation du temps jadis. — Un « commis d'ordre ». — Pourquoi les singes ne parlent pas. — Le piètre devin que je suis. — Singulier produit de l'homme des cavernes et du scaphandrier. — Affirmation extraordinaire..... 3

II. — Courte exploration dans une âme. — Un héritage scandaleux. — Belzébuth sort de la trappe. — Aperçu du bruit que faisait une automobile en 1895. — Tartarin se sent ému devant un ventre mécanique... — La première aménité de sa vie, et la façon dont cette aménité fut accueillie par autrui..... ..... ..... 8

III. — Les deux écoles, et la troisième. — Un malotru de droit divin. — Qu'est-ce qu'une musulmane, et qu'est-ce qu'une automobile? — Le martyr à la manivelle. — Tartarin prend la queue de l'hydre, et Dupont Joseph n'en est pas plus fier pour cela. — Un « retour ». — « Appelez un médecin, tas de gourdes! » — Au château! — Joseph Dupont dépouille sa chrysalide, et Tartarin naît à la vie.. 16

IV. — Débuts de Tartarin dans l'héroïsme. — Croquis de Mme Dupont, née Philomène Bouchut. — Féminisme et jiu-jitsu. — L'épouvante crée le génie. — « Oh! le salaud, il est saoul! » — Notre exquise châtelaine... — Le trésor caché d'Éléonore. — On ne salira rien! — Joseph

Pages.

se prépose d'office à la garde du tacot. — Son enthousiasme meurtrit les cors de Me Zigalous, huissier. — Si la pression remontait! — Dans l'ivresse d'être assis sur le « tacot », M. Dupont se persuade qu'il est né mécanicien.. 23

V. — Où le lecteur est informé des titres et qualités de quelques notables Sanaryens. — « Ah ! la jambe! » — Une fracture aisément guérissable. — Le docteur et la Tentation. — Philomène s'ennoblit et s'émeut. — Les sympathies du vicomte Tesson de la Boutinerie, courtier en automobiles et Parisien de marque..... 33

VI. — Un rêve splendide. — Gamin et Kiff-Kiff. — Le demi-sang, les deux pédales et le levier. — Joseph n'est plus un enfant! — « Regardez, Zigalous, je débraye et je freine »! — Comment Tartarin freina sur le postérieur de Gamin, et comment il débraya sur celui de Philomène.... 41

VII. — Tragiques hypothèses! — Une nouvelle à sensation! — En deux jours, Tartarin a grandi. — Sa première maîtresse. — Comment, de commis d'ordre qu'on était, on devient soudain demi-dieu. — Perplexités devant un carburateur qui est une âme, et devant un moteur qui comprime quand il doit aspirer. — Nom d'un chien, c'est à n'y rien comprendre!..... 49

VIII. — Influence d'un regard de vicomte sur les yeux puces d'une bourgeoise, et sur bien d'autres choses encore appartenant en propre à dame Philomène. — Application sentimentale du cycle à quatre temps des moteurs à explosion. — Les courtiers d'automobiles sont gens bizarres, en vérité! — Une suprême leçon de mise en marche. — Le blasphème s'ajoute au carburant pour aider au départ des moteurs rétifs. — Gamin valse de joie tandis que Philomène a les deux oreillettes et les deux ventricules déchirés. — La moindre chose et le petit télégramme... 56

IX. — Les conséquences du petit télégramme. — Présentation en liberté d'un mécanicien moderne. — « Dupont, vous êtes un misérable! » — Une charmante journée. — Poulot aime ses aises. — Recette pratique pour improviser un plumeau..... 61

X. — C'était rien! — Victoire! le moteur tourne! — Premières impressions de Tartarin sur la vitesse en descente. — Il faut bien exagérer un peu... — Le soleil, le seau de toile et les soixante kilomètres. — Le poète doit être content, mais l'automobiliste est fourbu..... 72

Pages.

XI. — Huit ans après!... — L'A.C.S. — Bizarre tapisserie et panoplie étrange. — Un Tartarin métamorphosé. — Guiol est une sale bête. — Où l'historiographe de Tartarin aperçoit qu'il est inutile de faire comprendre à ce dernier la vanité de la vitesse appliquée à l'inaction sociale. — Curieuses révélations sur les habitudes contractées par Philomène.. 80

XII. — Suite des curieuses révélations sur les habitudes contractées par Philomène. — Une relation de cause à effet. — L'amoureuse et l'homme à pétrole. — Du tempérament des automobilistes considéré au point de vue du romanesque et de la repopulation. — L'abandonnée et l'embrayage. — Hélas! il n'y a plus de poètes..... ..... 87

XIII. — Où j'essaie d'opérer un rapprochement entre Joseph et Philomène. — Ajutage et plaidoyer. — « Tout ça, c'est des chichis. » — Qu'est-ce que le mouvement scientifique? — Surprenantes images groupées par Tartarin pour mettre en lumière les propriétés essentielles de sa femme.. — Un type dans le genre de Curie. — La mission de l'homme libre. — Centrage impossible et carburation dénuée de toute vraisemblance. — Simple définition de l'électricité, à l'usage des polytechniciens de l'avenir..... 94

XIV. — Apparition d'un gnome paré des insignes de l'A.C.S. — « Ça, c'est mon fils! » — Annibal Dupont, futur champion. — Le moyen scientifique d'apprendre la géographie. — Où le rationalisme de Tartarin déconcertera peut-être le lecteur vieux-jeu. — Conséquence des vingt-quatre heures de Marseille. — « Quant aux contingences, je m'en bâille les soupapes. » — Voilà le grand siècle..... 101

XV. — Petit fait-divers. — Sensation d'emboutissage. — L'arroseur municipal, l'employé de l'enregistrement et les agents cyclistes. — Sympathique apparition de Tartarin. — « Soixante-chevaux! » — Comment dialoguent, dans la douceur des matins, les vagues et conciliantes foules parisiennes. — « Ah! vous pouvez vous vanter d'être un ami! » — Le brigadier a raison, et Dupont se fait ovationner. — Pourquoi les blessés bien portants claudiquent et gémissent quand même. — Beau démarrage final..... 107

XVI. — Ce que c'est qu'une excellente Compagnie. — Vertiges et procédure. — Le retour à la sagesse. — Où s'impose la noble mansuétude de Tartarin. — Différence entre

Pages.

le caractère des « Seize » et celui des « Soixante ». — Dupont-Napoléon. — L'œuvre de la Libération des Routes Françaises. — Texte mémorable d'un discours dont vibreront éternellement les murailles de l'A.C.S. — Métaphore sublime à propos des Cyclistes et des Danaïdes. — Qu'on les supprime! — Tartarin symbole de l'Avenir. — ...Et sa santé s'épand sur toute la Nature..... 116

---

## COMMENTAIRES

### SUR LA VIE AUTOMOBILE AU DÉBUT DU XX$^{e}$ SIÈCLE

MÊLÉS DE QUELQUES TARTARINADES SIGNIFICATIVES
ET DE CONSEILS
DICTÉS PAR L'EXPÉRIENCE AUTANT QUE PAR LE SENS COMMUN

I. — Étonnante influence de l'automobile sur la peinture moderne, ou variations sur le violon d'Ingres..... 127

II. — Douze ans, comme cela passe! — Une époque où on avait encore des convictions. — Nous avons vaincu les plus affreuses résistances. — Mais j'ai le souvenir d'un sage, complaisant et illuminé, qui m'a causé bien des surprises..... 133

III. — Du choix d'une carrière infiniment libérale. — Apparition d'un bon jeune homme. — En taquinant les Muses, on sourit à l'Automobile. — Un conseil avisé sur la manière de traiter les fous. — Toutes réflexions faites, l'Automobile a dit : « Laissez venir à moi les petits ratés ». — Mais un archet s'efforcerait en vain de tirer des sons d'un moteur..... 138

IV. — Rapides méditations sur la Vertu. — Un chauffeur glacé. — Ses records de consommation. — Où la pureté mène au désastre. — Fâcheuse mais loyale conclusion du commentateur ..... 144

V. — Il faudrait être un tout petit enfant pour espérer, dans la construction automobile, que l'on fera sortir le numéro plein. Mais on peut faire sa matérielle en se couvrant sur les transversales..... 151

Pages.

VI. — Tours du monde et de passe-passe. — Admirable immunité des anciens pneus. — Le demi-louis d'or et les 200,000 francs. — Pari sensationnel. — La « Foudroyante » prend son départ. — Un journaliste évidemment sportif. — Comment fut menacée la vie du fier champion Yvan. — Du miracle aux solutions simples..... 156

VII. — Les pièces d'une automobile conversent entre elles, c'est hors de doute. — L'auteur n'en veut pour preuve que le dialogue suivant, surpris le treize septembre mil neuf cent trois, — à sept heures du matin. — Il s'agit, en l'espèce, d'un affreux complot..... 164

VIII. — Autre exemple... — Flirt sous le capot. — Si vous rougissez de vos débuts, jetez impitoyablement à la ferraille vos anciennes clefs anglaises. — Un diagramme imprévu et quelques mots inutiles, comme on en dit tant..... 172

IX. — Troisième exemple, sur le mode dramatique. — Poilu est saoul. — Des désordres s'ensuivent..... 178

X. — Quatrième exemple, après lequel il serait superflu d'insister, car la preuve est faite. — Sur le mode mélancolique, celui-ci..... 184

XI. — Quelques traits essentiels d'un type de chauffeur assez fréquent, et néanmoins peu connu..... 190

XII. — Tous les carrossiers s'accordent à goûter des délices profondes quand ils reçoivent leurs clientes. — On n'en pourra plus douter après lecture du dialogue suivant, qui n'a rien d'exceptionnel, et qui se pique même d'une certaine atténuation par rapport à la vérité stricte..... 196

XIII. — On se fait une idée insuffisante des conséquences que peut avoir un accident d'automobile. — Le récit qui va suivre atteste que, même alors qu'on est assuré à une excellente Compagnie, il importe d'obliger son chauffeur à la plus extrême prudence..... 203

XIV. — Julot, l'excellent éducateur de Lord Will, exprime en un langage imagé les regrets et les amertumes de toute une génération des plus sympathiques. — Mais il escompte fort heureusement un prochain avenir aussi précieux que ce qu'il appelle « la grande époque »..... 208

XV. — Si vous rencontrez, dans quelque hôtel de province, un monsieur grincheux et mélancolique, muni d'une limousine soixante-chevaux, évitez soigneusement de converser avec lui..... 213

XII. — [illegible] ..... 1

XIII. — [illegible] ..... 2

XIV. — [illegible] ..... 3

XV. — [illegible] ..... 4

XVI. — [illegible] ..... 5

XVII. — [illegible] ..... 6

XVIII. — [illegible] ..... 7

XIX. — [illegible] ..... 8

XX. — [illegible] ..... 9

XXI. — [illegible] ..... 10

XXII. — [illegible] ..... 11

XXIII. — [illegible] ..... 12

XXIV. — [illegible] ..... 13

XXV. — [illegible] ..... 14

XXVI. — [illegible] ..... 15

XXVII. — [illegible] ..... 16

XXVIII. — [illegible] ..... 17

XXIX. — [illegible] ..... 18

XXX. — [illegible] ..... 19

XXXI. — [illegible] ..... 20

XXXII. — [illegible] ..... 21

XXXIII. — [illegible] ..... 22

XXXIV. — [illegible] ..... 23

XXXV. — [illegible] ..... 24

XXXVI. — [illegible] ..... 25

XXXVII. — [illegible] ..... 26

XXXVIII. — [illegible] ..... 27

XXXIX. — [illegible] ..... 28

XL. — [illegible] ..... 29

XLI. — [illegible] ..... 30

XLII. — [illegible] ..... 31

XLIII. — [illegible] ..... 32

XLIV. — [illegible] ..... 33

XLV. — [illegible] ..... 34

XLVI. — [illegible] ..... 35

XLVII. — [illegible] ..... 36

XLVIII. — [illegible] ..... 37

XLIX. — [illegible] ..... 38

L. — [illegible] ..... 39

LI. — [illegible] ..... 40

LII. — [illegible] ..... 41

LIII. — [illegible] ..... 42

LIV. — [illegible] ..... 43

LV. — [illegible] ..... 44

LVI. — [illegible] ..... 45

LVII. — [illegible] ..... 46

LVIII. — [illegible] ..... 47

LIX. — [illegible] ..... 48

LX. — [illegible] ..... 49

LXI. — [illegible] ..... 50

LXII. — [illegible] ..... 51

LXIII. — [illegible] ..... 52

LXIV. — [illegible] ..... 53

LXV. — [illegible] ..... 54

LXVI. — [illegible] ..... 55

LXVII. — [illegible] ..... 56

LXVIII. — [illegible] ..... 57

LXIX. — [illegible] ..... 58

LXX. — [illegible] ..... 59

LXXI. — [illegible] ..... 60

LXXII. — [illegible] ..... 61

LXXIII. — [illegible] ..... 62

LXXIV. — [illegible] ..... 63

LXXV. — [illegible] ..... 64

LXXVI. — [illegible] ..... 65

LXXVII. — [illegible] ..... 66

LXXVIII. — [illegible] ..... 67

LXXIX. — [illegible] ..... 68

LXXX. — [illegible] ..... 69

LXXXI. — [illegible] ..... 70

LXXXII. — [illegible] ..... 71

LXXXIII. — [illegible] ..... 72

LXXXIV. — [illegible] ..... 73

LXXXV. — [illegible] ..... 74

LXXXVI. — [illegible] ..... 75

LXXXVII. — [illegible] ..... 76

LXXXVIII. — [illegible] ..... 77

LXXXIX. — [illegible] ..... 78

XC. — [illegible] ..... 79

XCI. — [illegible] ..... 80

XCII. — [illegible] ..... 81

XCIII. — [illegible] ..... 82

XCIV. — [illegible] ..... 83

XCV. — [illegible] ..... 84

XCVI. — [illegible] ..... 85

XCVII. — [illegible] ..... 86

XCVIII. — [illegible] ..... 87

XCIX. — [illegible] ..... 88

C. — [illegible] ..... 89

CI. — [illegible] ..... 90

CII. — [illegible] ..... 91

CIII. — [illegible] ..... 92

CIV. — [illegible] ..... 93

CV. — [illegible] ..... 94

CVI. — [illegible] ..... 95

CVII. — [illegible] ..... 96

CVIII. — [illegible] ..... 97

CIX. — [illegible] ..... 98

CX. — [illegible] ..... 99

CXI. — [illegible] ..... 100

CXII. — [illegible] ..... 101

CXIII. — [illegible] ..... 102

CXIV. — [illegible] ..... 103

CXV. — [illegible] ..... 104

CXVI. — [illegible] ..... 105

CXVII. — [illegible] ..... 106

CXVIII. — [illegible] ..... 107

CXIX. — [illegible] ..... 108

CXX. — [illegible] ..... 109

CXXI. — [illegible] ..... 110

CXXII. — [illegible] ..... 111

CXXIII. — [illegible] ..... 112

CXXIV. — [illegible] ..... 113

CXXV. — [illegible] ..... 114

CXXVI. — [illegible] ..... 115

CXXVII. — [illegible] ..... 116

CXXVIII. — [illegible] ..... 117

CXXIX. — [illegible] ..... 118

CXXX. — [illegible] ..... 119

CXXXI. — [illegible] ..... 120

CXXXII. — [illegible] ..... 121

CXXXIII. — [illegible] ..... 122

CXXXIV. — [illegible] ..... 123

CXXXV. — [illegible] ..... 124

CXXXVI. — [illegible] ..... 125

CXXXVII. — [illegible] ..... 126

CXXXVIII. — [illegible] ..... 127

CXXXIX. — [illegible] ..... 128

CXL. — [illegible] ..... 129

CXLI. — [illegible] ..... 130

CXLII. — [illegible] ..... 131

CXLIII. — [illegible] ..... 132

CXLIV. — [illegible] ..... 133

CXLV. — [illegible] ..... 134

CXLVI. — [illegible] ..... 135

CXLVII. — [illegible] ..... 136

CXLVIII. — [illegible] ..... 137

CXLIX. — [illegible] ..... 138

CL. — [illegible] ..... 139

CLI. — [illegible] ..... 140

CLII. — [illegible] ..... 141

CLIII. — [illegible] ..... 142

CLIV. — [illegible] ..... 143

CLV. — [illegible] ..... 144

CLVI. — [illegible] ..... 145

CLVII. — [illegible] ..... 146

CLVIII. — [illegible] ..... 147

CLIX. — [illegible] ..... 148

CLX. — [illegible] ..... 149

CLXI. — [illegible] ..... 150

CLXII. — [illegible] ..... 151

CLXIII. — [illegible] ..... 152

CLXIV. — [illegible] ..... 153

CLXV. — [illegible] ..... 154

CLXVI. — [illegible] ..... 155

CLXVII. — [illegible] ..... 156

CLXVIII. — [illegible] ..... 157

CLXIX. — [illegible] ..... 158

CLXX. — [illegible] ..... 159

CLXXI. — [illegible] ..... 160

CLXXII. — [illegible] ..... 161

CLXXIII. — [illegible] ..... 162

CLXXIV. — [illegible] ..... 163

CLXXV. — [illegible] ..... 164

CLXXVI. — [illegible] ..... 165

CLXXVII. — [illegible] ..... 166

CLXXVIII. — [illegible] ..... 167

CLXXIX. — [illegible] ..... 168

CLXXX. — [illegible] ..... 169

CLXXXI. — [illegible] ..... 170

CLXXXII. — [illegible] ..... 171

CLXXXIII. — [illegible] ..... 172

CLXXXIV. — [illegible] ..... 173

CLXXXV. — [illegible] ..... 174

CLXXXVI. — [illegible] ..... 175

CLXXXVII. — [illegible] ..... 176

CLXXXVIII. — [illegible] ..... 177

CLXXXIX. — [illegible] ..... 178

CXC. — [illegible] ..... 179

CXCI. — [illegible] ..... 180

CXCII. — [illegible] ..... 181

CXCIII. — [illegible] ..... 182

CXCIV. — [illegible] ..... 183

CXCV. — [illegible] ..... 184

CXCVI. — [illegible] ..... 185

CXCVII. — [illegible] ..... 186

CXCVIII. — [illegible] ..... 187

CXCIX. — [illegible] ..... 188

CC. — [illegible] ..... 189

CCI. — [illegible] ..... 190

CCII. — [illegible] ..... 191

CCIII. — [illegible] ..... 192

CCIV. — [illegible] ..... 193

CCV. — [illegible] ..... 194

CCVI. — [illegible] ..... 195

CCVII. — [illegible] ..... 196

CCVIII. — [illegible] ..... 197

CCIX. — [illegible] ..... 198

CCX. — [illegible] ..... 199

CCXI. — [illegible] ..... 200

CCXII. — [illegible] ..... 201

CCXIII. — [illegible] ..... 202

CCXIV. — [illegible] ..... 203

CCXV. — [illegible] ..... 204

CCXVI. — [illegible] ..... 205

CCXVII. — [illegible] ..... 206

CCXVIII. — [illegible] ..... 207

CCXIX. — [illegible] ..... 208

CCXX. — [illegible] ..... 209

CCXXI. — [illegible] ..... 210

CCXXII. — [illegible] ..... 211

CCXXIII. — [illegible] ..... 212

CCXXIV. — [illegible] ..... 213

CCXXV. — [illegible] ..... 214

CCXXVI. — [illegible] ..... 215

CCXXVII. — [illegible] ..... 216

CCXXVIII. — [illegible] ..... 217

CCXXIX. — [illegible] ..... 218

CCXXX. — [illegible] ..... 219

CCXXXI. — [illegible] ..... 220

CCXXXII. — [illegible] ..... 221

CCXXXIII. — [illegible] ..... 222

CCXXXIV. — [illegible] ..... 223

CCXXXV. — [illegible] ..... 224

CCXXXVI. — [illegible] ..... 225

CCXXXVII. — [illegible] ..... 226

CCXXXVIII. — [illegible] ..... 227

CCXXXIX. — [illegible] ..... 228

CCXL. — [illegible] ..... 229

CCXLI. — [illegible] ..... 230

CCXLII. — [illegible] ..... 231

CCXLIII. — [illegible] ..... 232

CCXLIV. — [illegible] ..... 233

CCXLV. — [illegible] ..... 234

CCXLVI. — [illegible] ..... 235

CCXLVII. — [illegible] ..... 236

CCXLVIII. — [illegible] ..... 237

CCXLIX. — [illegible] ..... 238

CCL. — [illegible] ..... 239

CCLI. — [illegible] ..... 240

CCLII. — [illegible] ..... 241

CCLIII. — [illegible] ..... 242

CCLIV. — [illegible] ..... 243

CCLV. — [illegible] ..... 244

CCLVI. — [illegible] ..... 245

CCLVII. — [illegible] ..... 246

CCLVIII. — [illegible] ..... 247

CCLIX. — [illegible] ..... 248

CCLX. — [illegible] ..... 249

CCLXI. — [illegible] ..... 250

CCLXII. — [illegible] ..... 251

CCLXIII. — [illegible] ..... 252

CCLXIV. — [illegible] ..... 253

CCLXV. — [illegible] ..... 254

CCLXVI. — [illegible] ..... 255

CCLXVII. — [illegible] ..... 256

CCLXVIII. — [illegible] ..... 257

CCLXIX. — [illegible] ..... 258

CCLXX. — [illegible] ..... 259

CCLXXI. — [illegible] ..... 260

CCLXXII. — [illegible] ..... 261

CCLXXIII. — [illegible] ..... 262

CCLXXIV. — [illegible] ..... 263

CCLXXV. — [illegible] ..... 264

CCLXXVI. — [illegible] ..... 265

CCLXXVII. — [illegible] ..... 266

CCLXXVIII. — [illegible] ..... 267

CCLXXIX. — [illegible] ..... 268

CCLXXX. — [illegible] ..... 269

CCLXXXI. — [illegible] ..... 270

CCLXXXII. — [illegible] ..... 271

CCLXXXIII. — [illegible] ..... 272

CCLXXXIV. — [illegible] ..... 273

CCLXXXV. — [illegible] ..... 274

CCLXXXVI. — [illegible] ..... 275

CCLXXXVII. — [illegible] ..... 276

CCLXXXVIII. — [illegible] ..... 277

CCLXXXIX. — [illegible] ..... 278

CCXC. — [illegible] ..... 279

CCXCI. — [illegible] ..... 280

CCXCII. — [illegible] ..... 281

CCXCIII. — [illegible] ..... 282

CCXCIV. — [illegible] ..... 283

CCXCV. — [illegible] ..... 284

CCXCVI. — [illegible] ..... 285

CCXCVII. — [illegible] ..... 286

CCXCVIII. — [illegible] ..... 287

CCXCIX. — [illegible] ..... 288

CCC. — [illegible] ..... 289

CCCI. — [illegible] ..... 290

CCCII. — [illegible] ..... 291

CCCIII. — [illegible] ..... 292

CCCIV. — [illegible] ..... 293

CCCV. — [illegible] ..... 294

CCCVI. — [illegible] ..... 295

CCCVII. — [illegible] ..... 296

CCCVIII. — [illegible] ..... 297

CCCIX. — [illegible] ..... 298

CCCX. — [illegible] ..... 299

CCCXI. — [illegible] ..... 300

CCCXII. — [illegible] ..... 301

CCCXIII. — [illegible] ..... 302

CCCXIV. — [illegible] ..... 303

CCCXV. — [illegible] ..... 304

CCCXVI. — [illegible] ..... 305

CCCXVII. — [illegible] ..... 306

CCCXVIII. — [illegible] ..... 307

CCCXIX. — [illegible] ..... 308

CCCXX. — [illegible] ..... 309

CCCXXI. — [illegible] ..... 310

CCCXXII. — [illegible] ..... 311

CCCXXIII. — [illegible] ..... 312

CCCXXIV. — [illegible] ..... 313

CCCXXV. — [illegible] ..... 314

CCCXXVI. — [illegible] ..... 315

CCCXXVII. — [illegible] ..... 316

CCCXXVIII. — [illegible] ..... 317

CCCXXIX. — [illegible] ..... 318

CCCXXX. — [illegible] ..... 319

CCCXXXI. — [illegible] ..... 320

CCCXXXII. — [illegible] ..... 321

CCCXXXIII. — [illegible] ..... 322

CCCXXXIV. — [illegible] ..... 323

CCCXXXV. — [illegible] ..... 324

CCCXXXVI. — [illegible] ..... 325

CCCXXXVII. — [illegible] ..... 326

CCCXXXVIII. — [illegible] ..... 327

CCCXXXIX. — [illegible] ..... 328

CCCXL. — [illegible] ..... 329

CCCXLI. — [illegible] ..... 330

CCCXLII. — [illegible] ..... 331

CCCXLIII. — [illegible] ..... 332

CCCXLIV. — [illegible] ..... 333

CCCXLV. — [illegible] ..... 334

CCCXLVI. — [illegible] ..... 335

CCCXLVII. — [illegible] ..... 336

CCCXLVIII. — [illegible] ..... 337

CCCXLIX. — [illegible] ..... 338

CCCL. — [illegible] ..... 339

CCCLI. — [illegible] ..... 340

CCCLII. — [illegible] ..... 341

CCCLIII. — [illegible] ..... 342

CCCLIV. — [illegible] ..... 343

CCCLV. — [illegible] ..... 344

CCCLVI. — [illegible] ..... 345

CCCLVII. — [illegible] ..... 346

CCCLVIII. — [illegible] ..... 347

CCCLIX. — [illegible] ..... 348

CCCLX. — [illegible] ..... 349

CCCLXI. — [illegible] ..... 350

CCCLXII. — [illegible] ..... 351

CCCLXIII. — [illegible] ..... 352

CCCLXIV. — [illegible] ..... 353

CCCLXV. — [illegible] ..... 354

CCCLXVI. — [illegible] ..... 355

CCCLXVII. — [illegible] ..... 356

CCCLXVIII. — [illegible] ..... 357

CCCLXIX. — [illegible] ..... 358

CCCLXX. — [illegible] ..... 359

CCCLXXI. — [illegible] ..... 360

CCCLXXII. — [illegible] ..... 361

CCCLXXIII. — [illegible] ..... 362

CCCLXXIV. — [illegible] ..... 363

CCCLXXV. — [illegible] ..... 364

CCCLXXVI. — [illegible] ..... 365

CCCLXXVII. — [illegible] ..... 366

CCCLXXVIII. — [illegible] ..... 367

CCCLXXIX. — [illegible] ..... 368

CCCLXXX. — [illegible] ..... 369

CCCLXXXI. — [illegible] ..... 370

CCCLXXXII. — [illegible] ..... 371

CCCLXXXIII. — [illegible] ..... 372

CCCLXXXIV. — [illegible] ..... 373

CCCLXXXV. — [illegible] ..... 374

CCCLXXXVI. — [illegible] ..... 375

CCCLXXXVII. — [illegible] ..... 376

CCCLXXXVIII. — [illegible] ..... 377

CCCLXXXIX. — [illegible] ..... 378

CCCXC. — [illegible] ..... 379

CCCXCI. — [illegible] ..... 380

CCCXCII. — [illegible] ..... 381

CCCXCIII. — [illegible] ..... 382

CCCXCIV. — [illegible] ..... 383

CCCXCV. — [illegible] ..... 384

CCCXCVI. — [illegible] ..... 385

CCCXCVII. — [illegible] ..... 386

CCCXCVIII. — [illegible] ..... 387

CCCXCIX. — [illegible] ..... 388

CD. — [illegible] ..... 389

CDI. — [illegible] ..... 390

CDII. — [illegible] ..... 391

CDIII. — [illegible] ..... 392

CDIV. — [illegible] ..... 393

CDV. — [illegible] ..... 394

CDVI. — [illegible] ..... 395

CDVII. — [illegible] ..... 396

CDVIII. — [illegible] ..... 397

CDIX. — [illegible] ..... 398

CDX. — [illegible] ..... 399

CDXI. — [illegible] ..... 400

CDXII. — [illegible] ..... 401

CDXIII. — [illegible] ..... 402

CDXIV. — [illegible] ..... 403

CDXV. — [illegible] ..... 404

CDXVI. — [illegible] ..... 405

CDXVII. — [illegible] ..... 406

CDXVIII. — [illegible] ..... 407

CDXIX. — [illegible] ..... 408

CDXX. — [illegible] ..... 409

CDXXI. — [illegible] ..... 410

CDXXII. — [illegible] ..... 411

CDXXIII. — [illegible] ..... 412

CDXXIV. — [illegible] ..... 413

CDXXV. — [illegible] ..... 414

CDXXVI. — [illegible] ..... 415

CDXXVII. — [illegible] ..... 416

CDXXVIII. — [illegible] ..... 417

CDXXIX. — [illegible] ..... 418

CDXXX. — [illegible] ..... 419

CDXXXI. — [illegible] ..... 420

CDXXXII. — [illegible] ..... 421

CDXXXIII. — [illegible] ..... 422

CDXXXIV. — [illegible] ..... 423

CDXXXV. — [illegible] ..... 424

CDXXXVI. — [illegible] ..... 425

CDXXXVII. — [illegible] ..... 426

CDXXXVIII. — [illegible] ..... 427

CDXXXIX. — [illegible] ..... 428

CDXL. — [illegible] ..... 429

CDXLI. — [illegible] ..... 430

CDXLII. — [illegible] ..... 431

CDXLIII. — [illegible] ..... 432

CDXLIV. — [illegible] ..... 433

CDXLV. — [illegible] ..... 434

CDXLVI. — [illegible] ..... 435

CDXLVII. — [illegible] ..... 436

CDXLVIII. — [illegible] ..... 437

CDXLIX. — [illegible] ..... 438

CDL. — [illegible] ..... 439

CDLI. — [illegible] ..... 440

CDLII. — [illegible] ..... 441

CDLIII. — [illegible] ..... 442

CDLIV. — [illegible] ..... 443

CDLV. — [illegible] ..... 444

CDLVI. — [illegible] ..... 445

CDLVII. — [illegible] ..... 446

CDLVIII. — [illegible] ..... 447

CDLIX. — [illegible] ..... 448

CDLX. — [illegible] ..... 449

CDLXI. — [illegible] ..... 450

CDLXII. — [illegible] ..... 451

CDLXIII. — [illegible] ..... 452

CDLXIV. — [illegible] ..... 453

CDLXV. — [illegible] ..... 454

CDLXVI. — [illegible] ..... 455

CDLXVII. — [illegible] ..... 456

CDLXVIII. — [illegible] ..... 457

CDLXIX. — [illegible] ..... 458

CDLXX. — [illegible] ..... 459

CDLXXI. — [illegible] ..... 460

CDLXXII. — [illegible] ..... 461

CDLXXIII. — [illegible] ..... 462

CDLXXIV. — [illegible] ..... 463

CDLXXV. — [illegible] ..... 464

CDLXXVI. — [illegible] ..... 465

CDLXXVII. — [illegible] ..... 466

CDLXXVIII. — [illegible] ..... 467

CDLXXIX. — [illegible] ..... 468

CDLXXX. — [illegible] ..... 469

CDLXXXI. — [illegible] ..... 470

CDLXXXII. — [illegible] ..... 471

CDLXXXIII. — [illegible] ..... 472

CDLXXXIV. — [illegible] ..... 473

CDLXXXV. — [illegible] ..... 474

CDLXXXVI. — [illegible] ..... 475

CDLXXXVII. — [illegible] ..... 476

CDLXXXVIII. — [illegible] ..... 477

CDLXXXIX. — [illegible] ..... 478

CDXC. — [illegible] ..... 479

CDXCI. — [illegible] ..... 480

CDXCII. — [illegible] ..... 481

CDXCIII. — [illegible] ..... 482

CDXCIV. — [illegible] ..... 483

CDXCV. — [illegible] ..... 484

CDXCVI. — [illegible] ..... 485

CDXCVII. — [illegible] ..... 486

CDXCVIII. — [illegible] ..... 487

CDXCIX. — [illegible] ..... 488

D. — [illegible] ..... 489

DI. — [illegible] ..... 490

DII. — [illegible] ..... 491

DIII. — [illegible] ..... 492

DIV. — [illegible] ..... 493

DV. — [illegible] ..... 494

DVI. — [illegible] ..... 495

DVII. — [illegible] ..... 496

DVIII. — [illegible] ..... 497

DIX. — [illegible] ..... 498

DX. — [illegible] ..... 499

DXI. — [illegible] ..... 500

DXII. — [illegible] ..... 501

DXIII. — [illegible] ..... 502

DXIV. — [illegible] ..... 503

DXV. — [illegible] ..... 504

DXVI. — [illegible] ..... 505

DXVII. — [illegible] ..... 506

DXVIII. — [illegible] ..... 507

DXIX. — [illegible] ..... 508

DXX. — [illegible] ..... 509

DXXI. — [illegible] ..... 510

DXXII. — [illegible] ..... 511

DXXIII. — [illegible] ..... 512

DXXIV. — [illegible] ..... 513

DXXV. — [illegible] ..... 514

DXXVI. — [illegible] ..... 515

DXXVII. — [illegible] ..... 516

DXXVIII. — [illegible] ..... 517

DXXIX. — [illegible] ..... 518

DXXX. — [illegible] ..... 519

DXXXI. — [illegible] ..... 520

DXXXII. — [illegible] ..... 521

DXXXIII. — [illegible] ..... 522

DXXXIV. — [illegible] ..... 523

DXXXV. — [illegible] ..... 524

DXXXVI. — [illegible] ..... 525

DXXXVII. — [illegible] ..... 526

DXXXVIII. — [illegible] ..... 527

DXXXIX. — [illegible] ..... 528

DXL. — [illegible] ..... 529

DXLI. — [illegible] ..... 530

DXLII. — [illegible] ..... 531

DXLIII. — [illegible] ..... 532

DXLIV. — [illegible] ..... 533

DXLV. — [illegible] ..... 534

DXLVI. — [illegible] ..... 535

DXLVII. — [illegible] ..... 536

DXLVIII. — [illegible] ..... 537

DXLIX. — [illegible] ..... 538

DL. — [illegible] ..... 539

DLI. — [illegible] ..... 540

DLII. — [illegible] ..... 541

DLIII. — [illegible] ..... 542

DLIV. — [illegible] ..... 543

DLV. — [illegible] ..... 544

DLVI. — [illegible] ..... 545

DLVII. — [illegible] ..... 546

DLVIII. — [illegible] ..... 547

DLIX. — [illegible] ..... 548

DLX. — [illegible] ..... 549

DLXI. — [illegible] ..... 550

DLXII. — [illegible] ..... 551

DLXIII. — [illegible] ..... 552

DLXIV. — [illegible] ..... 553

DLXV. — [illegible] ..... 554

DLXVI. — [illegible] ..... 555

DLXVII. — [illegible] ..... 556

DLXVIII. — [illegible] ..... 557

DLXIX. — [illegible] ..... 558

DLXX. — [illegible] ..... 559

DLXXI. — [illegible] ..... 560

DLXXII. — [illegible] ..... 561

DLXXIII. — [illegible] ..... 562

DLXXIV. — [illegible] ..... 563

DLXXV. — [illegible] ..... 564

DLXXVI. — [illegible] ..... 565

DLXXVII. — [illegible] ..... 566

DLXXVIII. — [illegible] ..... 567

DLXXIX. — [illegible] ..... 568

DLXXX. — [illegible] ..... 569

DLXXXI. — [illegible] ..... 570

DLXXXII. — [illegible] ..... 571

DLXXXIII. — [illegible] ..... 572

DLXXXIV. — [illegible] ..... 573

DLXXXV. — [illegible] ..... 574

DLXXXVI. — [illegible] ..... 575

DLXXXVII. — [illegible] ..... 576

DLXXXVIII. — [illegible] ..... 577

DLXXXIX. — [illegible] ..... 578

DXC. — [illegible] ..... 579

DXCI. — [illegible] ..... 580

DXCII. — [illegible] ..... 581

DXCIII. — [illegible] ..... 582

DXCIV. — [illegible] ..... 583

DXCV. — [illegible] ..... 584

DXCVI. — [illegible] ..... 585

DXCVII. — [illegible] ..... 586

DXCVIII. — [illegible] ..... 587

DXCIX. — [illegible] ..... 588

DC. — [illegible] ..... 589

DCI. — [illegible] ..... 590

DCII. — [illegible] ..... 591

DCIII. — [illegible] ..... 592

DCIV. — [illegible] ..... 593

DCV. — [illegible] ..... 594

DCVI. — [illegible] ..... 595

DCVII. — [illegible] ..... 596

DCVIII. — [illegible] ..... 597

DCIX. — [illegible] ..... 598

DCX. — [illegible] ..... 599

DCXI. — [illegible] ..... 600

DCXII. — [illegible] ..... 601

DCXIII. — [illegible] ..... 602

DCXIV. — [illegible] ..... 603

DCXV. — [illegible] ..... 604

DCXVI. — [illegible] ..... 605

DCXVII. — [illegible] ..... 606

DCXVIII. — [illegible] ..... 607

DCXIX. — [illegible] ..... 608

DCXX. — [illegible] ..... 609

DCXXI. — [illegible] ..... 610

DCXXII. — [illegible] ..... 611

DCXXIII. — [illegible] ..... 612

DCXXIV. — [illegible] ..... 613

DCXXV. — [illegible] ..... 614

DCXXVI. — [illegible] ..... 615

DCXXVII. — [illegible] ..... 616

DCXXVIII. — [illegible] ..... 617

DCXXIX. — [illegible] ..... 618

DCXXX. — [illegible] ..... 619

DCXXXI. — [illegible] ..... 620

DCXXXII. — [illegible] ..... 621

DCXXXIII. — [illegible] ..... 622

DCXXXIV. — [illegible] ..... 623

DCXXXV. — [illegible] ..... 624

DCXXXVI. — [illegible] ..... 625

DCXXXVII. — [illegible] ..... 626

DCXXXVIII. — [illegible] ..... 627

DCXXXIX. — [illegible] ..... 628

DCXL. — [illegible] ..... 629

DCXLI. — [illegible] ..... 630

DCXLII. — [illegible] ..... 631

DCXLIII. — [illegible] ..... 632

DCXLIV. — [illegible] ..... 633

DCXLV. — [illegible] ..... 634

DCXLVI. — [illegible] ..... 635

DCXLVII. — [illegible] ..... 636

DCXLVIII. — [illegible] ..... 637

DCXLIX. — [illegible] ..... 638

DCL. — [illegible] ..... 639

DCLI. — [illegible] ..... 640

DCLII. — [illegible] ..... 641

DCLIII. — [illegible] ..... 642

DCLIV. — [illegible] ..... 643

DCLV. — [illegible] ..... 644

DCLVI. — [illegible] ..... 645

DCLVII. — [illegible] ..... 646

DCLVIII. — [illegible] ..... 647

DCLIX. — [illegible] ..... 648

DCLX. — [illegible] ..... 649

DCLXI. — [illegible] ..... 650

DCLXII. — [illegible] ..... 651

DCLXIII. — [illegible] ..... 652

DCLXIV. — [illegible] ..... 653

DCLXV. — [illegible] ..... 654

DCLXVI. — [illegible] ..... 655

DCLXVII. — [illegible] ..... 656

DCLXVIII. — [illegible] ..... 657

DCLXIX. — [illegible] ..... 658

DCLXX. — [illegible] ..... 659

DCLXXI. — [illegible] ..... 660

DCLXXII. — [illegible] ..... 661

DCLXXIII. — [illegible] ..... 662

DCLXXIV. — [illegible] ..... 663

DCLXXV. — [illegible] ..... 664

DCLXXVI. — [illegible] ..... 665

DCLXXVII. — [illegible] ..... 666

DCLXXVIII. — [illegible] ..... 667

DCLXXIX. — [illegible] ..... 668

DCLXXX. — [illegible] ..... 669

DCLXXXI. — [illegible] ..... 670

DCLXXXII. — [illegible] ..... 671

DCLXXXIII. — [illegible] ..... 672

DCLXXXIV. — [illegible] ..... 673

DCLXXXV. — [illegible] ..... 674

DCLXXXVI. — [illegible] ..... 675

DCLXXXVII. — [illegible] ..... 676

DCLXXXVIII. — [illegible] ..... 677

DCLXXXIX. — [illegible] ..... 678

DCXC. — [illegible] ..... 679

DCXCI. — [illegible] ..... 680

DCXCII. — [illegible] ..... 681

DCXCIII. — [illegible] ..... 682

DCXCIV. — [illegible] ..... 683

DCXCV. — [illegible] ..... 684

DCXCVI. — [illegible] ..... 685

DCXCVII. — [illegible] ..... 686

DCXCVIII. — [illegible] ..... 687

DCXCIX. — [illegible] ..... 688

DCC. — [illegible] ..... 689

DCCI. — [illegible] ..... 690

DCCII. — [illegible] ..... 691

DCCIII. — [illegible] ..... 692

DCCIV. — [illegible] ..... 693

DCCV. — [illegible] ..... 694

DCCVI. — [illegible] ..... 695

DCCVII. — [illegible] ..... 696

DCCVIII. — [illegible] ..... 697

DCCIX. — [illegible] ..... 698

DCCX. — [illegible] ..... 699

DCCXI. — [illegible] ..... 700

DCCXII. — [illegible] ..... 701

DCCXIII. — [illegible] ..... 702

DCCXIV. — [illegible] ..... 703

DCCXV. — [illegible] ..... 704

DCCXVI. — [illegible] ..... 705

DCCXVII. — [illegible] ..... 706

DCCXVIII. — [illegible] ..... 707

DCCXIX. — [illegible] ..... 708

DCCXX. — [illegible] ..... 709

DCCXXI. — [illegible] ..... 710

DCCXXII. — [illegible] ..... 711

DCCXXIII. — [illegible] ..... 712

DCCXXIV. — [illegible] ..... 713

DCCXXV. — [illegible] ..... 714

DCCXXVI. — [illegible] ..... 715

DCCXXVII. — [illegible] ..... 716

DCCXXVIII. — [illegible] ..... 717

DCCXXIX. — [illegible] ..... 718

DCCXXX. — [illegible] ..... 719

DCCXXXI. — [illegible] ..... 720

DCCXXXII. — [illegible] ..... 721

DCCXXXIII. — [illegible] ..... 722

DCCXXXIV. — [illegible] ..... 723

DCCXXXV. — [illegible] ..... 724

DCCXXXVI. — [illegible] ..... 725

DCCXXXVII. — [illegible] ..... 726

DCCXXXVIII. — [illegible] ..... 727

DCCXXXIX. — [illegible] ..... 728

DCCXL. — [illegible] ..... 729

DCCXLI. — [illegible] ..... 730

DCCXLII. — [illegible] ..... 731

DCCXLIII. — [illegible] ..... 732

DCCXLIV. — [illegible] ..... 733

DCCXLV. — [illegible] ..... 734

DCCXLVI. — [illegible] ..... 735

DCCXLVII. — [illegible] ..... 736

DCCXLVIII. — [illegible] ..... 737

DCCXLIX. — [illegible] ..... 738

DCCL. — [illegible] ..... 739

DCCLI. — [illegible] ..... 740

DCCLII. — [illegible] ..... 741

DCCLIII. — [illegible] ..... 742

DCCLIV. — [illegible] ..... 743

DCCLV. — [illegible] ..... 744

DCCLVI. — [illegible] ..... 745

DCCLVII. — [illegible] ..... 746

DCCLVIII. — [illegible] ..... 747

DCCLIX. — [illegible] ..... 748

DCCLX. — [illegible] ..... 749

DCCLXI. — [illegible] ..... 750

DCCLXII. — [illegible] ..... 751

DCCLXIII. — [illegible] ..... 752

DCCLXIV. — [illegible] ..... 753

DCCLXV. — [illegible] ..... 754

DCCLXVI. — [illegible] ..... 755

DCCLXVII. — [illegible] ..... 756

DCCLXVIII. — [illegible] ..... 757

DCCLXIX. — [illegible] ..... 758

DCCLXX. — [illegible] ..... 759

DCCLXXI. — [illegible] ..... 760

DCCLXXII. — [illegible] ..... 761

DCCLXXIII. — [illegible] ..... 762

DCCLXXIV. — [illegible] ..... 763

DCCLXXV. — [illegible] ..... 764

DCCLXXVI. — [illegible] ..... 765

DCCLXXVII. — [illegible] ..... 766

DCCLXXVIII. — [illegible] ..... 767

DCCLXXIX. — [illegible] ..... 768

DCCLXXX. — [illegible] ..... 769

DCCLXXXI. — [illegible] ..... 770

DCCLXXXII. — [illegible] ..... 771

DCCLXXXIII. — [illegible] ..... 772

DCCLXXXIV. — [illegible] ..... 773

DCCLXXXV. — [illegible] ..... 774

DCCLXXXVI. — [illegible] ..... 775

DCCLXXXVII. — [illegible] ..... 776

DCCLXXXVIII. — [illegible] ..... 777

DCCLXXXIX. — [illegible] ..... 778

DCCXC. — [illegible] ..... 779

DCCXCI. — [illegible] ..... 780

DCCXCII. — [illegible] ..... 781

DCCXCIII. — [illegible] ..... 782

DCCXCIV. — [illegible] ..... 783

DCCXCV. — [illegible] ..... 784

DCCXCVI. — [illegible] ..... 785

DCCXCVII. — [illegible] ..... 786

DCCXCVIII. — [illegible] ..... 787

DCCXCIX. — [illegible] ..... 788

DCCC. — [illegible] ..... 789

DCCCI. — [illegible] ..... 790

DCCCII. — [illegible] ..... 791

DCCCIII. — [illegible] ..... 792

DCCCIV. — [illegible] ..... 793

DCCCV. — [illegible] ..... 794

DCCCVI. — [illegible] ..... 795

DCCCVII. — [illegible] ..... 796

DCCCVIII. — [illegible] ..... 797

DCCCIX. — [illegible] ..... 798

DCCCX. — [illegible] ..... 799

DCCCXI. — [illegible] ..... 800

DCCCXII. — [illegible] ..... 801

DCCCXIII. — [illegible] ..... 802

DCCCXIV. — [illegible] ..... 803

DCCCXV. — [illegible] ..... 804

DCCCXVI. — [illegible] ..... 805

DCCCXVII. — [illegible] ..... 806

DCCCXVIII. — [illegible] ..... 807

DCCCXIX. — [illegible] ..... 808

DCCCXX. — [illegible] ..... 809

DCCCXXI. — [illegible] ..... 810

DCCCXXII. — [illegible] ..... 811

DCCCXXIII. — [illegible] ..... 812

DCCCXXIV. — [illegible] ..... 813

DCCCXXV. — [illegible] ..... 814

DCCCXXVI. — [illegible] ..... 815

DCCCXXVII. — [illegible] ..... 816

DCCCXXVIII. — [illegible] ..... 817

DCCCXXIX. — [illegible] ..... 818

DCCCXXX. — [illegible] ..... 819

DCCCXXXI. — [illegible] ..... 820

DCCCXXXII. — [illegible] ..... 821

DCCCXXXIII. — [illegible] ..... 822

DCCCXXXIV. — [illegible] ..... 823

DCCCXXXV. — [illegible] ..... 824

DCCCXXXVI. — [illegible] ..... 825

DCCCXXXVII. — [illegible] ..... 826

DCCCXXXVIII. — [illegible] ..... 827

DCCCXXXIX. — [illegible] ..... 828

DCCCXL. — [illegible] ..... 829

DCCCXLI. — [illegible] ..... 830

DCCCXLII. — [illegible] ..... 831

DCCCXLIII. — [illegible] ..... 832

DCCCXLIV. — [illegible] ..... 833

DCCCXLV. — [illegible] ..... 834

DCCCXLVI. — [illegible] ..... 835

DCCCXLVII. — [illegible] ..... 836

DCCCXLVIII. — [illegible] ..... 837

DCCCXLIX. — [illegible] ..... 838

DCCCL. — [illegible] ..... 839

DCCCLI. — [illegible] ..... 840

DCCCLII. — [illegible] ..... 841

DCCCLIII. — [illegible] ..... 842

DCCCLIV. — [illegible] ..... 843

DCCCLV. — [illegible] ..... 844

DCCCLVI. — [illegible] ..... 845

DCCCLVII. — [illegible] ..... 846

DCCCLVIII. — [illegible] ..... 847

DCCCLIX. — [illegible] ..... 848

DCCCLX. — [illegible] ..... 849

DCCCLXI. — [illegible] ..... 850

DCCCLXII. — [illegible] ..... 851

DCCCLXIII. — [illegible] ..... 852

DCCCLXIV. — [illegible] ..... 853

DCCCLXV. — [illegible] ..... 854

DCCCLXVI. — [illegible] ..... 855

DCCCLXVII. — [illegible] ..... 856

DCCCLXVIII. — [illegible] ..... 857

DCCCLXIX. — [illegible] ..... 858

DCCCLXX. — [illegible] ..... 859

DCCCLXXI. — [illegible] ..... 860

DCCCLXXII. — [illegible

Pages.

XXV. — Une simple conversation, surprise entre deux automobilistes qui ressemblent, à s'y méprendre, à d'autres automobilistes démontre l'absolue nécessité, pour le sportsman digne de ce nom, d'avoir, sous le capot de sa voiture, des cylindres énormes..... 287

XXVI. — La ballade du châssis neuf et du metteur au point. 296

XXVII. — Inévitables histoires de contraventions..... 302

XXVIII. — Petit manuel des pensées profondes qu'inspire la voiture sans chevaux..... 312

XXIX. — De quelques considérations personnelles, qui amènent tout naturellement l'écrivain à s'occuper de la grave question des virages et à lui proposer une assez ingénieuse solution..... 318

XXX. — Ce que murmure avec suavité Boulot, professionnel, dans les courses dites de tourisme..... 325

XXXI. — Le temps nous apprendra toujours des détails ingénieux et nouveaux sur les effets de la concurrence en matière de commerce automobile. — La lutte poignante de Tubulur et de Lécrou. — Les victimes..... 332

XXXII. — Vagues colloques sur un col aggravé de deux douanes..... 337

XXXIII. — De la caverne à la limousine..... 344

XXXIV. — Surprenante révélation. — Par ignorance, les automobilistes tolèrent l'opposition d'une force naturelle qui se trouve être, au contraire, essentiellement utilisable à leur profit. — Malheureusement, les inventeurs sont d'une regrettable exaltation..... 349

XXXV. — Propos accidentels..... 355

XXXVI. — L'auteur présente en liberté M. Lopinion. — Sensationnelle interview. — La saine conception que se fait le public honnête de la voiturette à bon marché. — Un tuyau qu'il faut, en grande confidence, garder pour soi... 361

XXXVII. — Le mirifique exemple de Fil-de-Fer et Chatterton..... 366

XXXVIII. — Opinion documentée sur les habitudes et les vertus des freins..... 373

Pages.

XXXIX. — Essai sur le carburateur..... 379

XL. — Axiomes et bons conseils, d'après les proverbes en usage et la sagesse familière des nations..... 385

XLI. — Dans le dessein de fermer son livre sur un peu d'espérance, l'auteur a demandé à une élégante sibylle si l'automobile nous réserve encore des sensations acceptables. — Après s'être, comme il convient, mise en état de somnambulisme, la marchande d'avenir lui a dicté ces pages finales, arrachées, paraît-il, au carnet d'un sportsman qui fera du tourisme dans une vingtaine d'années. — Acceptons-en l'augure, après quoi, ce soir, ne causons pas plus avant..... 391

B — 7324. — Impr. MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

41 250SU BR 6087 6/98 31149-100 NULE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE